This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES ET NOUVELLES DE BOCACE FLORENTIN.

393504

Traduction libre, Accommodée au goût de ce temps,

SECONDE EDITION.

Dont les FIGURES sont NOUVELLEMENT GRAVE'ES par les meilleurs Maîtres, sur les desseins de Mr. ROMAIN DE HOOGE.

TOME SECOND.

BIBLIOTH. DE LA VILLE DE LYON

PALAIS DES ARTS DE LA VILLE DE LYON
BIBLIOTH. JEAN BONNATURE ROUGNARD (1855)

A COLOGNE,
Chez JACQUES GAILLARD,
M. DCCXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE XLV.

Jean de Procide surpris avec une fille qu'il aimoit, fut lié à un poteau pour être brulé. Reconnu par l'Amiral de Sicile il obtient sa grace, & épouse sa Maîtresse.

MArin de Borgare Gentilhomme celebre d'Isquie, qui est une petite Ile assez voisine de Naples, eut une belle fille nommée Restitue dont un Cavalier nommé Jean na-

Digitized by Google

tif de Procide autre Ile du voiſinage ſe rendit paſſionnément amoureux, la Belle de ſon côté répondant parfaitement bien aux ſentimens qu'il avoit pour elle, le Cavalier alloit ſouvent à Iſquie de jour & de nuit, & quelquefois à la nage quand il ne trouvoit point de bateau, pour voir au moins la maiſon de ſa Maîtreſſe ne pouvant la voir elle-même. Durant ces amours la Belle eut un ſoir envie de ſe promener ſur la côte, & ſe voyant toute ſeule, elle alloit de rocher en rocher avec un couteau à la main pour détacher des huitres. Il y avoit entre les rochers une fontaine fraiche & aſſez commode pour ſon couvert, où certains jeunes Siciliens nouvellement arrivez de Naples s'étoient venus rafraichir. Les Siciliens voyant la Belle qui ne les voyoit pas encore; & la trouvant à leur gré, reſolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au ſecours, elle fut enlevée & embarquée ſur le champ. Arrivez en Calabre chacun vouloit avoir la Belle, & ils entrerent là deſſus en de ſi grandes conteſtations, que pour ne pas ſe broüiller entierement, on convint qu'elle ne feroit ni aux uns ni aux autres, & qu'on en feroit préſent à Frederic Roi de Sicile, jeune Prince fort paſſionné de la beauté : Ce qu'ils firent auſſitôt qu'ils furent arrivez à Palerme. Le Roi la trouva fort belle, & accepta le préſent avec joïe. Ce Prince étant alors indiſpoſé fit mener la Belle à une belle maiſon nommée la Cube, qui étoit dans un de ſes jardins, & ordonna qu'elle y fût bien traitée juſques à ce qu'il ſe portât mieux. L'enlevement de

Reſti-

Digitized by Google

Restitue fit grand bruit à Isquie ; mais on ne savoit point qui avoit fait le coup. Jean de Procide en ayant eu le vent avant que la nouvelle en fût venuë d'Isquie, soit que dans ses promenades nocturnes il se fût apperçu de quelque chose, soit que son amour le rendit plus penétrant que les autres, fit armer au plus vite une Fregate, & courut toutes les mers depuis la Minerve jusqu'à la Scalée en Calabre cherchant sa Maîtresse par tout. Il apprit à la Scalée qu'elle avoit été menée à Palerme, & fit voile incontinent de ce côté là. On lui dit à Palerme qu'elle avoit été donnée au Roi, & qu'elle étoit à la Cube. Cette nouvelle l'afligea extrémement, & le fit desesperer de la ravoir jamais. Cependant resolu d'attendre le dénoüement de sa destinée, il renvoya sa Fregate, dans le dessein de demeurer à Palerme. Comme il n'y étoit connu de personne il se promenoit hardiment tantôt d'un côté tantot d'un autre. Passant un jour devant la Cube, il la vit à la fenétre, & en fut vû, de quoi chacun eut beaucoup de joie. Le Cavalier considérant que le lieu étoit solitaire, s'approcha de la Belle le plus qu'il pût : mais toujours assez prés pour l'entendre & en être entendu. La Belle sans perdre le tems en discours inutiles, lui dit comment il devoit faire pour la venir voir, & lui ordonna de se retirer. Il reconnut la situation du lieu, & une bonne partie de la nuit étant passée, il revient, grimpe les murailles du jardin contre toute apparence, & étant entré trouve une piece d'un vieux vaisseau qu'il ap-

Digitized by Google

puye à la fenêtre, & par laquelle il monte avec assez de legereté. La Belle qui avoit resolu de ne lui rien refuser, avoit laissé sa fenétre ouverte. Il entre donc sans peine & se couche auprés d'elle. La Belle qui ne dormoit pas commença par lui declarer ses intentions, & le pria de faire en sorte qu'il la tirât de là. Il répondit qu'il ne souhaitoit rien tant, & qu'il travailleroit à disposer les choses en sorte qu'il la pût emmener la premiere fois qu'il reviendroit la voir. Est-il necessaire de parler des ravissans plaisirs que gouterent ces Amans ? Ne fait-on pas que les plaisirs de cette espece sont autant d'extases, & que ceux qui sont dérobez ont encore quelque chose de plus exquis ? Contentons-nous de dire qu'ils furent si doux ces plaisirs, que les Amans s'embrassant mutuellement s'endormirent insensiblement, sans songer au peril où ils étoient. Le Roi qui avoit été charmé de Restitue dés la premiere fois qu'il l'avoit vûe, se trouvant assez bien rétabli, partit à la petite pointe du jour avec peu de suite pour aller voir la Belle à Cube. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fit ouvrir tout doucement la porte de sa chambre, & fut bien surpris de la voir endormie entre les bras d'un homme. Le feu lui monta d'abord au visage, & sans pouvoir dire un seul mot il eut envie de les poignarder tous deux : Mais ayant consideré qu'il étoit indigne non seulement d'un Roi, mais même d'un particulier honnéte homme de tuer deux personnes nuës & endormies, il modera son ressentiment, & resolut de les faire

Digitized by Google

faire brûler tous deux. Il appella un de ses Gentilshommes qui avoit demeuré à la porte, lui demanda ce qu'il pensoit de cette miserable en qui il avoit mis son afection, & s'il connoissoit le temeraire qui lui faisoit un si sanglant outrage. Le Gentilhomme ne s'étant point expliqué au sujet de la Belle, répondit en peu de mots au Roi, qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais vû cet homme. Le Roi étant sorti fit prendre les pauvres Amans qui furent menez à Palerme liez & garotez tout nuds comme ils étoient, avec ordre de les attacher à un poteau dos contre dos où ils seroient exposez jusques à neuf heures aux yeux du public, & en suite brûlez tout vifs. Il est aisé de se representer la douleur & la consternation où ils étoient, aussi bien que les horreurs qu'ils sentirent lors qu'ils virent faire les aprêts de leur suplice. Tout Palerme accourut à ce triste spectacle. Chacun en parloit selon son penchant. Les hommes regardoient Restitue avec plaisir, & la trouvant belle par tout, la croyoient digne d'une plus heureuse destinée. Les femmes disoient à péu prés la même chose du Cavalier ; Mais ces Amans infortunez baissoient la tête de honte, & pleurant leur malheur étoient à tout moment dans la cruelle attente de l'horrible suplice auquel ils étoient condamnez. Sur ces entrefaites Roger Dorie l'Amiral de Sicile, & homme de grande valeur, ayant appris cette nouvelle eut envie de voir ces malheureux Il porta d'abord ses yeux sur Restitue qu'il trouva fort belle ; & ayant en suite envisagé le

Digitized by Google

le Cavalier il le reconnut assez facilement. S'étant approché de lui il lui demanda s'il n'étoit pas Jean de Procide. Je l'ai été jusqu'ici, répondit-il ; mais j'ai peur que je ne le serai pas long-tems. L'Amiral lui demanda encore ce qui l'avoit fait venir là. L'amour & la colere du Roi, répondit le Cavalier. L'Amiral le fait entrer dans un détail plus circonstancié, & ayant appris ce qu'il vouloit savoir se retira. Jean de Procide le rapella, & le pria de demander pour lui une grace au Roi. Quelle est-elle, repliqua l'Amiral ? C'est, ajouta Jean de Procide, de nous faire tourner visage contre visage. Puis que je n'ai pas long-tems à vivre, je mourrai plus content si le Roi me fait cette grace. Je ferai ce que vous souhaitez, repliqua l'Amiral en souriant ; & peut-être vous obtiendrai-je la liberté de voir tant cette Belle que vous vous en lasserez. Et en disant cela il commanda à ceux qui devoient faire l'execution de la surseoir jusqu'à nouvel ordre. Quoi qu'il trouvât le Roi en grosse colere, il ne laissa pas de lui dire ce qu'il pensoit, & de lui demander que lui avoient fait les personnes qu'il avoit condamnées au feu. Le Roi le lui ayant dit, l'Amiral répondit que la faute meritoit bien cette punition, & qu'il n'y auroit rien à dire si un autre que Sa Majesté l'avoit infligée : Mais que, comme les fautes meritoient d'être punies, aussi les bienfaits meritoient d'être recompensez. Vôtre Majesté connoit-elle bien, ajouta-t-il, ceux qu'elle veut faire brûler ? Il ne faut pas que les grands Princes, pardonnez-

moi,

moi, Sire, si je prens la liberté de vous le dire, se laissent emporter de cette maniere à l'impetuosité de leur passion. Que Vôtre Majesté sache donc, que le jeune homme est fils de Landolfe de Procide, propre frere de Jean de Procide à qui vous êtes redevable de la Couronne. La fille à pour pere Marin de Borgare qui soutient à Isquie la gloire & la puissance de Vôtre Majesté. Ce sont de jeunes gens qui s'aiment depuis long-tems, qui n'ont peché que par amour, & non pour ofenser Vôtre Majesté. Ainsi au lieu de les faire mourir, vous devriez leur faire des honneurs & des présens. Le Roi reçut fort bien l'avis, & remercia l'Amiral de l'honnête liberté avec laquelle il lui avoit parlé. Faites la même chose à l'avenir, ajouta ce Prince. Un des plus grands malheurs des Rois c'est d'avoir beaucoup de flateurs & point d'amis fidéles. Persuadé donc que l'Amiral lui disoit la verité, fut fort faché d'être allé si vite. Il fit venir les Amans devant lui, & aprés les avoir reconnus il resolut de reparer l'outrage qu'il leur avoit fait par des honneurs & des présens. Il commença par les faire habiller selon leur qualité, en suite il les fit marier, les regala de magnifiques présens. & les renvoya chez eux où ils furent reçûs avec une joie extraordinaire, aimez & caressez de tout le monde autant qu'ils s'aimoient & se caressoient l'un l'autre.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XLVI.

Theodore amoureux de la fille de son Maître, lui fait un enfant, & est condamné à être pendu. Son pere le reconnoit comme on le menoit au suplice, le fait mettre en liberté & marier avec sa Maîtresse.

DU tems de Guillaume Roi de Sicile, il y avoit en ce pays là un Gentilhomme nommé Messire Emeri Abbé de Trapani, qui en-

entr'autres biens dont la Fortune l'avoit favorisé avoit bon nombre d'enfans, & par consequent besoin de beaucoup de Domestiques. Certains Corsaires Genois étant revenus du Levant avec plusieurs enfans qu'ils avoient enlevez sur les mers d'Armenie, Messire Emeri en acheta quelques-uns pensant qu'ils fussent Turcs. Il y en avoit un entr'autres qui paroissoit plus gentil que les autres, & qu'on appelloit Theodore. Quoi qu'on le traitât en esclave, neanmoins en faveur de son heureuse phisionomie il fut nourri & élévé avec les enfans de la maison. A mesure qu'il grandissoit sa bonne mine & ses agrémens augmentoient de jour en jour; & on remarquoit en lui certaines inclinations nobles qui ne sont pas ordinaires aux esclaves. En un mot il seut si bien plaire à Messire Emeri qu'il l'affranchît, le fit batiser & nommer Pierre, & lui confia la direction de ses afaires. Messire Emeri avoit une fille à peu prés du même âge nommé Violante, qui devint une beauté parfaite. Cette fille commençant à se sentir, & voyant que son pere ne la marioit point, devint amoureuse de Pierre. Quoi que son amour fut fondé sur les bonnes qualitez qu'elle admiroit en lui, elle n'osoit neantmoins lui declarer l'état de son cœur. Pierre de son côté étoit dans le même cas: Il aimoit la Belle, & n'osoit non seulement le lui dire; mais craignoit même qu'on n'allât déméler son amour au travers de tous les voiles dont il sêforcoit de le couvrir. Ils ne furent pas longtems à s'appercevoir des sentimens mutuels qu'ils

qu'ils avoient l'un pour l'autre, & la necéſſité qu'ils ſe faiſoient de les cacher leur cauſoit de cruelles peines. Pendant qu'ils ſe conſumoient ainſi en ſoupirs également inutiles, l'amour eut pitié de leur martire, & leur donna occaſion de s'expliquer. Meſſire Emeri avoit à demi lieüe de Trapani une fort belle maiſon de campagne, où la famille alloit ſouvent ſe divertir. Sa femme eut envie d'y aller paſſer quelques jours avec ſes enfans & Pierre. Le ciel s'étant un jour couvert tout à coup de nuages qui menaçoient de mauvais tems, & la Dame ne voulant pas être aſſiegée à la campagne partit avec precipitation pour regagner la ville pendant qu'il faiſoit encore beau. Les Amans jeunes & legers, & peut-être auſſi plus excitez par l'amour que par la peur du mauvais tems, marchoient beaucoup plus vite que les autres. Ils les avoient déja perdus de vûë, lorſqu'aprés d'horribles tonnerres il ſurvint une groſſe gréle qui obligea la mere & ſa troupe de ſe mettre à couvert chez un paiſan. Pierre & Violante n'ayant point d'autre aſile gagnerent une maſure, où il reſtoit encore une petite partie du toit ſous lequel ils ſe mirent à couvert, ſerrez l'un contre l'autre faute d'eſpace pour ſe mettre plus au large. Ce voiſinage raſſura un peu leurs cœurs amoureux, & leur donna occaſion de s'expliquer. Que j'ai d'obligation à la gréle, dit alors Pierre. Je ſouhaiterois qu'il grélât toujours. J'aurois au moins le plaiſir de demeurer toujours auprés de vous. La Belle répondit en rougiſſant, qu'elle le ſouhaiteroit fort

auſſi.

Digitized by Google

aussi. En suite ils se serrerent les mains, puis s'embrasserent, puis se baiserent, & se prodiguerent enfin tout ce que l'amour a de plaisirs exquis pour se consoler du mavais tems. Ils prirent des mesures pour l'avenir, & la grêle ayant cessé ils continuerent leur chemin. Ils attendirent la mere à l'entrée de la ville, & se rendirent tous ensemble au logis. Les Amans s'étoient si bien trouvez du jeu de la masure, & avoient pris de si bonnes mesures pour la suite, qu'ils se donnerent souvent depuis les mêmes plaisirs : Mais enfin il arriva un petit contretems qui les chagrina. La Belle devint grosse, suite assez ordinaire à ces sortes de divertissemens, & fit inutilement tout ce qu'elle pût pour faire perdre son fruit. Pierre voyant qu'il y alloit de sa vie, resolut de s'enfuir, & en parla à la Belle, qui ne voulut jamais le soufrir, l'asseurant qu'elle se tueroit s'il s'en alloit. Pierre qui l'aimoit avec passion lui répréſenta que sa grossesse alloit découvrir leur intrigue ; qu'on pourroit lui pardonner, & que lui miserable seroit la seule victime de leur faute commune. La Belle répondit que sa grossesse ne pouvoit pas toujours être cachée ; mais que s'il étoit aussi secret qu'elle, on ne sauroit jamais qu'il y eût eu part, & qu'il pouvoit compter là dessus. A ces conditions je demeure, repliqua Pierre : Mais souvenez-vous bien de vôtre parole. Violante ne pouvant donc plus cacher sa grossesse la découvrit à sa mere, & la suplia les larmes aux yeux de la sauver. La mere au desespoir lui dit mille injures, voulut savoir com-

Digitized by Google

comment cela s'étoit fait. Violante qui s'étoit precautionnée à l'avance eut un mensonge tout prét à lui dire, qu'elle prit bonnement pour une verité, & l'envoya le plus secretement qu'il fut possible faire ses couches à une de ses maisons de campagne, où elle alloit la voir de tems en tems. Elle accoucha enfin un jour que sa mere y étoit. Pendant qu'elle étoit dans les éforts, son pere qui revénoit de je ne sai où, passa devant la maison, & entendant crier entra brusquement, & trouvant sa femme lui demande ce que c'étoit. Sa femme surprise de le voir & considérant qu'il ne serviroit de rien de dissimuler, lui conta l'avanture de sa fille telle qu'elle l'avoit aprise d'elle: Mais lui plus incredule que sa femme répondit incontinent, qu'il étoit impossible qu'elle ne seût de qui elle étoit enceinte; qu'absolument il vouloit en savoir la verité, & qu'autrement il n'y avoit point pour elle de grace à esperer. Elle eut beau faire pour obliger son mari à se contenter de ce qu'elle lui avoit dit, il vint l'épée à la main sur Violante qui pendant ce Dialogue avoit accouché d'un garçon, & lui dit qu'il faloit se resoudre à mourir ou à declarer le pere de l'enfant. La peur de la mort fit tout dire à la Belle. Il lui dit cent choses outrageantes, & eut de la peine à s'empécher de lui passer son épée au travers du corps. De retour à Trapani, il fait arréter Pierre à qui les tourmens de la question firent tout avoüer, & quelques jours aprés il fut condamné au foüet, & en suite à être pendu. Messire Emeri qui vouloit se

Digitized by Google

ſe défaire en un même jour & de ſa fille & de ſon afranchi, auſſi bien que de leur enfant, apella un de ſes Domeſtiques, & lui donna du vin empoiſonné & une épée nuë, avec ordre de porter ces deux choſes à Violante, & de lui dire de ſa part qu'il lui donnoit le choix, de mourir par le fer où par le poiſon, ſi mieux elle n'aimoit mourir publiquement. Il lui commanda enſuite de prendre le fils aprés avoir depéché la mere, de lui briſer la tête contre les murailles, & de le faire manger aux chiens. Le Domeſtique plus prompt au mal qu'au bien partit incontinent.

Le jour que Pierre devoit être executé étant venu, on l'alla prendre dans ſon cachot. Comme on le menoit au ſuplice, & qu'on le foüetoit chemin faiſant, on le fit paſſer devant une fameuſe Auberge, où étoient alors des Armeniens de conſequence que le Roi de ce pays là envoyoit à Rome pour negotier auprés du Pape une afaire de grande importance. Ces Ambaſſadeurs entendant venir le Criminel ſe mirent à la fenétre pour le voir paſſer. Il étoit nud de la ceinture en haut, & avoit les mains attachées derriere le dos. Phinée l'un des Ambaſſadeurs venerable vieillard & de grande autorité, le regardant avec attention, remarqua qu'il avoit ſur l'eſtomac une grande marque rougeâtre, de celles que la Nature fait, & qui s'apellent communément ſeings. Cette marque le fit reſoûvenir d'un de ſes fils que des Corſaires lui avoient enlevé il y avoit quinze ans ſur la mer de Laiazzo, & dont il n'avoit eu depuis aucunes nou-

nouvelles : Il fit enſuite des conjectures ſur l'âge du malheureux, & conclud que ſon fils s'il êtoit encore vivant ſeroit à peu prés de ſon âge. Ces conſidérations que le ſeing avoit amenées lui firent croire que ce pourroit être ſon fils. Il s'approche du Criminel, & l'apelle par ſon nom de Theodore. Pierre s'entendant nommer leve incontinent la tête. Phinée fait d'abord arrêter les executeurs, & demande au malheureux en langue Armenienne d'où il êtoit, & de qui il êtoit fils ? Je ſuis d'Armenie, répondit le coupable, & fils d'un nommé Phinée. J'ai êté tranſporté ici je ne ſai par quelles gens. Phinée ne doutant plus aprés cette réponſe que ce ne fût ſon fils courut l'embraſſer ſuivi de ſes collegues au milieu des Boureaux & des Archers ; Il le fit couvrir d'un manteau, & obtint de l'Oficier qu'on ſuſpendroit l'execution juſqu'à nouvel ordre. Phinée avoit déja ſçu par la voix publique quel êtoit le crime de ſon fils. Il alla d'abord trouver le Gouverneur avec ſes confreres, & lui dit que le criminel condamné comme eſclave êtoit ſon fils, & tout prét à reparer le crime pour lequel on l'avoit condamné, en épouſant la fille qu'il avoit engroſſée, & finit par le prier de faire ſurſeoir l'execution juſques à ce qu'on fût informé des intentions de la fille. Le Gouverneur ſurpris que celui qui avoit toujours paſſé pour eſclave fût fils de l'Ambaſſadeur eut honte de la bevûë qu'on avoit faite, reconnut que Phinée avoit raiſon, & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya querir d'abord Meſſire

Emeri,

Emeri, qui ne fut pas moins surpris que le Gouverneur l'avoit été aprés qu'il eut été informé de l'afaire. Messire Emeri qui savoit les ordres qu'il avoit donnez, & qui ne doutoit pas qu'ils n'eussent été executez, fut au desespoir d'avoir été si vite, & envoya sur le champ un autre homme à toute bride pour empécher d'executer ses ordres s'ils ne l'étoient déja. Le Courier arriva comme il faloit, & trouva le premier homme l'épée à la main & le poison de l'autre, injuriant Violante qui chicanoit le terrein, & voulant la contraindre à choisir entre deux maux également grands. Violante en ayant été quitte pour la peur, & son boureau ayant appris le contre-ordre de son Maître, partit incontinent pour aller lui donner avis de l'état des choses. Messire Emeri le plus content de tous les hommes, va trouver l'Ambassadeur Phinée, s'excuse du mieux qu'il pût, & l'asseure que si Theodore veut épouser sa fille il est prêt de la lui donner. Phinée reçût ses excuses, & lui dit, qu'il vouloit que son fils épousât sa fille, & qu'en cas de refus il consentoit que la sentence fût executée. Les deux peres étant donc contens allerent trouver Theodore, qui n'étoit pas encore bien revenu des frayeurs de la mort, quelque joie qu'il eût d'avoir trouvé son pere, & lui demanderent s'il vouloit épouser Violante. Agreablement surpris d'une double faveur si peu attenduë, il répondit avec des transports qui firent connoître sa joie, qu'il ne demandoit pas mieux. On envoya pareillement savoir de Violante si elle

vouloit Theodore pour Epoux. Cette propofition au lieu de lui donner de la joie, lui causa un veritable chagrin, parce qu'elle la regarda comme une nouvelle insulte qu'on lui faisoit. Mais aprés qu'on lui eut conté ce qui venoit d'arriver à Theodore, & qu'on l'eut asseurée qu'on parloit serieusement, elle ne fut plus maîtresse de son transport, & répondit qu'il ne sauroit jamais lui arriver rien de plus avantageux. Tout le monde étant donc content le mariage se fit. Les festins & les réjoüissances furent remises jusqu'au retour de Phinée qui ne pouvoit pas diferer son départ pour Rome. Violante fut relevée de ses couches, & sa beauté revenue par l'agreable dénoüement d'une avanture qui selon toutes les apparences devoit lui être fatale, & rendit ses devoirs à son Beaupere, qui fut fort content de la beauté & de l'esprit de sa Bellefille. Aprés d'assez longues rejoüissances où toute la parenté se trouva Phinée prenant le pere, la mere, & l'enfant remonta sur sa Galere, & reprit avec eux la route de Laiazzo.

NOU-

NOUVELLE XLVII.

Anastase aime une Belle, & dépense beaucoup sans pouvoir s'en faire aimer. A la solicitation de ses parens il se retire à la Campagne, où il vit chasser une jeune fille qu'on tua & qu'on fit manger aux chiens. Anastase fait voir ce triste spectacle à son inhumaine qui craignant d'être punie de la même maniere le reçoit favorablement & l'épouse.

Digitized by Google

COmme la compassion est une vertu qu'on loüe fort dans le beau Sexe, aussi la cruauté est un vice qu'on y condamne beaucoup. Il y avoit autrefois à Ravenne ville ancienne de la Romagne un jeune homme de qualité nommé Anastase des Honnêtes que la mort de son pere & d'un de ses oncles dont il étoit heritier laissa puissamment riche. Ce Cavalier dont la richesse étoit soutenue par un grand fond de merite, se rendit amoureux de la fille de Messire Paul Traversaire ; maison bien plus ancienne & plus illustre que celle du Cavalier. Cependant s'étant mis en tête de s'en faire aimer à force de dépense, il n'oublioit rien pour lui plaire, & avoit le chagrin de voir que ses assiduitez & ses dépenses lui étoient également inutiles. Plus il en faisoit, plus il trouvoit la Belle cruelle, dure, & sauvage, & qui pis est si fiere & si dédaigneuse, qu'il suffisoit qu'il lui ofrît une chose pour qu'elle la refusât. Anastase avoit de la peine à soufrir tant de duretez & tant de mépris ; cependant comme on croit qu'on est obligé de tout soufrir de deux beaux yeux, il poussa la patience aussi loin qu'on peut la porter. N'y pouvant enfin plus tenir, il lui vint souvent en pensée de se tuer, & je croi qu'il l'auroit fait, n'eût été qu'il ne vouloit pas donner ce plaisir à son inhumaine. Il crut qu'il feroit mieux de l'abandonner & de la haïr ; mais il ne reussit pas mieux à l'un qu'à l'autre. Au contraire plus il trouvoit de dificultés, plus sa passion augmentoit. Son amour & ses dépenses

penfes allant donc toujours le même train, fes parens & amis lui répréfenterent que confumant inutilement fa perfonne & fon bien, il devoit tâcher de fe guerir par une longue abfence, & aller demeurer à la campagne. Il fut long-tems qu'il n'en voulut rien faire; mais enfin preffé il promit de fuivre leur confeil. Ayant donc fait faire de grands aprêts comme s'il eût été queftion d'aller en France ou en Efpagne, il prend quelques uns de fes amis, & s'en va à Chiaffi, qui eft un lieu ou environ une lieüe & demie de Ravenne. Il y fit dreffer des Tentes meüblées de tout ce qui étoit neceffaire, & dit à fes amis qu'il vouloit demeurer là. Ses amis s'étant retirez, il fit plus belle dépenfe que jamais, & tenoit table ouverte à tous allans & venans. Un Vendredi du commencement de Mai qu'il n'avoit point de compagnie, les cruautez de fa Maîtreffe lui revinrent dans l'efprit, & l'occuperent fi fort qu'il fit retirer tous fes gens pour réver plus à fon aife. Sa réverie le mena infenfiblement à la forêt des pins, & il avoit déja fait plus d'un quart de lieüe fans s'en apercevoir, & fans fe fouvenir que la cinquiéme heure du jour étant paffée, il étoit plus que tems de dîner, lors qu'il crut entendre la voix d'une femme qui faifoit de grandes doleances. Cette voix lui fit lever la tête: Il fut furpris de fe voir fi avant dans la forêt, & regardant de tous côtez il le fut bien davantage quand il vit une belle jeune femme qui venoit à lui au travers des broffailles toute nuë, échevelée, & le corps tout dechiré & tout fanglant, avec

deux gros mâtins à ses trousses qui la mordoient cruellement par tout où ils pouvoient l'attraper, & lui faisoient faire des cris horribles. Un moment aprés il vit paroître un cheval noir monté par un Cavalier bazané avec un javelot à la main qui lui disoit mille injures, & la menaçoit de la tuer. Ce spectacle remplit tout à coup Anastase d'étonnement & d'admiration. Il eut pitié de cette malheureuse, & se mit en devoir de la secourir. Comme il étoit sans armes, il prit le premier bâton qui lui tomba sous la main, & voulut arréter les chiens. Le Cavalier qui le vit de loin lui cria : Anastase, laisse punir cette méchante femme : Elle ne le merite que trop bien. Sur cela les chiens l'ayant prise de chacun un côté la jetterent par terre. Le Cavalier étant arrivé presqu'aussitot mit pied à terre. Anastase s'étant approché : Je ne sai d'où vous me connoissez, lui dit-il, mais je ne saurois m'empêcher de vous dire, que c'est une grande lacheté à un Cavalier armé de vouloir tuer une femme nuë & sans défense, & de la faire ainsi chasser comme une bête feroce. Je suis sans armes aussi bien qu'elle; mais cela n'empéchera pas que je ne la défende tant que j'aurai de vie. Je suis de la même ville que vous, répondit le Cavalier, & l'on m'apelloit autrefois Gui des Anastases. Vous étiez encore tout jeune quand j'aimai celle-ci avec plus de passion que vous n'aimez la fille de Paul des Traversaires. Elle me traita si cruellement & avec tant de fierté, que je me tuai de desespoir du javelot que vous me voyez,

&

& fus condamné aux peines éternelles. Elle ne joüit pas long-tems du lache plaisir qu'elle eut de ma mort ; car elle mourut aussi quelques mois aprés, & fut damnée aussi bien que moi, tant pour m'avoir traité cruellement, que pour s'être fait un plaisir de ma soufrance dont elle se feliçitoit comme si elle avoit fait une bonne action. Il nous à été imposé pour peine, à elle de fuïr devant moi, & à moi qui l'ai tant aimée de la poursuivre dans l'équipage où vous me voyez. Quand elle tombe entre mes mains je la tuë de ce javelot, & lui arrache le cœur, qui n'eut jamais ni amour ni pitié, & en fais curée à ces chiens, comme vous verrez bientôt. Un moment aprés il plait à la justice divine de la ressusciter ; & alors elle recommence à fuïr tout de nouveau, & moi à la poursuivre. Tous les Vendredis à la même heure je la démembre ici, & les autres jours j'en fais de même dans tous les autres lieux où elle m'a maltraité : ce qui durera autant d'années qu'elle m'a fait soufrir de mois. Ainsi ne vous métez point en devoir de m'empécher de punir une cruelle qui la si bien merité ; car vous n'y reussiriez pas. Anastase fort étrayé s'étant reculé pour voir ce qui en arriveroit, le Cavalier courut le javelot à la main se jetter comme un enragé sur cette malheureuse qui avec des cris horribles lui demandoit misericorde, & la perça d'outre en outre. Aprés cela il l'ouvrit par les reins avec un couteau, lui aracha le cœur & les entrailles qu'il jetta aux mâtins qui les devorerent incontinent. En

suite s'étant relevée, elle reprit la fuite les mâtins à ses trousses : Le Cavalier remontá d'abord à cheval, & la poursuivit tout de nouveau avec tant de vitesse qu'Anastase les ayant perdu de vuë, se retira avec autant de peur que de compassion. Aprés qu'il se fut un peu tranquilisé, il crut que cette avanture pourroit lui être avantageuse puis qu'elle arrivoit tous les Vendredis. Dans ce dessein il envoya querir à Ravenne plusieurs de ses parens & amis, & leur dit qu'il étoit enfin resolu de suivre leur conseil, d'abandonner son inhumaine & de discontinuer ses dépenses ; mais qu'il avoit auparavant une grace à leur demander, qui étoit de faire en sorte que Vendredi prochain ils menassent dîner dans sa solitude Messire Paul des Traversaires, sa femme, sa fille, & autant de leurs parentes qu'ils pourroient. Les amis d'Anastase ne trouvant rien de dificile à la chose lui promirent sans balancer. Ils ne furent pas plûtôt de retour à Ravenne qu'ils se mirent en devoir de donner satisfaction à leur parent. Comme les Dames sont toûjours un peu ceremonieuses, la Maîtresse d'Anastase fit quelque dificulté d'y aller : Cependant sa mere & ses parentes leverent la dificulté, & lui firent promettre d'être du voyage. Le repas d'Anastase fut des plus magnifiques, & les tables furent dressées à l'endroit où il avoit vû déchirer la cruelle. Il fit en sorte que son inhumaine fût assise vis à vis de l'endroit où la chose devoit arriver. Vers la fin du repas on commença d'entendre l'horrible bruit de

la

Digitized by Google

la chasse infernale. Chacun demande ce que c'est, & personne ne pouvant le dire, tout le monde se leve, & voit la femme, les mâtins & le Cavalier dans l'équipage qu'on à déja dit, D'abord grand bruit contre les chiens, & ensuite contre le Cavalier, qui leur ayant dit la même chose qu'à Anastase, non seulement il les fit reculer; mais les remplit même de surprise & de frayeur lors qu'ils lui virent faire ce qu'il avoit fait le Vendredi précédent. Les Dames qui avoient connu le Cavalier, & qui se souvenoient de son amour & de sa mort qui fut suivie de prés de celle de sa cruelle, furent aussi touchées de ce triste spectacle, que si elles en eussent été le sujet. Mais il n'y en eut point qui le fût plus que l'inhumaine d'Anastase. Ce portrait lui ressembloit trop bien pour ne pas s'y reconnoître. Aussi en eut-elle tant de frayeur, que repassant sur toutes les cruautez qu'elle avoit eu pour lui, il lui sembloit déja qu'elle fuyoit & que les mâtins la mordoient aux fesses. Elle passa la nuit dans de cruelles aprehensions, & resoluë d'avoir autant d'amour & de douceur pour lui, qu'elle avoit eu de fierté & d'indiférence, le jour ne fut pas plûtôt venu qu'elle lui envoya secretement une servante pour le prier de la venir voir. Anastase étant venu la Belle lui dit d'un air passionné qu'elle étoit préte de faire tout ce qu'il voudroit. Le Cavalier répondit que comme ses intentions avoient toûjours été honnétes, il ne vouloit rien d'elle que par la voie du mariage. La ré-

ponse

ponſe qu'elle fit fut ſi favorable, qu'elle même ſe chargea d'en parler à ſes parens. Ils conſentirent volontiers au mariage, qui ſe fit bientôt aprés. Cette peur fit non ſeulement faire un mariage ſi bien aſſorti ; mais même fut cauſe que les Dames de Ravenne furent beaucoup plus humaines qu'elles n'étoient auparavant.

NOU-

NOUVELLE XLVIII.

Federic amoureux d'une femme dont il n'étoit point aimé, fit tant de dépense qu'il devint pauvre. Il se retire à la campagne n'ayant pour tout bien qu'un Faucon, qu'il servit à la Belle un jour qu'elle le vint voir. Elle le sout, en fut touchée & l'épousa.

FEderic fut un jeune homme de Florence à qui la Nature & la Fortune n'avoient

rien

rien épargné, & qui ſe rendit amoureux d'une jeune femme nommée Madame Jeanne qui paſſoit de ſon tems pour une beauté achevée. Federic pour ſe faire aimer n'épargnoit ni les cadeaux ni les préſens : Mais la Belle auſſi honnéte que charmante ne mépriſoit pas moins le Cavalier que les foles dépenſes qu'il faiſoit. Il en fit tant que de tous ſes grands biens il ne lui reſta qu'une petite metairie, où il ſe confina vivant petitement du revenu qu'il en tiroit, ne lui reſtant de ſa magnificence paſſée qu'un Faucon qui lui étoit fort cher pour ſa bonté. Federic toujours amoureux & Madame Jeanne toujours cruelle, il arriva que ſon mari tomba malade & mourut. Il eut le tems de faire ſon teſtament par lequel il laiſſoit ſon fils unique heritier de tous ſes biens qui étoient fort grands, & qui devoient revenir à ſa femme en cas que l'enfant vint à mourir. La belle ſaiſon étant venue, Madame Jeanne alla paſſer l'Eté à la campagne à une maiſon qu'elle avoit dans le voiſinage de Federic, qui avec ſon Faucon ſacrifioit tous les jours à ſa melancolie pluſieurs perdrix, innocentes victimes immolées aux rigueurs de Madame Jeanne. On ne parloit à la ronde que du Faucon de Federic dont on diſoit des merveilles. Comme les enfans ont tous leur attachement particulier, le fils de Madame Jeanne aimoit fort les oiſeaux, & rediſoit ſouvent ce qu'il entendoit dire du Faucon de Federic. Il arriva ſur ces entre faites qu'il tomba malade. La mere fort afligée ne le perdoit pas de vûe : Et comme les meres

Digitized by Google

res en general n'oublient rien pour montrer à leurs enfans la tendresse qu'elles ont pour eux; tendresse qui leur devient souvent fatale, celle ci ne cessoit de demander à son fils ce qu'il vouloit : S'il ne mangeroit point tantôt de ceci tantôt de cela ; & pour le divertir elle lui présentoit tantôt un joüet tantôt une autre chose. L'enfant toujours malade, toujours chagrin, & toujours criant, refuse tout ce qu'on lui ofre, & dit qu'il veut avoir le Faucon de Federic. Elle fit tout ce qu'elle pût pour l'amuser ; mais il revenoit toujours au Faucon, criant se tourmentant, & disant qu'il mourroit si l'on ne le lui donnoit. Cela mettoit Madame Jeanne dans un cruel embarras. Elle savoit combien Federic l'avoit aimée, combien il avoit fait de dépenses pour elle, & combien peu il y avoit gagné. Elle savoit aussi que c'êtoit un excellent Faucon, & la meilleure ressource qu'il eût pour vivre. D'ailleurs elle sentoit qu'elle en avoit usé à son égard avec un peu trop de dureté pour meriter qu'il se privat pour l'amour d'elle du seul plaisir qui lui restoit. La tendresse enfin l'emporta sur la bienseance ; & resoluë de demander le Faucon, elle prend le parti de le faire elle-même, & va dés le lendemain matin chez Federic accompagnée seulement d'une autre femme. Federic qui êtoit à son jardin voyant venir Madame Jeanne se défie de ses yeux : Mais enfin convaincu que c'êtoit bien elle, va la recevoir tout joyeux, & lui dit en l'abordant. Ne vous trompez-vous point, Madame, & ne prenez-vous point

ma

Digitized by Google

ma maison pour une autre ? Non, Monsieur, je ne me trompe point, repliqua la Belle, & nous venons dîner avec vous. Vous aurez un mauvais dîné, Madame, repartit Federic; mais il sera toujours le meilleur que je pourrai. Federic avoit supporté sa pauvreté avec beaucoup de patience ; mais se voyant si peu en état de recevoir une personne qui lui étoit si chére, ce fut alors qu'il sentit vivement sa pauvreté. Il ne se trouvoit denier ni maille, ni nipes sur quoi il pût emprunter ; de sorte que ne sachant de quoi regaler la Belle, il voit son Faucon, le tue, le fricasse, & le sert. La Belle parut contente du petit regal, & fit semblant de manger avec appetit. Le repas fini, & aprés une assez longue conversation, la Belle crut qu'il étoit tems de lui dire le sujet de son voyage. J'ai une grace à vous demander, lui dit-elle ; grace qu'à la verité vous êtes en droit de me refuser sans que je puisse m'en plaindre. Je suis cause des prodigieuses dépenses que vous avez faites : Je ne vous ai jamais rien accordé ; & il est malhonnéte aprés cela de venir vous priver du seul plaisir qui vous reste au monde, je veux dire de vôtre Faucon, que je vous demande. Mon fils est malade, & rien que cela ne peut le contenter. Si je pouvois vous faire concevoir ce que c'est qu'étre mere, & mere tendre, vous me pardonneriez sans peine l'incivilité que je fais à present. Mais, Federic, vous savez ce que c'est que d'aimer, en faut-il davantage pour vous faire excuser mon procedé ? Cruelle Fortune dit alors Federic, ne cesseras-tu jamais de

de me perſecuter ! Pendant que j'ai été en état de faire des préſens vous n'avez voulu, Madame, en accepter aucun ; maintenant vous venez me demander une choſe qu'il me ſeroit impoſſible de vous donner. J'ai ſoufert patiemment toutes mes diſgraces ; mais je vous avoüe que celle-ci m'accable. Je n'ai plus de Faucon, Madame ; vous en avez dîné ; & n'ayant pas autre choſe à vous donner, je l'ai tué ſans repugnance. Pleut à Dieu vous avoir ſervi mon cœur au lieu du Faucon ! Mais ma malheureuſe deſtinée me mettra toujours hors d'état de vous faire plaiſir. Vous l'avez tué, repliqua la Belle. En voici les preuves, Madame, reprit Federic : Et ſur cela il alla chercher les plumes, les ſerres & le bec. Mais, Madame, ajouta-t-il, on en peut trouver un autre. Un Faucon n'eſt pas quelque choſe de ſi rare. Je ſuis contente, Federic, repartit-elle ; & je puis vous aſſeurer que vous ne m'avez jamais donné une ſi ſenſible marque de vôtre amour. Je vous tiendrai compte toute ma vie de ce que vous venez de faire pour moi, de quelque maniere que la providence diſpoſe de mon fils. Cela dit, elle remercia Federic, & s'en retourna chez elle. Son fils mourut quelques jours aprés, & elle en fut fort afligée. Aprés avoir eſſuyé ſes larmes, & paſſé quelque tems ſans époux & ſans enfans, ſes freres la ſoliciterent de ſe remarier, parce qu'elle étoit jeune & fort riche. L'honnêteté de Federic lui revenant alors dans l'eſprit elle répondit à ſes freres, que puiſqu'ils vouloient qu'elle ſe remariât, elle y conſentoit

Digitized by Google

toit à condition que ce ſeroit avec Federic. Ses freres ſe moquerent d'elle, & lui rémontrerent qu'elle faiſoit choix d'un homme qui n'avoit rien. Elle répondit qu'elle le ſavoit bien : Mais qu'elle aimoit mieux la grandeur d'ame de Federic, que toutes les richeſſes du monde. Le mariage ſe fit avec beaucoup de magnificence. Federic vit ſes ſouhaits accomplis, & étant redevenu riche, il ſceut profiter du paſſé, fut meilleur ménager, & finit ſes jours avec beaucoup de contentement.

NOUVELLE XLIX.

Pierre de Vinciolo étant allé souper chez un de ses amis, revint brusquement au logis, & surprit le galant de sa femme, qui trouva moyen de tout raccommoder.

UN homme riche de Perouse nommé Pierre de Vinciolo eut envie de se marier, non qu'il se souciât du mariage, mais il crut par là diminuer la mauvaise opinion que tout le

monde avoit de lui. La femme qu'il prit étoit jeune, grande & puissante, de poil ardent, & telle en un mot, qu'elle eût mieux aimé deux maris qu'un. Mais malheureusement pour elle, le sien ne pensoit à rien moins qu'à remplir les devoirs naturels du mariage. La Belle s'en apperçut avec le tems, & en vint aux grosses paroles avec son mari. Jamais il n'y eut de plus pitoyable ménage. Cependant considerant qu'un pareil vacarme ruineroit sa santé, & ne reformeroit point son mari, elle se dit à soi-même. Puisque ce malheureux me traite de cette maniere, j'ai dequoi m'en venger. Je l'ai pris pour mari parce que j'ai cru qu'il étoit homme, & qu'il aimoit ce que les autres aiment & doivent aimer. Il savoit que j'étois femme, & puisqu'il n'aimoit pas les femmes il ne devoit pas me prendre. Si j'avois voulu renoncer au monde, je me serois enfermée dans un Convent : Mais puisque je suis du monde je dois être aussi de ses plaisirs. Ma jeunesse se passera à esperer inutilement que mon mari revienne ; & puis quand je serai vieille j'aurai beau me chagriner d'avoir mal employé mon bel âge. Quand je donnerai à gauche je serai moins condamnable que lui ; car je ne choquerai que les loix, au lieu qu'il choque les loix & la nature. La tête remplie de ces loüables pensées, elle s'adressa pour executer son dessein à une vieille qui paroissoit une sainte à ne regarder que les dehors. On lui voyoit toujours le chapelet à la main, & il n'y avoit point à Perouse d'indulgence qui échapât à sa pieuse vigilance. On

On ne l'entendoit parler que des Saints Peres ou des playes de Saint François. La Belle prit son tems & communiqua ce qu'elle avoit dans le cœur à cette fausse devote. La Megere approuva d'abord son dessein, & lui dit que la jeunesse étoit trop précieuse pour être si mal employée. La vieillesse n'est bonne à rien, ajouta-t-elle. Je le sai par ma propre experience. J'ai mal employé mes beaux ans, & j'en ai le chagrin de reste. Ce n'est pas que je n'aye tiré ma bonne part des plaisirs du monde ; mais enfin je me reproche tous les jours de n'avoir pas fait tout ce que j'aurois pû faire. A present que je ne suis plus bonne à rien, personne ne me regarde. Les choses ne durent qu'un tems, & celles qui ont du jugement doivent tirer la quintessence de ce tems là. Il n'en est pas de même des hommes: Ils naissent bons à mille choses, & pour les plaisirs de l'amour les vieux valent souvent mieux que les jeunes ; au lieu que les femmes ne sont bonnes qu'à faire des enfans, ou du moins à travailler pour cela : Aussi est-ce pour cette raison qu'on les aime. Nous sommes toujours prêtes comme vous savez ; mais les hommes ne le sont pas. Une femme suffiroit à plusieurs hommes ; mais plusieurs hommes ne suffiroient qu'à peine à une seule femme. La femme n'a point au monde de plus charmant exercice, & je vous dis encore un coup que vous ferez tres-bien de rendre à vôtre mari pain pour pain, afin que quand vous serez vieille vôtre ame n'ait point des reproches à faire à vôtre corps. Les femmes n'ont en ce

Digitized by Google

monde que ce qu'elles veulent y prendre : Ainsi elles doivent profiter du tems avant les rebuts de la vieillesse, où personne ne veut nous voir. C'est alors qu'on nous envoie à la cuisine compter les pots & la vaisselle. Nous sommes l'objet de la mauvaise plaisanterie, & nous avons le chagrin d'entendre dire, aux jeunes les bons morceaux, & aux vieilles les reliefs. Pour faire court, Madame, vous ne pouviez jamais vous mettre en de meilleures mains. Il n'y a point d'homme si haut hupé à qui je ne dise tout ce qu'il faut, ni de si dur que je n'amolisse, & que je ne fasse venir à mon point. Faites-moi connoître seulement celui qui vous accommode, & me laissez le soin du reste. Toute la grace que je vous demande, est de vous souvenir de moi dans l'occasion. Je suis une pauvre femme : & si vous me faites du bien, je vous servirai avec afection, & prierai Dieu pour vous. La Belle lui ayant fait le portrait d'un jeune homme qui passoit souvent dans son quartier, lui donna ordre de savoir de lui s'il seroit homme à profiter d'une bonne fortune, & la renvoya avec un morceau de chair salée qu'elle lui donna. Quelques jours aprés la vieille lui amena celui qu'elle souhaitoit, & en peu de tems plusieurs autres. Parce que la Belle aimoit le changement, esperant d'y trouver toujours de nouveaux avantages. Un jour que le mari de la Belle êtoit invité à souper chez un de ses amis nommé Hercolan, elle donna ordre à sa vieille de lui amener un jeune homme des mieux faits de Perouse ; ce qu'elle fit incon-

con-

continent. Les Amans s'étoient à peine mis à table pour souper, que le mari frape à la porte, & crie qu'on lui ouvre. La Belle fort surprise d'un retour si peu attendu, se mit en devoir de cacher le Galant ; & soit qu'elle n'eût pas le tems de le cacher mieux, ou que la surprise l'empéchât de raisonner, elle le fit mettre dans un petit reduit attenant du Salon où ils soupoient sous une cage à poules, sur laquelle elle jetta quelques vieux haillons. Cela étant fait, & le soupé à couvert, elle ouvrit incontinent à son mari. Vous avez eu bientôt soupé dit la Belle. Je n'ai fait rien moins que cela, repliqua le mari. Un accident des plus singuliers à broüillé si fort la maison d'Hercolan, que nôtre soupé à disparu. Lui, sa femme, & moi étions déja à table, quand nous avons entendu éternüer à quatre pas de nous. La premiere fois nous ne nous en sommes pas mis en peine ; mais nous avons été fort surpris d'entendre la même chose jusqu'à cinq fois de suite. Hercolan qui s'étoit un peu faché contre sa femme de nous avoir fait attendre si long-tems à la porte, lui a demandé tout transporté ce que c'étoit ? Elle s'est trouvée un peu engouée, & cela l'a obligé de se lever de table pour aller voir dans un petit cabinet de planches qui est au bas du degré, & d'où il a cru que venoit l'éternument. La porte de ce cabinet n'a pas été plutôt ouverte, qu'il en est sorti une fumée de soufre qui a pensé nous étoufer. Nous avions déja senti cette odeur, & Hercolan en avoit même un peu grondé : Mais sa

femme s'en étoit excusée en disant qu'elle avoit brûlé ce soufre pour blanchir certaines nipes qu'elle a nommé, & qu'elle disoit avoir mises sous le degré. La fumée étant donc un peu dissipée, Hercolan a vû celui qui avoit éternüé, & que le soufre continuoit à faire éternuer. Ha ma femme dit alors Hercolan! Je vois à present pourquoi tu nous a fait tant demeurer à la porte. Cela merite recompense, & je suis trop équitable pour te la refuser. La femme sur cela a pris la fuite, & s'est sauvée je ne sai où, sans se mettre seulement en devoir de se justifier. Hercolan sans prendre garde que sa femme s'évadoit, a dit plusieurs fois à l'éternüeur de sortir de sa niche: Mais comme il étoit presque étoufé de fumée il n'en a pas branlé pour cela. Hercolan aprés l'avoir tiré dehors par le pied a couru à son épée à dessein de la lui passer au travers du corps. La crainte d'être envelopé dans un meurtre m'a fait mettre au devant pour l'empécher de tüer ce malheureux. Heureusement les voisins sont accourus au bruit, & l'ont emporté je ne sai où. Voilà quel a été nôtre soupé, dont je me serois asseurément fort bien passé. La Belle connut par là qu'elle n'étoit pas la seule qui eût envie du bien d'autrui. Elle auroit volontiers excusé la femme d'Hercolan: Mais croyant qu'en blâmant les fautes d'autrui elle cacheroit mieux les siennes, il n'y eut point de choses qu'elle n'en dît. Quelle sainte s'écrioit-elle! Qui l'auroit cru? Je me serois confessée à elle. Voilà une vieille qui donne de bons exemples aux jeunes. Maudite

dite soit l'heure où est né cet opprobre éternel de nôtre Sexe. Est-ce la fidelité qu'elle devoit à un mari qui la traitoit si bien ? Des femmes de ce caractere meriteroient qu'on les brûlât sans quartier. Aprés avoir dit cent choses de la même force, & se souvenant que son Galant étoit encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il êtoit tems d'aller se coucher. Le mari qui avoit plus d'envie de manger que de dormir, demanda s'il n'êtoit rien resté du soupé. Nous ne faisons pas grand soupé quand vous n'y êtes pas répondit la Belle, & je ne suis pas comme la femme d'Hercolan. Couchez-vous pour ce soir : vous mangerez demain de meilleur appetit.

Ce soir là même les metayers de Vinciolo ayant amené quelque chose du village, & mis leurs ânes sans les abreuver dans une petite écurie qui êtoit vis à vis du petit reduit où le Galant êtoit en cage, il arriva qu'un de ces animaux s'êtant détaché, sortit de l'écurie, & allant flairant par ci par là cherchant de l'eau, & trouvant la porte du reduit ouverte, il y entra malheureusement, & passant auprés de la cage sous laquelle êtoit le Galant tout en un monceau, il lui marcha sur les doigts qu'il avoit passez au travers des treillis, & colez contre la terre pour se soutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il sentit lui fit faire un grand cri. Vinciolo l'entendit, & en fut surpris. Il sort de la chambre, & court au bruit qui continuoit toujours parce que l'âne avoit encore le pied sur les doigts du Galant. Il leve la cage, & trouve l'oiseau plus éfrayé

Digitized by Google

de la presence du mari, que dolent du mauvais état de ses doigts. Le mari le reconnoissant lui demanda ce qu'il faisoit là ? Il n'en eut pour réponse sinon qu'il le prioit de lui donner quartier. Je te le donne, repliqua le mari, à condition que tu me diras la verité : ce qu'il fit. Le mari aussi joyeux d'avoir trouvé le Galant que la Belle en étoit fachée, le prend par la main, & le meine à sa chambre, où la femme l'attendoit avec la plus grande peur du monde. Vous n'êtes sage que de la langue, ma bonne femme, lui dit-il en l'abordant. Etes-vous d'avis à present qu'on brûle sans misericorde toutes les femmes qui font comme celle d'Hercolan ? Faites-vous plus d'honneur qu'elle à vôtre Sexe ? Faloit-il blâmer avec tant de hauteur en autrui un crime dont vous étiez vous-même coupable ? Ne peut-on cacher ses fautes qu'en daubant celles des autres ? La Belle voyant qu'elle en seroit quitte à meilleur marché qu'elle n'avoit cru, lui répondit sans s'émouvoir : Un homme qui n'aime pas plus les femmes que vous faites, ne doit se mettre guere en peine de ce qu'elles font. Il y à bien de la diférence entre la femme d'Hercolan & moi. Celle-là est une vieille hipocrite qui est traitée de son mari comme une femme le doit être : Mais il en est tout le contraire de moi. Je ne manque de rien à la verité pour les choses de la vie : Mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge ? Je me passerois de tant d'ornemens si j'avois sujet d'être contente du côté des plaisirs du mariage. Je suis femme comme les

autres ;

autres : J'ai les mêmes passions & les mêmes desirs ; & devez-vous me savoir mauvais gré si je cherche ailleurs ce que je ne puis avoir de vous ? Je ne m'oppose point à vos plaisirs, ne vous opposez point aux miens ; & tenez-moi compte de ce que je ne m'adresse qu'à des gens de merite. Le mari qui comme on l'a d'abord insinué aimoit mieux les garçons que les femmes, & qui commençoit à s'ennuyer du tintamarre de la sienne. Demeurons-en là, ma femme, lui dit il : Vous aurez satisfaction. Tout ce que je vous demande c'est à souper ; car je croi que ce beau jeune homme n'a pas fait meilleure chère que moi. Cela est vrai, repliqua la Belle : Nous allions nous mettre à table lorsque par malheur vous avez frapé à la porte. Je vous prie donc que nous soupions, reprit le mari, & aprés cela nous deciderons de tout en sorte que vous n'aurez pas sujet de vous plaindre. La Belle sentant que les choses prenoient un bon train, fait remettre le couvert, & resservir le soupé serré. Le mari, la femme, & le Galant mangerent de bon appetit. De vous dire aprés le repas de quelle maniere le mari decida la chose, c'est ce que je ne saurois : Mais je sai bien qu'on disoit le lendemain à Perouse, que le mari avoit passé la nuit aussi agreablement que la femme.

NOU-

NOUVELLE L.

Richard surnommé le Magnifique donne un cheval à Messire Francisque de Vergellesi moyenant la permission de parler à sa femme, qui ne répondit aucun mot. Richard répondit pour elle; & sa réponse fit le même éfet.

Bien des gens s'imaginent que parce qu'ils savent beaucoup, les autres ne savent rien. On se trompe souvent pour croire être trop fin,

Digitized by Google

fin, & je ne vois rien de plus imprudent, que de vouloir éprouver sans qu'il en soit besoin les forces de l'esprit d'autrui. Voici un exemple capable de guerir ceux qui ont cet entêtement.

Il y avoit autrefois à Pistoie prés de Florence un Chevalier nommé Francisque Vergellesi, homme riche, & qui savoit bien des choses, mais au reste avare au souverain degré. Cet homme êtant devenu Podestat de Milan avoit fait de grands apprêts pour aller prendre possession de sa nouvelle dignité : Mais comme il vouloit le faire avec éclat, il avoit besoin d'un beau cheval, & ne savoit où le prendre. Il y avoit alors dans la même ville de Pistoie un jeune homme de naissance obscure, mais puissamment riche, nommé Richard. Il faisoit si belle dépense, & êtoit toujours si propre qu'on le surnommoit le Magnifique. Il y avoit long tems qu'il aimoit la femme de Francisque, qui êtoit fort belle : Mais comme elle n'êtoit pas moins honnéte que belle, ses soins & ses assiduitez ne lui avoient encore rien produit. Richard avoit le plus beau cheval qu'il y eût en Toscane : Aussi l'aimoit-il beaucoup. Tout le monde savoit que Richard êtoit amoureux de la femme de Francisque ; & quelques amis du dernier lui dirent que s'il vouloit le cheval n'avoit qu'à le demander, & que Richard ne manqueroit pas de le lui donner pour l'amour de sa femme. Francisque toujours avare envoie querir Richard, & lui demande son cheval à vendre, pour lui donner occasion de le lui ofrir en

pur

pur don. Richard ſentant le coup lui répondit que ſon cheval n'étoit point à vendre ; mais qu'il lui en feroit volontiers preſent à condition qu'il lui permettroit de parler à ſa femme en ſa preſence ; & toutefois ſi éloigné qu'il ne pût être entendu que d'elle. Meſſire Franciſque croyant duper Richard, répondit ſans balancer qu'il y conſentoit. Le mari alla ſur le champ trouver ſa femme, à qui il conta le tout. Elle ne fut pas trop contente du marché ; cependant à la priere de ſon mari elle décendit pour écouter le Magnifique, auquel elle avoit ordre de ne répondre pas un ſeul mot. Richard s'étant aſſis auprés de la Belle à un bout de la chambre qui étoit des plus ſpacieuſes, & le mari à l'autre bout, il lui confirma le traité qu'il venoit de faire avec ſon mari, & lui parla en ces termes. Vous êtes trop ſage, Madame, pour ne vous être pas apperçue combien vôtre beauté qui ſurpaſſe toutes les autres, m'a donné d'amour. Je paſſe ſous ſilence, Madame, les rares qualitez de vôtre eſprit capables de charmer tous ceux qui ont de la grandeur d'ame. Il n'eſt pas neceſſaire non plus que je vous diſe, que jamais on n'a plus aimé que je vous aime, & que vous pouvez diſpoſer de moi comme d'une perſonne qui eſt entierement à vous. Je m'eſtimerois plus heureux, Madame, de pouvoir faire quelque choſe qui vous pleût, que de commander abſolument à toute la terre. Puis donc, Madame, que je ſuis tout à vous, & que vous decidez de mon bonheur & de mon repos, c'eſt auſſi vous ſeule que je veux ſuplier

ſuplier de faire ſucceder la douceur à la cruauté. Je ſoufre depuis aſſez long-tems. Ayez pitie d'un malheureux qui ne veut vivre que pour vous aimer. Donnez-moi ſujet de dire que comme vôtre beauté m'a donné de l'amour, vôtre pitié m'a redonné la vie. Voudriez vous, Madame, être l'homicide de la perſonne du monde qui vous aime avec le plus de paſſion ? Outre que ma mort ne vous feroit point d'honneur, je ſuis perſuadé que vous ne penſeriez jamais ſans remords à ma malheureuſe deſtinée. Vous auriez beau vous en repentir, il n'y auroit point pour moi de retour. Ayez donc pitié de moi, Madame, & vous repentez de vôtre cruauté pendant que vous pouvez me ſecourir. Dois-je mourir, Madame, parce que je vous aime ? Prononcez, j'attens l'arrêt de ma deſtinée.

Ces paroles prononcées d'un ton fort animé ; & accompagnées de profonds ſoupirs ; toucherent un cœur qui avoit été juſqu'alors inacceſſible à tout. Cette Belle ſentit dés ce moment l'amour avec tous ces agrémens, autant que l'imagination eſt capable de les faire ſentir. Et quoi qu'elle ne dît mot pour ſatisfaire aux ordres de ſon mari ; les tendres ſoupirs qu'elle pouſſa firent aſſez comprendre au Magnifique la réponſe qu'elle auroit faite, ſi elle avoit eu la liberté de parler. Comme il ne ſavoit pas la raiſon de ſon ſilence, il ne laiſſa pas d'en être fort ſurpris. Cependant les œüillades & les ſoupirs de la Belle lui faiſant démêler la ruſe, il prit conſeil ſur le champ, & crut qu'il étoit à propos de ſe ré-

pondre

Digitized by Google

pondre à soi-même pour elle. Je connois à present, Magnifique, mieux que je n'ai jamais fait l'amour que vous avez pour moi ; & j'y répons comme je dois. Si je vous ai paru cruelle, mes yeux & mes soupirs doivent vous faire entendre que ce n'a jamais été la faute de mon cœur. Je vous ai aimé plus que personne : Mais la contrainte & l'amour de ma reputation m'ont obligé d'agir comme si je ne vous eusse point aimé. Je pourrai bientôt vous donner des preuves de mon amour en recompense du vôtre. Je vous ordonne d'esperer. Mon mari part en peu de jours pour Milan, comme vous savez : Vous lui avez donné pour l'amour de moi vôtre beau cheval : Vous aurez sujet de vous en feliciter, & je me charge de vous recompenser : Fiez-vous en à ma parole. Quand vous verrez deux mouchoirs à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin ; ne manquez pas de venir me trouver dés que la nuit sera venuë, entrez par le jardin sans que personne vous apperçoive. Vous me trouverez en chemin pour vous recevoir, & pour vous conduire en bon lieu, où je vous traiterai si bien, que vous aurez sujet d'être content. Le Magnifique ayant ainsi répondu pour la Belle, & croyant qu'il étoit necessaire de faire son remercîment. Je suis si transporté, Madame, de la joie que me donne vôtre réponse, que je ne sai, dit-il, comment vous en remercier dignement. Mais quand la joie ne m'empécheroit pas de parler, ma vie ne seroit pas assez longue pour vous en témoigner la reconnoissance

noiſſance que je dois. Tenez-moi donc compte, Madame, de ce que je voudrois faire s'il êtoit en mon pouvoir. Tout ce que je puis eſt de vous aſſeurer que je ne manquerai pas de faire ce que vous m'ordonnez. A tout cela la Belle ne répondit pas un ſeul mot. Le Magnifique s'êtant levé Meſſire Franciſque s'avança, & lui dit. He bien, Monſieur, ne vous ai je pas tenu parole. Comment vous en trouvez-vous ? Non, répond le Magnifique, vous ne m'avez pas tenu parole. Vous m'aviez promis de me faire parler à vôtre femme, & vous m'avez fait parler à une belle Statüe. Je vous ai demandé une choſe dont je n'ai tiré aucun profit : Vous avez acheté mon cheval & je ne vous l'ai point vendu. Si je vous l'avois donné gratis, vous m'en auriez obligation : Mais enfin il eſt à vous, & je vais vous l'envoyer. Franciſque fut ravi de cette réponſe, qui acheva de le prévenir en faveur de la ſageſſe de ſa femme. Comme il ne lui manquoit qu'un beau cheval pour partir ; il n'eut pas plutôt celui du Magnifique qu'il prit le chemin de Milan. La Belle ſe trouvant en liberté, & voyant tous les jours le Magnifique paſſant & repaſſant devant ſa maiſon, dit en ſoi-même. A quoi ſonge-je de perdre ainſi ma jeuneſſe ? Mon mari eſt à Milan où il doit faire un ſejour de ſix mois. Quand pourroit-il payer les arrerages ? Et de plus quand trouverai-je un Amant comme le Magnifique ? Je ſuis ſeule ici. Mais quand on viendroit à être informé de ma conduite, je ſoutiens qu'il vaut mieux franchir

le

Digitized by Google

le pas ; & s'en repentir , que de ne le pas faire , & se repentir de ne l'avoir pas fait. Ainsi sans prendre conseil que de son cœur , elle mit incontinent les deux mouchoirs à la fenétre. Le Magnifique les ayant vûs attendoit la nuit avec impatience. Elle ne fut pas plutôt venuë qu'il alla à la porte du jardin qu'il trouva ouverte. Au bout du jardin il y avoit une autre porte qui entroit dans la maison : ce fut là qu'il trouva la Belle qui l'attendoit , & qui le reçut à merveille. Aprés l'avoir embrassé mille fois elle le conduisit à sa chambre , où ils ne furent pas long-tems à se coucher. Ils connurent alors l'amour par ce qu'il à de plus exquis ; connoissance qu'ils renouvellerent souvent depuis à leur mutuelle satisfaction.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LI.

Un Cavalier ofrit à une Dame de la porter en croupe, & de lui conter en chemin faisant une agreable nouvelle : Mais le faisant de mauvaise grace, la Belle le pria de la décendre.

IL y avoit depuis peu à Florence une Dame nommée Horete femme de Geri Spine, & femme honnête autant que charmante. Etant un jour à la campagne, & allant d'un lieu à

Digitized by Google

un autre accompagnée de quelques autres Dames & Cavaliers qu'elle avoit regalez le jour précedent. Comme la Belle n'avoit à sa campagne ni chevaux ni carosse, & que le chemin étoit un peu long, un des Cavaliers de la troupe lui offrit de la porter en croupe, avec promesse de la regaler chemin faisant d'une nouvelle qu'elle trouveroit de son gout. La Belle accepta le parti le plus galamment du monde. Le Cavalier qui n'avoit peut-être pas meilleure grace à porter l'épée qu'à faire un conte, enfile sa nouvelle qui veritablement étoit fort belle à l'embarras de la relation prés. Outre que les repetitions étoient fort frequentes, il lui arriva tantôt de recommencer souvent, & tantôt de se reprendre. Il confondoit souvent les noms, ses expressions étoient pitoyables, & jamais en un mot nouvelle ne fut plus disgraciée. On ne voyoit ni justesse dans les carecteres, ni délicatesse dans les actions. Madame Horete souffroit cruellement de voir estropier une nouvelle qui auroit été charmante à la bouche d'un plus habile conteur. Voyant enfin que le Cavalier s'embarassoit de plus en plus au lieu de se remettre, & desesperant de le voir sortir du desordre où il s'étoit jetté, ne pût se contenir, & lui dit. Je vous prie, Monsieur, de me décendre: Vôtre cheval marche trop durement. Le Cavalier qui concevoit peut-être mieux qu'il ne pouvoit conter, sentit fort bien la raillerie, poussa la plaisanterie avec assez de grace, abandonna la nouvelle qu'il avoit si mal

mal commencée, & plus mal continuée, fit quelques autres contes; & s'en tira mieux qu'on n'avoit crû.

NOUVELLE LII.

Un Boulanger par un mot dit àpropos, fit connoître à Messire Geri Spine le ridicule de la demande qu'il lui avoit faite.

LA Nature paroit quelquefois aussi bizarre dans ses dispensations, que la Fortune.

Digitized by Google

Celle-là met souvent une belle ame dans un vilain corps ; & celle-ci condamne souvent à des professions mécaniques des personnes qui ont beaucoup de grandeur d'ame. Cependant la Nature est sage, & la Fortune a de bons yeux quoi que les sots la représentent aveugle. Elles ne font en cela que ce que font les hommes, qui cachent leurs tresors dans les plus vilains endroits de leurs maisons, afin de les garder plus seurement, & de s'en servir dans le besoin.

Messire Geri Spine dont il est parlé dans la nouvelle précedente, étoit en grand credit auprés du Pape Boniface. Ce Pontife ayant quelques afaires avec la Republique de Florence, y envoya des Ministres qui logerent chez Messire Geri Spine, qui les accompagnoit par tout. Ils passoient presque tous les matins devant Sainte Marie d'Ughi où demeuroit un Boulanger nommé Cifte. Quoique cet homme eût gagné beaucoup de bien à sa Boulangerie, il n'avoit jamais voulu quitter ce métier, & travailloit toujours lui-même. Entr'autres bonnes choses qu'il avoit, sa cave étoit pourvûe d'excellens vins blancs & clairets, qui surpassoient en délicatesse tout ce qu'il y avoit à Florence & aux environs. Voyant donc passer tous les matins devant sa porte Messire Geri & les Ambassadeurs de Sa Sainteté, à des heures où la chaleur commençoit à être grande, il crut qu'il leur feroit plaisir de leur faire boire de son vin blanc. Il connoissoit trop bien la diférence qu'il y avoit entre les Ministres d'un grand Prince & un Bou-

Digitized by Google

Boulanger pour oser les inviter. Il pensa à un expedient qui les obligeât à s'inviter eux-mêmes. A l'heure à peu prés qu'il croyoit que les Ambassadeurs devoient passer, il se faisoit apporter devant la porte un seau fort propre avec de l'eau fraiche, & un petit vaisseau de terre de Boulogne fort propre aussi, plein de vin qu'il faisoit rafraîchir dans son seau : Et quand il les voyoit passer il prenoit deux verres bien nets, & aprés avoir toussé & craché avec justesse, il beuvoit ses deux verres de vin avec une delectation qui faisoit envie. Messire Geri ayant vû ce manege deux matins de suite, lui dit enfin à la troisiéme fois. Est il bon, Ciste ? Excellent, Monsieur, répondit le Boulanger d'un air riant : Mais le moyen de vous le faire croire si vous n'en goutez ? Messire Geri soit qu'il eût chaud, ou qu'il eût fatigué plus qu'à l'ordinaire, ou soit enfin que le plaisir avec lequel il voyoit boire le Boulanger, lui donnât envie d'en faire autant, dit aux Ambassadeurs, je suis d'avis, Messieurs, que nous goûtions du vin de cet honnéte homme, peut être ne nous en repentirons-nous pas. Ils ne furent pas plutôt entrez que Ciste avec son habit & son tablier de toile fort propre, fit porter une petite table fort mignonne, les pria de s'asseoir, & rinsa lui-même autant de verres qu'il en faloit. Il fit retirer ses valets, & donna lui-même à boire. Le vin fut trouvé si bon, qu'ils revinrent en boire tous les matins pendant le sejour qu'ils firent à Florence. Les Ambassadeurs ayant fait leurs afaires, & étant sur le point de s'en

retourner à Rome, Messire Geri les regala magnifiquement, & invita les principaux de Florence. Ciste fut aussi des invitez : Mais il ne voulut jamais y aller. Messire Geri voyant cela envoya querir un Flacon de son vin, & en fit donner demi verre à chacun pour commencer le repas. Le valet qui l'avoit apporté faché peut-être de ce qu'il n'étoit rien resté pour lui, prit la seconde fois un grand Flacon. Ciste voyant un vaisseau d'une si enorme grandeur : Ce n'est point ici, mon enfant, lui dit-il, que Messire Geri t'envoye. Le valet eut beau l'en asseurer, il eut toujours la même réponse, & fut enfin contraint de s'en retourner sans vin. Messire Geri apprenant la réponse de Ciste, renvoya le valet, avec ordre de demander au Boulanger s'il lui disoit la même chose, où il croyoit donc que son Maître l'envoyât ? Le valet revenu presente son grand Flacon, & asseure que Messire Geri l'avoit renvoyé. Tu te trompes, mon ami, répondit le Boulanger à son ordinaire : Ce n'est pas asseurément ici qu'il t'envoye. Et où donc, reprit le valet ? A la riviere d'Arne, repliqua Ciste. Sur le rapport du valet Geri voulut voir le Flacon, & le trouvant d'une grandeur demesurée : Ciste a raison, Coquin, lui dit-il. Prens en un raisonnable, & y retourne. Ciste ne voyant plus le gros Flacon, je connois à present, dit-il au valet, que c'est à moi que ceci s'addresse, & le renvoya avec son vaisseau plein. Dés le jour même Ciste fit remplir le tonneau du même vin, & l'envoya chez Messire Geri. Il y alla quelques heures

heures aprés. Je serois faché, Monsieur, lui dit-il en l'abordant, que vous crussiez, que vôtre gros Flacon m'eût étonné. Ce que j'en ai fait n'est que pour vous faire souvenir que mon vin n'est pas pour les valets. Je vous ai envoyé la piece : vous en disposerez comme bon vous semblera, & je vous prie de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous la donne. Messire Geri le remercia, fut toujours de ses amis, & disoit souvent qu'il étoit dommage qu'un si galant homme passât sa vie à boulanger.

Digitized by Google

NOUVELLE LIII.

Madame Nonne de Pulcy imposa silence à un Evêque de Florence en répondant à propos à une raillerie qui ne sentoit guere la gravité de la Prêlature.

MEssire Antoine Dorso sage & vertueux Prêlat, étant Evêque de Florence, un Seigneur Catalan nommé Messire Diégo de la Rata General des Armées de Robert Roi de

Digitized by Google

de Naples vint visiter cette Capitale. Le Catalan étant des mieux faits & des plus galans faisoit sa cour aux Dames avec beaucoup d'assiduité, & se rendit amoureux entr'autres d'une fort belle personne qui étoit Niece du frere de l'Evêque. Le mari de cette Belle étoit d'une maison illustre, mais au reste avare au souverain degré, & d'un tres méchant caractere. Le Catalan connoissant le personnage partie par la voix publique, partie par le secours de ses propres lumieres qui n'étoient pas mediocres, & bien persuadé qu'il étoit homme à tout sacrifier à son avarice, lui proposa sans détour de lui donner cinq cents Ducats, pourvû qu'il le laissât coucher une nuit avec sa femme. La proposition ayant été aussitôt acceptée que faite, le Catalan fit dorer cinq cents pieces d'argent qui avoient alors cours à Florence, & qu'on apelloit propolins. Aprés avoir couché avec la Belle qui n'en savoit rien, & qui le prit peut-être pour son mari, il donna les cinq cents pieces dorées. Je ne sai si la Belle ayant quelque soupçon de la piece qu'on lui avoit faite, s'en plaignit à quelqu'une de ses amies, ou si le Catalan indiscret babilla de sa bonne fortune, ou si le mari dupé & aveuglé par son avarice se vanta lui-même de sa turpitude: Mais au moins l'avanture fut sçüe, & le malhonnête homme de mari n'eut de sa lacheté que de la honte & de l'infamie. L'Evêque en homme sage fit semblant de n'en rien savoir, & reçût le Catalan avec son honnêteté ordinaire. Ils étoient souvent ensemble, & un jour de Saint Jean qu'ils se prome-

menoient à cheval dans la ruë où l'on court le prix, regardant les Dames à droit & à gauche, le Prêlat en vit une jeune, belle, & nouvellement mariée, qui se nommoit Nonne de Pulci, que nous avons tous connuë, & que la peste nous a enlevée. Cette Dame outre la jeunesse & la beauté avoit l'ame grande, & parloit bien & avec justesse. Le Prêlat la fit remarquer au Catalan, & quand ils furent auprés d'elle, il lui mit la main sur l'épaule, & lui montrant le Catalan dit à la Belle: Que dites-vous de ce Cavalier, Madame Nonne? Pourriez-vous bien en faire la conquête? La Belle croyant qu'il attaquoit son honneur, & que cela pourroit faire faire d'elle des jugemens desavantageux à ceux qui l'avoient entendu, répondit promptement & sans s'étonner: Peut-être aussi, Monseigneur, auroit-il autant de peine à me vaincre, que j'en aurois à m'empécher d'être vaincuë: Mais s'il arrivoit que je ne pûsse m'en deffendre, je ne prendroit pas au moins de l'argent pour de l'or. Le Prêlat & le Catalan se sentant tous deux également piquez, se retirerent tout confus sans oser lui repliquer.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LIV.

Un Cuisinier qui avoit fait mettre son Maitre en colere, le fit rire par un bon mot, & évita par ce moyen la peine dont il étoit menacé.

MEssire Conrard de Florence que nous connoissons tous, a toujours été homme de grosse dépense, liberal, & aimant fort les chiens & les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres vertus. Ayant un jour pris une Gruë qu'il

Digitized by Google

qu'il trouva fort grasse & jeune, il l'envoya à son Cuisinier nommé Quinquibio, Venitien d'origine, avec ordre de la rotir pour le soir. Le Cuisinier qui paroissoit un sot, & qui étoit en éfet tel qu'il paroissoit, met sa Gruë à la broche, & la fit rotir de son mieux. Elle étoit presque cuite, & rendoit un tres-bon fumet, lorsqu'une femme du quartier qui se nommoit Brunete, & dont le Cuisinier étoit fort amoureux, entra dans la Cuisine, & en demanda instamment une cuisse à Quinquibio, qui se moqua d'elle, & lui dit en chantant, *Vous ne l'aurez point de moi, Dame Brunete, vous ne l'aurez point de moi.* Si vous ne me la donnez, répondit Brunete, ne vous attendez pas à recevoir jamais rien de moi. Aprés s'être dit plusieurs duretez, Quinquibio ne voulant pas chagriner sa Maîtresse, défait la cuisse & la lui donne. Messire Conrard ayant amené compagnie, fut bien surpris quand sa Gruë fut servie de ne voir qu'une cuisse. Il fait appeller son Cuisinier, & lui demande dequoi l'autre cuisse étoit devenuë. Les Gruës, Monsieur, répondit le Cuisinier, n'ont qu'une jambe & une cuisse. Maître lourdaut, repliqua Messire Conrard, n'ai je vû que cette Gruë? Le Cuisinier soutint toujours que ce qu'il disoit, étoit vrai, & ofrit de le preuver par une Gruë vivante. Messire Conrard ne voulant pas faire plus grand bruit à cause de la compagnie, se contenta de répondre: Puisque tu es si seur de ce que tu dis, nous verrons, Coquin, si tu me feras voir demain ce que personne n'a jamais vû: Mais si tu ne le

le fais pas, tu te souviendras long-tems de ta bétise & de ton opiniatreté. Le lendemain Messire Conrard que le sommeil n'avoit point défaché, fait celler deux chevaux l'un pour lui, & l'autre pour Quinquibio, & s'en vont tous deux à la pointe du jour vers un ruisseau sur le rivage duquel on avoit accoutumé de voir des Gruës à cette heure là. Quinquibio fort épouvanté ne savoit comment faire pour se disculper. Il auroit volontiers pris la fuite s'il eût osé : mais il craignoit parce qu'il n'étoit pas le mieux monté. Tous les oiseaux qu'il voyoit à droit & à gauche lui paroissoient des Gruës à deux pieds. En approchant du ruisseau il en vit une douzaine toutes appuyées sur un pied, comme elles sont ordinairement quand elles dorment. Il les fit voir incontinent à son Maître. Convenez donc, Monsieur, lui dit-il, que je disois vrai hier au soir. Voyez si ces Gruës ont plus d'un pied & d'une cuisse. Je vais te faire voir qu'elles en ont deux, repliqua Messire Conrard, qui s'étant un peu plus approché commença de crier ho ho. A ce bruit les Gruës ayant baissé l'autre pied prirent la volée. He bien, maraut, dit alors Messire Conrard, les Gruës ont-elles deux pieds ? Mais, Monsieur, repartit Quinquibio, vous ne criates pas ho ho à celle d'hier au soir ; car si vous l'aviez fait, elle auroit mis à terre comme celles-ci l'autre pied & l'autre cuisse. Cette ingenuité desarma la colere de Messire Conrard, qui ne pût s'empêcher de rire, & dit, tu as raison. Va, je te pardonne en faveur de l'invention ; Mais n'y reviens plus.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LV.

Messire Foret de Rabata, & le fameux peintre Giotto venans tous deux de Magel se railloient reciproquement sur leur laideur.

COmme il se trouve dans des professions viles des gens de grande vertu, il se trouve aussi de belles ames dans de fort vilains corps. Messire Foret de Rabata étoit un petit homme fort mal fait, le visage plat & camus

Digitized by Google

mus comme un chien de Boulogne : Cependant avec sa difformité il fut un si excellent Legiste que les Savans de son tems l'ont regardé comme une Bibliotheque vivante de droit civil. Giotto peintre celebre n'étoit guere moins laid que lui. Cependant il ressuscita la peinture, & fut si habile en cet art, qu'on prit souvent ses tableaux pour les choses représentées, tant les traits y étoient naturels. Aussi s'attachoit-il moins à plaire aux yeux des ignorans, qu'à contenter l'esprit des sages : En quoi il a été peu suivi par ceux qui sont venus aprés lui. Ces deux hommes avoient leur bien à un village prés de Florence nommé Magel. Etant allez à ce village dans la belle saison, ils se rencontrerent au retour aussi mal montez & mal habillez l'un que l'autre. Ils furent surpris par une de ces pluyes d'Eté qui viennent tout à coup, & obligez de se mettre à couvert chez un paisan qu'ils connoissoient tous deux. Comme la pluye ne discontinuoit point, & qu'ils vouloient se rendre à Florence, ils emprunterent du paisan chacun un vieux manteau & un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, & continuerent leur chemin. Aprés avoir marché quelque tems fort moüillez & fort crotez ; ce qui comme vous savez n'est pas fort propre à relever la mine d'un homme qui n'en a guere naturellement, Messire Foret écoutant Giotto qui étoit beau parleur, s'avisa de le regarder aprés quelques momens de conversation : Il le considéra depuis les pieds jus-

jusqu'à la tête, & le trouvant souverainement laid, sans songer qu'il ne l'étoit pas moins, se mit à rire, & lui dit. Croyez-vous, Giotto, que si nous rencontrions à present un Etranger qui ne vous eût jamais ni vû ni connu, il vous prît pour le plus excellent peintre du monde? Oui, Monsieur, repliqua d'abord Giotto, je suis persuadé qu'il le croiroit pourvû qu'il pût croire vous regardant que vous savez seulement vôtre A. B. C. A cette réponse Messire Foret connut son erreur, & se sentit batu des mêmes armes dont il avoit voulu batre Giotto.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LVI.

Michel Scalse prouva à des jeunes hommes que la maison des Baronchi étoit la maison du monde la plus noble, & gagna un souper.

UN jeune homme de Florence nommé Michel Scalse, étoit d'un esprit si enjoüé & si inventif, que la premiere jeunesse de Florence se faisoit honneur & plaisir de sa compagnie. Il arriva qu'étant un jour à Mon-

Digitized by Google

tigni avec plusieurs autres, la conversation tomba sur l'antiquité & sur la noblesse des maisons de Florence. Les uns donnoient la préférence à la maison des Uberti; les autres à celle des Lamberti, & chacun en parloit comme on fait ordinairement de tout selon sa passion & ses intérêts. Scalse aprés avoir entendu tous les diférens sentimens : Vous n'y étes ni les uns ni les autres, leur dit-il en souriant. Et moi je vous soutiens que la maison des Baronchi est la plus ancienne & la plus noble de Florence, & même du monde. Tous les Philosophes & tous ceux qui les connoissent sont de mon opinion : Et afin que vous ne confondiez personne, je vous parle des Baronchi nos voisins, qui demeurent prés de Sainte Marie Majeure. Tous les autres se moquerent de lui, & lui demanderent s'il les prenoit pour des gens de l'autre monde, & s'il croyoit qu'ils ne connussent pas les Baronchi aussi bien que lui. Je vous prens si peu pour des gens de l'autre monde, dit Scalse, que je suis prét de gager à qui voudra le soupé pour six, & d'en croire qui vous voudrez. La gageure étant faite on convint de s'en raporter au jugement de Pierre le Florentin chez qui ils étoient. Tout le monde courut pour voir perdre Scalse dont on se moquoit à l'avance. On instruisit celui qui devoit juger; & comme il avoit de la sagesse il entendit premierement les raisons du grand nombre, & demanda ensuite à Scalse comment il prouveroit ce qu'il avoit avancé? Je le prouverai si bien, répondit-il, que vous demeurerez

tous

tous d'accord que j'ai raison. De l'aveu de ces Messieurs plus une maison est ancienne, plus elle est noble ; or celle des Baronchi est la plus ancienne de Florence, donc elle est la plus noble. Je n'ai donc pour gagner qu'à prouver l'antiquité des Baronchi. Elle paroît en ce que Nôtre Seigneur les à faits dans le tems qu'il êtoit encore Aprenti peintre, & n'a fait les autres hommes qu'aprés qu'il à êté Maître en l'art de la peinture. Et pour vous en convaincre examinez la figure des uns & des autres, vous verrez de l'art & de la proportion dans la composition de ceux-ci ; au lieu que ceux-là ne son qu'ébauchez. L'un à le visage long & êtroit, l'autre demesurément large : L'un est camus, l'autre à un nez d'une aune de long : L'un à le menton long & renversé, & des machoires d'âne, l'autre l'a court & plat, & un veritable minois de Singe. Il y en à qui ont un oeuil plus gros ou plus bas que l'autre. Enfin les visages de ces Messieurs en general ressemblent à ceux que font les enfans qui commencent à peindre. Il paroît de tout cela que Nôtre Seigneur n'êtoit pas grand peintre quand il les fit, ainsi que j'ai déja dit. Donc ils sont plus anciens que tous les autres hommes, & par conséquent plus nobles. Un si plaisant argument fit rire tout le monde : Le portrait qu'il avoit fait des Baronchi êtoit naturel, & tout le monde convint qu'il avoit gagné ; & pendant un bon demi quart d'heure on ne fit que crier d'une voix confuse, Scalse à raison, les Baronchi sont les plus anciens & les plus nobles de Florence.

Digitized by Google

NOUVELLE LVIII.

Le mari de Madame Philippe l'ayant surprise avec son Galant, la mit en justice. Elle se tira d'afaire par une réponse ingenieuse, & fit modérer la loi contre les femmes.

LA ville de Prato avoit autrefois une loi contre les femmes bien rigoureuse pour ne pas dire cruelle, par laquelle celles qui étoient surprises en adultere par leurs maris devoient

Digitized by Google

devoient être brûlées sans misericorde. Cette loi subsistoit encore lors qu'une femme nommée Philippe, belle, jeune, & de complexion fort amoureuse, fut surprise en flagrant délit par Renaut de Pugliesi son mari, avec Lazarin Quessagliotti qu'elle aimoit comme sa propre vie. Le mari s'abandonna à tout ce qu'un ressentiment de cette nature peut avoir de violent, & sans la peur qu'il eut pour soi-même il les eût sans doute tuez tous deux. Il crut cependant qu'il seroit assez vengé par la mort de sa femme; & comme il avoit autant de preuves qu'il lui en faloit, il la fit assigner dés que le jour fut venu. Les parens de la Belle qui la régardoient déja comme une femme perduë, lui conseilloient de ne pas comparoître: Mais comme elle avoit le cœur grand ainsi qu'ont d'ordinaire celles qui savent bien aimer, elle aima mieux mourir courageusement en confessant la verité, que de mourir en fuite, & reconnoître par là qu'elle étoit indigne d'un Galant d'un merite aussi distingué que celui avec lequel elle avoit été surprise. Malgré donc tout ce qu'on pût lui dire, elle se rendit chez le Podestat bien accompagnée de l'un & de l'autre Sexe, & lui demanda avec un visage assuré ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Podestat la voyant belle, & jugeant par sa fermeté qu'elle n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de beauté, commença à plaindre sa destinée, & à craindre qu'elle ne confessât le fait, & qu'il ne se trouvât obligé de la condamner à la mort. Comme il ne pouvoit pas s'empécher de l'interroger sur

l'accusation, il lui dit en Avocat plutot qu'en Juge. Vôtre mari, Madame, que vous voyez ici présent vous accuse d'adultere, & dit quil vous à surprise avec un autre homme. Il demande que vous soyez punie selon la loi, c'est à dire que vous soyez brûlée: Mais je ne puis vous y condamner à moins que vous ne confessiez le fait. Prenez vos mesures là dessus, & me dites ce qui en est. Il est vrai, Monsieur, répondit la Belle sans rien rabatre de sa fermeté, que Renaut est mon mari, & qu'il m'a trouvée la nuit passée entre les bras de Lazarin que j'aime & que j'estime. Mais, Monsieur, vous êtes trop habile pour ne pas savoir, que les loix qui se font dans un Etat doivent être communes, ou faites du moins avec le consentement des parties intéressées. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la loi dont il s'agit. Elle n'est que contre les femmes. Non seulement personne de nous n'y à consenti; mais même n'a été consultée. Donc elle ne peut être que mauvaise. Cependant si au préjudice de vôtre conscience & de ma vie, vous voulez être l'executeur d'une injuste loi, je suis entre vos mains, & vous pouvez faire ce qu'il vous plaira. Mais avant que de prononcer j'ai une petite grace à vous demander, c'est de savoir de mon mari si je me suis jamais opposée à ses plaisirs, & si je ne j'ai pas toujours été préte à faire tout ce qu'il à voulu. Renaut sans attendre qu'on le questionnât déclara, qu'il avoit tous les sujets du monde de se loüer à cet égard de la complaisance de sa femme. Je vous demande donc, Monsieur,

sieur, puisque mon mari a pris en moi tout ce qu'il a voulu & qui lui a été necessaire, que devois-je faire du reste? Faloit-il le jetter aux chiens? N'étoit-il pas plus honnéte d'en gratifier un honnéte homme qui m'aime plus que soi-même, que de le laisser perdre ou gâter? La qualité des personnes, & la nature de l'afaire avoient attiré chez le Podestat un grand concours de peuple. Presque toute la ville y étoit. Une si plaisante demande fit rire tout le monde, qui crierent tout d'une voix que la Belle avoit raison. La loi fut moderée par avis du Podestat, & restrainte aux femmes qui par avarice seroient infidéles à leurs maris. Renaut eut la confusion pour sa part, & sa femme se voyant hors d'afaire se retira chez elle bien joyeuse & bien accompagnée avec mille & mille acclamations.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LVIII.

Fresco conseilla à sa Niece de ne se mirer jamais puisque tout ce qu'elle voyoit lui déplaisoit.

FResco de Celatico avoit une Niece qu'on nommoit Fanchon par mignardise. Elle étoit de belle taille, & avoit de la beauté: Mais ce n'étoit pas de ces beautez qu'on voit toujours avec le même plaisir. Toutefois elle avoit si bonne opinion d'elle-même, qu'elle ne

Digitized by Google

ne trouvoit personne de son goût, sans considérer qu'elle avoit plus de défauts que personne. C'étoit un esprit contrariant qui ne trouvoit jamais rien de bien, & d'ailleurs si fier & si haut à la main, qu'elle ne se seroit pas changée pour une Princesse des plus illustres. Quand elle sortoit tout l'infectoit, & l'on ne la voyoit jamais que tordant le nez. En un mot c'étoit une précieuse ridicule dans toutes les regles. Etant un jour sortie, & revenue au logis un moment aprés, reniflant & faisant mille grimaces afectées, elle alla s'asseoir auprés de son oncle. D'où vient, Fanchon, lui dit il, qu'aujourd'hui qui est un jour de réjoüissance vous êtes si tot de retour? Je n'ai rien vû qui me plaise, mon oncle, répondit la precieuse d'un air dédaigneux & mignard. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût en cette ville des gens de l'un & de l'autre Sexe si mal batis. Tout ce qui s'est presenté à mes yeux m'a paru facheux & desagreable comme je ne sai quoi; & comme je ne puis voir sans chagrin des personnes desagreables, j'ai mieux aimé me retirer, que de m'exposer à une plus longue soufrance. Fresco qui ne pouvoit plus soufrir les afectations de sa Niece, lui répondit d'un air serieux, puisque vous êtes de cette humeur, ma Niece, le moyen d'éviter ces chagrins là, est de ne vous regarder jamais au miroir. La precieuse aussi sote qu'un oison, & croyant pourtant en savoir autant que Salomon, n'entendit point ce que vouloit dire son oncle, & demeura béte & precieuse.

Digitized by Google

NOUVELLE LIX.

Messire Guido Cavalcanti dit une honnête injure à certains Cavaliers Florentins qui l'avoient surpris.

IL y avoit autrefois à Florence plusieurs belles & loüables coutumes, que l'avarice qui s'est accrue avec les richesses en a entierement bannies. Une de ces coutumes entr'autres étoit, que les bonnes maisons du quartier s'assem-

sembloient, & faisoient une societé d'un certain nombre de personnes, où n'entroient que ceux qui étoient en état de soutenir la dépense. Chacun regaloit à son tour, & pouvoit non seulement inviter ses amis, mais aussi les Etrangers de merite lors qu'il y en avoit en ville. On s'habilloit une fois l'année d'une certaine maniere; on alloit à cheval par la ville, & quelquefois on faisoit des tournois, ou autres exercices militaires. Il y avoit entr'autres compagnies celle de Messire Bette Brunelesqui, qui n'avoit rien oublié pour y attirer un jeune homme nommé Guido Cavalcanti. On n'avoit pas tout le tort. Guido étoit grand Philosophe: Mais ce n'étoit pas l'endroit qui le faisoit le plus souhaiter. Il étoit de plus fort enjoüé, fort honnéte homme, beau parleur, faisant toutes choses avec beaucoup de grace, fort riche, & l'homme du monde qui savoit le mieux faire honneur à ceux qu'il en croyoit dignes. Tout ce qu'on fit pour engager ce Cavalier ne reüssit point, & l'on crut qu'aimant la speculation comme il faisoit, il préferoit la solitude à la societé. Comme il passoit pour avoir quelques sentimens d'Epicure, ceux qui n'étoient pas d'humeur à lui rendre justice, disoient qu'il ne meditoit que pour trouver qu'il n'y avoit point de Dieu. Guido étant un jour à l'Eglise de Saint Michel d'Horte, passa par les cours des Adimari, qui étoit son chemin ordinaire, & vint à l'Eglise de Saint Jean. Les grands tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte Reparée, étoient alors autour de l'E-

glise

glise de Saint Jean, dont la porte êtoit alors fermée. Guido êtoit entre ces tombeaux & ces colomnes de marbre, lors que Messire Bette à la tête de sa compagnie traversa la place à cheval. Il ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il dit à ses gens de l'aller insulter; & donnant en même tems des deux, ils furent sur lui avant qu'il les eût vû venir. Pourquoi refuses-tu, Guido, d'entrer dans nôtre compagnie, lui dirent-ils en l'abordant? Qu'auras-tu fait quand tu auras trouvé qu'il n'y à point de Dieu? Guido se voyant surpris & envelopé: Je suis chez vous, Messieurs, leur dit-il: Vous pouvez me faire tout ce qu'il vous plaira. Et comme il êtoit fort agile, il mit la main sur un de ces tombeaux, qui êtoient fort grands, & passa d'un seul saut de l'autre côté, puis se retira. Les Cavaliers se regardant les uns les autres un peu surpris du saut qu'ils avoient vû faire, s'écrierent! Est-ce là l'homme dont on vante tant l'esprit & le savoir? Et où est la justesse de sa réponse? Il est chez nous, dit-il. Le lieu où il êtoit est commun à lui, à nous, & aux autres habitans de Florence. Vous n'y entendez rien, Messieurs, dit alors Messire Bette. Sa réponse est juste, & nous outrage bien honnétement. Ces tombeaux sont les maisons des morts; & quand il dit que c'est nôtre maison, il veut nous faire entendre que nous & les autres ignorans sommes pires que des morts en comparaison de lui & des autres savans: Ainsi l'on peut dire à cet égard que c'est ici chez nous de reste. Chacun comprit alors ce qu'avoit voulu

voulu dire Guido : chacun eut un peu de confusion ; jamais depuis on n'eut envie d'insulter Guido, & Bette fut toujours regardé comme un homme de bon entendement.

NOUVELLE LX.

Frere Oignon promit à certains paisans de leur montrer la plume de l'Ange Gabriel, au lieu de laquelle il trouva des charbons, & leur fit accroire que c'étoit de ceux sur lesquels Saint Laurent avoit été grillé.

Certai-

Digitized by Google

CErtalde est un village de la valée d'Else ; qui dépend comme vous savez de l'Etat de Florence. Ce village tout petit qu'il est, étoit autrefois habité par des Gentilshommes, & autres gens accommodez. Un Religieux de l'ordre de Saint Antoine nommé frere Oignon avoit de coutume d'y venir tous les ans une fois pour recueillir les aumônes des sots ; & il y venoit d'autant plus volontiers, qu'il y trouvoit la pature bonne, & qu'il y étoit bien reçû, moins peut-être pour la devotion qu'on avoit pour lui, qu'à cause du nom qu'il portoit, parce que ce terroir produit les meilleur Oignons qu'il y ait en toute la Toscane. Frere Oignon étoit petit, rousseau, enjoüé, & le meilleur coquin du monde ; ignorant dans le fonds, mais parlant si bien & si facilement, que qui ne l'auroit pas connu l'auroit pris pour un grand Orateur ; pour ne pas dire pour un Ciceron où pour un Quintilien. Il étoit connu & aimé de tous ceux du pays. Etant donc venu à Certalde selon sa coutume au mois d'Août, un Dimanche matin que les peuples des environs étoient venus à la Messe, il prit son tems, & leur parla en ces termes. Vous savez, Messieurs, que vous avez de coutume de donner tous les ans aux pauvres Religieux de Saint Antoine de vos bleds & de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup, chacun selon ses facultez & sa devotion, afin que le bienheureux Saint Antoine ait soin de vôtre bétail. Vous avez même accoutumé de faire tous les ans du bien à ceux qui

qui sont enrôllez dans nôtre Confrairie. Je viens ici par ordre de mon Superieur pour recueillir les éfets de vôtre charité. Ainsi vous êtes avertis de vous rendre ici cet aprés-midi aussitôt que vous entendrez le son des cloches : Et afin que nous ne soyons pas trop serrez nous vous précherons moyenant l'assistance de Dieu devant l'Eglise à la maniere accoutumée, nous vous ferons baiser la sainte Croix, & en faveur de vôtre zéle pour Monsieur saint Antoine, nous vous ferons voir par grace speciale une tres-belle & tres-sainte Relique que j'ai apportée de la terre sainte: C'est une des plumes de l'Ange Gabriel, qu'il laissa dans le cabinet de la Vierge, lors qu'il alla lui dire de la part de Dieu qu'elle concevroit le Sauveur du monde. Pendant qu'il exercoit sa Rhetorique sur un si digne sujet, deux droles fins & rusez qui étoient de l'assemblée, & dont l'un se nommoit Bragoniere, & l'autre Blaise Pissin, resolurent de lui faire piece quoi qu'ils fussent de ses amis, & même de sa compagnie. Frere Oignon dînoit ce jour là un Chateau avec quelques uns de ses amis. Les deux droles ne seurent pas plutôt qu'il étoit à table, qu'ils allerent à son logis. Blaise s'étoit chargé d'amuser le valet du Moine, & Bragonniere de chercher la plume, se faisant un plaisir à l'avance de l'embarras où seroit Frere Oignon de ne trouver pas sa plume, dont il avoit promis de regaler les yeux du peuple, & attendant avec impatience comment il se tireroit d'afaires. Le valet du Moine n'étoit pas moins singulier

pour

pour sa figure que pour son nom : car les uns l'apelloient Gucchio Balena, comme qui diroit gros Colosse; les autres Gucchio Imbrata, comme diroit vilain Badaut, & d'autres enfin Gucchio Pourceau. Tous ces noms répondoient fort bien non seulement à sa forme exterieure, mais aussi aux qualitez de son esprit. Frere Oignon disoit ordinairement à ses amis en parlant de son garçon, qu'il avoit neuf défauts si considérables, que si Salomon, Aristote, ou Seneque en avoient eu seulement un, il eût gâté toute leur vertu, toute leur sagesse, & toute leur sainteté. Représentez-vous quel homme ce devoit être? Quand on demandoit à Frere Oignon quels étoient les neuf défauts de son Garçon, il répondoit par ces trois méchans vers.

Il est lent, gourmand, & menteur,
Paresseux, médisant, trompeur,
Sans soin, sans esprit, sans valeur.

Il y a encore plusieurs défauts que je ne dis pas, ajoutoit le Moine : Mais ce qu'il a de singulier, est qu'il veut se marier par tout, & prendre maison à loüage. Il a une barbe noire, grosse & assez bien fournie : Aussi se croit-il si beau garcon, qu'il s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui; & si l'on vouloit le laisser faire il les courroit comme le chien court le lievre. Il est à la verité de la meilleure volonté du monde. Si quelqu'un me parle en secret il veut d'abord savoir ce qu'on me dit : Et s'il arrive qu'on

me

Digitized by Google

me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne réponde pas juste, qu'il est toujours le premier à dire oui ou non, comme il juge à propos.

Frere Oignon avoit laissé cet habile valet à son logis, avec ordre bien exprès de prendre garde à son petit bagage, & sur tout à sa Besasse, où étoit la sainte Relique; Mais Gucchio Imbrata aimant autant la cuisine que le Rossignol le feüillage, & sur tout quand il savoit qu'il y avoit quelque servante seule, décend à celle de l'Auberge où il avoit vû une grosse Dondon, ramassée, mal faite autant qu'on le peut dire, avec deux horribles tetasses longues & pendantes, & assez semblables à deux paniers à porter du fumier, & un visage le plus hideux qu'on ait jamais vû. Il trouva cette creature fumée comme un vieux jambon, suante, & toute barboüillée de graisse, & partit avec tant de precipitation qu'il laissa la chambre de Frere Oignon ouverte, & son petit bagage exposé au premier venant. Quoique ce fût au mois d'Août, & par consequent au fort de la chaleur de l'Eté, Gucchio Imbrata s'assit auprés du feu, & commença d'entretenir la servante, qui se nommoit Nute. Il lui dit d'abord qu'il étoit Gentilhomme par Procureur, & qu'il avoit nombre d'Ecus. Il n'y eut point de bien qu'il ne dît de soi-même; & sans prendre garde à son chapeau qui étoit si graisseux qu'il auroit engraissé le pot le plus maigre, ni à son pourpoint tout déchiré & rapiecé de mille morceaux, & bigarré de plus au tour du cou &

Digitized by Google

ſous les aiſſelles d'un tres-vilain émail que la ſueur y avoit imprimé ; ni à ſes ſouliers tout rompus, ni à ſes Haut-de-chauſſes toutes déchirées, il lui dit comme s'il avoit été quelque gros Seigneur, qu'il vouloit l'habiller tout de neuf, & la tirer de la ſervitude. Il n'y eut point de magnifiques promeſſes qu'il ne lui fît : Mais comme il étoit toujours malheureux, ou pour mieux dire toujours ſot, tout cela lui fut inutile, & il eut le chagrin d'avoir tiré ſes coups en l'air. Blaiſe & Bragoniere ravis de trouver Gucchio Pourceau occupé auprés de Nute, entrerent ſans peine dans la chambre de Frere Oignon qui étoit toute ouverte. La premiere choſe qui leur tomba ſous la main, fut la Beſaſſe. Ils l'ouvrent, & aprés avoir mis à côté pluſieurs petits paquets, ils trouverent une petite boite envelopée dans je ne ſai combien de morceaux de tafetas, & dans la boite une plume de la queüe d'un Perroquet, qu'ils prirent pour celle que Frere Oignon avoit promis de faire voir aux gens de Certalde pour la plume de l'Ange Gabriel. Il lui étoit veritablement fort aiſé de le faire accroire, puiſque le Luxe d'Egypte n'avoit encore guere paſſé en Toſcane ; mais depuis il y eſt venue en grande abondance à la ruine de toute l'Italie. Quoi qu'il fût connu en quelques endroits par quelques perſonnes, les habitans de Certalde n'en avoient neantmoins aucune connoiſſance. La pure ſimplicité des Anciens regnoit encore parmi eux : Et non ſeulement ils n'avoient point vû de Perroquets, mais la plupart même n'en avoient jamais

mais

Digitized by Google

mais entendu parler. Les deux jeunes hommes donc bien contens d'avoir trouvé ce qu'ils cherchoient, prirent la plume, & mirent à sa place des charbons qu'ils trouverent dans la cheminée : Ils replierent la boite comme elle étoit, & la remirent où ils l'avoient prise, impatiens de voir comme Frere Oignon se tireroit d'afaire ne trouvant pas la plume qu'il avoit promis de montrer, & trouvant des charbons en sa place.

Le bruit s'étant répandu de main en main à la ronde, que Frere Oignon devoit faire voir l'aprés-dinée la plume de l'Ange Gabriel, tout le monde y accourut. Quand Frere Oignon eut dîné, & reposé son vin durant quelques heures, il se leva un peu aprés midi sachant le grand nombre des païsans qui étoient venus pour voir la sainte plume. Il fit dire à son valet de sonner les clochetes, & de lui apporter sa Besasse. Il eut de la peine à quitter Nute & la cuisine ; mais enfin il obeït. Le peuple étant assemblé, Frere Oignon qui ne s'apperçut point qu'on eût touché à sa Besasse, commença sa prédication, & dit mille choses sur les Reliques. Quand il fut question de montrer la plume, il fit allumer deux torches, ôta son Capuchon, & dévelopant tout doucement tafetas aprés tafetas, il vint enfin au petit cofret qu'il ouvrit avec beaucoup de devotion aprés avoir dit quelques paroles à la loüange de l'Ange Gabriel, & de sa Relique : Mais ne trouvant que des charbons il ne crut point que son valet lui eût fait la piece, parce qu'il n'avoit pas assez bonne opinion de son

Digitized by Google

esprit. Il ne le maudit point non plus d'avoir mal gardé sa Belâsse ; mais se maudit soi-même en son cœur d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connoissoit si paresseux, si nonchalant, & si peu entendu. Mais levant les mains & les yeux au ciel, il s'écria tout haut : Benie soit toujours, ô Dieu, ta puissance infinie : Et aprés avoir refermé la boite, il se tourna vers l'assemblée, & lui dit. Je dois vous dire, Messieurs, qu'étant encore fort jeune, mon Superieur m'envoya en Orient, avec ordre de faire plusieurs découvertes utiles à la Communauté en particulier, & au genre humain en general. Etant donc parti de Venise, je passai par le bourg des Grecs, & traversant ensuite le Royaume de Garbe & de Baldaque, j'arrivai en Parion fort altéré, & quelque tems aprés en Sardague. Mais sans vous embarasser du détail de tant de pays, il sufit de vous dire qu'aprés avoir passé le Bras de saint George, j'arrivai en Trusie & en Bousie, qui sont des pays fort habitez. Je passai de là dans la terre de Ménsonge, où je trouvai nombre de Freres de nôtre Religion, & de plusieurs autres, qui fuyoient tous la peine & l'embarras pour l'amour de Dieu : Qui se mettoient peu en peine des travaux d'autrui pourvû qu'ils en profitassent, & qui ne dépensoient que de la monnoie sans coin. J'allai de là dans un pays où les gens portoient le pain dans des bâtons, & le vin dans des sacs. J'arrivai ensuite aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux courent en bas, & peu de jours aprés en Indie Pastenade, où je vous jure par l'habit

Digitized by Google

bit que je porte, que je vis voler les couteaux; chose qu'on ne sauroit croire à moins que de l'avoir vû. Je trouvai en ce pays-là Malo-Del Saggio gros marchand qui çassoit des noix, & vendoit des coquilles en détail. Ne trouvant pas en ce pays-là ce que je cherchois, je rebroussai chemin, & revins par la Terre Sainte. Je n'y fus pas plutot arrivé, que je rencontrai le digne Patriarche de Jerusalem, qui pour honorer l'habit de Monsieur Saint Antoine que j'ai toujours porté, me fit voir toutes les saintes Reliques dont il étoit le Dépositaire. Elles étoient en si grand nombre, que je n'auroit jamais fait si je voulois vous parler de toutes. Cependant pour vous faire plaisir je vous dirai un mot des plus remarquables. Je vis entr'autres choses un doigt du saint Esprit, aussi sain & aussi entier qu'il eût jamais été; Le Museau du Seraphin qui apparut à saint François: Un ongle de Cherubin: Une des côtes du *Verbum Caro*: Les habillemens de la sainte foi Catholique: Quelques rayons d'étoile qui parut aux Mages d'Orient: Une petite phiole pleine de la sueur de saint Michel lorsqu'il se batit contre le Diable: La machoire de la mort du Lazare, &c. Et comme je lui donnai quelques Reliques que j'avois doubles, & qu'il avoit long-tems inutilement cherché, il me donna pour recompense une dent de sainte Croix, & dans une petite phiole un peu du son des cloches du Temple de Salomon: comme aussi la plume de l'Ange Gacriel dont je vous ai parlé. Il me donna aussi un des patins de saint Gucrard

de Grand-ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guerard de Bonsi de Florence, qui à beaucoup de veneration pour cette sainte Relique : Et enfin il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent. J'apportai toutes ces Reliques avec beaucoup de devotion & de respect. Il est vrai que mon Superieur qui est un homme exact n'a jamais voulu soufrir que je les aye exposées jusques à ce qu'il à été bien convaincu qu'elles êtoient veritablement les Reliques dont elles portoient le nom. Mais à present qu'il en est certain par les lettres qu'il a reçues du Patriarche de Jerusalem qui rend témoignage à plusieurs miracles qu'elles ont faits, j'ai permission de les faire voir : Et comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi. Pour conserver la plume de l'Ange Gabriel, je la mets dans une petite boite, & les charbons sur lesquels saint Laurent fut grillé dans une autre. Ces deux boites se ressemblent si fort, que je les prens souvent l'une pour l'autre : Et c'est ce qui m'est arrivé en dernier lieu ; car croyant prendre celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Je ne regarde point cette équivoque comme un éfet du hazard : Je la regarde plutôt comme un éfet de la volonté de Dieu, lorsque je fais réflexion que la féte de saint Laurent est dans deux jours. Ainsi la providence à jugé à propos pour vous préparer à celebrer la féte de ce grand Martir, de vous faire voir aujourd'hui au lieu de la plume de l'Ange Gabriel, les charbons sur lesquels

quels ce grand Saint soufrit le martire. Approchez-vous donc, Messieurs, avec tout le respect que merite une si auguste Relique. Mais je dois vous dire à l'avance que tous ceux qui seront marquez de ces charbons en forme de croix, le feu ne les brûlera point de toute l'année qu'ils ne le sentent.

Aprés ce dicours il chanta une Hymne à la loüange de saint Laurent, ouvrit la boite, & montra les charbons. La troupe ignorante les ayant quelques tems regardez avec beaucoup de respect & d'admiration, chacun s'aprocha pour s'en faire marquer, & fit une ofrande, plus forte qu'à l'ordinaire. Frere Oignon de son côté fut fort liberal de croix, & n'epargna point ses charbons à marquer les habits des hommes & des femmes, assurant qu'il avoit éprouvé plusieurs fois qu'ils reprenoient dans la boite ce qu'ils avoient perdu à faire les croix. Ayant donc ainsi croisé tous les habitans de Certalde qui le payerent grassement, il eut l'esprit de se moquer de ceux qui avoient voulu se moquer de lui en lui dérobant sa plume. Ils se trouverent au sermon, & furent si contens de la défaite qu'il avoit trouvée, & du tour qu'il y avoit donné, qu'ils penserent se démonter les machoires à force de rire. L'assemblée s'étant retirée, Braginiere & Pissin allerent voir Frere Oignon, lui apprirent ce qu'ils avoient fait, & lui rendirent sa plume, dont il ne tira pas moins d'avantage l'année suivante, qu'il venoit de faire des charbons.

NOUVELLE LXI.

Jean le Lorrain entendant une nuit heurter à sa porte, éveille sa femme qui lui fait accroire que c'étoit un Esprit ; Et tous deux s'en étant allez le conjurer avec une oraison, n'entendirent plus rien.

IL y avoit autrefois à Florence ruë saint Brancasse, un Cardeur de Laine nommé Jean le Lorrain, plus heureux en son art, que sage

ſage en toute autre choſe. Comme il étoit un bon Niais, il étoit ſouvent Capitaine de ceux de ſon métier du quartier de ſainte Marie Nouvelle. Il les recevoit chez lui quand ils faiſoient leurs aſſemblées. Comme il étoit accommodé, & qu'il regaloit ſouvent les Moines de ſainte Marie Nouvelle, il avoit ſouvent de petits honneurs qui lui faiſoient croire qu'il étoit quelque choſe de plus que les autres. Les Moines de leur côté qui lui arrachoient toujours quelque plume de l'aile, lui apprenoient en recompenſe fort bonnes oraiſons. Ils lui donnoient le *Pater noſter* en langue vulgaire, la chanſon de ſaint Alexis, l'Hymne de Madame Matilde, &c. qu'il gardoit bien cherement pour le ſalut de ſon ame. Cet homme avoit une femme d'une beauté achevée. Elle ſe nommoit Theſe, & étoit fille de Manucio Cuculia. Comme elle étoit auſſi habile que belle, la ſimplicité de ſon mari ne lui étoit pas inconnuë. La Belle aimoit un jeune homme de merite nommé Federic de Neri Pegolotti, auquel elle fit ſavoir de la venir trouver à une belle maiſon de campagne que ſon mari avoit prés de Florence, nommée Camerata, où elle avoit coutume de paſſer l'Eté. Le mari y venoit auſſi quelquefois ſouper & coucher ; mais quelquefois il s'en retournoit à ſa boutique dés le lendemain : Quelquefois auſſi il amenoit compagnie, & y demeuroit plus long-tems. Federic ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous : Et comme le mari ne vint point ce ſoir là, il ſoupa & coucha avec ſa Maîtreſſe, qui lui apprit en chemin

Digitized by Google

chemin faisant plusieurs oraisons de son mari. Ces Amans se trouvant bien l'un de l'autre prirent des mesures pour l'avenir sans qu'il fût besoin d'écrire ni d'envoyer. Il fut donc dit que Federic iroit tous les jours à une maison qu'il avoit au delà de celle de sa Maîtresse, & qu'en allant ou venant quand il verroit une tête d'âne au bout d'un Echalas de la vigne qui êtoit prés de la maison de la Belle, & que le museau seroit tourné du côté de Florence, il pouvoit venir, & compter qu'il coucheroit avec elle: si la porte se trouvoit fermée il devoit heurter doucement trois fois, & on devoit lui aller ouvrir: Mais que si le museau êtoit tourné du côté de Fiesole, c'êtoit à dire que le mari y seroit, & qu'il ne devoit pas venir. De cette maniere ils se virent plusieurs fois sans accident: Mais une fois que Federic devoit aller souper avec la Belle, qui l'attendoit avec deux gros chapons à la broche, le mari qu'elle n'attendoit point vint fort tard; dont elle fut fort marrie. Elle le fit souper d'un petit morceau de lard qu'elle avoit fait boüillir à part. Les deux chapons, quantité d'œufs frais, & un flacon de bon vin furent envelopez par son ordre dans une nape bien propre, & portez par sa confidente dans un jardin détaché de la maison, où elle avoit quelquefois soupé avec Federic sous un pécher qu'il connoissoit bien: Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait pour en dérober la connoissance au mari, fut cause que la Belle oublia de dire à la confidente de demeurer au jardin jusques à ce que Federic vint, & de lui

lui dire que le mari étoit venu, & qu'il prît sous le pécher tout ce qui lui seroit necessaire. Tout le monde étant couché, Federic qui avoit trouvé l'os du bon côté arrive à la porte, & heurte tout doucement. Le mari l'entendit d'abord, & la Belle aussi : Mais de peur de se faire soupçonner elle fit semblant de dormir. Federic heurte une seconde fois ; de quoi le mari étonné, poussa sa femme & lui dit. These, n'entens-tu pas ? Quelqu'un heurte à la porte. Non, Jean, ce n'est point quelqu'un, repondit la Belle : c'est un Esprit qui m'a fait grand peur depuis plusieurs nuits ; & si grand peur qu'aussitot que je l'entendois, je me cachois dans mon lit sans oser lever la tête qu'il ne fût grand jour. Rasseure-toi, ma femme, repliqua le mari c'est un Esprit il ne nous fera point de mal, car j'ai dit en me mettant au lit plusieurs excellentes oraisons, & fait le signe de la croix aux quatre coins de nôtre lit. La Belle qui craignoit de son côté que Federic ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul, resolut de se lever, & de lui faire savoir que son mari êtoit avec elle. Vos oraisons & vos signes de croix ne me rasseurent pas beaucoup, lui dit-elle. Levons-nous si vous m'en croyez, & allons conjurer l'Esprit. Et comment le conjurer, répondit le mari ? Une bonne Religieuse de Fiesole, repliqua-t-elle, à qui j'ai fait part de ma peur, m'en à donné le secret. Je ne l'ai jamais voulu éprouver étant seule : Mais avec vous je l'éprouverai volontiers. Ils se levent donc & vont à la porte, où Federic commençoit à

soup-

Digitized by Google

soupçonner la fidelité de sa Maîtresse. En y allant la Belle avertit son mari de cracher quand elle le lui diroit. Le mari l'ayant promis, la Belle commença son oraison, & dit; Esprit qui vas de nuit retourne d'où tu viens. Tu trouveras au jardin sous le gros pécher deux chapons, des œufs frais, & un Flacon de vin, prens ce qu'il te faudra, & t'en retourne sans faire aucun mal ni à moi ni à mon mari qui est ici. Crachez, Jean, lui dit-elle alors: Et Jean cracha. Federic qui entendoit tout cela fut d'abord au fait: ses soupçons se dissiperent, & quoi qu'il fût fort chagrin de ce contretems, il eut de la peine à s'empécher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme, & dit en soi-même, puisses-tu cracher les dents. La conjuration ayant été faite trois fois, les conjurateurs retournerent à leur lit. Federic qui venoit souper avec la Belle, & qui avoit apporté bon appetit, entendant bien le sens de l'oraison, s'en alla au jardin, & trouvant sous le gros pêcher les chapons, &c. il emporta tout cela, & en soupa tout à son aise. La premiere fois qu'ils se virent, qui fut bientot aprés, ils rirent beaucoup de l'enchantement. Quelques-uns disent que la Belle avoit bien tourné la tête de l'âne du côté de Fiesole, mais qu'un païsan passant par la vigne l'avoit sans y penser fait tourner vers Florence par le moyen d'un gros bâton qu'il portoit sur l'épaule, & dont il avoit touché la machoire en passant. Aussi dit-on qu'elle fit ainsi son oraison. Esprit, Esprit, va-t'en à la bonne heure; car

ce

Digitized by Google

ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Maudit soit celui qui l'a fait. Je suis ici avec mon mari. Mais une femme fort âgée m'a asseuré, que l'un & l'autre est veritable : & que le dernier n'étoit pas arrivé à Jean le Lorrain ; mais à Jean de Nelle, qui demeuroit à la porte saint Pierre ; homme à peu prés du caractere de Jean le Lorrain. Ainsi l'on peut prendre le tour qu'on aimera le mieux.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXII.

Perronelle cacha son Galant dans un grand vaisseau de terre. Le mari de retour de la ville dit à sa femme qu'il avoit vendu le vaisseau : La femme répond qu'elle l'avoit vendu avant lui à un homme qui étoit dedans pour l'examiner. Le vaisseau se trouva sale : le mari le netoya, & le Galant l'emporta chez lui.

Il

IL n'y a pas long-tems qu'à Naples un pauvre homme Maçon de son metier, épousa une belle & jeune fille nommée Perronelle. Comme le mari gagnoit peu à maçonner & la femme à filer, ils vivoient avec assez de peine. Un jeune homme vid un jour Perronelle, la trouva à son gré, & en devint amoureux. Il fit tant comme on dit du bec & de l'aîle, qu'il lui fit approuver sa passion. Ils convinrent entr'eux que le mari sortant tous les matins de fort bonne heure pour aller au travail, le Cavalier se tiendroit sur les avenues, & qu'il viendroit aussitot qu'il l'auroit vû sortir. Le Maçon êtoit logé fort à l'écart dans une petite ruë nommée Avorio. Le Galant fit cela plusieurs fois avec succez : Mais un matin entr'autres que le Cavalier ayant vû sortir le mari êtoit venu occuper sa place. Celui-ci qui ne revenoit à la maison que le soir, revint presqu'aussitot que l'autre fut entré. Trouvant la porte fermée, il heurte, & dit en soi-même, loüé soit Dieu, qui avec ma pauvreté m'a donné une femme si sage. La pauvrete a fermé sa porte aussitot que j'ai été sorti, afin de se mettre hors d'insulte, & à couvert de la médisance. La Belle connoissant son mari à sa maniere de heurter. Je suis perduë, mon ami, dit-elle à son Amant. Mon mari est à la porte. Je ne sai ce que cela veut dire. Il ne revenoit d'ordinaire que le soir. Ne vous auroit-il point vû entrer ? Cachez-vous je vous en suplie dans ce gros vaisseau de terre, & j'irai lui ouvrir. Nous saurons

de

de lui pourquoi il revient si tot. Le Galant ne fut pas plutôt caché, que la Belle courut ouvrir. D'où vient que vous revenez si tot, lui dit-elle d'un air tout refrogné? Vous raportez vos outils. Est-ce que vous ne travaillerez pas aujourd'hui? A quoi songez-vous, & de quoi voulez-vous que nous ayons du pain? Croyez-vous que je soufrirai que vous mettiez en gage ma jupe & mes autres hardes? Je file tant la nuit & le jour, que je n'ai pres que plus de chair aux ongles; & ce que je gagne ne sufit qu'à peine pour avoir de l'huile pour la Lampe. Toutes nos voisines se moquent de moi, & sont surprises de la peine que je prens: Cependant on vous voit revenir à la maison les bras croisez dans le tems que vous devriez être au travail. Cela dit, elle se mit à pleurer. Malheureuse que je suis, ajouta-t-elle: Je vous ai préferé à un honnête jeune homme qui m'eût tenue aise comme le poisson dans l'eau. Les autres femmes se divertissent avec leurs amis. Les unes en ont deux, les autres trois, les autres cinq. Toutes triomphent, & montrent à leurs maris la Lune au lieu du Soleil: Et moi Boniface que je suis, qui ne songe point à ces folies, je soufre & je languis. Pourquoi ne pas faire comme les autres. Sachez, mon mari, que si je voulois des Galans j'en trouverois bon nombre. J'en connois de bien peignez qui m'aiment, & qui m'ont fait faire plusieurs grandes ofres; Mais mon cœur n'est pas capable d'une si noire infidélité. Ma mere étoit sage, & je veux l'être aussi malgré ma pau-

vreté.

Digitized by Google

vreté. Je vous prie ; ma femme, ne vous chagrinez point, répondit le mari. Vous pouvez croire que je vous connois, & que je rens justice à vôtre vertu. Il est vrai que je suis sorti de bonne heure pour aller au travail : Mais je ne savois pas ni vous non plus, qu'il est aujourd'hui jour de saint Galleri, fête chommable. Pour du pain ne vous inquietez point de cela : Nous en avons d'asseuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet honnête homme ici nôtre gros vaisseau de terre, dont je tire un Ecu. Nouveau sujet de chagrin, reprit la Belle. Je l'ai vendu avant vous & plus que vous ; car j'en tire un Ecu & demi. Vous n'avez pas été plutôt sorti que l'homme qui est dedans à le visiter, est entré ici pour l'acheter. Vous vous promenez tant, que vous devriez bien mieux savoir le prix des choses que vous ne faites. Ce vaisseau vendu un Ecu ! Voilà un beau marché pour s'en feliciter ainsi. Le mari fut fort content de ce qu'avoit fait sa femme, & dit à son marchand ; puisque ma femme à vendu le vaisseau, vous n'avez, Compere, qu'à vous retirer. Ce que le bon homme fit. Le Galant qui écoutoit tout cela, se jette d'abord hors du vaisseau en disant à Perronelle qu'il étoit bon ; Mais qu'il étoit si sale qu'il ne pouvoit l'acheter à moins qu'elle ne le fit nétoyer. A cela ne tienne, répondit la Belle. Voici mon mari qui le nétoyera. Volontiers répondit le mari. Sur cela s'étant dépoüillé jusqu'à la chemise, & ayant fait allumer de la chandelle, il entre dans le vaisseau, & commence à racler. La Belle

comme si elle eût voulu voir ce que faisoit son mari, mit la tête à la gueule du vaisseau, & y ayant passé un de ses bras lui disoit, voilà encore de l'ordure, raclez bien. En voilà encore que vous laissez, revenez-y. Pendant qu'elle étoit en cette situation, & qu'elle montroit à son mari les endroits du vaisseau qui avoient besoin d'être nétoyez, le Galant qui n'avoit pû achever a son aise l'ouvrage qu'il avoit commencé, resolut de le faire de la maniere que les chevaux sauvages couvrent les jumens de Parthe. En éfet s'étant approché de la Belle, il fourbit son vaisseau en même tems que le mari fourbissoit l'autre. Ce qui fut fait presqu'en même tems. Le mari étant sorti, le Galant examina le vaisseau, le trouva tel qu'il désiroit, le paya, & le fit emporter chez lui.

NOU-

NOUVELLE LXIII.

Frere Renaut étant couché avec sa Commere, fut surprîs par le mari, auquel on fit accroire que le Moine enchantoit les vers de son Filleul.

RENAUT de Sienne jeune Cavalier bien fait & de bonne maison, fut fort passionné pour une de ses voisines d'une beauté exquise, & mariée à un homme qui avoit beaucoup de

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

Digitized by Google

de bien. Le Cavalier s'imaginoit que s'il trouvoit moyen de parler à la Belle sans se rendre suspect au mari, il en obtiendroit tout ce qu'il voudroit. Mais ne trouvant point ce moyen, & la Belle étant enceinte, il resolut d'être son Compere, & en parla au mari le plus honnêtement & le plus délicatement qu'il pût. Il eut une réponse à souhait : La qualité de Compere lui fournissant un prétexte honnéte de parler à la Belle, il ne manqua pas de l'entretenir de l'état de son cœur, qu'elle avoit déja deviné par ses œüillades & par mille autres gestes. Le Cavalier n'eut pas beaucoup de satisfaction de ses amours quoique la Belle ne fût point fachée de l'avoir écouté. Peu de tems aprés Renaut se fit Moine je ne sai par quelle raison. Il renonça pour quelque tems à son amour, & à plusieurs autres vanitez ; mais il y revint bientôt sans changer d'habit pour cela.. Au contraire il prit plaisir à se faire voir en habit de Religieux. Il êtoit toujours fort propre, & de si bonne humeur qu'on le voyoit souvent chantant des vers de sa façon qu'il avoit mis en Musique. Il êtoit galant selon l'ordinaire des Moines, tout plein de Musc & d'Ambre, & aussi parfumé que la boutique d'un Epicier ou d'un Parfumeur. Dans cet équipage & dans cet esprit Frere Renaut recommença à rendre de frequentes visites à sa Maîtresse, & à la solliciter plus hardiment qu'il n'avoit jamais fait. La Belle se voyant pressée, & trouvant peut-être Frere Renaut plus beau garçon qu'à l'ordinaire, répondit comme ont coutume de

faire

faire celles qui veulent tout accorder. Comment, Frere Renaut, lui dit-elle; est-ce que les Religieux font ces sortes de choses? Quand j'aurai quitté, Madame, l'habit que vous me voyez, répondit le Moine, je vous livre un Cavalier fait comme les autres. La Belle faisant la petite bouche: Comment pourrois-je faire cela, lui dit-elle? N'étes-vous pas mon Compere? Le peché seroit trop grand; & c'est ce qui m'empéche de faire ce que vous souhaitez. Belle raison pour vous en empêcher, répondit le Moine! J'avoüe que ce seroit un peché: Mais combien Nôtre Seigneur en pardonne-t-il de plus grands lors qu'on s'en repent? Dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de vôtre fils, ou moi qui l'ai tenu sur les Fonts, ou vôtre mari qui en est le pere? La Belle repliqua que c'étoit son mari. He bien, reprit le Moine, ne couchez-vous pas avec lui? par conséquent vous pouvez coucher avec moi qui suis moins proche à vôtre fils. La Belle qui n'étoit pas habile en l'art de raisonner, & qui se déconcertoit aisément, crut, ou fit semblant de croire que le Moine avoit raison. Qui pourroit répondre à cela, Compere, lui dit-elle? La dessus elle consentit de faire tout ce qu'il voudroit; mais pour une fois seulement. Comme le Comperage leur donnoit moyen de se voir sans que personne y trouvât à redire, ils n'en demeurerent pas à la premiere fois. Un jour entr'autres que Renaut accompagné d'un de ses collegues étoit venu voir sa Commere, qui n'avoit avec elle qu'une jeune servante

 fort

Digitized by Google

fort mignonne, il envoya son Camarade au Grenier avec la servante pour lui apprendre sa Pate-nôtre : Mais lui & sa Belle qui tenoit son enfant par la main, entrerent dans la chambre, & s'assirent pour se délasser sur un petit lit de repos, qui étoit tout accoutumé à la fatigue. Le Moine ne fut pas plutôt entré qu'il se défit de son froc pour prendre un habit moins choquant. A peine ces Amans avoient-ils été une bonne heure ensemble, que le Compere se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant & apellant sa femme. Je suis perdue, dit alors la Belle : Voici mon mari. Frere Renaut sans capuchon, & sans les autres ornemens de la Moinerie commence à trembler de son côté. Si j'avois le tems, dit-il, de reprendre mes habits, nous trouverions bien un denoüement : Mais comme je suis quelle excuse? Je ferai en sorte que vous l'aurez, répondit la Belle. Diligentez seulement, & me laissez le soin de nous disculper. Prenez vôtre filleul au cou, & écoutez bien ce que je dirai afin de dire de même. A peine se furent-ils parlez de cette maniere, que la Belle s'écria, Je suis à vous, mon ami. Un moment de patience. Tout étant ainsi disposé elle fut ouvrir la porte d'un visage gai, & dit en ouvrant ; Je vous avertis, mon ami, que Frere Renaut nôtre Compere s'est trouvé ici fort à propos. Sans lui nôtre enfant étoit perdu. Le benêt de mari entendant cela demeura si surpris qu'il fut quelque tems sans pouvoir parler, qu'en disant helas mon Dieu ! Il s'est évanoüi tout à coup, continua-t-elle, & je

je l'ai cru mort, lorsque Frere Renaut est heureusement survenu. Il l'a pris entre ses bras, & m'a asseuré que ce n'étoit que des vers qui lui picotoient le cœur, & qui le tueroient si l'on n'y remedioit. Mais ne vous allarmez pas m'a-t-il dit, je m'en vais les enchanter en sorte qu'ils mourront tous; & avant que je sorte d'ici vous verrez vôtre enfant se portant aussi bien qu'il ait jamais fait. Et comme vous auriez été nécessaire ici pour dire certaines oraisons, & que la servante n'a pû vous trouver, il les à fait dire au Grenier par un de ses Collegues, & lui & moi sommes demeurez seuls ici, parce qu'il n'y avoit que moi qui pûsse assister à ce mistere. Il tient encore l'enfant entre ses bras, & je croi qu'il attend que son Camarade ait achevé de dire les oraisons. Ne vous allarmez point, mon ami, l'enfant est déja revenu, graces à nôtre bon & secourable Compere. Ce recit déconcerta si fort le pauvre badaud de mari, qu'il prit tout cela pour argent contant. Helas que je le voie, dit-il en soupirant! Ne faites point cela, dit la Belle. Vous gâteriez tout. Je vais voir si tout est fait; & si cela est je vous appellerai. Frere Renaut qui avoit bien retenu le tout, & qui étoit asseuré que le mari avoit donné dans le paneau, cria tout-haut, n'est-ce pas, ma Commere, le Compere que j'entens. C'est moi-même, mon Réverend Pere, répondit le benêt. Avancez donc s'il vous plait, continua le Moine, afin que je vous fasse voir en bonne santé vôtre fils que ma Commere a cru mort. Tout ce que je vous de-

demande est, que vous fassiez mettre une statue de cire de sa grandeur en reconnoissance à Dieu, vis à vis de l'image de saint Ambroise, par les merites duquel le Seigneur vous à rendu vôtre enfant. L'enfant ne vit pas plutôt son pere, qu'il courut à lui le caressant comme font d'ordinaire les petits enfans. Il le reçut en pleurant de tendresse, le baisa mille fois, & fit autant de remercîmens à son ofi·ieux & charitable Compere. Le Moine du Grenier qui avoit déja appris plusieurs Patenôtres à la servante, entendant appeller le mari, étoit venu tout doucement se mettre à un trou d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se faisoit & disoit dans la chambre, & voyant que tout alloit bien décendit, & dit en entrant, j'ai dit, Frere Renaut, les quatre oraisons que vous m'avez ordonné de dire C'est fort bien, mon Frere, répondit Renaut. Vous avez bonne haleine. Quand mon Compere est arrivé je n'en avois dit que deux : Mais le Seigneur a eu égard à vôtre peine & à la mienne,& a gueri l'enfant de mon Compere. Le cocu de mari fit apporter de son meilleur vin avec quantité de confitures, dont il regala les Moines qui avoient besoin de ce rafraichissement. A leur départ il leur fit de grands honneurs & de grands remercîmens, & fit faire au plûtôt la statue de cire qui fut posée à l'endroit que Frere Renaut avoit dit.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXIV.

Tofan ferma une nuit à sa femme la porte de sa maison, sans qu'elle pût l'obliger à lui ouvrir ni par prieres ni par suplications. Elle fait semblant de se jetter dans un puits, & y jette une grosse pierre. Tofan entendant le bruit y court, & laisse la porte ouverte. La femme entre, ferme son mari dehors, & lui dit mille injures.

IL y avoit autrefois à Arezzo un homme riche nommé Tofan, qui avoit épousé une belle jeune fille nommée Gitte. Il ne fut pas plutôt marié, qu'il devint le plus jaloux de tous les hommes. La Belle s'en apperçut, & en eut beaucoup de déplaisir. Elle lui demanda souvent quel étoit le sujet de sa jalousie. Mais elle n'eut pour réponse que les mauvaises raisons qu'on à coutume d'alleguer en pareil cas. Sa jalousie alla enfin si loin, qu'elle resolut de le faire mourir d'un mal qu'il craignoit à l'avance sans fondement. Elle crut s'apercevoir qu'un honnéte homme de son voisinage sentoit pour elle quelque chose de tendre. Elle trouva moyen de lui faire savoir qu'elle lui rendoit bonne justice. Elle mit en peu de tems les choses en tel état, qu'elle n'attendoit qu'un moment favorable pour l'execution de son dessein. Entre les autres défauts de son mari elle remarqua qu'il aimoit fort à boire. Non seulement elle l'aplaudissoit en cela ; mais même elle étoit la premiere à le soliciter à la débauche. Il s'y accoutuma si bien, qu'elle le faisoit enivrer quand elle vouloit ; & quand il étoit ivre elle le mettoit au lit. Elle profitoit de ce tems-là pour se trouver avec son Galant ; ce qu'elle faisoit avec tant de confiance qu'elle le faisoit non seulement venir chez elle ; mais l'alloit même quelquefois trouver chez lui, où elle passoit la plus grande partie de la nuit. Le mari s'étant apperçu que quand elle le faisoit boire, elle ne beuvoit jamais, entra dans quelques

ques ſoupçons, & ſe douta de la verité. Pour ſe convaincre de ce qui en êtoit, il fut une grande partie du jour en ville ſans boire, & ſe rendit le ſoir chancelant & tombant comme s'il eût êté l'homme le plus ivre qui fut jamais. Sa femme le voyant dans cet état crut qu'il n'êtoit pas néceſſaire de le faire boire davantage, & le fit mettre au lit incontinent. Il ne fut pas plutôt couché & endormi ſelon les apparences, qu'elle alla chez ſon Amant où elle fut juſqu'à minuit. Tofan ſe leva peu de tems aprés, ferma bien ſa porte par dedans, & demeura à la feuêtre pour voir revenir ſa femme, & lui faire connoître qu'il n'êtoit pas ſi dupe qu'elle croyoit. Il eut le tems de s'y enrheumer; Mais enfin elle revint, & trouvant la porte fermée, elle fut dans un chagrin mortel. Elle fit tout ce qu'elle pût pour l'ouvrir de force; Mais elle ne pût jamais en venir à bout. Son mari la laiſſa eſſoufler pendant quelque tems, & lui dit enfin: C'eſt tems perdu. Tu ne ſaurois entrer: Retourne d'où tu viens. Tu ne mettras jamais le pied dans ma maiſon que je ne t'aye fait la honte que tu merites en preſence de tes parens & de nos voiſins. La Belle eut beau le conjurer de lui ouvrir, & lui proteſter qu'elle ne venoit pas d'où il croyoit: mais de chez une voiſine où elle avoit été veiller parce que les nuits êtant longues, & n'ayant point de compagnie elle êtoit obligée d'en aller chercher chez ſes voiſines. Ses prieres ne ſervirent de rien, ſon original de mari êtant reſolu de faire éclater leur commune infamie. Les

prieres ne pouvant l'émouvoir, elle en vint aux menaces, & lui dit que s'il ne lui ouvroit, elle le perdroit. Et que peux-tu me faire, répondit le mari? Plutôt que de soufrir, repliqua-t-elle, la hónte que tu veux me faire sans sujet, je me précipiterai dans ce puits. Comme tu passes avec justice pour un ivrogne de profession, tout le monde croira que tu m'y auras jettée, & alors on te fera mourir comme un meurtrier, à moins que tu ne te sauves par la fuite. Cette menace ne produisant pas plus que les prieres: Dieu te le pardonne, dit la Belle. Il faut donc voir si tu te trouveras bien de m'avoir mise au desespoir. La nuit étoit des plus obscures, & la Belle s'étant avancée du côté du puits, prit une grosse pierre qu'elle jetta dedans, aprés avoir crié tout haut, mon Dieu veuillez me pardonner. Tofan entendant le bruit que la pierre avoit fait en tombant, ne douta point que sa femme ne se fût jettée dans le puits. La peur le prend, il sort sans fermer sa porte, & va voir s'il ne l'entendroit point débatre. La Belle qui s'étoit cachée prés de la porte, entre d'abord qu'il fut sorti, ferme bien la porte sur elle, se met à la fenêtre où étoit son mari, & lui dit, il y faut mettre de l'eau quand on le boit, & non pas quand on la beu. Tofan entendant sa femme vit bien qu'il étoit pris pour Dupe, retourne à la porte qu'il trouve fermée, & commence à son tour à prier qu'on lui ouvre. La Belle ne parlant plus en supliante. Ivrogne, facheux que tu es, lui dit-elle, tu n'entreras point. Je suis lasse de

tes

Digitized by Google

tes débauches. Je veux que tout le monde sache ta belle vie, & à quelle heure tu reviens au logis. Tofan au desespoir de se voir la Dupe & la victime de la malice de sa femme, commence à crier & à lui dire des injures. Les voisins entendant ce tintamarre, sortent aux fenêtres, & demandent la raison d'un si grand bruit. C'est ce malheureux, répondit la Belle en pleurant, qui se rend ivre toutes les nuits. Il y a long-tems que je soufre ses débauches, & j'ai voulu le laisser dehors une fois pour lui faire honte, & pour l'obliger par là à mieux vivre à l'avenir. Tofan de son côte contoit comment la chose s'étoit passée, & la menacoit beaucoup. Voyez un peu quelle éfronterie disoit-elle aux voisins. Tout le monde voit qu'il est dehors, & il a encore l'impudence de nier ce que je dis. Vous pouvez par là juger de sa sagesse & de sa bonne foi. Il a fait ce qu'il m'accuse d'avoir fait, & a jetté une grosse pierre dans le puits, croyant me faire peur. Plcût à Dieu s'y fût-il jetté tout de bon, & que le vin qu'il a trop beu se fût bien trempé! Les voisins voyant toutes les apparences contre Tofan, commencerent à le blâmer, & à lui dire des injures de parler si mal de sa femme. Le bruit fut si grand, & alla si promptement de voisin à voisin, qu'il parvint enfin aux parens de la Belle. Ils y accoururent, & s'étant informez des uns & des autres de la verité du fait, ils se saisirent de Tofan, & le rosserent si bien, qu'ils penserent l'assommer. Aprés cette belle expedition ils firent ouvrir la porte, ramasserent toutes

Digitized by Google

les nipes de la Belle, que l'un d'eux amena chez lui. Tofan fut quelques jours au lit soit de chagrin ou des coups qu'il avoit reçûs: Et sentant, mais un peu tard, que son esprit jaloux lui avoit fait faire une sotise: Aimant d'ailleurs sa femme avec passion trouvant moyen en employant quelques amis, de la ravoir. Il promit de n'être plus jaloux, & lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit, à condition qu'elle le feroit si secretement & avec tant de précaution, qu'il n'en eût aucune connoissance. Ainsi Tofan comme un sot parfait fit la paix aprés le dommage reçû.

Digitized by Google

NOUVELLE LXV.

Un jaloux travesti en Prêtre confessa sa femme, qui lui fit accroire qu'elle aimoit un Prêtre. Le mari faisant sentinelle la nuit pour surprendre le Prêtre, la Belle fait venir son Galant par le toit de la maison, & dupe son mari.

IL y avoit autrefois à Rimini un tres-riche marchand, dont la femme étoit jeune & parfaitement belle. Il en devint extrémement jaloux

jaloux sans en avoir la moindre raison, à moins que de dire, que comme il l'aimoit beaucoup, la trouvoit parfaitement belle, & voyoit qu'elle ne s'étudioit qu'à lui plaire, aussi croyoit-il que chacun l'aimoit comme lui, que tout le monde la regardoit par ses yeux, & qu'elle n'avoit pas moins de soin de plaire aux autres qu'à lui même: Ce qui est à la verité une raison d'un homme de peu de tête. Il la gardoit à vûe par maniere de dire, & elle étoit plus reservée que beaucoup de prisonniers qui sont condamnez à la mort. Il n'y avoit pour elle ni nôces ni jours de fêtes. Non seulement il ne lui étoit pas permis d'aller à l'Eglise, ou de sortir seulement en ruë; elle n'avoit pas même la liberté de se mettre aux fenêtres. Sa condition en un mot étoit des plus malheureuses; & elle la supportoit avec d'autant plus d'impatience, qu'elle n'avoit rien à se reprocher. Se voyant donc martire sans raison, elle crut qu'il n'en seroit ni pis ni mieux de devenir martire avec fondement. Elle y trouvoit même une espece de consolation. Comme elle n'avoit pas la liberté de choisir, parce qu'elle ne pouvoit voir personne, & qu'elle savoit que dans la maison qui joignoit la sienne demeuroit un jeune homme bien fait, elle souhaitoit qu'il y eût un trou à la muraille de separation, où elle regarderoit si souvent qu'elle verroit à quelque heure le Cavalier, le pourroit entretenir, & lui donner son cœur s'il vouloit le recevoir, & chercher ensuite les moyens de se voir de plus prés, afin de passer ainsi sa malheureuse vie,

en

Digitized by Google

en attendant que son époux se guerît de sa frenetique passion. Profitant donc de l'absence de son mari, & regardant tantôt deçà, tantôt delà, elle apperçut par hasard dans un endroit assez caché une petite ouverture. Quoi qu'on eût de la peine à discerner par là ce qu'on voyoit de l'autre côté, elle crut neanmoins appercevoir une servante, & en eut de la joie. Elle mit en sentinelle une fille de confiance qui avoit pitié de ses malheurs, & apprit que la servante qu'elle avoit cru voir étoit Philippe même (c'est le nom du Cavalier) qui couchoit seul dans cette chambre. Regardant donc souvent par l'ouverture, & en détachant tantôt un morceau de pierre, tantôt un morceau de chaux, elle la rendit en peu de tems assez grande pour pouvoir discerner clairement le Cavalier d'avec un autre. Elle le vid enfin un jour, & fit tomber tant d'ordures, que le Cavalier levant la tête pour voir ce que c'étoit, apperçut quelqu'un qui parloit. Il s'approche, reconnoit la Belle qui l'apelloit, & qui n'ayant pas de tems à perdre lui apprit d'abord les sentimens d'estime qu'elle avoit pour lui. Le Cavalier ravi d'une si heureuse avanture travailla de son côté à agrandir l'ouverture, qui étoit couverte de part & d'autre d'une espece de tapisserie. En peu de tems la fente fut assez large pour se voir & se toucher la main; mais ils ne pouvoient rien faire de plus à cause de la vigilance du jaloux. Les fêtes de Noël n'étant pas éloignées la Belle dit à son mari qu'elle vouloit faire ses dévotions & se confesser. D'où vient que

 vous

vous voulez vous confesser, ma femme, dit alors le mari ? Quels pechez avez-vous commis ? Croyez-vous que je sois sainte, répondit la Belle, & que je ne peche pas aussi bien que les autres ? Si vous êtiez Prêtre je me confesserois à vous : Mais ne l'étant pas vous trouverez bon que je ne vous confie pas mes pechez. Il n'en falut pas devantage pour allarmer ce jaloux, & pour lui donner envie de savoir quels pechez sa femme avoit commis. Il crut avoir un moyen pour en venir à bout, & dit à la Belle, qu'il n'empéchoit point qu'elle ne se confessât : Mais qu'il vouloit que ce fût à sa Chapelle, & à leur Chapelain ou à quelqu'autre Prêtre que le Chapelain lui donneroit ; à condition qu'elle le feroit du matin, & qu'elle reviendroit incontinent au logis. La Belle croyant avoir penetré son dessein répondit sans faire semblant de rien, qu'elle en êtoit contente. Noël êtant venu elle se leve du matin, s'habille, & s'en va à la Chapelle, où son mari fut avant elle. Il avoit déja concerté son dessein avec le Chapelain, & prit incontinent qu'il fut arrivé un habit de Religieux dont le capuchon lui cachoit la moitié du visage. La Belle ne fut pas plutôt à l'Eglise qu'elle demanda le Prétre, auquel elle dit qu'elle avoit dessein de se confesser. Le Prétre lui dit qu'il ne pouvoit l'entendre ; mais qu'il alloit lui envoyer un Religieux qui recevroit sa confession. Un moment aprés elle vit venir son mari dans l'équipage qu'on vient de dire. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, elle le reconnut d'abord, & fut

Digitized by Google

& fût bien aise de voir son jaloux devenu Prétre, qui pour n'être pas reconnu à la parole avoit mis de petites pierres dans la bouche. Faisant donc semblant de le prendre pour un veritable Religieux, elle se met à ses pieds. Les petits pechez étant expediez, elle lui dit enfin qu'elle étoit mariée, & amoureuse d'un Prêtre qui couchoit toutes les nuits avec elle. L'envie que le jaloux avoit d'en savoir davantage l'empécha d'éclater. Mais quoi dit le Confesseur? Vôtre mari ne couche-t-il pas avec vous? Il y couche, mon Reverend Pere, repliqua la penitente. Comment donc le Prétre peut-il y coucher, repartit le Moine? Je ne sai, mon Reverend Pere, répondit la Belle, quel homme c'est que ce Prétre: Mais il n'y a point de porte qui ne s'ouvre aussitot qu'il la touche. Il m'a dit aussi qu'il a le secret d'endormir mon mari par de certaines paroles: Et quand il est endormi il ouvre la porte, & vient se coucher auprés de moi. Vous faites fort mal, Madame, dit alors le Moine: Et si vous voulez m'en croire vous ne le ferez plus. Je ne saurois m'en empécher, mon Reverend Pere, répondit la penitente. J'aime trop ce Prétre. En ce cas là, repartit le Confesseur, je ne puis pas vous donner l'absolution. J'en suis fachée, repliqua la Belle: Mais je ne suis point venue ici pour mentir. Si je pouvois le faire je vous le promettrois volontiers. J'ai regret, Madame, reprit le Confesseur que vous vous damniez de cette maniere. Je prierai Dieu pour vous. Peut être mes prieres vous seront-elles de quelque utilité. En tout

Digitized by Google

cas je vous envoyerai de tems en tems un Clerc pour savoir si elles vous auront servi de quelque chose. Donnez-vous en bien garde, repartit la Belle. Mon mari est l'homme du monde le plus jaloux ; & s'il s'en apercevoit toute la terre ne lui ôteroit pas de l'esprit qu'il n'y eût du crime. Ne vous embarrassez pas de cela continua le Moine. Je ferai en sorte qu'il ne vous en parlera jamais. Si vous êtes bien asseuré d'y réüssir, dit enfin la penitente, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. La confession étant achevée, & la penitence donnée, la Belle se leva pour aller entendre la Messe, & le jaloux alla quitter ses habits de Prêtre, puis s'en retourna chez lui le cœur fort ulceré, & brûlant d'impatience de surprendre le Galant de sa femme. La Belle de retour au logis sentit d'abord que son mari avoit martel en tête malgré la peine qu'il se donnoit à le cacher. Resolu donc de faire sentinelle toute la nuit, il dit à sa femme qu'il alloit souper & coucher en ville, & qu'elle n'avoit qu'à bien fermer ses portes, & sur tout celle de sa chambre. La Belle voyant que les afaires prenoient un bon train, prit son tems pour se mettre au trou, où ayant fait le signe accoutumé, le Cavalier qui étoit aux écoutes ne manqua pas de venir. Elle lui dit ce qu'elle avoit fait, & ce que son mari lui avoit dit, & ajouta qu'étant bien persuadée que son jaloux ne sortiroit point de la maison, & qu'il seroit toute la nuit au guet, s'il pouvoit trouver moyen de grimper sur le toit, il ne tiendroit qu'à lui de venir occuper sa

place

place. La Belle selon ses ordres ne manqua pas de bien fermer ses portes afin que le mari ne pût approcher, & la nuit étant venue le Cavalier qui avoit trouvé moyen de grimper fut reçu de la Belle par un endroit dérobé. Ils parlerent mille fois du plaisir de tromper un jaloux, & le jour étant prét à paroître le Cavalier s'en retourna par le chemin d'ou il étoit venu. Le jaloux armé de pied en cap demeura toute la nuit à la porte pour attendre le Prétre à venir. Le jour étant déja grand il se jetta sur un lit mort de faim & transi de froid. Il se leva vers les neuf heures, monta à la chambre de sa femme comme s'il fût venu de bien loin, & dîna avec elle. Aprés dîné un petit garçon qui se disoit envoyé de la part du Confesseur de la Belle, demanda à lui parler. La Belle étant venue le petit garçon lui dit, que son Confesseur l'envoyoit savoir si l'homme dont elle lui avoit parlé étoit venu. Il eut pour réponse qu'il n'étoit point venu, & que s'il vouloit faire de même, elle pourroit bien l'oublier, quoi qu'elle en eut peu d'envie. Le jaloux continua sa garde durant plusieurs nuits, dont la Belle profita pour se divertir avec son Amant. Le mari las enfin de tant de fatigue inutile, demanda un jour à sa femme avec un visage chagrin ce qu'elle avoit dit à son Confesseur. La Belle répondit qu'elle n'étoit pas obligée de le lui dire. Perfide, lui dit-il alors d'un air qui marquoit le desordre de son cœur, je le sai en dépit de toi; Mais je veux savoir de plus quel Prétre couche avec toi, où je te couperai la gorge. Est-

il possible, dit alors la Belle en souriant, qu'un homme sage se laisse ainsi mener par une femme ? La jalousie est une sote passion qui fait bien faire des faux pas. J'ai dit au Confesseur, c'est à dire à vous même (car ne pensez pas que je vous aye méconnu) que j'aimois un Prétre. C'est vous ; car vous l'étiez alors sans rime & sans raison. Je vous ai dit encore que quand ce Prétre vouloit venir coucher avec moi, il n'y avoit point de porte qui lui fût fermée. Cela a-t-il besoin d'explication ? Les portes vous sont-elles fermées quand vous voulez venir où je suis ? Le Prétre couche toujours avec moi. N'y couchez-vous pas toujours ? Et quand vous n'y avez point couché, & que vous m'avez envoyé vôtre garçon, n'ai-je pas répondu que le Prétre n'avoit point couché avec moi ? Voilà une enigme bien dificile à débroüiller. Il n'y à qu'un jaloux comme vous qui puisse s'y méprendre. Epargnez-vous la peine de feindre des absences, & d'avoir toutes les nuits le harnois sur le dos : Vivez comme vous faisiez autrefois sans soupçon & sans jalousie, & ne vous exposez pas à la risée de ceux qui sauront vos fredaines. Si j'étois d'humeur à vous traiter comme le doit être un jaloux visionaire, je le ferois quand vous auriez cent yeux sans que vous en eussiez le moindre vent. Le jaloux qui croyoit avoir seu le secret de sa femme, se trouvant pris pour Dupe n'eut rien à repliquer, remercia Dieu de s'être trompé, & tint sa femme pour un modele de sagesse & de vertu. Comme il étoit devenu jaloux

lors

Digitized by Google

lors qu'il n'en avoit point de sujet, il ne le fut plus dés qu'il eut raison de l'être. Ce retour donnant plus de liberté à la Belle, elle n'eut plus besoin de faire venir son Amant par dessus les maisons comme font les chats : Mais avec un peu de précaution elle le fit venir par la porte, & se divertit avec lui sans chagrin & sans inquietude.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXVI.

Une Belle étant avec son Amant, Lambert qui l'aimoit aussi l'alla voir dans le même tems. Le mari étant survenu, Lambert sort l'épée à la main, & la Belle fit en sorte que son mari conduisit l'autre chez lui.

CEux qui disent que l'amour rend fou, sont fous eux-mêmes. L'amour au contraire donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas. Il y eut

Digitized by Google

eut autrefois à Florence une beauté, qui fut mariée à un Chevalier d'un merite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours d'un même pain, la Belle devint amoureuse d'un jeune homme nommé Lionnet, auquel il ne manquoit rien ni pour les agrémens ni pour le bien, quoi qu'il ne fût pas d'une naissance fort illustre. Comme il n'aimoit pas moins la Belle qu'il en êtoit aimé, & que chacun êtoit de bonne volonté, ils ne furent pas long-tems à se donner de bonnes preuves de leur amour reciproque. Lionnet n'êtoit pas le seul adorateur de la Belle. Un nommé Lambert l'aimoit aussi avec passion; Mais comme il êtoit un homme bouru & desagreable, elle n'avoit pû se resoudre à l'aimer. Aprés bien des soins & des ambassades pour la faire condescendre à ses treshumbles supplications, las enfin de soupirer en vain, il fit savoir à la Belle qu'il l'insulteroit avec éclat si elle ne répondoit pas à sa passion. Comme elle connoissoit le personnage, & qu'elle ne doutoit point qu'il ne le fit comme il le disoit, il la reduisit à la necessité de faire par crainte ce qu'elle n'auroit jamais fait par amour. Madame Isabeau (c'est le nom de la Belle) passoit selon la coutume la belle saison à la campagne, où elle avoit une maison tres agreable. Elle y avoit déja été quelques jours, lorsque son mari reçut une lettre qui l'obligea de monter à cheval pour un assez long voyage. La Belle se voyant seule fit savoir à Lionnet de venir lui faire compagnie. Je vous laisse à penser s'il fût prompt

Digitized by Google

prompt à partir. Lambert ayant appris de son côté que le mari étoit absent, monte à cheval sans compagnie, & va la voir. Il heurte: une servante vient pour ouvrir, & n'eut pas plutôt apperçu Lambert, qu'elle courut en avertir sa Maîtresse à l'oreille. Ce fut un facheux contretems pour la Belle: Mais comme elle le craignoit, elle pria Lionnet de se cacher jusques à ce qu'il s'en fût allé. Lionnet qui n'avoit pas moins de peur que la Belle, se cacha bien volontiers. Aprés quoi on fit ouvrir à Lambert. Il mit pied à terre dans la cour, & attacha son cheval à un anneau de fer qui tenoit dans la muraille. La Belle vint le recevoir sur le degré avec un visage riant, & lui demanda le sujet de son voyage. Lambert aprés l'avoir embrassée lui répondit, qu'ayant seul l'absence de son mari, il étoit venu lui faire compagnie. Elle le remercia & le fit entrer. Tant de peine meritoit recompense, & il étoit homme à ne pas perdre ses droits. L'arrivée du mari qu'on n'attendoit pas si tot, troubla malheureusement la féte. Cette facheuse nouvelle leur fut apportée par la servante, qui vint leur dire toute essouflée, que Monsieur étoit déja dans la cour. La Belle fut fort embarrassée de se voir deux hommes chez elle. Le cheval de Lambert qui avoit demeuré dans la cour, & qu'elle croyoit que son mari avoit déja vû, lui causoit une cruelle inquietude. Cependant comme l'amour est ingenieux, elle s'avisa tout à coup d'une assez plaisante défaite. Si vous m'aimez, Lambert, & que vous soyez bien aise de

de me sauver la vie, mettez l'épée à la main, décendez le degré avec un air furibond, montez à cheval brusquement, sans répondre à toutes les questions qu'on pourra vous faire, sinon *je le trouverai bien ailleurs*, & vous en allez au plus vite. Le mari voyant dans la cour un cheval étranger commençoit à faire des conjectures, & à se mettre en devoir de monter, lorsqu'il entendit un grand bruit, & qu'il vit venir Lambert tout en feu soit de travail ou de chagrin de l'arrivée du Chevalier. Qu'est ceci donc, Monsieur, lui dit-il ? Ventre, tête, je le trouverai bien ailleurs, répondit Lambert : Et sur cela il monte à cheval, & donne des deux. Le mari étant monté trouva sa femme sur le degré toute éperdue. Que veut dire ceci, Madame ? A qui en veut Lambert. La Belle s'étant approchée de sa chambre pour être entendue de Lionnet. Je n'ai jamais eu tant de peur lui dit elle. Un jeune homme que Lambert poursuivoit l'épée à la main s'est jetté ici. Malheureusement la porte de cette chambre s'est trouvée ouverte ; il y est entré tout éfaré, & se jettant à mes pieds, sauvez moi la vie, Madame, m'a-t-il dit : On veut m'assassiner Je me suis d'abord levée pour voir ce que c'étoit, & ai vû Lambert courant l'épée à la main, & disant, où est ce traitre que je lui donne cent coups. Je me suis incontinent saisie de la porte, & l'ai empéché d'entrer. Il à eu assez de retenue & de respect tout en colere qu'il étoit, pour ne me faire aucune violence ; & aprés avoir long-tems pesté, il s'est retiré

retiré comme vous avez vû. Vous avez fort sagement fait, Madame, d'empêcher qu'on ne tuât personne ici. Cela auroit été scandaleux : Et Monsieur Lambert, ne lui en déplaise, est un mal avisé de poursuivre ici une personne qui s'y étoit refugiée. Mais où est ce jeune homme ? Je ne sai où il s'est caché dit la Belle. Sors sors hardiment s'écria alors le mari. Lionnet qui avoit tout entendu, sortit moins épouvanté de la fureur de Lambert, que de l'arrivée du Chevalier. Qu'avez-vous à démêler avec Lambert, lui dit-il ? Je vous proteste, Monsieur, répondit Lionnet que je n'en sais rien ; & c'est ce qui m'a fait croire ou qu'il m'a pris pour un autre, ou qu'il est fou. Aussitôt qu'il m'a vû, il a couru sur moi l'épée à la main criant tue tue. Je ne me suis point amusé à lui demander d'explication. J'ai gagné au pied, & me suis sauvé chez vous, où Madame a eu la bonté d'arrêter cet écervelé. Je suis bien aise que tout se soit si bien passé, répondit le mari. Rasseurez-vous. Je vous conduirai seurement chez vous ; ensuite vous vous tirerez d'afaire avec Lambert comme vous l'entendrez. Aprés soupé il lui fit donner un cheval, & le conduisit chez lui à Florence. Dés le soir même Lionnet parla à Lambert par ordre de la Belle, & fit si bien, que malgré les malignes conjectures qu'on fit sur cette avanture, le Chevalier ne s'apperçut jamais de la piece que sa femme lui avoit faite.

NOU.

NOUVELLE LXVII.

Louis aimant Madame Beatrix lui fait sa declaration qui fut bien reçûe. La Belle envoie son mari au jardin sous prétexte d'un rendez-vous que Louis lui avoit donné. Louis couche avec sa Maîtresse, & bâtonne le mari faisant semblant de le prendre pour sa femme.

IL y eut autrefois à Paris un Gentilhomme Florentin, qui étant devenu pauvre se mit dans

Digitized by Google

dans le commerce, & y reüssit si bien qu'il redevint riche en peu de tems. Cet homme avoit un fils unique nommé Loüis, qu'il élevoit non en marchand, mais en Gentilhomme; & pour cet effet il l'avoit mis au service du Roi de France, où il devint un fort galant homme. Etant donc à la Cour, il arriva que certains Cavaliers revenus de Jerusalem, où ils étoient allez visiter le saint Sepulchre, s'étant trouvez avec Loüis, & ayant fait tomber la conversation sur les beautez de France, d'Angleterre, & des autres pays par où ils avoient passé, l'un d'eux soutint qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau & de si bien fait, que la femme d'Egano de Galussi de Boulogne, nommée Madame Beatrix. Loüis qui n'avoit encore rien aimé, devint amoureux de cette Belle sur la simple foi de la renommée, & tellement amoureux qu'il ne pouvoit penser à autre chose. Il mouroit d'envie de la voir, & resolut pour cet effet d'aller à Boulogne. Il dit à son pere qu'il vouloit faire le voyage de Jerusalem, & eut bien de la peine d'en obtenir la permission. Etant donc parti, & ayant pris le nom d'Hannequin, il arriva à Boulogne, & eut le bonheur de voir le lendemain à sa fenêtre cette Dame, à laquelle il trouva plus de charmes que la renommée ne lui en avoit donné. Son amour augmentant par la vûe, il resolut de ne pas quitter Boulogne qu'il n'eût gagné son amitié. Aprés avoir bien pensé à la conduite qu'il devoit tenir, il resolut enfin de chercher les moyens de se mettre au service du mari de sa Belle,

Per-

Digitized by Google

Persuadé que le tems & son amour travailleroient en sa faveur, & lui donneroient occasion de se satisfaire. Il vendit ses chevaux, congedia les gens, & dit à son hôte qu'il seroit bien aise de se mettre au service de quelque Seigneur. Vous êtes justement l'afaire d'un Seigneur de cette ville nommé Egano, lui répondit l'hôte. Il à grand nombre de Domestiques, & ne veut que des gens de mine comme vous. Je me charge de lui en parler. Il le fit comme il l'avoit dit, & le fit si bien, qu'Hannequin entra dés le lendemain chez Egano; dont il eut une joie extréme. Il avoit tout le tems qu'il vouloit pour regaler ses yeux de la vûe de sa Maîtresse, & servoit si bien son Maître, qu'il ne pouvoit rien faire sans lui. Bref il s'en fit si fort aimer, qu'il lui confia non seulement le soin de ses afaires, mais même de sa personne. Messire Egano étant un jour à la chasse, & Hannequin resté au logis avec la Belle, qui ne s'étoit point encore apperçue de son amour, mais qui n'avoit pas laissé pour cela de loüer ses bonnes qualitez, ils se mirent à joüer aux Echecs. Le Cavalier qui vouloit lui plaire, se laissoit gagner, & le faisoit habilement: Dequoi la Belle avoit beaucoup de joie. La compagnie s'étant retirée, & les joüeurs restez seuls, Hannequin laissa échaper un grand soupir. Qu'avez-vous, Hannequin, lui dit la Belle en le regardant? Etes-vous faché que je gagne? Mon soupir, Madame, répondit Hannequin, va plus loin que nôtre jeu. Je vous prie par l'amitié que vous avez pour moi de me dire donc où il va,

Digitized by Google

repliqua la Belle. A cette priere Hannequin en pousse un autre d'un peu plus belle taille que le premier : Et la Belle à le prier encore de lui apprendre le sujet de ses soupirs. Ne vous facherez-vous point, Madame, répondit Hannequin, si je vous le dis ; & me promettez-vous de n'en parler à personne ? Parlez en toute seureté repartit la Belle. Je ne me facherai point, & je serai secrete. Je vous dirai donc, Madame, à ces conditions, que sur la renommée de vôtre beauté, je n'ai pû m'empécher de vous aimer. Le desir de vous voir m'a fait venir à Boulogne ; vôtre vûe à augmenté mon amour ; & c'est ce qui m'a obligé à me mettre du nombre de vos Domestiques. Ayez donc, Madame, pitié d'un malheureux qui vous aime plus que sa vie, continua-t-il les larmes aux yeux ? ou si vous ne pouvez en avoir pitié, laissez lui au moins la satisfaction de vous servir en qualité de Domestique, comme il à fait depuis quelque tems, & lui permettez de vous aimer. O douceur singuliere du sang Boulonois ? combien as-tu toujours été digne de loüange en pareil cas ! Tu n'as jamais aimé les soupirs & les larmes. Les prieres t'ont toujours touché, & tu as toujours été sensible aux amoureux desirs. La Belle regardant fixement Hannequin, fut persuadée de ce qu'il disoit, & commençant par un profond soupir. Vous avez tout à esperer, lui dit-elle. Vous avez trouvé le secret de toucher mon cœur, ce que personne n'avoit pû faire jusqu'ici. Il est à vous, & je vous promets que la nuit prochaine ne

se

se passera pas, que je ne vous en donne des preuves. La porte de ma chambre sera ouverte; ne manquez pas de venir sur le minuit. Vous savez de quel côté je couche: Vous viendrez de ce côté là; & si je suis endormie, vous n'aurez qu'à me pousser jusques à ce que je me reveille: Et pour mieux vous persuader de la sincerité de ma promesse, je vous donne un baiser pour gage. Egano revenu fatigué de la chasse, soupe, & va se coucher. La Belle ne fut pas long-tems à le suivre, & laissa comme elle avoit dit la porte de sa chambre ouverte. Hannequin vint à l'heure qui lui avoit été marquée; & ayant mis la main sur le sein de la Belle, il trouva qu'elle ne dormoit pas. Elle prit de ces deux mains celle du Cavalier, & se tremoussa si fort dans son lit, qu'elle réveilla son mari. Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, parce que je vous trouvois tout fatigué: Mais dites moi je vous prie à present lequel vous croyez le plus fidéle de tous vos Domestiques, & lequel vous aimez le plus? Pourquoi me faites-vous cette question répondit Egano. Ne savez-vous pas qu'Hannequin est celui que j'aime le plus, & en qui j'ai le plus de confiance? Hannequin voyant son Maître éveillé, & s'entendant nommer s'en fût fui s'il eût pû se débarrasser, ne doutant pas que la Belle n'eût dessein de le trahir. Je l'ai cru aussi bien que vous, répondit la Belle; mais je ne le crois plus. Croiriez-vous bien qu'il a eu l'impudence de me parler de galanterie; & pour vous en convain-

cre par vos propres yeux, je lui ai donné rendez-vous au jardin sous le pin, où il doit se trouver dés que minuit sera sonné. Prenez donc une de mes jupes & une de mes coifes sur vôtre tête, allez l'attendre sous le pin, & vous verrez si je mens. Il est important de se détromper, dit Egano: & cherchant à tâtons une jupe & une coife, il les ajusta du mieux qu'il pût, & s'en alla au jardin. Il ne fut pas plutôt sorti, que la Belle se leve, & ferme sa porte. Hannequin qui avoit pensé mourir de peur, & qui avoit maudit cent fois sa credulité, fut ravi d'un si heureux dénoüement, se deshabille sans autre ceremonie, & se couche auprés de la Belle avec une joie qui ne peut s'exprimer. La Belle jugeant qu'il étoit tems de dénicher, le fit lever, & lui dit de prendre un bon bâton, de s'en aller sous le pin, où trouvant son mari habillé comme on vient de dire, & faisant semblant d'être fort attaché aux interêts de son Maître, il le regaleroit de plusieurs coups de bâton, accompagnez d'injures & de reproches comme s'il parloit à elle, & qu'il n'eût pris ce rendez-vous que pour l'éprouver. Le Cavalier executa ses ordres de point en point. Aussitôt qu'Egano l'aperçut, il se leva pour l'aller recevoir, & ne fut pas plutôt à portée qu'il se sentit regalé de bons coups de bâton. Perfide, lui dit Hannequin, voilà la recompense que merite l'infidélité que tu fais au meilleur de tous les maris. As tu crû, malheureuse, que j'étois aussi perfide que toi, & que je fusse assez lache pour faire un tel outrage à un Maî-

tre

Digitized by Google

tre qui à tant de bontez pour moi ? Tu merites d'expirer sous le bâton : Et en disant cela, il lui en déchargea encore quelques volées. Egano entendant cela, & se sentant bâtonné de la bonne maniere, prend la fuite sans dire mot. Hannequin le poursuit en lui disant mille injures, & protestant d'avertir son Maître de ce qui s'étoit passé. Egano revenu à sa femme, la Belle lui demande si Hannequin s'étoit trouvé au rendez vous. Je voudrois bien qu'il ne s'y fût pas trouvé, répondit-il. Il m'a pris pour vous & à pensé m'assommer. Si j'étois la femme du monde la plus perdue il ne m'auroit pas dit plus d'injures. Aussi avois-je peine à croire qu'il eût jamais pensé à me faire une telle trahison. Il voit que vous êtes enjoüée, & il à sans doute voulu vous éprouver. Je souhaiterois pourtant qu'il l'eût fait plus doucement : Mais n'importe j'aime encore mieux cela que des cornes. Puisqu'il est si honnête homme & si fidéle, répondit la Belle, il est juste de le considérer & de lui faire honneur. Vous avez raison, repliqua le mari, & jamais homme ne l'a mieux merité. Egano raisonnant à loisir sur cette aventure, crut avoir la femme du monde la plus sage, & le serviteur le plus afectionné qui fut jamais. Dans cette prévention il donna aux Amans toute sorte de liberté, dont ils sçurent fort bien profiter tant qu'Hannequin fut à Boulogne.

NOUVELLE LXVIII.

La femme d'un jaloux s'attachoit un filet au pied quand elle se couchoit, & faisoit connoître par ce moyen à son Amant s'il devoit venir ou non. Le mari s'en apperçut, & pendant qu'il poursuivoit l'Amant, la Belle mit sa servante en sa place. Le jaloux la prenant pour sa femme, la batit, lui coupa les cheveux, & fit venir les parens de sa femme, qui voyant la fausseté de ce qu'il avoit avancé, lui dirent mille injures.

Henri

Digitized by Google

HEnri Berlinguier riche marchand de Florence, entêté comme c'est assez l'ordinaire des gens de cette profession, de s'ennoblir par le mariage, épousa une fille de qualité nommée Simone, qui n'étoit nullement son fait. Comme les marchands font de frequentes absences, la Belle qui se trouvoit souvent veuve, se rendit amoureuse d'un jeune Cavalier nommé Robert, qui lui avoit fait long-tems la Cour. Elle en usa avec si peu de précaution, que le mari en ayant eu connoissance, où par soi-même, ou par raport, & devenu le plus jaloux de tous les hommes, demeura chez lui, & tourna tous ses soins à bien garder sa femme. La Belle avoit un chagrin extréme d'une contrainte qui la mettoit dans l'impossibilité de voir son Amant. Son esprit étant continuellement occupé soit par son penchant naturel, soit par les réïterées solicitations du Cavalier à chercher quelque expedient pour se voir, elle crut en avoir trouvé un. Ayant remarqué que son mari s'endormoit dificilement, mais qu'étant une fois endormi il dormoit profondément, elle fit savoir à son Amant de venir à sa porte environ minuit, avec promesse de l'aller trouver aussitôt que le mari seroit endormi. Et comme sa chambre donnoit sur la ruë, elle l'avertit que pour être informée de son arrivée, elle mettroit un filet à la fenétre, dont un bout pendroit dans la ruë à hauteur d'homme, & l'autre demeureroit dans sa chambre pour se l'attacher au pied d'abord qu'elle seroit

couchée. Qu'il n'avoit qu'à tirer ce filet ; Que si le jaloux étoit endormi elle laisseroit aller son bout, & iroit lui ouvrir : Mais que s'il ne l'étoit pas, elle le retiendroit ; afin qu'il n'eût pas la peine d'attendre inutilement. Robert content de l'expedient fut plusieurs fois au rendez-vous, vit quelquefois sa Belle, & quelquefois s'en retourna sans la voir. Il arriva enfin que Simone dormant, & le mari s'étant éveillé & promenant ses pieds par le lit, rencontra le filet : Et comme tout fait peur à des esprits prévenus, il ne douta point qu'il n'y eût du mistere : Mais il en fut entierement persuadé lors qu'y ayant porté la main, il trouva qu'il étoit attaché au gros doigt du pied de sa femme, & que sortant par la fenêtre il décendoit dans la ruë. Il coupa doucement le filet, & se l'attacha au même endroit pour voir ce qui en arriveroit. A peine l'avoit-il fait que le Cavalier arrive à la porte & tire le filet un peu plus fort qu'à l'ordinaire, & le fait rompre ; ce que le Cavalier expliquant favorablement, il attendit tranquilement sa Belle. Le mari saute à son épée, & va à la porte resolu de charger tout ce qu'il trouveroit. Il ouvrit si brusquement, que le Cavalier se défiant que c'étoit le jaloux, commence à prendre la fuite, & l'autre à le poursuivre. Robert qui étoit armé voyant qu'il étoit toujours poursuivi, met l'épée à la main, & tourne visage. Ils se chamaillerent longtems sans se faire aucun mal. Les voisins ayant entendu le bruit sortirent aux fenêtres, & dirent plusieurs injures aux combatans. Berlin-

guier

guier ne voulant pas être reconnu se retira aussi savant qu'il étoit venu. La Belle s'étant éveillée pendant le combat, & trouvant son filet coupé ne douta point que son intrigue ne fût découverte, & que son mari n'eût poursuivi Robert. Ne sachant comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se leve en diligence, & crut avoir trouvé dequoi se disculper. Elle apelle sa servante qui savoit sa vie, & qui lui rendoit charitablement tous les services qu'elle pouvoit, & fit tant qu'elle l'obligea à se mettre au lit en sa place, & à souffrir patiemment sans se faire connoître les coups que son mari pourroit lui donner ; avec promesse de l'en recompenser si bien, qu'elle auroit lieu d'être contente. Cela étant fait elle éteignit la chandelle que le mari par jalousie tenoit toute la nuit allumée, & alla se cacher en attendant le dénoüement de la comedie. Berlinguier n'eut pas plutôt le pied dans sa chambre, qu'il se mit à crier comme un enragé, où es-tu scelerate? Il ne te sert de rien d'avoir éteint la lumiere. Tu ne m'échaperas pas. En disant cela il arrive au lit, où croyant trouver sa femme, il donna mille coups à la servante, lui meurtrit tout le visage, & enfin lui coupa les cheveux, avec des injures que l'honnéteté ne permet pas de raporter. La pauvre creature pleuroit avec raison de tout son cœur: Et quoi qu'elle dît de tems en tems, *helas j'en ai assez*, sa voix étoit si languissante, & le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut jamais son erreur. Etant enfin las de la battre & de l'injurier: Infame, lui dit-il en

sortant, je ne veux du tout plus de toi. Je vais appeller tes parens, & les instruire de ta bonne vie. Ils te traiteront comme ils voudront : Mais pour moi je ne veux jamais te voir. La Belle qui n'étoit pas éloignée entendant sortir son mari, retourne à sa chambre, rallume la chandele, & trouve sa servante dans le plus pitoyable état du monde. Elle la consola du mieux qu'elle pût, la renvoya dans sa chambre, lui fit faire secretement tout ce qui lui étoit necessaire, & la recompensa si grassement aux dépens de son mari, qu'elle auroit été préte à se faire rebatre. Ensuite elle fit son lit, s'habilla bien proprement, & se mit à coudre avec autant de tranquilité, que s'il ne lui fût rien arrivé. Cependant Berlinguier arrive toujours courant à la porte de ses Beaufreres & de sa Bellemere. Il heurte, on lui ouvre, & à sa voix tout le monde se leve. On lui demande le sujet de son voyage à une heure qu'il devoit dormir. Il leur conte l'avanture d'un bout à l'autre ; Et pour leur faire voir qu'il ne disoit rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyoit avoir coupez à sa femme, les prie de l'aller querir, & leur declare qu'il ne vouloit jamais la voir. Les freres outrez de ce qu'ils venoient d'entendre qu'ils ne croyoient que trop veritable, font allumer des flambeaux, & se mettent en devoir d'aller chez leur sœur, resolus de lui faire un méchant parti. La mere toujours préte selon l'ordinaire des Dames, à faire grace aux foiblesses de la nature humaine, les suit en pleurant, & priant tantôt l'un

tantôt l'autre, d'examiner les choses avant que de les croire si fortement. La colere, disoit-elle, grossit toujours les objets. D'ailleurs ne peut il pas avoir maltraité sa femme, & vouloir se disculper aux dépens de son honneur ? Ma fille a été trop bien élevée pour être capable d'une action si lache. La vertu est hereditaire dans nôtre maison, & il y a asseurément ici du plus ou du moins. Aussitôt que la Belle qui s'étoit postée sur le degré, vit venir ses freres, elle se leva pour aller à eux. Qu'est-ceci, Messieurs, leur dit-elle? Vous est-il arrivé quelque chose de facheux qui vous oblige à me venir voir à ces heures ? Ses freres la voyant tranquile & dans son état ordinaire, modererent leur colere. Vôtre mari se plaint fort de vous, Madame, & le meilleur pour vous est de nous dire au vrai ce qui en est. Je ne sai ce que vous voulez dire, répondit la Belle avec beaucoup de sang froid, & j'ai de la peine à croire que mon époux se plaigne de moi. Berlinguier qui croyoit lui avoir mis le visage en capilotade, & qui n'en appercevoit aucunes marques, la regardoit avec une surprise qui le faisoient paroître hois du sens. Ses freres lui ayant conté ce que son mari leur avoit dit, sans oublier le filet, & les coups qu'il lui avoit donnez. Trouvez vous du plaisir, Monsieur, dit la Belle en se tournant vers son mari, à forger des chimeres pour me deshonorer en vous deshonorant vous-même ? Ou avez-vous en vûe de passer pour méchant mari ne l'étant point? Depuis hier au soir à dix heures vous n'avez pas été,

Digitized by Google

je ne dis pas avec moi ; mais même au logis. Dites-moi de grace, quand est ce que vous m'avez batue ? Car pour moi je n'en ai aucune memoire. Comment, perfide, répondit Berlinguier. Ne nous couchâmes-nous pas hier au soir ensemble ? Ne revins-je pas aprés avoir couru vôtre Galant ? Ne vous donnai-je pas mille coups ? Et ne vous coupai-je pas les cheveux ? Je répons aux deux premiers articles, repliqua la *Belle*, par un desaveu formel, faute de meilleure preuve. Mais pour les deux autres j'ai dequoi vous confondre. Vous n'avez jamais eu la hardiesse de mettre les mains sur moi. On ne traite pas de cette maniere les femmes de ma qualité, & si vous aviez eu l'impudence de l'entreprendre de vôtre vie, je vous aurois dévisagé. Vous m'avez batue hier au soir ! Montrez-moi s'il vous plaît les coups. On n'en guerit pas en si peu de tems. Si vous m'avez coupé les cheveux je ne m'en suis pas apperçue. Il est aisé d'en savoir la verité. Et en disant cela elle se décoife, & fait voir de beaux & de longs cheveux. Faut-il faire tant de fracas pour rien, lui dirent alors ses *Beaufreres* ? Vous voilà confondu pour une partie, & il y a apparence que vous ne vous tirerez guere bien du reste. Berlinguier étoit si déconcerté de ce qu'il voyoit, que plus il vouloit parler, plus il se broüilloit. La Belle voyant son desordre avec plaisir. Je vois bien, Messieurs, dit-elle à ses freres, qu'il veut m'obliger à vous faire le détail de sa vie. Je suis bien persuadée que ce qu'il vous a dit lui est arrivé. Cet honnête hom-

homme qui devroit baiser la terre où je marche, & se faire honneur d'une alliance comme la nôtre, me traite de la maniere du monde la plus indigne. Il ne fait que courir de cabaret en cabaret; & quand il est crevé de vin il va de courtisane en courtisane, & me fait attendre toutes les nuits dans l'état que vous m'avez trouvée, souvent jusqu'à minuit, & quelquefois jusqu'au matin. Vous verrez qu'étant ivre à son ordinaire, il est allé coucher avec une femme de mauvaise vie, & qu'aprés son reveil s'étant trouvé le fi et au pied, il à fait les extravagances dont il vous à parlé; la batue, lui à coupé les cheveux, & à cru m'avoir fait tout cela. Voyez un peu sa mine: Il n'est pas encore desenivré. Cependant ne vous formalisez point je vous prie de toutes les pauvretez qu'il vous à dit de moi. Comme je lui pardonne de bon cœur, pardonnez lui aussi. Comment, ma fille, dit alors la mere avec des yeux étincelans de colere, Des infamies de cette nature doivent-elles se pardonner? Un homme que nous avons tiré de la poussiere, & de la bassesse de sa condition: Un petit marchandeau de pommes cuites, traitera comme une miserable une femme de vôtre qualité. Ces petites gens venus du village, & faits comme des Ramonneurs de Cheminée, n'ont pas plutôt gagné trois sous, qu'ils veulent s'allier au plus illustres maisons. Ils font ensuite faire des armes, & ne font que parler de leurs Ancêtres, comme s'ils étoient d'une grande antiquité. Si j'en avois été crue on vous auroit mariée, ma fille, à un

à un homme de vôtre qualité, & vous n'auriez jamais été femme de ce faquin, qui pour reconnoissance des bontez qu'on à eu pour lui, va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie : Mais, Messieurs, vous l'avez voulu, & c'est vous aussi qui devez venger l'outrage qu'on fait à vôtre sang. Je ne sai ce que vous ferez, continua-t-elle, parlant encore à ses fils ; mais je sai bien que si j'êtois en vôtre place, il lui en couteroit la vie. Les freres outrez au dernier point, mais toutefois moins violens que la mere, lui firent une rude Mercuriale, accompagnée de tout ce qu'on pourroit dire d'outrageant au dernier & au plus infame de tous les hommes ; & finirent enfin par lui dire, qu'ils lui pardonnoient pour ce coup à condition qu'il seroit plus sage à l'avenir : Mais que s'il lui arrivoit jamais rien de pareil, qu'ils le payeroient de tout à la fois. Tout le monde s'êtant retiré, Berlinguier demeura comme un homme hors du sens, ne sachant s'il avoit songé cela, ou s'il l'avoit fait au pied de la lettre. Plus d'afaires entre lui & sa femme, qui par cette adresse seut non seulement se tirer d'un si dangereux pas ; mais se mit même en état de pouvoir tout faire impunément.

NOU-

NOUVELLE LXIX.

Lidie femme de Nicostrate amoureuse de Pirrus, fit trois choses pour le convaincre de la sincerité de son amour ; Et s'étans enfin divertie avec son Amant aux yeux de son mari ; elle lui fit accroire que ce qu'il avoit vû n'étoit pas vrai.

NIcòstrate étoit un Gentilhomme d'Argos ville ancienne de l'Achaïe, lequel étant déja

déja sur son retour se maria avec une jeune fille nommée Lidie, aussi entreprenante qu'elle étoit belle. Comme Nicostrate avoit du bien, il faisoit aussi grosse dépense. Sa passion dominante étoit la chasse, & il avoit force chiens, force oiseaux, & quantité de Domestiques. Un jeune homme nommé Pirrus, beau garçon, propre, bien fait, de bonne mine, & adroit à tout ce qu'il faisoit, étoit celui de tous qu'il aimoit le mieux, & en qui il avoit le plus de confiance. La Belle le trouva si fort à son gré, & s'en rendit si passionnément amoureuse, qu'elle n'avoit de plaisir que quand elle le voyoit ou lui parloit. Soit que le Cavalier ne s'aperçût point ou ne voulût pas s'appercevoir des favorables sentimens que sa Maîtresse avoit pour lui, il n'en haussoit ni n'en baissoit. La Belle en fut dans un chagrin extréme, & ne pouvant plus se contenir, resolut de lui faire parler. Elle se servit d'une fille de chambre nommée Luque, dont elle connoissoit déja la fidélité. Les bienfaits que vous avez reçûs de moi, Luque, lui dit-elle un jour tête à tête, doivent vous rendre obeïssante & fidéle : Mais sur toutes choses je vous recommande le secret. Je suis jeune, & riche : J'ai de la beauté, & je n'aurois rien à desirer si mon époux étoit de mon âge & de mon humeur. Je n'ai pas lieu de me loüer de lui à l'égard de ce qui fait les agrémens du mariage, & je ne suis pas assez ennemie de moi-même pour ne pas chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. Pirrus est un garçon bien tourné ; je l'aime, &

je

je veux que vous le lui fassiez savoir de la maniere que vous jugerez le plus à propos, & que vous le disposiez de ma part à me venir trouver quand vous l'irez querir. La confidente ne fut pas plutôt sortie, que trouvant Pirrus en beau début, elle lui fit son Ambassade,& y donna le meilleur tour qu'il lui fût possible. Pirrus qui ne s'étoit éfectivement apperçû de rien, fut fort surpris, & croyant que c'étoit un paneau qu'on lui tendoit, il répondit brusquement & durement, qu'il ne croyoit point que Luque parlât de la part de Madame Lidie, & que quand il seroit bien persuadé qu'elle lui eût donné cet ordre, il ne le seroit pas moins, qu'elle l'auroit fait à intention de se moquer de lui en cas qu'il acceptât le parti. Mon Maî re, ajouta-t-il, m'a fait plus d'honneur que je ne merite, & j'aimerois mieux mourir que de lui faire une pareille infidelité : Ainsi ne vous donnez plus la peine de m'en parler. Je vous dis & vous dirai toujours, Pirrus, répondit Luque sans s'étonner de la dureté de son refus, ce que j'aurai ordre de vous dire. Vous en userez comme vous l'entendrez : Mais à vous parler plus sincerement, je vous aurois cru plus sage. La Belle ayant appris cette réponse en eut un chagrin mortel, & dit le lendemain à la confidente. Vous savez, Luque, qu'on n'abat pas un arbre du premier coup. Il faut que vous parliez encore à Pirrus qui veut être fidéle à mes dépens ; que vous lui representiez bien la passion que j'ai pour lui ; & que vous fassiez en sorte de la faire réüssir ; car je sens bien

que

Digitized by Google

que si Pirrus continue il m'en coutera la vie. La confidente l'exhorta à bien esperer, & lui promit de faire de son mieux. Elle chercha Pirrus, & l'ayant trouvé comme il faloit. Je vous parlois hier, Pirrus, lui dit-elle, de l'amour que Madame a pour vous, je viens encore aujourd'hui de sa part vous confirmer la même chose, & vous asseurer que si vous n'y répondez pas comme vous devez, vous la ferez mourir de regret. Vous avez des soupçons sans fondement. Quelle gloire, quel honneur pour vous n'est-ce point d'avoir le cœur d'une personne de ce mérite & de ce rang? Tout franc vous étes un Nigaud si vous n'en profitez pas. La Fortune vous fait deux graces en même tems. Etes-vous sage de les refuser? Elle vous ofre une Belle, & vous met à couvert de l'indigence en l'acceptant. Representez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux, rien ne vous manquera si vous voulez aimer Madame. La Fortune abandonne ceux qui ne savent pas profiter de ses faveurs, sans qu'ils soient en droit de se plaindre que d'eux-mêmes. Vous me faites rire avec vôtre fidélité. Nous devons avoir pour nos parens & pour nos amis une fidélité inviolable, & traiter nos Maîtres comme nous en sommes traitez. Croyez-vous en bonne foi que si vous aviez une belle femme, ou une belle fille, ou une belle sœur, qui fût au gré de Nicostrate, il fût aussi scrupuleux que vous? Vous étes bien bon si vous étes dans cette erreur, & si vous ne croyez au contraire, que la violence s'en méléroit en

cas

cas que les prieres & les persuasions fussent inutiles. Pirrus qui avoit déja fait plusieurs réflexions sur la premiere ambassade de Luque, & qui avoit pris son parti à l'avance supose qu'elle lui parlât de nouveau, répondit qu'il étoit prét à faire tout ce qu'on souhaitoit, pourvû qu'on pût le convaincre que Madame Lidie agissoit de bonne foi. Nicostrate me confie toutes ses afaires : Il est sage & avisé, & je crains que pour m'éprouver il n'ait concerté cela avec Madame. Ainsi pour me détromper je demande trois choses : Qu'elle tue le bon Epervier de son mari en sa presence : Qu'elle m'envoie un floquet de sa barbe, & une de ses dents les plus saines. La Belle trouva des dificultez à satisfaire son Amant : Mais comme l'amour fait les applanir, elle lui fit savoir qu'il auroit bientôt ce qu'il souhaitoit : Et que puis qu'il croyoit son Maître si sage, elle vouloit le faire cocu à ses yeux, & lui faire accroire que ce qu'il auroit vû étoit faux.

Nicostrate ayant un jour regalé certains Gentilshommes, Lidie magnifiquement parée, aprés qu'on eut desservi, vint dans la Salle où l'on avoit dîné, elle alla prendre dans un petit reduit contigu l'Epervier que son mari aimoit tant, & lui tordit le cou sens autre ceremonie en presence de Pirrus & du reste de la compagnie. Elle en fit une plaisanterie. Il y à long-tems, Messieurs, dit-elle, que j'avois envie de faire ce sacrifice. Cet oiseau m'a souvent dérobé la presence de mon Epoux. Le jour n'étoit pas plutôt venu, qu'il s'en

 alloit

Digitized by Google

alloit à la chasse avec son oiseau, & me laissoit au lit toute seule. Jugez, Messieurs, si c'est à tort que je l'ai sacrifié à ma vengeance. Quoi, Monsieur, dirent les Gentilshommes à Nicostrate, qui ne savoit comment prendre la chose? Préferer un oiseau à Madame? Y songiez-vous bien? Vous devez lui tenir compte de sa moderation. Et poussant ainsi la raillerie Nicostrate oublia insensiblement son chagrin, & rit comme les autres du ressentiment de sa femme. Pirrus eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnoit de si belles esperances. Quelques jours aprés les époux êtant seuls & se caressant, il arriva que Nicostrate prit par hasard sa femme par les cheveux; ce qui donna occasion à la Belle de le prendre par la Barbe, & de lui en arracher un petit floquet en riant. Comme cela ne pouvoit pas se faire sans douleur, Nicostrate lui dit tout en colere, à quoi pensez-vous, Madame? Quelle mine vous faites, Monsieur, répondit-elle en folatrant, pour vous avoir arraché cinq ou six poils de la barbe. Si vous aviez senti ce que je sentois tout à l'heure quand vous me teniez aux cheveux, vous n'eussiez pas êté si susceptible à une petite douleur. Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe qu'elle envoya dés le même jour à son Amant. Il y eut plus de dificulté pour la dent; Mais comme il n'y à rien d'impossible aux personnes qui ont de l'esprit & de l'amour, elle crut avoir trouvê moyen d'en venir à bout. Nicostrate avoit deux jeunes Pages, dont l'un

servoit

ſervoit d'Ecuyer trenchant, & l'autre d'Echanſon. La Belle fit accroire à ſes deux Pages que leur bouche ſentoit mauvais, & leur commanda de tirer la tête en arriere quand ils ſerviroient leur Maître : Mais qu'ils ſe donnaſſent bien de garde de n'en rien dire à perſonne. Les Pages n'ayant pas manqué de faire ce qu'on leur avoit dit, la Belle dit quelques jours aprés à Nicoſtrate : Ne remarquez-vous point, Monſieur, la figure que font vos Pages en vous ſervant ? Oui lui dit-il, & j'ai eu envie de leur en demander la raiſon. Epargnez-vous cette peine, répondit la Belle ; je vous le dirai bien ſans eux. Il y a déja du tems que je m'en apperçois : Mais de peur de vous chagriner je n'ai pas voulu vous en parler. A preſent que les autres commencent à s'en appercevoir, je ne puis plus le diſſimuler. Vôtre bouche eſt fort puante, & je ne ſai d'où cela vient. Il faut que ce ſoit quelque dent gâtée, répondit Nicoſtrate. Cela pourroit être dit la Belle. Et ſur cela le menant à la fenêtre, & lui ayant fait ouvrir la bouche. Ha quelle infection, Monſieur, s'écria-t elle ! Vous en avez une toute pourrie, & je m'étonne que vous l'ayez pû ſoufrir ſi long-tems. Si vous n'y remediez, elle gâtera bientôt les autres. Faites la tirer au plutôt. Qu'on m'aille querir un arracheur de dents, répondit Nicoſtrate. Il n'en faut point, repliqua la Belle. Je l'arracherai bien moi-même. Ces gens là ſont des Bourreaux, & je ne ſaurois ſans douleur vous voir entre leurs mains. Il n'y a qu'à avoir des ferremens. Les ferremens étant ve-

Digitized by Google

nus elle fit ſortir tout le monde à la reſerve de Luque. Elle le fit aſſeoir à terre, & Luque le tenant au travers du corps, elle accrocha le Davier à une de ſes groſſes dents belle & bien ſaine, & la lui arracha avec une douleur horrible, & des éforts qui donnerent de la peine à Luque. Nicoſtrate étourdi du mal qu'il avoit ſoufert y porta d'abord la main, & crachant une aſſez grande quantité de ſang donna le tems à la Belle de ſerrer la dent qu'elle avoit arrachée, & de mettre au bout du Davier une autre dent pourrie dont elle n'avoit pas manqué de ſe pourvoir à l'avance. Voyez un peu comme elle eſt faite lui dit-elle en la montrant. Elle vous auroit perdu ſi vous l'aviez gardée plus long-tems. La vûe d'une ſi vilaine dent conſola le patient de la douleur qu'il avoit ſoufferte : Cependant ſe ſentant la tête fort ébranlée, il ſe fit donner d'un Elixir corroboratif, & ſe jetta ſur ſon lit. La Belle ſans perdre de tems envoya la dent à ſon Amant, comme elle lui avoit envoyé la barbe, & n'ayant plus de ſeuretés à demander il promit de faire tout ce qu'on voudroit. La Belle à qui les momens duroient des années, n'avoit plus qu'à trouver le moyen de ſatisfaire à ſa paſſion aux yeux de ſon mari. Luque inſtruiſit le Cavalier du perſonnage qu'il devoit joüer, & la Belle fit la malade. Son mari l'étant venu voir, & n'y ayant dans la chambre que lui & Pirrus, elle témoigna qu'elle voudroit bien prendre l'air du jardin, & les pria de l'y conduire. L'un la prit d'un côté & l'autre de l'autre, & la menerent au

au jardin. Elle voulut se reposer au pied d'un beau poirier au pied duquel ils s'assirent tous trois. La beauté des poires ayant fait envie à la Belle, elle pria Pirrus de monter sur l'arbre, & de le secoüer. Pirrus obeït, & n'est pas plutôt monté, qu'il fait semblant de voir que son Maître embrasse sa femme. Pirrus se frotant les yeux, & faisant l'étonné. Si vous vouliez caresser Madame, dit-il à Nicostrate, vous pouviez au moins vous éloigner un peu plus. Est-ce devant les gens qu'il faut faire ces sortes de choses? Si vous n'avez point d'égards pour moi, vous en devez au moins avoir pour vous-même. Les nuits ne sont-elles pas assez longues? Faut-il venir au jardin pour cela? Vous avez tant de bons lits & tant de belles chambres. Que veut dire cet homme, dit alors la Belle à son mari? Il est fou, ou il réve. Je ne réve point, Madame, répondit Pirrus, je vois fort bien ce que je vois. Décens, Pirrus, décens, dit alors Nicostrate, & tu verras ce qui en est. Il est vrai, dit Pirrus, quand il fut décendu, que vous ne vous caressez pas à present. Mais je puis bien vous asseurer que vous vous baisiez tout à l'heure, & que je vous ai vû tremousser de maniere, que si ce poirier se tremoussoit de même, il n'auroit en peu de tems pas une seule poire. Il faut, ajouta Pirrus, ou que vous ayez fait ce que j'ai vû, ou que ce poirier soit enchanté. Voilà des contes, dit alors la Belle, à mettre cet homme à l'Hôpital des fous. Doucement, Madame, reprit Nicostrate. Il faut aller jusqu'au bout. Si ce poirier

Digitized by Google

est enchanté, il le sera pour moi comme pour Pirrus. Je m'en vais y monter. A peine y fut-il, que la Belle & Pirrus commencerent à s'embrasser. L'Epoux voyant cela crie comme un perdu, & décend au plus vite; mais non pas si vite que les Amans n'eussent le tems d'achever à peu prés le jeu qu'ils avoient commencé, & de se remettre en leurs places. Quoi, Madame, dit l'Epoux? Me faire cet afront à mes yeux? Vous êtes aussi fou que Pirrus, Monsieur, répondit la Belle. Je ne suis point visionaire, repliqua Nicostrate. J'ai de bons yeux, & j'ai fort bien vû que Pirrus vous embrassoit. Ces reproches sont facheux pour une femme de vertu, repliqua la Belle; & si vous voulez m'obliger, vous changerez de langage. Quoi reprit le mari? Ce coquin ne vous baisoit pas sur l'herbe? Vision toute pure, répondit la Belle. Mais enfin dit encore le mari, d'où viendroit donc cela? Me croyez-vous assez béte, continua la Belle, pour vous faire cocu à vos yeux? Si j'avois cette envie ne trouverois je pas assez d'occasions? Je ne saurois que vous dire, ajouta le mari. Il faut donc que ce poirier soit enchanté. Je vais encore y remonter. Il ne l'eut pas plutôt fait que Pirrus recommença sur nouveaux frais. Le mari ne doutant plus alors que l'arbre ne fût enchanté, voit faire ces Amans sans s'en allarmer, & décend à son aise. Me voilà hors d'une grosse erreur, dit-il quand il fut à terre, & qu'il vit les Amans assis l'un d'un côté, l'autre de l'autre. C'est ce poirier qui fait voir faux: Il faut qu'il soit ensorcelé.

Puis-

Digitized by Google

Puisque ce poirier fait voir de si vilaines choses, il faut s'en chaufer. Faites l'abatre tout à l'heure, dit la Belle à Pirrus. Je ne veux plus que ce maudit arbre trompe personne. Le poirier fut à bas en un moment. La Belle fit d'obligeans reproches à son mari. Pirrus se plaignit qu'on eût soupçonné sa bonne foi, & la malheureuse destinée de l'arbre reconcilia tout le monde. Chacun fut content; & les Amans trouverent moyen de se revoir depuis plus commodément qu'ils n'avoient fait sous le poirier.

NOU-

NOUVELLE LXX.

Deux Sienois aimoient une Belle qui étoit commere de l'un d'eux. Le Compere en obtint des faveurs, & mourut : Puis s'apparut à son ami, & l'entretint des afaires de l'autre monde.

DEux jeunes hommes de Siene dont l'un se nommoit Tinguſſe, & l'autre Meucio, étoient autrefois si bons amis, qu'on ne les voyoit

Digitized by Google

voyoit presque jamais l'un sans l'autre. Comme ils avoient souvent entendu parler au sermon des peines & des recompenses de l'autre monde, & brûlant d'envie de savoir au vrai ce qui en étoit, ils se promirent mutuellement avec serment, que le premier qui mourroit viendroit en informer l'autre. Leur amitié étant donc toujours fort intime, il arriva que Madame Mite femme d'Ambroise Anselmin, étant accouchée d'un garçon, Tingusse fut prié de le presenter sur les fonts. Comme Madame Mite avoit beaucoup de beauté & d'agrément, & que le Compere & son ami l'alloient voir quelquefois, ils s'en rendirent tous deux amoureux. Chacun avoit sa raison pour se faire un secret de sa passion. Tingusse qui regardoit comme un crime d'aimer sa Commere, eut été bien faché que son ami se fût apperçu de l'état de son cœur : Et Meucio qui avoit senti la passion de son ami, craignoit que comme il avoit plus de moyen que lui de parler à la Belle, il ne le ruinât dans son esprit s'il lui faisoit confidence de la sienne. Tingusse ayant seu profiter de ses avantages fit sa cour à la Belle, & eut le bonheur de ne lui pas déplaire. N'étant donc plus question que de se déterminer sur le scrupule ou sur l'amour, celui-ci l'emporta sur l'autre. Tingusse passa par dessus le Commerage, & reçû des faveurs de sa Commere. Meucio s'en apperçut, en eut du déplaisir ? Mais esperant de pouvoir réüssir à quelque heure, & craignant que son ami ne lui rompît en visiere, il crut que le parti de la dissimulation
étoit

étoit le seul qu'il avoit à prendre. Je ne sai si Tingusse s'y prit trop aprement, ou si son heure étoit venue : Mais enfin il tomba malade, & mourut peu de jours aprés. Il s'aparut une nuit à Meucio suivant la promesse qu'ils s'étoient faite, & lui dit qu'il venoit lui apprendre de nouvelles de l'autre monde. Meucio eut d'abord peur : Mais enfin s'étant rasseuré, il le remercia de s'être souvenu de lui, & lui demanda s'il étoit damné ? Non répondit Tingusse : Mais les pechez que j'ai commis me font soufrir de grandes peines. Meucio lui demanda quelles peines on infligeoit de delà à chaque peché, & le mort le lui dit. Il lui demanda de plus s'il vouloit qu'il fît de deça quelque chose pour lui. Je ne te demande, repliqua-t-il, que des Messes, des oraisons, & des aumônes. C'est ce que tu peux faire pour moi de meilleur. Aprés que Meucio l'eût promis, Tingusse voulut se retirer : Mais Meucio s'étant souvenu de la Commere, le pria d'attendre un moment, & lui demanda quelle peine on lui avoit fait soufrir pour avoir couché avec elle. D'abord que je fus arrivé en l'autre monde, répondit Tingusse, je trouvai un Esprit qui savoit, je croi, tous mes pechez, & qui m'envoya les pleurer en un certain lieu, où je trouvai force compagnons de misere. Etant avec eux, & me souvenant de ce que j'avois fait avec ma Commere, j'attendois à tout moment une peine bien plus rude que celle à laquelle j'avois été condamné. Quoi que je fusse dans un fort grand feu, la peur neanmoins me faisoit

faisoit trembler. Qu'as tu fait plus que les autres, me dit un de ceux qui étoient auprés de moi? Tu es dans un grand feu, & cependant tu trembles. J'ai peur, lui dis-je, d'un grand péché que je fis autrefois. Et quel est ce péché poursuivit-il? C'est, répondis-je, d'avoir couché avec ma Commere, & d'y avoir couché si souvent que j'y ai laissé la peau. Tu es un bon sot me dit-il alors en se moquant, & tu ne sais guere bien ce qui se pratique ici; Aussi es tu nouveau venu. On ne s'informe point ici de ce qu'on a fait de delà avec les Commeres; & c'est dequoi je puis te répondre. Cela dit, Tingusse disparut tout à coup. Meucio ayant seu qu'on ne demandoit point compte en l'autre monde de ce qu'on avoit fait en celui-ci avec les Commeres, rit de sa simplicité d'en avoir épargné plusieurs, & fut plus sage à l'avenir. Si Frere Robert eût seu cela il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de Rethorique pour convertir sa bonne Commere.

NOU-

NOUVELLE LXXI.

La femme de Gasparin ayant promis à Gulfar de coucher avec lui moyenant une somme dont ils convinrent, le Galant l'emprunta du mari, & lui dit ensuite qu'il l'avoit renduë à sa femme; ce qu'elle n'osa nier.

IL y eut autrefois à Milan un Allemand nommé Gulfar, qui passoit pour un fort honnéte homme, & qui rendoit service de bonne grace

Digitized by Google

grace & avec beaucoup de fidélité à ceux qui avoient besoin de lui. Comme il étoit fort ponctuel à rendre ce qu'il empruntoit, il trouvoit sans peine de l'argent quand il en avoit besoin. Il étoit fort estimé d'un riche marchand de Milan nommé Gasparin, chez lequel il alloit fort familierement, & qui avoit une femme jeune & belle dont il devint amoureux. Il avoit si bien ménagé ses afaires, que ni le mari ni personne ne s'étoit apperçu des sentimens qu'il avoit pour la Belle : Et comme il avoit cru remarquer qu'il ne lui déplaisoit pas, il lui fit parler un jour, & prier de répondre à son amour avec promesse qu'il feroit tout ce qu'elle lui demanderoit. La Belle répondit aprés bien des façons qu'elle étoit préte de le contenter pourvû qu'il lui donnât deux cents Ecus dont elle avoit besoin. Gulfar fut si choqué de l'avarice de la Belle qu'il croyoit une galante femme, que l'amour qu'il avoit pour elle devint presque aversion. Cependant il se radoucit resolu de la tromper. Il lui fit dire donc qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour elle, & la pria de lui faire savoir quand elle vouloit recevoir cet argent. La Belle lui manda que son mari partoit bientôt pour Genes, & qu'aussitôt qu'il seroit parti elle le feroit avertir. Gulfar prit son tems, va chez Gasparin, & emprunte les deux cents Ecus. Peu de jours aprés celui-ci étant parti pour Genes, la Belle fit dire à l'autre qu'il pouvoit venir, & apporter les deux cents Ecus. Gulfar venu trouve la Belle en compagnie, lui donne les deux cents Ecus bien comptez, & la

la prie de les donner à ſon mari à qui il les devoit. La Belle croyant qu'il avoit dit cela par politique, & pour donner le change à ceux qui étoient preſens, prend l'argent, & lui promet de faire ce qu'il ſouhaitoit. Là deſſus la compagnie ayant pris congé & s'étant retirée, la Belle emmene Gulfar en particulier, & le regale comme elle avoit promis non ſeulement ce jour là, mais auſſi les jours ſuivans; de ſorte qu'on peut dire que ſi Gulfar paya bien, il fut auſſi bien ſervi. Gaſparin étant de retour de Genes, Gulfar prit ſon tems pour l'aller voir, & lui dit en la preſence de ſa femme. Je n'ai pas eu beſoin de vôtre argent, Monſieur, & je l'ai rendu à vôtre femme. Vous aurez la bonté s'il vous plait d'en décharger vôtre livre. La Belle vit alors qu'elle étoit priſe pour Dupe; & comme il y avoit des témoins, elle n'oſa nier la choſe. Son plus grand chagrin fut de l'avoir ſi bien regalé gratis.

NOU.

Digitized by Google

NOUVELLE LXXII.

Le Curé de Varlongue couche avec une femme ; lui laisse son manteau en gage, & lui emprunte un mortier. Il lui renvoie son mortier, & lui fait demander son manteau que le mari fit rendre.

IL y avoit à Varlongue Maître Curé vigoureux de sa personne, & en un mot tres-bon mâle. Quoi qu'il ne seût qu'à peine lire, il ne

Digitized by Google

ne laissoit pas de divertir les Dimanches ses Paroissiens au pied d'un Orme par plusieurs bonnes & saintes paroles, & quand ils s'absentoient de visiter même leurs femmes, ausquelles il donnoit sa benediction, & leur portoit du gateau, de l'eau benite, & quelques petits bouts de chandele. De toutes ses Paroissiennes il n'y en avoit point qui lui plût davantage que Bellecouleur femme d'un païsan connu sous le nom de Bienteviennne. C'étoit à la verite une agreable païsane, doduë fraiche, brunete, & telle qu'il faloit à Monsieur le Curé de Varlongue. Elle étoit d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, & s'il faloit rire, chanter, ou dancer, elle étoit toujours la premiere. Le Curé l'aimoit éperduement, & ne faisoit tout le jour que courir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre dans l'esperance de la voir. Quand il savoit qu'elle étoit à l'Eglise il se forçoit de chanter pour lui faire accroire qu'il étoit un grand Musicien, & se fendoit la bouche depuis une oreille jusqu'à l'autre. Mais quand elle n'y étoit pas il s'y prenoit avec plus de moderation. Cependant il avoit seu si bien faire que personne ne s'étoit aperçu de l'amour qu'il avoit pour elle. Pour se mettre mieux dans l'esprit de Bellecouleur il lui faisoit souvent de petits presens, & lui envoyoit tantôt un paquet d'ail frais, tantôt des pois verds, tantôt un bouquet, tantôt des oignons ou des échalotes ; & quand il voyoit son tems il la regardoit du coin de l'œuil comme un chien qui en veut mordre un autre : Mais elle faisant semblant

blant de n'en rien voir, & bien aise de paroître sauvage, passoit sans s'arrêter. Le Curé donc avec tout son savoir faire n'en pouvant venir à bout, il arriva que se promenant un jour il rencontra Bientevienne avec un Ane chargé, & lui demanda où il alloit. *Je vas à la ville, Monsieur le Curé*, lui répondit-il, *pour quelques affaires, & j'apporte ces choses à Bonaçorci de Ginestret, pour le prier de m'aider de je ne sai quoi qu'il m'a fait demander par une assignation du Parentoire à comparoître par son periculer le Juge de l'édifice.* Dieu te conduise, mon ami, lui dit le Prêtre. Songe au moins à revenir bientôt. Le Curé ne l'eut pas plutôt quitté qu'il resolut d'aller voir Belle couleur. Elle étoit au grenier quand il entra; Mais l'ayant entendu: Soyez le bien venu, Monsieur le Curé, lui dit-elle: Et où allez-vous ainsi trainant vôtre queüe à la chaleur qu'il fait? J'ai trouvé ton mari qui va à la ville, répondit le Curé, & je suis venu avec toi passer quelques heures. Bellecouleur étant dêcendue fit asseoir le Curé, & reprit son petit travail. Veux-tu toujours me faire souffrir, Bellecouleur, lui dit le Curé? Et qu'est-ce que je vous fais, répondit la Belle? N'est-ce pas assez que tu m'empéches de faire avec toi ce que je voudrois, repliqua le Curé? Fi, si reprit Bellecouleur. Les Prêtres font-ils de telles choses? Oui, continua-t-il, & le font mieux que les autres, parce qu'ils ne le font pas si souvent. Laisse-moi faire seulement & bien t'en arrivera. Quel bien pourroit-il m'en arriver, dit-elle? Vous êtes tous avares

comme des Diables. Demande ce que tu voudras, dit alors le Prêtre. Veux-tu des souliers, un Ruban? Que veux-tu? Je ne veux rien de tout cela, dit Bellecouleur: Mais si vous voulez me prêter trente sous que je sai que vous avez, pour retirer mes nipes qui sont en gage, je ferai tout ce que vous voudrez. Je te proteste, dit le Curé, que je ne les ai pas sur moi: Mais je te promets foi de Curé que tu les auras demain au soir. Vous savez tous bien promettre, repartit Bellecouleur: Mais il faut chercher qui tiendra. Vous ne ferez pas de moi comme vous fites de Guillemete que vous renvoyâtes avec un beau rien tout neuf. Si vous ne les avez pas, allez les chercher. Le Prêtre eut beau la prier de lui épargner cette corvée, de lui representer qu'il êtoit prêt, que peut-être au retour il ne le seroit pas, & qu'il pourroit la trouver avec quelqu'un qui traverseroit son bonheur, il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. Voyant donc qu'elle êtoit resolue de ne rien faire qu'à *salvum me fac*, & qu'il vouloit faire *sine custodia*, il lui ofrit son manteau en gage. Voire voire, répondit Bellecouleur. Et que vaut vôtre manteau. Mon manteau, repliqua le Curé, est d'un beau drap de Flandres. Je l'achetai il y a huit jours à la friperie quarante deux sous; & tous ceux qui l'ont vû m'ont assuré que je l'avois eu à fort bon marché. Si ainsi est, dit alors Bellecouleur, donnez-le moi donc. Je m'en vais le mettre dans mon cofre. Le manteau ne fut pas plutôt à couvert, qu'ils passerent dans la grange, & se divertirent à souhait.

A

A peine le Curé étoit il de retour chez lui, qu'il fut faché d'avoir laissé son manteau en gage, & pensa aux moyens de le ravoir. Le lendemain il envoya chez Bellecouleur le fils d'un de ses voisins, pour la prier de lui prêter son mortier de pierre, supposant qu'il attendoit compagnie. Le mortier lui fut d'abord envoyé. Quelques jours aprés Bientevienne étant de retour, le Clerc du Curé arriva chez lui avec le mortier dans le tems précisément que le mari & la femme dînoient. Monsieur le Curé vous renvoye vôtre mortier, Bellecouleur, dit le Clerc en entrant, & vous prie de lui renvoyer son manteau. Bellecouleur fronçant le sourcil à ce mot de manteau, étoit toute prête à répondre, lorsque son mari lui dit d'un air refrogné. D'où vient que tu prens des gages de nôtre Curé? Il me prend envie de te donner d'un moule de gant. Renvoie tout à l'heure ce manteau, & lui donne sans gage tout ce qu'il voudra, quand ce seroit même nôtre âne. Bellecouleur alla querir le manteau en grondant entre les dents, & dit au Clerc en le lui donnant; asseurez de ma part Monsieur le Curé qu'il ne pilera de sa vie à mon mortier. Le Clerc n'ayant point manqué de le lui dire. D'accord, répondit le Curé: Mais dites lui aussi de ma part la premiere fois que vous la verrez, que si elle ne me prête pas son mortier, je ne lui préterai pas mon pilon. Bellecouleur fut long-tems fachée contre le Curé: Mais enfin les vandanges racommoderent tout. Le Curé la dédommagea, & ils furent depuis bons amis,

Digitized by Google

NOUVELLE LXXIII.

Calandrin, le Brun & Bulfamaque cherchent une pierre precieuse : Calandrin croit l'avoir trouvée, & s'en retourne chez lui chargé de pierre. Sa femme le gronde & se fait batre.

IL y avoit depuis peu à Florence un peintre nommé Calandrin, homme de peu de cervelle, & qui étoit presque toujours avec deux autres peintres apellez l'un le Brun, & l'autre Bul-

Bulfamaque, gens fort enjoüez;mais au reste sages & prudens, & qui ne frequentoient Calandrin que pour se divertir de sa simplicité. Il y avoit en même tems un jeune homme nommé Macé del Saggio, le plus agreable, le plus délié, & le plus adroit à tout ce qu'il vouloit faire qu'on ait jamais vû. Macé ayant entendu parler de la simplicité de Calandrin, resolut de le joüer. L'ayant un jour rencontré à l'Eglise Saint Jean, considérant les peintures dont elle avoit été ornée depuis peu, & croyant le lieu propre à son dessein, instruisit son compagnon de ce qu'il avoit envie de faire, & l'amena du côté où Calandrin étoit tout seul. Ne faisant pas semblant de le voir ils commencerent à s'entretenir de la vertu de plusieurs pierres, dont Macé parloit avec autant de confiance que s'il eût été un grand Lapidaire. Calandrin qui prêtoit l'oreille à cela, ayant levé la tête, & voyant que ce n'étoit rien de secret, mais une simple conversation, se joignit à eux. Macé qui n'en fut pas faché continuant à parler, Calandrin lui demanda où l'on trouvoit des pierres si precieuses & de si grande vertu. Elles se trouvent, répondit Macé, dans un certain canton de Basque, où on lie les vignes de saucisses. On a dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent, & l'oison sur le marché. Il y a une montagne de fromage de Parme graté, sur laquelle demeurent des gens qui ne font que des Biscuits & des Macarons, qu'on jette aussitôt en bas; & alors qui plus en attrape plus en a. Et il y en a d'autres qui rotissent

des chapons. Au pied de la montagne coule un petit ruisseau de la meilleure Malvoisie qu'il y eut jamais. Ho le bon pays dit alors Calandrin ! Mais dites-moi, je vous prie, que fait-on de ces chapons rotis ? Les Basques les mangent, répondit Macé. Avez-vous été en ce pays-là, reprit Calandrin ? J'y ai été une fois comme mille, repliqua Macé. Mais je vous prie dit encore Calandrin, est-il loin d'ici ? Il y a plus de mille lieües, repartit Macé, qui disoit tout cela sans rire, & avec tant de sérieux, que Calandrin le crut comme deux & deux font quatre. C'est trop loin pour moi, repliqua-t-il. Autrement je serois ravi d'y faire un voyage avec vous pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces Biscuits & Macarons, & d'en attraper bonne quantité. Mais dites moi, je vous prie, ces pierres que vous dites qui ont tant de vertu ne se trouvent-elles pas en ce bon pays ! Sans doute, repliqua Macé. Il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qui ont la vertu aprés qu'on en a fait des meules, de faire aussi toutes seules la farine. De là vient qu'on dit communément, que les graces viennent de Dieu, & les meules de Montisec, qui est le lieu où on les prend. Ces meules sont en si grande quantité que nous n'en faisons non plus de cas, qu'ils en font des Emeraudes, qui y sont en si grand nombre, qu'on croit qu'il est jour à minuit, tant ces pierres brillent. Qui feroit enchasser ces meules avant que de les percer, & les porteroit au Soudan, en auroit tout ce qu'il voudroit. Il y a une autre

Digitized by Google

autre pierre precieuse que nous apellons Eliotrope, qui rend invisible celui qui la porte, par tout où il n'est pas. Où trouve-t-on cette derniere, dit alors Calandrin ? De quelle grosseur, & de quelle couleur est elle ? On en trouvoit autrefois dans la plaine de Mugnon, répondit Macé. Il y en a de plus ou moins grosses ; mais elles sont presque toutes noiratres. Calandrin se faisant mille felicitez chimeriques s'il pouvoit trouver cette pierre, se retira resolu de la chercher. Mais ne voulant rien faire sans ses amis le Brun & Bulfamaque, il les chercha en diligence pour leur faire part de sa découverte. Aprés avoir longtems cherché, il se souvint enfin qu'ils travailloient à un Monastere où il alla sans craindre la chaleur du midi. Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence si vous voulez m'en croire. Je viens d'apprendre d'un homme digne de foi, qu'il se trouve dans la plaine de Mugnon une pierre qui rend invisible celui qui la porte. Cherchons-là sans retardement. Nous la trouverons ? Je la connois ; & quand nous l'aurons trouvée, nous n'aurons qu'à la mettre à la poche, & nous en aller chez les Banquiers qui comme vous savez ont leurs maisons pleines de Ducats, dont nous pourrons prendre autant qu'il nous plaira sans que personne nous voie. Par ce moyen nous serons riches en peu de tems, & nous n'aurons plus la peine de barboüiller des murailles tout le long du jour comme font les Limaçons. Le Brun & Bulfamaque ne pûrent entendre ses extravagances sans rire : Cependant

dant faisant les surpris ils loüerent la sagesse de Calandrin. Bulfamaque lui demanda comme il nommoit cette pierre? Mais comme il étoit homme de gros entendement & de courte memoire, il en avoit déja oubliée le nom. Le nom n'y fait rien, répondit Calandrin, pourvû que nous ayons la chose. Je la connois, il n'en faut pas davantage. Comment est-elle donc faite, dit le Brun. Il y en a de grosses & de petites, repliqua Calandrin: Mais les unes & les autres sont noiratres. Ainsi pour ne nous pas tromper je serois d'avis que nous amassassions toutes celles que nous trouverons de cette couleur. Cela s'apelle raisonner juste, reprit Bulfamaque: Mais il me semble qu'il faut attendre à demain matin. Le Soleil est chaud, & ses rayons ont blanchi les pierres qui paroissent noires le matin. D'ailleurs nous pourrions rencontrer des gens dans la plaine qui devinant nôtre dessein chercheroient aussi bien que nous, & auroient peut-être plus de bonheur. Ce conseil fut aprouvé, & Calandrin pria ses amis de bien garder un secret qui lui avoit été confié, & leur conta en même tems tout ce qu'on lui avoit dit du pays des Basques, jurant comme un Demon qu'il n'y avoit rien de si vrai. Calandrin fut sur pied dés le petit point du jour, & s'étant rendu à la plaine de Mugnon avec ses amis, ils commencerent à chercher la pierre. Calandrin qui avoit bonne envie de la trouver marchoit le premier, & sautant tantôt deçà, tantôt delà amassoit toutes les pierres noires qu'il trouvoit. Ne sachant plus enfin

fin où les mettre, il prit son manteau par les bouts, & y en mit autant qu'il en pût contenir. Le Brun & Bulfamaque qui le suivoient en amassoient quelqu'une de tems en tems. Calandrin blâmoit leur indolence, & leur disoit qu'un tresor de cette importance meritoit qu'on ne le cherchât pas si mollement. Quand ils virent que Calandrin étoit assez chargé, & qu'il étoit heure de dîner, le Brun demanda à Bulfamaque où étoit Calandrin? Bulfamaque qui le voyoit tout prés de lui regardant de côté & d'autre, répondit qu'il étoit la tout à l'heure: Mais qu'il ne savoit dequoi il étoit devenu. Bon tout à l'heure, reprit le Brun. Il s'en est retourné chez lui, & nous a laissez chercher cette belle pierre. Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de s'être moqué de nous, puisque nous avons été assez sots pour le croire. Calandrin écoutoit cela avec la plus grande joie du monde, & ne doutant point qu'il n'eût trouvé la pierre, resolut de s'en retourner sans leur rien dire. Retournons nous-en aussi dit Bulfamaque. Calandrin est un Faquin de nous avoir si vilainement trompez. Que ne soit-il à portée! Je lui envoyerois volontiers cette pierre aux talons; Et en même tems il la lui jetta aux jambes. Le coup lui fit grand mal: Mais cependant il ne dit mot, & gagna toujours pays. Je ne serai de ma vie sa Dupe dit alors le Brun. J'enrage que ce sot nous ait ainsi fait donner dans le paneau. Pleût à Dieu pouvoir lui donner de cette pierre au travers des reins: Et en disant cela il la lui jette justement à l'endroit qu'il avoit dit.

L'ayant

Digitized by Google

L'ayant ainsi conduit à coups de pierres jusques à la porte de Saint Gal, ils jetterent celles qu'ils avoient amassées, & le laisserent aller. Calandrin se rendit chez lui chargé comme un Herisson sans que personne lui dit mot: Aussi ne rencontra-t-il guere de gens, parce que c'êtoit l'heure de dîner. Sa femme le voyant arriver du haut du degré se mit à gronder malheureusement pour elle, de ce qu'il êtoit si long-tems à venir. Calandrin voyant par là qu'il n'êtoit point invisible, crut que sa femme avoit tout gâté, se déchargea au plus vite de ses pierres, & allant à elle d'un air furieux, il la batit tant qu'il eut de force. Le Brun & Bulfamaque aprés avoir ri quelque tems avec les passans de la folie de Calandrin, le suivirent pas à pas, entendirent qu'il batoit sa femme, & l'apellerent en gens qui ne faisoient qu'arriver. Calandrin tout en eau parut à la fenêtre, & les pria de monter. Qu'est-ceci donc, Calandrin, lui dirent-ils? Avez-vous envie de bâtir que vous ayez fait un si gros amas de pierres? Et puis jettant les yeux sur sa femme qu'ils virent toute échevelée, déchirée, & égratignée. Vous vous êtes donc vengé sur vôtre femme, lui dit le Brun, de la piece que vous nous avez faite? Calandrin n'en pouvant plus de lassitude, & d'avoir porté ses pierres, & d'avoir batu sa femme, êtoit assis dans une chaise, & ne pouvoit se rémuer, ni même répondre, tant il êtoit afligé de la bonne fortune qu'il croyoit avoir perduë. Bulfamaque qui avoit de la peine à se contenir. Vous ne nous attraperez

plus,

Digitized by Google

plus, lui dit-il. Si vous aviez quelque chagrin nous n'en étions pas cause. Vous vous feriez bien passé de nous mener promener toute la matinée dans la plaine de Mugnon pour chercher la pierre precieuse, & de vous en revenir sans nous dire ni bien ni mal. Ne vous fâchez point, mes amis, dit alors Calandrin tout essouflé. La chose n'est pas comme vous croyez. Je croyois avoir trouvé la pierre, & lors que vous demandiez dequoi j'étois devenu, je n'étois qu'à deux pas de vous. Il leur conta d'un bout à l'autre ce qui lui étoit arrivé, sans oublier les coups de pierres qu'ils lui avoient donné. Les Gardes qui veulent voir tout ce qu'on porte ne m'ont pas dit la moindre chose en entrant. Personne ne m'a vû, & personne aussi ne m'a rien dit. Mais étant arrivé ici ma miserable femme m'a vû, & a renversé toutes mes esperances. Maudite engeance que les femmes ! Elles font perdre la vertu à toutes choses. Je pouvois me dire le plus heureux homme de Florence, & je demeure le plus malheureux. Je m'en suis vengé à la bien batre, & je ne sai qui me tient que je ne l'assomme. Pleut à Dieu ne l'eussé-je jamais vûë. Et là dessus s'échaufant tout de nouveau il voulut se jetter encore sur elle ; mais ses amis l'en empécherent. Ils faisoient les surpris, & avoient toutes les peines du monde de s'empécher de rire à gorge déployée. Vous avez plus de tort que vôtre femme, lui dirent-ils ; car puisque vous saviez que les femmes font perdre aux choses leur vertu, pourquoi ne lui avez point donné ordre

de

de ne ſe point produire. Dieu vous a aveugle, ou parce qu'il n'a pas voulu que vous ayez réüſſi, ou pour vous punir de nous avoir voulu tromper. Quand vous avez cru avoir trouvé la pierre, ne deviez-vous pas nous le dire? Enfin aprés bien du vacarme ils le raccommoderent avec ſa femme, & le laiſſerent fort chagrin avec ſa pleine maiſon de pierres.

NOU-

NOUVELLE LXXIV.

Le Prevot de l'Eglise de Fiesole aimant une femme dont il n'étoit pas aimé, crut coucher avec elle, & coucha avec sa servante. Dequoi son Evêque fut têmoin.

IL y avoit autrefois à Fiesole une femme Veuve nommée Madame Picarde, qui n'étant pas trop bien dans ses affaires demeuroit la plupart du tems dans une petite maison qu'el-

Digitized by Google

qu'elle y avoit avec ses deux freres qui se faisoient aimer & estimer. Comme Madame Picarde avoit encore assez de jeunesse, de beauté, & d'agrément, & qu'elle alloit ordinairement faire ses devotions à la grande Eglise, le Prevot en devint si amoureux, qu'il ne trouvoit rien de charmant comme cette femme. Il ne fut pas long-tems sans lui declarer les sentimens qu'il avoit pour elle, & la pria de répondre à son amour. Quoi qu'il fût déja assez agé, il n'en étoit ni plus sage ni moins hautain. Jamais homme ne presuma tant de soi-même, & jamais homme ne fit les choses de si mauvaise grace. En un mot il étoit si mal tourné & si peu accommodant, qu'il ne se faisoit aimer de personne. Madame Picarde entr'autres le haïssoit comme la mort. Comme elle avoit de la vertu & de la sagesse, elle lui répondit, qu'elle se felicitoit de son amitié, & qu'elle lui promettoit volontiers la sienne pourvû qu'il n'eût que des intentions honnétes : Ce qu'elle croyoit sans peine puis qu'il étoit son Pere spirituel, Prétre, & de plus déja sur l'âge, raisons qui lui devoient faire aimer la continence & la chasteté. Qu'à son égard elle avoit à lui dire que n'étant plus d'âge à faire avec bienseance ces petites amourettes : Et que de plus la qualité de veuve l'obligeant à s'éloigner de tout ce qui sentoit la galanterie, elle le prioit de l'excuser si elle ne pouvoit pas l'aimer de la maniere qu'elle voyoit bien qu'il l'entendoit, & que sur ce pied là il lui feroit fort grand plaisir de ne la point aimer non plus. Une pareille réponse

eût

Digitized by Google

eût rebuté tout autre homme que le Prevot, Mais comme il étoit fier & importun, bien loin de se rebuter, il la solicita plusieurs fois par letres & par ambassades, & souvent même de vive voix quand il la voyoit à l'Eglise. La veuve ennuyée de tant d'importunitez, resolut de s'en débarrasser par une piece sanglante, puis qu'il n'étoit pas prenable du côté de l'honnéteté. Elle crut avant toutes choses qu'elle devoit informer ses freres non seulement des poursuites du Prevot; mais aussi du tour qu'elle avoit medité de lui faire. Ses freres ayant approuvé son dessein, elle alla quelques jours aprés à l'Eglise comme elle avoit de coutume. Aussitôt que le Prevot la vit il alla l'aborder, & en fut reçû assez favorablement. S'étant retirez un peu à l'écart, le Prevot lui renouvella sa tres-humble suplication. Il est dificile, Monsieur, dit la veuve en soupirant, qu'un fort qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir, ne se rende à la fin. Vous avez seu si bien faire que vous avez vaincu mà resolution. Je consens d'être toute à vous. Bien obligé, Madame, à vôtre bonté, repliqua le Prevot. Vous avez fait une assez longue resistance, & je n'en ai jamais trouvé qui ayent tenu si long-tems. La question est donc de savoir quand & où nous pourrons nous trouver. Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve. Je n'ai point de mari à craindre: Mais il seroit dificile de nous voir chez nous. La maison est serrée, & de plus j'ai deux jeunes freres qui ont presque toujours compagnie, & qui vont & viennent conti-

nuel-

nuellement. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre; mais elle est si proche de la leur, qu'on entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre quelque bas qu'on puisse parler. Belle affaire, répondit le Prevot. Quitte à ne dire mot. Une nuit est bientôt passée; & dans ces sortes d'occasions la langue n'est pas la partie dont on a le plus de besoin. Nous aurons le tems de songer à nous mettre plus à nôtre aise. Toute la grace que je vous demande à present est, Madame, que des ce soir nous couchions ensemble. Soit, repliqua la Veuve: Mais le secret sur toute chose, Monsieur le Prevot. Vous pouvez y compter, Madame, lui dit-il. J'y ai autant d'interêt que vous. On convint de la maniere & de l'heure que le Prevot iroit au rendez-vous, & chacun se retira.

La Veuve avoit une servante qui n'étoit pas des plus jeunes, mais qui étoit en recompense la plus laide & la plus contrefaite qui fut jamais. On auroit dit que la Nature avoit pris plaisir à faire un monstre de laideur. Elle avoit un nez écrasé, la bouche de travers, les levres grosses, les dents larges & longues comme un vieux cheval, & pour surcroit de decoration noires & fort puantes: Un teint jaune & verd; un peu louche, & toujours autour des yeux autant de cire qu'il en faudroit pour faire une chandelle d'une raisonnable grosseur. Outre cela elle étoit toute déhanchée, & boiteuse du côté droit. Son nom étoit Chute. Quoi qu'elle fût ainsi contrefaite, elle ne laissoit pas d'être assez maligne. Si tu veux me

fai-

faire un plaisir, lui dit la veuve, je te donnerai une chemise, c'est de coucher cette nuit avec un homme, & que tu lui fasses grand chere dans mon lit. Pour une chemise, Madame, & pour avoir le plaisir de vous obliger, je coucherois avec vingt hommes, répondit Chute. Fort bien, reprit la Belle; mais il ne faut dire mot de peur que mes freres ne t'entendent. La nuit étant venue, & le Prevot entré tout doucement & sans chandelle dans la chambre de la veuve, pendant que les freres faisoient grand bruit dans la leur, se met au lit comme il avoit été convenu. Chute à qui sa Maîtresse avoit bien fait sa leçon le vint trouver incontinent. Le Prevot s'en donna au cœur joie, & crut de bonne foi gouter des plaisirs qu'il avoit long-tems desirez. La veuve ayant fait son personnage, c'étoit aux freres à faire le leur. Etant donc partis pour aller chez l'Evêque, ils le rencontrerent en chemin qui venoit passer la soirée avec eux, & boire quelques verres de leur vin frais. Ils revinrent donc ensemble, & ayant fait mettre une table dans une petite cour bien illuminée de flambeaux, ils burent & causerent jusques assez avant dans la nuit. Le Prélat étant prêt à se retirer, l'aîné des freres lui dit; puisque vous nous avez fait l'honneur, Monseigneur, de nous venir voir ce soir, vous ne vous en irez pas s'il vous plaît sans avoir vû une chose que nous avons à vous montrer. Sur cela le frere prit un flambeau & mena l'Evêque & sa suite à la chambre de sa sœur, dont le Prevot occupoit le lit avec

la servante, avec laquelle il avoit déja fait plusieurs courses. Le bon homme qui se reposoit dans le sommeil de la fatigue qu'il avoit eüe, & qui nonobstant la chaleur tenoit son singe entre les bras, s'étant réveillé aussitôt que les rideaux furent levez, & que la lueur de la lumiere eut frapé ses yeux, se trouva bien surpris de voir l'Evéque, & tant de gens autour de lui. De honte & de peur il se mit la tête dans le lit. L'Evéque lui dit mille choses, & lui fit remarquer avec qui il avoit couché. Il vit alors qu'il avoit été pris pour Dupe, & qu'il s'étoit commis, & en eut un chagrin extréme. Le Prélat le fit habiller, & le renvoya chez lui sous bonne garde, où on lui fit faire penitence du peché qu'il avoit commis. L'Evéque ayant voulu savoir comment la chose s'étoit passée, les deux freres lui conterent tout. Les freres & la veuve furent fort loüez de n'avoir pas voulu tremper leurs mains dans le sang d'un Prétre, & de l'avoir traité comme il meritoit. L'Evéque lui fit pleurer sa faute quarante jours; mais l'Amour & le Dédain le firent pleurer plus de quatre vingts. Il n'osoit sortir de sa maison sans que les enfans ne le montrassent au doigt, & ne criassent, venez voir celui qui a couché avec Chute. Ainsi la veuve se débarrassa des importunitez du Prevot, & Chute gagna une chemise toute neuve, & eut une bonne nuit qu'elle n'avoit jamais eüe.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXV.

Trois Gaillards filoutent un Juge de Florence, & lui font tomber ses Haut-de-chausses dans le tems qu'il étoit au siege.

VOus savez qu'il nous vient souvent à Florence des Podestats de la Marche d'Ancone, c'est-à-dire des gens sans cœur, avares, & miserables, qui meinent avec eux des oficiers qui semblent plutôt avoir été tirez de la

 charue,

Digitized by Google

charue, qu'élevez à l'étude des Loix. Il y en eut un autrefois qui entr'autres personnes de sa suite avoit un Jurisconsulte nommé Nicolas de Saint Lepide, qui avoit plus l'air de Chaudronnier que de Juge. Il fut cependant deputé pour les affaires criminelles. Et comme il arrive souvent qu'on va au Palais quoiqu'on n'ait point de procez, Macé del Saggio y fut un matin chercher un de ses amis, & ayant jetté les yeux sur Messire Nicolas, il le trouva fort singulier aprés l'avoir examiné depuis le pied jusqu'à la téte. Il avoit un chapeau gris tout enfumé, une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, & plusieurs autres choses bizarres, & indecentes à un Magistrat: Mais ce qu'il avoit de plus crotesque que tout cela, étoit des Haut-de-chausses qu'il portoit au dessous des Hauches, & des habits si étroits qu'ils étoient tout ouverts par devant. Un Juge ainsi fait fit oublier à Macé ce qu'il cherchoit. Il a la trouver incontinent deux de ses camarades dont l'un se nommoit Ribi & l'autre Matthias, gens d'un esprit aussi guoguenard que lui, & les amena au Palais pour leur faire voir, disoit-il, le Juge le plus risible qu'ils eussent jamais vû. La figure de cet homme avec des habits si extraordinaires pensa les faire mourir de rire aussitôt qu'ils l'aperçurent de loin; mais rien ne les divertit plus que ses Haut de-chausses. S'étant approchez du siege ils remarquerent qu'on pouvoit aller par dessous jusqu'au lieu où Monsieur le Juge étoit, que la planche sur laquelle il avoit les pieds étoit rom-

rompue, & qu'on pouvoit fort à l'aise passer le bras au travers, ils resolurent de lui enlever ses Haut-de-chausses. Aprés qu'ils furent convenus de la maniere, & qu'ils eurent arrêté le personnage que chacun devoit faire, ils remirent la chose au lendemain ne trouvant pas qu'il y eût assez de monde dans l'auditoire. Etant donc revenus le lendemain, & voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils la souhaitoient, Macé & Ribi s'approcherent du Juge, & le prirent à la robe de chacun leur côté. Justice, Monsieur, justice, s'écria Macé Ce voleur que vous voyez auprés de vous m'a dérobé une paire de souliers que je vous prie de me faire rendre avant qu'il s'échape. Il nie le fait: Mais il n'y a pas un mois que je le surpris à les faire ressemeler. Ribi le tirant de l'autre côté crioit de toute sa force, ne le croyez point, Monsieur, c'est un fourbe qui veut se tirer d'affaires par une calomnie. Il a seu que je venois me plaindre d'une valise qu'il m'a filoutée, & pour se justifier de ce crime, ou tâcher du moins de faire illusion, il s'avise de m'accuser de lui avoir volé des souliers. J'ai des témoins, Monsieur, de ce que j'avance, & lui n'en a point. Je suis prét de vous donner toutes les preuves que vous jugerez necessaires. Macé faisoit un bruit horrible, & Ribi n'en faisoit pas moins. Pendant que le Juge étoit de bout pour mieux les entendre, Matthias voyant l'assemblée attentive au dénoüement de ce Démelé, passe par dessous sans être remarqué de personne, se glisse sous les pieds du Juge, passe le

Digitized by Google

bras au travers de la fente, prend ses Haut-de-chausses par un bout, & les tira si fort qu'elles suivirent incontinent. Le Juge sentant cela, & ne sachant ce que c'étoit, voulut tirer sa robe pour s'en couvrir & pour s'asseoir : Mais Macé & Ribi qui le tenoient l'un d'un côté, l'autre de l'autre, crioient tant qu'ils pouvoient : C'est bien vilain, Monsieur, de ne vouloir pas non seulement rendre justice ; mais même entendre les gens. La coutume de ce pays n'est pas d'écrire pour de petites afaires de cette nature. Ils le retinrent si longtems que tout le monde s'étant apperçû qu'on lui avoit tiré ses Haut-de-chausses sur les talons, chacun éclata de rire. Matthias se retira, Macé & Ribi disparurent en se plaignant beaucoup de Monsieur le Juge. Aprés que le grand bruit fut cessé, & que le Juge fut un peu revenu de sa surprise, il remit ses Haut-de-chausses, demanda dequoi étoient devenus les deux voleurs, & commença à jurer qu'il sauroit si les Florentins avoient de coutume de tirer ainsi les Haut-de-chausses des Juges, quand ils étoient au siege. Le Podestat apprenant l'aventure en fit grand bruit : Mais il se radoucit aprés que ses amis lui eurent representé, qu'on n'avoit fait cela, que parce qu'on étoit persuadé qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens pour Juges, il n'avoit voulu que des sots ausquels il donnoit peu de chose. Comme il n'y avoit rien de glorieux pour lui, il prit le parti de se taire.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXVI.

Le Brun & Bulfamaque dérobent un cochon à Calandrin, & lui ayant fait accroire qu'il s'étoit dérobé soi-même, lui escroquent deux paires de chapons pour ne le pas dire à sa femme.

Comme il a déja été parlé de Calandrin & de ses deux amis le Brun & Bulfamaque, il n'est pas necessaire de repeter ici le caractere de ces trois hommes. Il sufira de dire

Digitized by Google

que Calandrin avoit prés de Florence une maison de campagne dont il tiroit entr'autres choses un cochon gras tous les ans. Sa femme & lui avoient de coutume d'aller à cette maison vers le mois de Decembre pour y faire tuer leur cochon. La femme s'étant trouvée malade, le mari fut contraint d'y aller seul. Le Brun & Bulfamaque l'ayant sçu, allerent voir un Prêtre de leurs amis qui demeuroit dans le voisinage. Ils apprirent le jour qu'ils arriverent que Calandrin avoit fait tuer son pourceau. Ils allerent voir leur ami accompagnez de Monsieur le Curé, & en furent assez bien reçûs. Il leur fit voir son cochon qu'ils trouverent fort beau & fort gras, & loüerent son œconomie qu'il loüoit assez lui-même. Calandrin leur ayant dit qu'il vouloit le saler pour le ménage. Vous feriez bien mieux lui dit le Brun, de le vendre. Nous nous divertirions de ce qui vous en reviendroit, & vous diriez à vôtre femme, qu'il vous avoit été dérobé. Elle n'en croiroit rien, répondit Calandrin, & feroit un bruit de Diable. D'ailleurs je n'en veux rien faire. Ils eurent beau lui prêcher, il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose. Il voulut les retenir à souper; Mais il le fit de si mauvaise grace & si froidement, qu'ils se retirerent. En s'en allant le Brun demanda à Bulfamaque & au Curé, s'ils seroient gens à dérober le cochon de ce sot si cela se pouvoit faire? Ils répondirent qu'ils s'en feroient un plaisir s'il y avoit moyen. Nous le trouverons aisément, repliqua le Brun, s'il le laisse où nous l'avons vû. Calandrin

drin est un avare à gages qui boit volontiers quand il ne lui en coute rien. Retournons sur nos pas & le menons au cabaret. Il faut que Monsieur le Curé paye ; nous nous en accommoderons ; & vous verrez que Calandrin s'en donnera jusqu'aux gardes. Vous verrez ensuite ce qui en arrivera. Ils retournent donc prendre Calandrin ; & s'en vont tous ensemble au cabarat, où le Curé disoit qu'il vouloit les regaler d'un vin exquis. Calandrin en prit autant qu'il en put porter, se retira chez lui en chancelant, & se coucha sans songer à fermer sa porte. Les autres qui s'étoient ménagez allerent souper chez le Curé, & retournerent incontinent aprés chez Calandrin avec quelques outils pour ouvrir sa porte. Ils n'en eurent pas besoin ; car l'ayant trouvée ouverte il entrerent de plein pied, & prirent le cochon qu'ils emporterent chez le Curé. Calandrin s'étant levé de bon matin, & vid sa porte ouverte, & ne trouvant point son cochon fut dans une afliction extréme. Aprés s'être informé des uns & des autres s'ils ne savoient point qui lui avoit dérobé son cochon, & n'en apprenant point de nouvelles, il se mit à crier comme un veau. Le Brun & Bulfamaque ne furent pas plutôt levez qu'ils allerent voir Calandrin. Ils le trouverent dans la derniere consternation On m'a volé mon cochon, mes amis, leur dit-il, en les abordant les larmes aux yeux. Bon, nôtre ami, lui dit le Brun à l'oreille : Vous commencez à être sage. Dites toujours de même. Je le dis tout de bon, repliqua Calan-

Digitized by Google

Calandrin, & il n'y à rien de si vrai. Fort bien, répondit le Brun : Continuez & criez bien fort pour faire accroire qu'on vous l'a éfectivement dérobé. Cela est vrai aussi, reprit Calandrin, en jurant comme un demon, & criant comme un aveugle qui auroit perdu son bâton. C'est l'entendre, ajouta le Brun, & il faut le croire ou crever. J'enrage, dit alors Calandrin. Vous vous imaginez que je fais le fin. Je veux qu'on me pende tout à l'heure s'il n'est pas vrai à la lettre que mon cochon m'ait été dérobé. Voulez-vous pour vous le faire croire que je me donne à trente mille charetées de Diables ? Quels contes, repliqua le Brun ? Nous le vîmes hier & vous voudriez, je croi, nous faire accroire qu'il s'est envolé. On me l'a pourtant pris, continua Calandrin. Certes j'en suis surpris, dit alors le Brun d'un air serieux. Le pis est, poursuivit Calandrin, que je ne sai comment retourner chez moi. Ma femme ne le croira jamais, & fera un bruit horrible. Voilà une grande méchanteté, reprit le Brun : Mais comme je vous conseillai hier de faire ce que vous faites aujourd'hui, il ne seroit pas honnête que vous joüassiez en même tems vôtre femme & nous. Vous me feriez blasphemer Dieu & tous les Saints du Paradis, repliqua Calandrin. Mon cochon m'a été dérobé. Voilà tout ce que je puis vous dire. Cela étant, répondit le Brun, il faut tâcher de le retrouver s'il est possible. C'est là la dificulté, dit Calandrin. Et comment faire ? Vous devez compter, interrompit Bultamaque, que les Indiens

ne

Digitized by Google

ne sont pas venus cette nuit vous dérober vôtre cochon. C'est un coup de quelque voisin. Si vous pouviez les assembler je sais faire un charme avec du pain & du fromage par le moyen duquel nous saurons d'abord qui a pris le cochon. Voire voire, dit alors le Brun. Du pain & du fromage. Le voleur sentira le coup, & ne s'y trouvera pas. Que voulez-vous donc faire, répondit Bulfamaque ? Il faut avoir, repliqua le Brun, des pilules de Gingembre & de la Verdée (*c'est un certain vin blanc*) à leur faire boire. On les invitera : Ils viendront sans songer à rien, & on pourra charmer les pilules aussi bien que le pain & le fromage. Je ferai cela pour vous rendre service, & si vous voulez me donner de l'argent, je m'en vais acheter le tout à Florence. Calandrin lui donna le peu d'argent qu'il avoit sur lui, le priant de faire diligence, disant qu'il croiroit être à demi consolé s'il savoit qui lui à fait le coup. Le Brun arrivé à Florence s'en va chez un Apotiquaire de ses amis, achete une livre de pilules de Gingembre, en fait faire deux d'ordure de chien paitries avec de l'Aloes, & les fit toutes couvrir de sucre. Pour ne pas confondre les deux dernieres il leur fit faire une petite marque, & aprés avoir acheté un bon gros Flacon de *Vernace*, il revint trouver ses gens. Comme il étoit féte le lendemain il fut dit que Calandrin feroit inviter tous ceux qu'il soupçonnoit, pendant que ses deux amis feroient le charme des pilules. Les invitez s'étant assemblez de bon matin devant l'Eglise

avec

avec assez bon nombre d'autres gens tant de Florence qui s'étoient venus promener, que des environs, le Brun & Bulfamaque parurent avec leurs pilules & le Flacon de Vernace, & firent mettre tout le monde en rond. Le Brun qui devroit étre l'Orateur & le Magicien commença par dire à l'assemblée, que Calandrin ayant perdu un cochon gras, & désirant de savoir qui le lui avoit dérobé, ils étoient invitez à manger chacun de ces pilules, & à boire de ce vin; Et qu'on devoit être asseuré que celui qui auroit dérobé le cochon cracheroit sa pilule, & la trouveroit plus amere que fiel. Que si celui qui l'avoit pris vouloit sans s'exposer à la honte publique l'avoüer en particulier à Monsieur le Curé, on en demeureroit là: Mais qu'au reste ceux qui n'étoient point coupables mangeroient & boiroient par delice de ce qui leur seroit donné. Chacun ayant declaré qu'il étoit prêt à boire & à manger, & tout le monde étant en ordre, Calandrin aussi bien que les autres, il commença par l'un des bouts & donna à chacun sa pilule: Mais quand il fut à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avoit fait faire pour lui. Il la macha pendant quelque tems, mais enfin sentant une puanteur & une amertume horrible, il fut contraint de la cracher. Comme chacun se regardoit pour voir qui cracheroit sa pilule, le Brun n'avoit pas encore achevé de tout donner qu'il entendit qu'on disoit derriere lui, que Calandrin avoit craché la sienne. S'étant dé-

Digitized by Google

dêtourné, & l'ayant effectivement vû cracher: Peut-être quelque chose la fait cracher, dit-il tout haut. Il faut lui en donner une autre, & lui donna la seconde. Calandrin trouva celle-ci encore plus detestable que l'autre. Il fit un effort pour ne pas la cracher: Mais enfin aprés l'avoir long tems balotée, il lui fut impossible de l'avaler: Les larmes lui vinrent aux yeux, & il fut contraint de la jetter. Cependant Bulfamaque qui donnoit à boire à la compagnie, le Brun qui achevoit de distribuer les pilules, & la compagnie qui beuvoit, voyant cela s'écrierent tout d'une voix que Calandrin s'étoit dêrobé soi-même. Il y en eut même qui lui dirent des duretez. Aprés que tout le monde se fut retiré, le *Brun* & Bulfamaque commencerent à le dauber. Je l'avois bien cru, lui dit l'un, que vous étiez vôtre voleur. On m'a dit, reprit l'autre, que vous avez une courtisane dans ce voisinage. N'est-ce point à elle à qui vous avez donné le cochon. Vous êtes un peu moqueur de vôtre mêtier, têmoin la plaine de Mugnon où vous nous menâtes chercher les pierres. Aprés nous avoir bien promenez, vous nous quittâtes là, & voulûtes nous faire accroire que vous aviez trouvé la pierre qui rend invisible. Vous avez aussi voulu nous persuader en jurant qu'on vous avoit dêrobé vôtre cochon: Mais avec vôtre permission nous ne serons plus vos Dupes. Ainsi comme nous avons pris beaucoup de peine à faire le charme nous prêtendons que vous nous donniez deux pai-
res

paires de chapons, finon ne trouvez pas mauvais que nous informions vôtre femme de tout. Calandrin eut beau jurer, que le charme étoit un fot, & qu'il ne s'étoit point dérobé fon cochon, il aima mieux donner encore les chapons que de s'expofer aux crieries de fa femme.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXVII.

Une veuve aimé d'un Etudiant, & amoureuse d'un autre homme, fit attendre le premier sur la neige toute une nuit d'hiver. Il trouva moyen de s'en venger, & lui fit passer un jour de Juillet exposée aux mouches, aux Taons, & au soleil.

IL y avoit autrefois à Florence une jeune veuve nommée Helene, de naissance noble,

Digitized by Google

ble, & également bien partagée pour la beauté, & pour le bien. Elle aimoit beaucoup l'indépendance, & comme elle avoit un Amant qui la consoloit dans son veuvage, elle ne songeoit point à se remarier. Un jeune Gentilhomme Florentin nommé Regnier qui avoit long-tems étudié à Paris revint alors à Florence, où il se faisoit fort estimer: Mais comme il arrive souvent que l'amour attaque les plus sages, Regnier s'étant trouvé à une fête où la veuve étoit en habit noir, comme nos veuves ont de coutume de se mettre, elle lui parut la plus charmante personne qu'il eût jamais vûe, & la plus capable de contenter un honnête homme. Il la regardoit de tems en tems, & se disant continuellement à soi-même, que les choses de grand prix coutent beaucoup à aquerir, il resolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire, pour s'en faire aimer, & pour en avoir des faveurs. La Belle qui ne tenoit pas toujours ses yeux attachez à la terre, & qui les promenoit sous chape tantôt sur l'un tantôt sur l'autre, rencontrant ceux de Regnier, ne manqua pas d'abord de démêler ce qui se passoit dans son cœur, & crut avoir pris un pigeonneau. La Belle soit qu'elle crût que le nombre de soupirans releveroit ses charmes, & la feroit valoir auprés même de celui à qui elle avoit donné son cœur; ou qu'elle fût bien aise de conserver Regnier, le regardoit de tems en tems d'une maniere à lui faire connoître qu'elle s'appercevoir avec plaisir de sa passion naissante. Regnier renonçant donc à la philosophie pour ne

Digitized by Google

ne s'occuper que de son amour aprit où lo-geoit la veuve, & crut lui faire bien sa cour en passant & repassant devant sa maison sous differens prétextes, dont la Belle se faisoit honneur selon l'ordinaire des coquettes. Le Cavalier trouva moyen de faire connoissance avec sa servante, il lui fit confidence de son amour, & la pria de le servir avec promesse de reconnoître ses bons ofices en galant homme.. La servante lui promit tout, & en parla à sa Maîtresse des le jour même. La Belle se moqua de Regnier. Les habiles gens, disoit-elle, font des sotises comme les autres. Il ne se sert pas trop bien du bon sens qu'il a apporté de Paris. Il faut un peu le déniaiser. Tu lui diras donc s'il te parle encore, que je suis sensible à l'amour qu'il a pour moi: Mais que j'aime l'honneur, & que je veux aller avec les honnêtes femmes la tête levée: & s'il est aussi sage qu'il en a la reputation, il m'en aimera davantage. Une réponse si favorable lui donna une joie extréme. Il redoubla les suplications, écrivit des lettres les plus galantes du monde, & fit des presens. Tout cela fut bien reçû: Mais avec des réponses fort generales. Aprés l'avoir long-tems mené de cette maniere, elle en fit confidence à son Amant qui s'en allarma. La Belle pour lui faire connoître qu'il la soupçonnoit injustement, fit dire à Regnier, que n'ayant pû faire rien pour lui depuis qu'il l'avoit fait asseurer de son amour, elle esperoit qu'aux prochaines fêtes de Noël elle pourroit se trouver avec lui; & qu'ainsi s'il vouloit se rendre dans

sa cour la nuit d'aprés Noël, elle l'iroit trouver le plutôt qu'il lui seroit possible. L'Etudiant fut le plus content du monde, & ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. La servante le reçut, & l'enferma dans une petite cour exposée à toutes les injures de la saison. La Belle avoit fait venir son Amant, & aprés avoir soupé avec lui & s'être donnez ensemble tous les divertissemens dont ils pûrent s'aviser, elle lui dit que pour le détromper de l'ombrage, qu'il avoit pris mal à propos, elle vouloit le rendre têmoin de la piece qu'elle avoit dessein de faire à son prêtendu Rival. Elle lui apprit en même tems qu'il êtoit enfermé dans la cour, où elle prêtendoit lui faire passer la nuit pour refroidir un peu sa passion. La saison êtoit rude & la neige fort épaisse : De sorte que Regnier n'eut pas demeuré une heure dans la cour, qu'il se sentit tout gelê : Mais l'esperance qu'il avoit de se recompenser de ses souffrances lui fit suporter le froid avec patience. Aprés qu'on l'eut laissé long-tems morfondre, la veuve mena son Amant à une fenétre d'où ils pouvoient voir Regnier au clair de la Lune sans en être vûs, & lui fit dire en même tems par sa servante, qu'elle êtoit bien fachée de le faire attendre dans un lieu si exposé : Mais que son frere êtoit venu souper chez elle, qu'il y êtoit encore, & qu'aussitôt qu'il seroit parti, elle ne manqueroit pas de venir à lui ; le priant au reste de ne pas s'impatienter. Regnier qui prit cela pour argent comptant la pria de dire à Madame de ne point s'inquieter ;
qu'il

Digitized by Google

qu'il attendroit son tems, & qu'il la suplioit seulement de venir le plutôt qu'elle pourroit. Le Galant qui entendit fort bien tout cela, en eut une joie extréme, bien persuadé qu'il étoit, que si sa Maîtresse aimoit Regnier, elle ne se resoudroit jamais a le faire géler de cette maniere. La servante de retour se couche. Autant en firent les Amans. Cependant le pauvre Regnier qui se morfondoit trouvoit le tems bien long. Il se promenoit pour se réchaufer, pestoit contre le frere de la veuve, maudissoit la rigueur de la saison, & croyoit que tout ce qu'il entendoit fut la belle qui venoit le relever de sentinelle. Minuit étant sonné la Belle dit à son Amant. Que dites vous de nôtre Etudiant ? Ne trouvez-vous pas que l'amour qu'il a pour moi est pour le moins aussi recommandable que sa sagesse ? Le froid qu'il soufre à present éteindra sans doute le feu que mes paroles allumerent, l'autre jour dans son cœur. Il s'éteindroit à moins, Madame, repliqua le Galant. Je connois par là que vous m'aimez de la bonne sorte, aussi veux-je toujours vous aimer de méme. Ces douceurs reciproques ayant attiré de nouveaux embrassemens, on voulut encore regaler ses yeux de la soufrance de Regnier. Ils se levent donc, retournent à la fenétre, & voient le malheureux dançant sur la neige au cliquetis de ses dents qui lui servoient de violon. S'étant un peu retirez; ne trouvez-vous pas, dit la Belle, que je sai bien faire dancer les gens sans Musete : Parfaitement bien, répondit le Galant en souriant. Décendons en bas, reprit

la veuve, afin qu'il ne manque rien à la Comedie, Je lui parlerai, & nous verrons ce qu'il dira. Arrivez sans bruit à la porte qui entroit dans la cour, elle l'apella d'une voix basse. Regnier s'entendant apeller crut que c'étoit la fin de sa soufrance, s'aproche, & connoissant la Belle à la voix. Ouvrez, Madame, je vous en suplie. Je suis mort de froid. Je ne saurois croire, répondit la veuve en se moquant, qu'un Amant aussi échaufé que vous m'avez paru l'être, soit si sensible au froid. La saison n'est pas si rigoureuse que vous croyez. Il tombe de la neige il est vrai: Mais il en tombe encore plus à Paris. Je ne puis si tôt vous ouvrir: Mon frere est encore ici. Il n'y sera pas long-tems: Vous attendrez le moins que je pourrai. J'ai dérobé ce petit moment pour venir vous consoler, & vous prier d'avoir patience. Que je sois au moins à couvert, Madame. J'attendrai alors tant qu'il vous plaira, repliqua Regnier: Car la neige qui tombe m'accable. Il me seroit impossible de vous ouvrir, Monsieur, ajouta la veuve. Cette porte fait un bruit horrible. Je m'en vais congedier mon frere, & je reviens incontinent vous ouvrir. Que ce soit donc au plutôt, je vous en conjure au nom de Dieu, répondit le patient. Grand feu je vous en suplie. J'ai besoin de me rechaufer: Car je suis si froid que je ne me sens pas. Il n'y a qu'un moment, dit la Belle, que vous m'avez fait dire que vous brûliez d'amour pour moi, & vous venez me dire à present que vous êtes gélé. Le chaud & le froid peuvent-ils subsister

fifter en un même sujet ? Je suis à vous : Faites les choses de bon cœur & de bonne grace. L'Amant qui entendoit tout cela avoit de la peine à s'empêcher de rire ; & de retour au lit avec la Belle, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnez & reçûs, & à plaisanter aux dépens du malheureux. Le pauvre Diable n'entendant personne venir à son secours eut loisir de claquer des dents, & de se tenir comme une Cigogne tantot sur un pied, tantot sur l'autre, maudissant la rigueur du tems, la malice de la veuve, la longueur de la nuit, & sa propre simplicité. Ne doutant plus alors d'avoir été joüé, il voulut ouvrir la porte, ou tâcher de sortir par quelque endroit : Mais tout cela lui fut inutile ; Il falut aller jusqu'au bout. Le jour commençant à paroître, la servante instruite par sa Maîtresse vint faire de grandes excuses à Regnier aux dépens du frere de la veuve, & l'asseurer qu'il auroit une autrefois le plaisir qu'on n'avoit pû lui donner. Regnier qui n'étoit pas homme à être dupé deux fois, sachant que les menaces sont autant d'armes pour la personne menacée, eut la force de se contenir, & se contenta de répondre d'une voix cassée, qu'il n'avoit eu de sa vie une plus cruelle nuit : Mais que comme il étoit persuadé qu'il n'y avoit point de la faute de sa Maîtresse, il s'en consoloit dans l'esperance qu'elle lui tiendroit compte de ce qu'il avoit fait pour elle. Cependant il en pensa perdre la vie. Le froid l'avoit si bien saisi, que les Medecins eurent toutes les peines du monde à rétablir les nerfs

Digitized by Google

que le froid avoit fait retirer. Sa jeuneſſe, ſon bon temperament, & les ſoins de ſes Medecins le tirerent enfin d'afaires : Et il ne fut pas plutôt ſur pied, qu'il fit à l'ordinaire le paſſionné pour la veuve qu'il haïſſoit autant qu'il l'avoit aimée autrefois.

Le tems fournit à Regnier une belle occaſion de ſe venger. L'Amant de Madame Helene naturellement inconſtant, où ennuyé d'une ſi longue galantiere, ſe dégouta tout à fait de cette Belle, & prit parti ailleurs. Ce changement penſa la deſeſperer. La ſervante ne ſachant que faire pour conſoler ſa Maîtreſſe, & ayant tous les jours occaſion de voir Regnier, elle ſe mit dans l'eſprit qu'un homme de lettres comme lui devoit avoir le ſecret de faire aimer, & crut qu'elle pourroit par ſon moyen faire revenir le Galant de Madame Helene. Elle avoit entendu dire que cela ſe pouvoit faire par Necromancie, & elle ne doutoit pas que Regnier qui étoit en reputation de ſavoir tout, ne ſeût auſſi cette ſcience. Elle dit ſa penſée à Madame Helene, qui ſans conſidérer que ſi Regnier avoit eu le ſecret de faire aimer, il s'en ſeroit ſervi pour lui-même, donna dans la viſion de ſa ſervante qu'elle chargea de parler à Regnier. La ſervante fit ſon ambaſſade qui fut reçuë avec plaiſir. Elle eut ordre de dire à ſa Maîtreſſe de ne s'inquieter point, & de l'aſſeurer, que quand ſon Amant ſeroit dans le fond des Indes on le feroit revenir lui demander pardon de ſon changement. Mais que pour la maniere de faire la choſe, on l'en inſtruiroit

lors

lors qu'elle le jugeroit à propos. Sur cette asseurance la Belle fit savoir à Regnier qu'ils pourroient se voir un tel jour à Sainte Luce del Prato ; & s'y étant rendus, elle sans se souvenir qu'elle l'avoit conduit sur le bord du tombeau, lui dit nettement son état, & le pria de a secourir. Il est vrai, Madame, répondit Regnier, que la Nicromancie est une des sciences que j'ai appris à Paris. J'en sai même le fin : Mais comme il y a du pêché j'avois resolu de ne m'en servir jamais. Mais puis je vous refuser quelque chose ? Cependant je dois vous dire que vous me demandez tout ce que l'art a de plus dificile. Il faut que la personne qui veut faire revenir ce qu'elle aime, agisse elle-même, & qu'elle n'ait point de peur : Car tout se fait la nuit en pleine campagne & sans compagnie. Pouvez-vous bien faire tout cela ? La Belle plus amoureuse que sage répondit qu'elle le feroit de reste, pourvû qu'il voulût lui en apprendre la maniere. Regnier lui dit qu'il feroit une image d'êtain au nom de l'homme qu'elle aimoit : Qu'au sécours de la Lune & à l'heure du premier somme, il faudroit qu'elle se baignât toute nuë avec cette image, dans une éau courante ; & cela toute seule, & sept fois consecutives : Qu'aprés cela elle monteroit ainsi nuë sur un arbre ou sur une maison, où elle diroit sept fois les paroles qu'il lui donneroit par écrit. Qu'aprés les avoir dites, deux Demoiselles d'une beauté singuliere se presenteroient à elle, & lui demanderoient le plus honnétement du monde ce qu'elle

desiroit : Ce qu'elle leur diroit par ordre, prenant garde sur tout à ne pas nommer une chose pour l'autre. Et qu'enfin elle n'auroit qu'à décendre, reprendre ses habits, & s'en retourner chez elle; persuadée qu'avant que le jour vint elle reverroit son Amant lui demandant pardon de sa faute, & protestant de l'aimer êternellement. Comme on a toujours beaucoup de penchant à croire ce qu'on desire, la veuve donna dans le paneau tout de grand, & crut dêja tenir son Amant. Je ferai volontiers tout cela, repliqua-t-elle, & tout se rencontre le mieux du monde. J'ai une metairie dans la valée d'Arne assez proche de la riviere. Nous sommes au mois de Juillet où le bain est agreable; & il y a prés de la riviere une vieille tour inhabitée, & fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle à roulons que les Bergers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Regnier qui savoit fort bien la metairie & la tour, répondit qu'il ne savoit point tout cela : Mais qu'étant comme elle le disoit, les choses ne pouvoient pas être mieux disposées. Regnier ravi de trouver l'occasion de se venger fit faire l'image, & la lui envoya avec une longue fable de sa façon pour lui servir d'oraison, & lui fit dire de faire ce qu'elle savoit la nuit suivante sans manquer. Il partit en même tems avec son valet pour aller voir un de ses amis qui ne demeuroit pas loin de la vieille tour. La Belle de son côté se rendit à sa metairie sans autre compagnie que sa servante. La nuit étant venuë elle fit coucher sa servante, fit semblant de se

Digitized by Google

coucher elle-même, & à l'heure marquée elle sort tout doucement & s'en va à la riviere d'Arne le plus prés de la tour qu'il lui fut possible. Ne voyant ni n'entendant personne, elle se deshabille; cache ses habits dans une broussaille, se baigne sept fois avec l'image en question, & s'en va sur la tour. Regnier qui s'étoit caché tout auprés avec son valet, vit tous les mouvemens de la Belle au travers des saules: Elle passa même à deux pas de lui en venant à la tour. La blancheur de son corps qui éfacoit l'obscurité de la nuit; ses tetons faits au tour par maniere de dire, & toutes ses autres parties qu'il eut tout loisir de considérer, lui causerent de terribles tentations, lors qu'il se representa que tout cela alloit bientôt changer, il se sentit de la compassion. L'amour lui conseilla de sortir de son embuscade, & de se regaler de tant de beautez qui alloient disparoître, & peu s'en falut que son ressentiment ne cedât à la passion que la vûe avoit rallumée: Mais considérant par un effort de raison combien la piece qu'elle lui avoit faite étoit sanglante, le dépit chassa la compassion & l'amour, & le mit en état de poursuivre sa vengeance. Aussitôt que la Belle fut sur la tour elle commença par reciter les paroles de l'écrit: Mais Regnier s'étant approché sans bruit ôta tout doucement l'échelle. La veuve ayant fait sept fois son oraison attendoit les deux Demoiselles, & les attendit si long-tems, qu'elle vit paroître le jour, & sentit plus de froid qu'elle n'auroit voulu. Elle commença dés lors à s'apercevoir que Re-

gnier

gnier avoit voulu se venger. Cependant elle se consoloit en quelque maniere en ce qu'elle soufriroit moins de froid, & moins longtems qu'elle ne l'avoit fait soufrir. Elle commençoit déja à l'accuser de mal habileté, lors que voulant décendre, elle trouva qu'on avoit ôté l'échelle. Jamais consternation ne fut pareille à la sienne. Le cœur lui manqua. Elle tomba évanoüie, & ne revint que pour pleurer & pour faire des lamentations capables d'amollir un cœur qui n'auroit pas été possedé d'un ressentiment implacable. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Regnier, & se repentit de l'avoir ofensé: Mais plus encore de s'être fiée en lui. Elle chercha quelqu'autre endroit pour décendre, & n'en trouvant point, elle recommança ses doleances. Malheureuse que je suis, disoit-elle! Que diront mes freres, mes parens, & mes voisins? Que dira tout Florence quand on saura que j'ai été trouvée nuë sur cette tour? Mon honnêteté qui a fait du bruit, passera pour une fausse honnêteté: Et quand je voudrois me disculper à la faveur d'un mensonge, Regnier qui sait toutes mes avantures, détruira tout ce que je pourrois dire. Ces tristes reflexions la menerent si loin, qu'elle songea à se jetter de la tour en bas: Mais comme on est toujours à tems de se desesperer, elle crut qu'elle n'en devoit venir là qu'à l'extremité. Le soleil étant levé, elle jetta les yeux de côté & d'autre pour voir si elle n'appercevroit point quelque Berger qui pût lui aller querir sa servante: Mais elle ne vit que Regnier qui s'é-

s'étoit endormi sous un Buisson, & qui s'étant éveillé precisément dans ce moment là, lui demanda d'un air insultant, si les Demoiselles n'étoient pas encore venuës. La Belle recommence à pleurer, & le suplie de s'aprocher. Il obeït, & la veuve s'étant couchée sur le ventre, & ne montrant que la tête, lui dit toute en larmes. Si je vous ai maltraité, Regnier, vous vous étes bien vengé. Je me repens de ce que je vous fis : Mais je me repens encore plus d'avoir eu la simplicité de vous croire. Il n'est point de plus douce vengeance que de pouvoir perdre un ennemi, & de lui faire grace. Je n'en merite aucune de vous, je l'avoüe. Mais j'espere que vous ferez pour l'amour de vous même, ce que vous ne devez pas faire pour l'amour de moi. Un honnête homme est assez vengé dés qu'il voit qu'il ne dépend que de lui de l'être. Faites-moi donc raporter mes habits, je vous en conjure, & remettez l'échelle afin que je puisse me tirer d'ici. Ne m'ôtez point l'honneur. Vous ne sauriez ensuite me le rendre. Que vous reviendroit-il de m'exposer à la plus noire médisance ? Je vous ai fait passer une mauvaise nuit. Je vous en ferai passer agreablement autant qu'il vous plaira pour vous dédommager. Contentez-vous de m'avoir fait connoître qu'il ne dépend que de vous de porter la vengeance aussi loin que vous voudrez. L'aigle n'a point de gloire de la défaite d'un pigeon, & vous étes trop galant homme pour employer toutes vos forces contre une femme, dont vous étes déja assez vengé.

Ainsi

Ainsi je vous conjure pour l'amour de Dieu & de vous-même d'avoir compassion de moi. Regnier sentit aprés ce discours du plaisir & de la douleur. Du plaisir de se voir vengé, & de la douleur du triste état de la Belle, qu'un reste d'amour & d'humanité lui faisoit regarder avec compassion. Cependant le desir de se venger l'emportant sur tous les autres mouvemens, l'Etudiant répondit. Si mes prieres qui ne furent pas accompagnées de larmes ni si sucrées que les vôtres, avoient pû obtenir de vous, Madame, la nuit que vous pensâtes me faire mourir de froid, un lieu pour me mettre à couvert de la neige qui m'accabloit, je ferois à present de bon cœur tout ce que vous me demandez. Souvenez vous, Madame, que pendant que vous étiez peut être toute nuë entre les bras de vôtre Amant, j'étois dans vôtre cour à claquer des dents. Adressez-vous à lui, Madame. Il aura soin de vôtre honneur dont vous êtes si fort en peine, & que vous n'avez pas toujours tant craint de commettre. Qui doit mieux vous secourir que lui ? Apellez-le, Madame. Vous êtes toute à lui, & il ne manquera pas de venir à vôtre secours. Voyez si l'amour que vous avez pour lui, & vôtre bon sens joint avec le sien, pourront vous tirer d'un paneau où vous a fait donner le sot que vous insultiez si fierement. Vous êtes à present bien liberale des faveurs que je ne vous demande plus. Gardez vos agreables nuits pour vôtre Amant. Pour moi je vous en quitte, & me contente d'avoir été une fois vôtre Dupe. J'étois autrefois

fois un fot, & vous me trouvez à present un fort honnéte homme. J'en vois la raison, Madame : Mais c'est une raison qui ne vous servira de rien. Ceux qui n'ont point de compassion n'en doivent point esperer. Je ne suis point Aigle ni vous pigeon. Vous êtes plutôt un serpent que je dois traiter sans misericorde. Quand on se venge on fait plus de mal qu'on n'en a reçû. Ainsi si je voulois me venger de vous, je ne pourrois le faire qu'en vous ôtant la vie. Aussi ce que je vous fais est un châtiment & non une vengeance. A un peu de beauté prés, que le tems & les rides vont éfacer, je ne vous estime non plus que la plus miserable servante du monde. Ainsi quand vous en mourrez, le monde ne perdra pas grand chose. Ce châtiment vous sera avantageux, & vous apprendra au moins en vous rendant plus sage, qu'il ne fait pas bon se moquer des gens qui ne sont pas insensibles. Jettez-vous en bas si vous avez tant d'envie de décendre. La mort en vous délivrant de la peine où vous vous croyez, me fera le plus grand plaisir du monde. J'ai trouvé le secret de vous faire monter sur cette tour ; c'est à vous à trouver le secret d'en décendre.

Aprés que Regnier eut ainsi parlé, la Belle qui fondoit en larmes, eut assez de peine à arréter ses sanglots, & à pouvoir lui dire. Si la maudite nuit dont vous avez sujet de vous plaindre, vous tient si fort au cœur : Si ma faute vous paroît si grande, que ni ma jeunesse, ni ma beauté, ni mes larmes, ni mes prieres ne puissent vous toucher, qu'au moins

la

la confiance que j'ai euë en vous le fasse, & vous oblige à me traiter avec moins d'inhumanité. Grace, je vous en conjure, & soyez seur que j'en aurai une reconnoissance éternelle, qui me détachera de tout le monde pour m'attacher entierement à vous de cœur & d'afection. Ma beauté dont vous faites si peu de cas, & que vous croyez de si courte durée, est assez grande pour devoir plaire à un jeune homme comme vous, au moins pour quelques jours. Quelque cruauté que vous ayez pour moi, j'ai de la peine à croire que vous vous fissiez un plaisir de me voir mourir miserablement. On ne peut pas haïr de cette force aprés avoir une fois aimé. Grace donc, encore un coup; & aprés m'avoir fait soufrir le froid de la nuit, ne me laissez pas exposée le jour aux ardeurs du soleil qui commençent déja à se faire sentir. Je ne vous tiens aucun comte de la confiance que vous avez eu en moi, répondit Regnier, qui ne l'entretenoit que pour se divertir. Je la dois à vôtre interêt, & non à vôtre amour. Et vous êtes dans l'erreur si vous vous imaginez que cette confiance étoit le seul moyen que j'avois de me venger. Je vous avois tendu tant de pieges, qu'il étoit impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, & heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus suportable, & le moins honteux. Ne vous détachez de personne, Madame, pour vous donner à moi. Je ne veux ni ne demande un pareil sacrifice. Les Coquetes comme vous ne cherchent que le plaisir, & vous ne trouve-

riez peut-être pas en moi dequoi satisfaire à vôtre avidité. Elles se laissent prendre aux apparences, sans considérer que les apparences sont souvent trompeuses. Si ceux qui sont avancez en age vont lentement, ils vont au moins d'un pas reglé & soutenu. Les jeunes ne se contentent pas d'une Maîtresse. Leurs desirs sont aussi grands que leurs yeux. Ils sont changeans & variables comme vous venez d'apprendre par experience, & s'imaginent que les caresses qu'on leur fait sont un tribut qu'on leur doit. Ils ne font consister leur gloire qu'à publier les faveurs qu'ils ont reçûës : Au lieu que les autres sont constans, honnêtes, soumis, & discrets. Détrompez-vous si vous vous imaginez que vos amours n'ont point éclaté dans le public. On ne parle d'autre chose à Florence : Et il n'est pas surprenant qu'ayant autant d'intérêt à la chose que vous avez, vous soyez la derniere à la savoir. Si vous voulez vous jetter en bas, je vous verrai rompre le cou sans trouble. Mais comme je croi que vous ne voudriez pas me faire ce plaisir, je me contente de vous dire, que si le soleil commence à vous échaufer, vous devez vous souvenir du froid que vous me fites soufrir ; & si vous le savez méler avec le chaud, les ardeurs du soleil en seront plus temperées. Vos promesses, vos douceurs ne me touchent point. Vous m'avez méprisé lors que je vous aimois. J'ai pris parti ailleurs, & j'ai trouvé une autre beauté qui m'a mieux connu, & m'a rendu plus de justice que vous. Puisque rien ne peut vous émouvoir,

Digitized by Google

voir, laissez-vous toucher au moins à l'amour que vous avez pour la Belle qui vous a rendu plus de justice que moi, & m'accordez à sa consideration, reprit Madame Helene, la grace que je vous demande. Je ne puis rien refuser au nom de cette Belle, repliqua Regnier en souriant. Dites-moi où sont vos habits, & je les irai querir: ce qu'elle fit bien volontiers. Regnier voyant qu'il étoit dêja tard, laisse son valet en sentinelle avec ordre de ne laisser approcher personne jusqu'à son retour, & s'en va dîner chez son ami, où il dormit ensuite tout à son aise. Madame Helene qui dans son extrême affliction avoit conçu un rayon d'esperance, tantôt assise, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avoit un peu d'ombre, & s'endort l'esprit occupé de peu d'esperance & de beaucoup de crainte. Midi étant venu, & le soleil donnant à plomb sur une peau delicate, brûla non seulement sa chair, mais fit de distance en distance des fentes qui lui causoient tant de douleur, qu'elle s'éveilla quelque envie qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée, & voulant se remuer, il lui sembloit que sa peau se déchiroit comme un parchemin brûlé lors qu'on veut l'étendre. Elle avoit de plus une si grande douleur de tête, qu'elle la croyoit avoir en pieces: Et par-dessus tout le pavé de la tour étoit si chaud, qu'elle étoit obligée d'être dans un mouvement continuel. Mais le pis étoit que ne faisant pas alors le moindre soufle de vent, il y avoit une prodigieuse quantité de Mouches & de Taons, qui trou-

vant

vant la chair entr'ouverte piquoient si cruellement, qu'à chaque moment il lui sembloit qu'on lui donnoit mille coups de poinçon. Dans ce triste état maudissant sa vie, son Amant, & Regnier, accablée de lassitude, de faim, & de soif, elle se leve, & regarde s'il n'y auroit point quelqu'un aux environs, resoluë de l'apeller à son secours : Mais la chaleur excessive avoit fait retirer tout le monde; si bien qu'elle n'entendoit que des Cigales, & ne voyoit que la riviere d'Arne, dont les eaux ne faisoient qu'irriter sa soif. Les bois, les maisons, & les ombrages qu'elle découvroit lui faisoient faire de nouveaux souhaits, & ne servoient par conséquent qu'à la rendre plus malheureuse.

Mais revenons à Regnier que nous avons laissé endormi. Trois heures étoient sonnées quand il s'éveilla, & retourna à la tour pour voir dequoi la malheureuse étoit devenuë. Helene l'entendant qui envoyoit dîner son valet qui n'avoit pas encore déjeuné, revint se mettre ventre à terre, & lui dit en pleurant. Vous voilà vengé de reste. Je vous fis géler, vous m'avez fait rotir, & outre cela mourir de faim & de soif. La mort me seroit plus douce que la vie, & je soufre si cruellement que je regarderois comme une faveur si vous veniez m'achever. Si vous me croyez indigne de cette grace, faites-moi donner au moins un verre d'eau. Regnier connut bien à sa voix qu'elle étoit fort foible. Il sentit un petit mouvement de compassion, & ne laissa

Digitized by Google

pourtant pas de lui répondre. Si vous voulez mourir, vous mourrez de vôtre main, & non de la mienne. Pour de l'eau je vous en donnerai comme vous me donnâtes du feu. Pour guerir mon froid il a falu me mettre dans du fient trés-puant, & vôtre chaud peut se guerir avec de l'eau rose de bonne odeur. Vous changerez de peau comme le serpent. Vous n'en aurez que le teint plus beau. Quel bien pour vous si vous pouviez changer de cœur comme de peau ? Barbare, repart Helene ! Faut il ajouter l'insulte à la cruauté ? M'auriez-vous traité avec plus d'inhumanité, si j'avois fait mourir tous vos parens dans les tourmens ? Puniroit-on plus rigoureusement le dernier des scelerats qui auroit égorgé toute une ville ? Vous me refusez un verre d'eau qu'on ne refuse pas au gibet aux plus grands Criminels. Puisque vous êtes inexorable, j'attendrai la mort avec patience. Dieu ait pitié de mon ame, & me venge de vôtre cruauté dont il est le seul témoin. Cela dit, elle se retira avec peine, & souhaita mille fois que la mort vint finir son martire. La nuit s'approchant & Regnier trouvant qu'il étoit assez vengé, fit empaqueter les habits d'Helene, & les porta à sa servante qu'il trouva fort en peine de sa Maîtresse. Je voudrois, lui dit-il, être aussi bien vengé de toi que je le suis d'Helene. Mais tu ne m'échaperas pas. Va secourir ta Maîtresse. Tu la trouveras en bel état. La servante aprés avoir reconnu ces habits, & ne doutant point qu'il n'eût égorgé sa Maîtresse,

Digitized by Google

tresse, eut une peur inconcevable pour elle-même. Aussitôt que Regnier fut parti elle fit des cris horribles, & courut vers la tour avec les habits. A peine Regnier étoit à mille pas de la tour, que le païsan d'Helene qui cherchoit deux cochons qu'il avoit perdus, passa tout auprés, & entendit des tristes plaintes. Le païsan se mit à crier à plein gosier. Helene connoissant son païsan à la voix, se traîna comme elle put au bord de la terrace, & lui dit d'aller querir sa servante. Qui vous a montée là haut, Madame, lui dit-il tout étonné? On vous a cherchée toute la journée. L'échelle étoit fort vieille, & n'avoit pû s'ôter sans se rompre en plusieurs pieces. Le païsan ramasse tous les morceaux, & les lie du mieux qu'il pût. A peine avoit-il commencé que la servante arriva, & commença à crier d'une voix toute éfarée. Ne te tourmente point, mon enfant, lui dit Helene. Je suis ici: Mais en grand desordre. Apporte-moi vite des habits. Ils sont tous prêts, Madame, répondit la servante en pleurant. L'échelle étant raccommodée tant bien que mal, la servante monte avec le secours du païsan: Et voyant sa Maîtresse couchée par terre, & ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé, qu'à un corps humain, commença à se déchirer le visage avec ses ongles, & à crier comme si elle eût été morte: Mais Helene la fit taire, & la pria de l'habiller. Elle se consola un peu d'apprendre que personne ne savoit où elle avoit été que ceux qui avoient porté ses habits

Digitized by Google

& son païsan, auquel elle recommanda le secret. Helene étant décenduë avec une peine extréme nonobstant l'assistance de son païsan qui la portoit sur ses épaules, la servante qui venoit derriere sans beaucoup penser à ce qu'elle faisoit, porta le pied de travers, tomba, & se rompit une cuisse. Elle fit un si éfroyable cri, que le païsan mit Helene sur un monceau d'herbe pour courir à la servante, qu'il porta avec sa Maîtresse. Ce second mal fut un grand surcroit de douleur pour elle. Elle esperoit plus de sa servante que de personne, & cependant elle la voyoit hors d'état de la secourir. Afligée outre mesure, elle recommence ses doleances avec tant d'excez, que le païsan non seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Helene ne voulant pas que la nuit la surprit se fit porter chez le païsan, qui avec ses deux freres & sa femme retourna chercher la servante. Aprés avoir donné à boire à Helene, & lui avoir dit plusieurs bonnes choses, il la porta dans sa chambre. Sa femme la fit manger, la lava, la deshabilla, la mit au lit, & la nuit suivante il fit transporter les deux malades à Florence. La Belle qui savoit mentir donna à cette double avanture un tour favorable, & fit accroire à ses freres & à ses parens que les malins Esprits les avoient ainsi maltraitées. On appella des Medecins qui aprés bien des accidens guerirent la Belle, dont la peau demeura plusieurs fois attachée aux Draps, & tirerent d'afaire la servante avec un peu de
tems.

tems. Madame Helene ne songea plus à son Amant, & évita sagement depuis & l'amour & la moquerie. Regnier ayant appris que la servante avoit eu une cuisse rompuë, & se croyant vengé de reste, ne dit mot de l'avanture.

NOUVELLE LXXVIII.

Spinelosse couche avec la femme de son ami, qui s'en étant apperçû, trouve le secret de l'enfermer dans un cofre, & d'user de represailles.

IL y avoit autrefois à Siene deux jeunes Bourgeois assez accommodez, dont l'un s'apelloit Spinelosse, & l'autre Sepe. Ils étoient voisins, ils se voyoient à toute heure, & s'aimoient

moient eût-on dit autant ou plus que s'ils eussent été frere. L'un & l'autre avoit une belle femme. Spinelosse qui alloit tres-souvent chez Sepe soit qu'il y fût ou n'y fût pas, se rendit amoureux de sa femme, & coucha enfin avec elle. Ce qui dura long-tems sans que Sepe s'en apperçût. Sepe êtant un jour au logis, & sa femme ne le sachant pas, Spinelosse le vint demander, & ayant seu de la Belle qu'il êtoit absent, entre sans autre façon, trouva la femme seule, & commença par l'embrasser. Sepe qui voyoit cela ne dit mot, & demeura caché attendant quel seroit le dénoüement de ce jeu. Bref il vid sa femme & Spinelosse s'enfermer dans sa chambre ainsi embrassez, & n'en fut nullement content. Mais considérant que le bruit bien loin de diminuer l'outrage, ne feroit qu'augmenter sa honte, il songea à s'en venger sans bruit & par represailles. Spinelosse ne fut pas plutôt sorti, que Sepe entra, & trouva sa femme qui raccommodoit sa coifure que Spinelosse lui avoit fait tomber en joüant. Que faites-vous, ma femme, lui dit-il en entrant ? Ne le voyez-vous pas, repliqua la Belle ? Je le vois bien, dit Sepe, & j'ai bien vû autre chose que je voudrois n'avoir point vû. Le mari fit grand bruit, & la femme voyant qu'il savoit tout, eut peur, lui confessa ce qu'elle ne pouvoit guere bien nier, & lui demanda pardon la larme à l'œuil. Sepe répondit qu'il lui pardonnoit à condition qu'elle donneroit rendez-vous à Spinelosse pour le lendemain à neuf heures ; que quand elle l'entendroit venir, elle

le cacheroit & l'enfermeroit dans un grand coffre, qu'il lui montra, & qu'elle feroit ensuite ce qu'il lui diroit, l'asseurant au reste qu'il ne feroit aucun mal à Spinelosse. La femme promit tout pour faire sa paix. Les deux amis êtant ensemble le lendemain, neuf heures ne furent pas plutôt sonnées que Spinelosse qui avoit promis à sa Maîtresse de l'aller voir à cette heure là, dit à Sepe, qu'il devoit dîner chez un de ses amis qu'il ne vouloit pas faire attendre, & qu'ainsi il êtoit obligé de le quitter. Sepe lui dit qu'il n'y avoit rien de pressé, & qu'il n'êtoit pas encore heure de dîner. Spinelosse repliqua qu'il ne seroit pas faché d'y être un peu de bonne heure pour avoir le tems de l'entretenir d'une afaire. Etant donc parti, il fit un petit tour, & alla d'abord trouver la femme de Sepe. A peine êtoit il entré que Sepe revint. Sa femme l'entendant & faisant la peureuse, mit le Galant dans le cofre, & sortit aprés l'avoir enfermé. Aussitot que Sepe vit sa femme il lui demanda s'il êtoit tems de dîner. La Belle ayant répondu que le dîné êtoit prêt, & qu'il n'y avoit qu'à servir. Je viens de quitter Spinelosse, lui dit-il. Il dîne en ville chez un de ses amis. Allez prier sa femme de venir dîner avec nous. La Belle que la peur rendoit obeïssante fit incontinent ce que vouloit son mari, & alla querir sa voisine. Sepe la reçût avec beaucoup de caresses, fit signe à sa femme d'aller à la cuisine,& prenant la voisine par la main la conduisit à la chambre fermant la porte sur eux. La Belle

ſe voyant enfermée. Eſt-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner, lui dit-elle ? C'eſt donc là l'amitié que vous avez pour mon mari ? Avant que de vous facher, Madame, répondit Sepe en s'aprochant du cofre, & la tenant toujours par la main, trouvez bon que je vous diſe, que j'aime vôtre mari comme mon frere. Il me croit plus ignorant que je ne ſuis, & ſans doute il ne ſait pas que je ſuis bien informé qu'il couche avec ma femme comme avec vous. Il le fit hier de fraiche datte : Ainſi par repreſailles je prétens coucher avec vous, & ne veux point d'autre vengeance. Si vous ne le voulez pas, il ne me ſera pas dificile de le ſurprendre, & de le traiter d'une maniere qui vous chagrinera tous deux. La Belle ne pouvant croire cela de ſon mari, Sepe lui dit tant de particularitez, que n'en doutant plus elle lui repliqua. Puiſque vous voulez vous venger ſur moi de la faute d'autrui, j'y conſens : Mais à condition que vous ferez ma paix avec vôtre femme. De mon côté je lui pardonne volontiers l'injure qu'elle m'a faite. C'eſt de quoi je me charge de bon cœur, repartit Sepe, & outre cela je vous donnerai le plus beau joyau que vous ayez. Il commence enſuite à la baiſer, & la pouſſe tout doucement ſur le cofre, où ils demeurerent tant qu'il lui pleut. Spineloſſe qui avoit tout entendu fut en belle colere, & tout enfermé qu'il étoit, il n'y eut que la crainte qui l'empécha de dire des injures à ſa femme. Mais conſidérant enfin qu'il avoit été l'agreſſeur, & que Sepe ne faiſoit que lui ren-

dre

Digitized by Google

dre ce qu'il en avoit reçû, il resolut de ne pas perdre pour cela son amitié. Cependant sa femme demandant le joyau qui lui avoit été promis, Sepe fit venir sa femme, qui dit en entrant à sa voisine, qu'elle lui avoit rendu pain pour pain. Son mari lui fit ouvrir le cofre, & dit à la voisine. Voilà, Madame, le joyau que je vous ai promis. Il seroit dificile de dire lequel eut le plus de honte, ou Spineloffe de voir Sepe, qui savoit ce qu'il avoit fait, ou la femme de Spineloffe de voir son mari, qui avoit entendu ce qu'elle avoit fait sur le coffre. Spineloffe étant sorti du coffre. Nous sommes quittes, nôtre ami, dit-il à Sepe, & si vous m'en croyez nous serons bons amis comme auparavant : Et n'ayant rien à partager que nos femmes, je suis d'avis que nous les ayons en commun. Sepe accepta le parti : Ils dînerent tous quatre ensemble les meilleurs amis du monde : Et comme depuis chaque femme eut deux maris, chaque mari eut aussi deux femmes.

NOU-

NOUVELLE LXXIX.

Le Brun & Bulfamaque menerent de nuit un Medecin dans une fosse infecte, où ils le laisserent sous pretexte de vouloir le faire entrer dans une societé qui alloit en Course.

SImon de Villa plus riche en biens patrimoniaux, qu'en science aquise, revint autrefois de Boulogne habille d'Ecarlate, & la tête ornée du chaperon de Docteur en Medecine, &

Digitized by Google

& loüa une maison dans la ruë qu'on appelle aujourdhui du concombre. Ce nouveau venu avoit de coutume de s'informer de tous ceux qu'il voyoit passer, comme s'il eût deu composer sur les gestes des passans les Medecines qu'il donnoit à ses malades. Il remarqua principalement deux peintres dont on a déja parlé plusieurs fois, qu'on voyoit toujours ensemble, & qu'on connoissoit sous les noms de le Brun & de Bulfamaque. Comme il lui sembloit, & cela êtoit vrai aussi, qu'il n'avoit jamais vû deux hommes plus contens que ces deux là, & qui veculsent avec moins de souci, il demanda à plusieurs qui ils êtoient. Ayant appris qu'ils êtoient peintres, & pauvres comme des peintres, il alla s'imaginer qu'il n'êtoit pas possible, que des gens pauvres fussent si gais & si contens, & qu'il falloit qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savoit pas, d'autant mieux qu'ils êtoient en reputation d'être fins & avisez. Pour en savoir la verité il se mit en tête de faire connoissance avec eux, ou du moins avec un d'eux. Ce fut par le Brun qu'il commença. Le Brun ne se fut pas plutot entretenu avec le Medecin, qu'il connut d'abord que c'êtoit un parfait sot. Ils se goûterent si bien l'un l'autre, que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle societé. Le Brun se divertissoit des sottises du Medecin, & le Medecin se felicitoit d'avoir rencontré un homme de merite comme le Brun. Le Medecin l'ayant regalé plusieurs fois, lui dit un jour familierement, qu'il êtoit surpris que lui & Bulfamaque qui n'avoient point de bien fussent

fussent aussi gais & aussi contens qu'ils l'étoient, & le pria de lui apprendre leur secret. Le Brun trouvant la demande impertinente, resolut de lui faire la réponse qu'il meritoit. Je ne dirois pas à un autre comment nous faisons : Mais comme vous êtes des amis je ne ferai pas dificulté de vous le dire à condition que vous n'en parlerez à personne. Bulfamaque & moi sommes joyeux & contens, & peut-être plus contens que vous ne sauriez croire : Cependant je veux bien vous dire que le revenu que nous avons ne sauroit nous entretenir d'eau. Avec cela nous ne dérobons point;mais nous allons en course, & gagnons sans faire tort à personne tout ce qui nous est necessaire, où que nous souhaitons : Et voilà ce qui fait que nous vivons agreablement. Le Medecin quoi qu'il ne comprît point la chose, la crut de la meilleure foi du monde, & pria le Brun de lui dire ce que c'êtoit qu'aller en course : lui protestant qu'il n'en parleroit jamais à personne. Le Brun protesta que c'êtoit un secret qu'il ne pouvoit lui dire : Qu'il y alloit de sa perte, & de tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, & qu'aussi ne le diroit-il jamais. Le Brun qui ne faisoit ces dificultés que pour se faire rechercher davantage, reçut mille protestations d'un secret éternel, & lui dit aprés bien des façons que ne pouvant rien refuser à son amitié & à la confiance qu'il avoit en lui, il alloit donc lui dire un secret de la derniere importance. Vous saurez, Monsieur, qu'il y avoit

avoit il n'y a pas long-tems en cette ville un favant Necromancien nommé Michel l'Ecossois à qui plusieurs Gentilshommes firent de grand honneurs. En s'en allant il laissa à leur priere deux de ses Disciples fort savans, ausquels il donna ordre de rendre à ces Gentilshommes tous les services qu'ils pourroient en considération des bienfaits qu'il en avoit reçû. Ces deux hommes donc servoient volontiers ces Gentilshommes non seulement dans leurs afaires de galanterie ; mais encore dans les autres. La ville & les gens leur ayant plu ils resolurent de s'établir à Florence, & firent de grandes liaisons avec plusieurs personnes sans distinguer entre les Gentilshommes & les Bougeois, entre les riches & les pauvres. Il sufisoit que les gens fussent à peu prés de leur humeur. Par complaisance pour leurs amis ils composerent une societé d'environ vingt cinq hommes, qui devoient s'assembler deux fois tous les mois dans un lieu qu'ils choisissoient. Lors que l'assemblée étoit complete, chacun disoit aux Disciples de l'Ecossois ce qu'il souhaitoit, & ils y satisfaisoient pour autant de tems que duroit la nuit. Bulfamaque & moi fimes connoissance avec ces deux hommes, & en fûmes si fort aimez que nous fûmes reçus dans la compagnie où nous sommes encore. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la Sale où nous mangeons ; la magnificence de la table ; le grand nombre de personnes illustres de l'un & de l'autre Sexe qui obeïssent aux commandemens

demens des membres de la compagnie ; la vaiſſelle d'or & d'argent dont nous nous ſervons, & la diverſité des viandes qu'on ſert à chacun ſelon ſon gout. Il n'y a point d'inſtrument de Muſique dont on ne regale ſes oreilles, & je ne ſaurois vous dire ni combien on brûle de flambeaux de cire à ces feſtins, ni quelle abondance de dragées & de confitures il s'y conſume, ni combien les vins qu'on boit ſont precieux. Nous ſommes habillez ſi richement que le moindre de nous a l'air d'un Empereur. Un de nos plus grands plaiſirs eſt, qu'on n'a qu'à ſouhaiter les plus belles femmes du monde, on nous les ameine de toutes parts, & en un moment. Vous y voyez toutes les Reines du monde juſqu'à la femme du Prête-Jan qui a des cornes entre les deux feſſes. Aprés qu'on a mangé & dance, chacune ſe retire à ſa chambre avec celui qui la ſouhaitée. Il faut vous dire que ces chambres ſont comme autant de Palais parfumez des meilleures odeurs qu'on puiſſe s'imaginer. Les lits paroiſſent plus beaux que celui du Duc de Veniſe. Je vous laiſſe à penſer ce qu'on fait dans ces riches lits en ſi bonne compagnie. Il n'y en a point de mieux partagez que Bulſamaque & moi. Il fait ſouvent venir la Reine de France, & moi celle d'Angleterre, qui ſont les deux plus belles perſonnes du monde. Nous avons ſeu ſi bien faire, que ces Princeſſes ne penſent qu'à nous. Jugez de là s'il y a quelqu'un qui doive être plus content que nous : Car outre l'amitié de deux

Digitized by Google

deux grandes Reines dont nous sommes asseurez, nous n'avons qu'à leur demander mille ou deux mille Ducats nous les avons incontinent. C'est-ce que nous appellons aller en course : Et cela bien proprement ce me semble ; Car comme les Corsaires nous pillons tout le monde Il y a cette différence que les Corsaires ne rendent jamais ce qu'ils enlevent, au lieu que nous le rendons d'abord que nous nous en sommes servis. Vous voyez à present si j'avois tort de vous recommander le secret. Le Medecin qui ne savoit peut-être que guerir les petits enfans de le tigne, crut tout cela comme un article de foi, & eut une merveilleuse envie d'être reçû dans cette admirable compagnie. Peu s'en falut qu'il ne priât sur l'heure le Brun de l'y faire entrer ; mais il crut qu'il devoit se mettre mieux dans ses intérets par de nouveaux honneurs pour pouvoir lui faire cette demande avec plus de succez. Le Brun ne mangea depuis que chez le Medecin, qui lui faisoit tant d'amitié, qu'on eût dit qu'il n'auroit seu vivre sans lui. Le Brun pour ne paroître pas ingrat, peignit dans la Sale du Medecin le Carême, & un Agnus Dei à la porte de sa chambre. un pot de chambre sur sa porte pour lui servir d'enseigne. Il lui peignit aussi dans sa galerie la guere des Rats & des Chats, que le Medecin trouva fort belle. S'il arrivoit que le Brun ne soupât pas avec le Medecin: Ce qui n'arrivoit pourtant pas souvent, il lui disoit le lendemain, qu'il avoit passé la nuit avec la

com-

compagnie ; & que la Reine d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avoit fait venir la Gumedre du Grand Cam des Tartares. Que veut dire Gumedre, répondit le Medecin ? Je n'entens point ce mot. Je n'en suis pas surpris, repliqua le Brun ; car j'ai entendu dire que le porc gras & Vinacenne n'en parlent point. Dites donc Hipocrate & Avicenne, repartit le Medecin. Vous avez raison, continua le Brun. Je n'entens pas plus vos termes que vous entendez les miens. Gumedre en langue Tartare est ce que nous appellons Imperatrice. O que c'est une belle femme ! Si vous l'aviez vûe elle vous feroit oublier vos Medecines & vos emplâtres. Cela & plusieurs autres fornettes qu'il lui contoit enflamant ses desirs de plus en plus, le Docteur resolut de lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avoient entierement mis dans ses interets. Un soir donc qu'il tenoit la chandele pendant qu'il travailloit à la bataille des Rats & des Chats, & qu'il n'y avoit qu'eux deux, il lui dit du plus grand serieux du monde. Comme il n'y a personne au monde pour qui je fisse ce que je ferois pour vous, ne soyez pas surpris, je vous prie, de la priere que je vais vous faire en ami. Depuis que vous m'avez parlé de vôtre agreable societé, je ne desire rien tant que d'en être. Si jamais j'en suis, tenez-moi pour le plus grand fou qu'il y ait au monde, si je ne vous fais voir la plus belle servante que vous ayez jamais vûe. Je la vis l'année derniere, & ne pûs m'empécher de l'aimer. Je lui ofris deux gros

Boulonois (*espece de monnoie qui vaut environ huit deniers de France:*) pour l'obliger à me faire la faveur : Mais il n'y eut pas moyen de l'y resoudre. Dites-moi donc, je vous prie, ce que je dois faire pour être reçû dans vôtre illustre compagnie, & comptez que vous aurez en moi un ami à toute épreuve qui vous fera honneur. Vous voyez que je suis bel homme, & ferme sur mes jambes : Mon visage est frais comme une Rose, & je suis de plus Docteur Medecin, dont je croi que vous avez besoin. Je sai mille belles choses, & même une infinité de chansons. Je veux vous en dire une pour essai : Et là-dessus il se mit à chanter. Le Brun mouroit d'envie de rire, mais pourtant il se retint. La chanson étant achevée. Hé bien, nôtre ami, dit le Medecin. Qu'en dites-vous ? Vous archichantez si mirilifiquement, répondit le Brun, que les violes de Saggenali ni tiendroient pas contre vous. Vous ne l'auriez jamais cru, reprit le Docteur. J'en sai bien d'autres. Tel que vous me voyez mon pere étoit Gentilhomme quoi qu'il demeurât au village, & je suis du côté de ma mere de la maison de Vallechio. Tous les Medecins de Florence n'ont ni de si beaux livres, ni de si belles robes que moi. Je vous prie donc encore une fois de faire en sorte que je puisse entrer dans vôtre compagnie. Si vous me rendez ce service, soyez malade, je vous prie, & je vous guerirai gratis. Le Brun l'avoit assez pratiqué pour n'être pas surpris de le voir parler de cette maniere. Cependant pour lui faire accroire qu'il cherchoit une défai-

fai-

Digitized by Google

faite. Elairez un peu, Monsieur, lui dit-il. Je vous répondrai quand j'aurai fait des queües à ces Rats. Le Brun faisant ensuite l'embarrassé, lui dit, qu'il étoit persuadé qu'il feroit pour lui de grandes choses, mais qu'aussi ce qu'il lui demandoit étoit tres grand quoi qu'il le regardât comme quelque chose de mediocre. Il n'y a personne au monde, ajouta-t-il, pour qui je voulusse faire une chose de cette nature. Mais comme je vous aime, & que vous m'en priez avec une sagesse qui me charme, je ne puis rien vous refuser. Vous êtes sensible à la beauté, & c'est pour moi un engagement nouveau à vous obliger. Mais vous me permettrez s'il vous plait de vous dire, que mon credit est beaucoup moindre que vous ne croyez. Cependant comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous dirai ce que vous avez à faire pour être reçû dans nôtre societé, & il me semble qu'avec vos beaux livres, & les grandes qualités dont vous venez de m'entretenir, vous n'aurez pas de peine à y être admis. Nous avons toujours dans nôtre compagnie un Capitaine & deux Conseillers, qu'on renouvelle de six en six mois. Il est arrété que Bulfamaque sera Capitaine à la premiere promotion, & moi Conseiller. Et comme le Capitaine peut beaucoup quand il s'agit de recevoir un nouveau membre, il me semble qu'il feroit de vôtre intérêt de faire connoissance avec Bulfamaque, & de vous en asseurer par vos honnétetez. Il aime les honnétes gens, & quand il vous verra si sage il vous

estimera d'abord. Si vous êtes une fois asseuré de lui, vous pourrez à coup seur faire vôtre demande. Il vous connoit déja par le bien que je lui ai dit de vous, & il a beaucoup de penchant à devenir de vos amis. Cette demarche étant faite, je me charge volontiers du reste. J'approuve fort ce que vous dites, répondit le Docteur. Si Bulsamaque aime les gens sages, il ne me connoîtra pas plutôt qu'il courera aprés moi. J'ai de la sagesse pour en fournir à toute une ville, & en avoir encore assez de reste. Le Brun conta tout cela à Bulsamaque, qui avoit une impatience incroyable de rire aux dépens de ce grand Docteur. Le Medecin qui ne desiroit rien tant que d'aller en Course, fit prier Bulsamaque par le Brun de lui faire l'honneur de prendre un petit soupé chez lui. Ce soupé en amena d'autres. Le Docteur regaloit presque tous les jours avec beaucoup de delicatesse & quantité de bons vins. Les peintres faisoient les ceremonies necessaires : Mais enfin ils se laissoient vaincre aux prieres du Docteur, protestant qu'ils ne demeureroient pas chez un autre. Le Medecin ayant pris son tems fit à Bulsamaque la priere qu'il avoit faite à le Brun. Le premier fit le faché, & dit cent injures à l'autre, l'accusant d'avoir trahi la compagnie, & d'avoir révelé ses misteres. Le Medecin lui protesta qu'il l'avoit seu d'ailleurs, & lui parla si sagement qu'il desarma sa colere. Il paroît bien, Monsieur, lui dit Bulsamaque, que vous avez été à Boulogne, & que vous savez garder un secret. Je vois bien encore
que

que vous n'avez pas appris l'A. B. C, comme font plusieurs sots, & si je ne me trompe vous êtes né un jour de Dimanche. Le Brun m'avoit bien dit que vous étiez savant Medecin : Mais il ne m'avoit pas dit que vous saviez si bien prendre les cœurs avec vôtre bon sens & vos paroles de soie. Voilà ce que c'est, Monsieur, interrompit le Docteur, en se tournant vers le Brun, d'avoir afaire avec des gens sages. Cet honnéte homme n'a-t-il pas compris en un instant toute l'étenduë de mon rare savoir ? Il vous falut plus de tems à connoître combien je vaux. Vous eussiez bien dit autre chose, dit-il alors à Bulfamaque, si vous m'aviez vû à Boulogne. Il n'y avoit ni grand ni petit, ni savant ni ignorant dont je ne gagnasse le cœur par mes belles paroles & par mon grand savoir. Je savois si bien l'art de plaire, que je ne parlois jamais sans faire rire tout le monde, & quand je partis je fus universellement regreté. J'eus des peines inconcevables à me défendre des solicitations qu'on me fit de demeurer : on voulut me faire seul Professeur en Medecine : Mais enfin je resistai à tout pour venir joüir ici des grands biens que j'y ai. Hé bien, Bulfamaque, dit alors le Brun ! Vous voyez que je ne vous ai rien dit de trop à l'avantage de Monsieur. Vous conviendrez à present que vous aviez tort de ne vouloir pas me croire, quand je vous disois, qu'il n'y avoit point de Medecin en ville qui se connut mieux que Monsieur en urine d'âne, & qu'on ne sauroit trouver son semblable jusqu'aux portes de Paris. Vous

faurez à present s'il est aisé de lui refuser quelque chose. Vous avez raison, Monsieur le Brun, répondit le Medecin, & tres-asseurément on ne me connoît pas bien encore. Je voudrois que vous me vissiez avec des Docteurs. Je n'ai pas besoin, Monsieur, repliqua Bulfamaque, de vous voir avec des Docteurs, pour croire que vous êtes plus savant que je ne pensois. Tout ce que je puis vous dire est, que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour vous faire entrer dans nôtre societé. Cette promesse multiplia de beaucoup les honneurs & la bonne chere que le Medecin avoit resolu de faire aux peintres. Les extravagances qu'ils lui faisoient dire étoient pour eux une comedie. Ils lui promettoient pour femme la Comtesse de Civillari, (*on apelle ainsi à Florence le lieu ou l'on jette les immondices.*) qui étoit la plus belle chose qui se trouvât dans tous les lieux ou l'on ne pouvoit envoyer personne pour soi. Qui est cette Comtesse, dit le Medecin ? C'est une grande Dame, répondit Bulfamaque. Il y a peu de maisons où elle n'ait quelque droit. Tout le monde lui paye tribut, & sonne à son honneur de la trompete de derriere. Elle est le plus souvent enfermée : Mais quand elle se promeine elle se fait bien sentir. Elle va quelquefois à la riviere se laver les prieds : Mais sa residence la plus ordinaire est le Royaumes des Latrines. Aprés avoir caractérisé les oficiers de la Comtesse, il lui parla de ses Barons d'une maniere à faire étoufer de rire, avec nouvelle asseurance de le mettre entre les bras de cette

Digitized by Google

grande Comtesse, à moins qu'ils n'eussent le malheur d'échoüer dans leur dessein. Le Docteur étoit fort content du portrait qu'on lui faisoit de la Comtesse : Mais il le fut bien plus encore, quand on lui vint dire quelques jours aprés qu'il avoit été agrée par leur compagnie. Le jour qui préceda la nuit de l'assemblée, le Docteur leur donna à dîner, & leur demanda comment il devoit en user ? Bulfamaque lui dit, qu'il faloit en premier lieu beaucoup de hardiesse, parce qu'autrement il y auroit des obstacles, qui leur seroient desavantageux : Qu'il faloit pour cet étet se trouver à l'heure du premier somme sur un des nouveaux tombeaux de sainte Marie Nouvelle, vétu d'une de ses plus belles robes, & cela pour deux raisons. La premiere afin de paroître avec honneur devant la compagnie ; & la seconde afin d'entretenir la Comtesse dans les favorables préjugez où elle est à vôtre égard ; parce qu'on nous dit en dernier lieu, qu'ayant appris que vous étiez Gentilhomme, elle a resolu de vous faire Chevalier d'eau froide à ses dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoit querir par une bête noire, cornuë, & de moyenne grandeur qui viendra faire des sauts & des caracoles devant vous, afin de vous épouvanter. Quand elle verra que vous n'avez point de peur, elle s'approchera doucement de vous ; & alors vous monterez dessus sans frayeur, & sans nommer ni Dieu ni les Saints. Aussitôt que vous y serez, vous mettrez vos mains devant l'estomac sans en tou-

Digitized by Google

cher aucunement la béte, qui vous portera tranquillement à l'assemblée. Si vous manquez à cela, je veux bien vous avertir à l'avance, que la béte pourroit vous jetter dans un lieu où vous trouverez de mauvaises odeurs: Ainsi ne vous sentant pas asseuré le meilleur seroit de demeurer chez vous; car vous nous feriez du mal sans en tirer aucun bien. Vous ne me connoissez pas encore, répondit le Medecin; & vous jugez peut être de moi par ma robe, & par mes Gants. J'ai fait cent actions de vigueur en ma vie; Mais je ne veux vous parler que de deux. Du tems que j'étois à Boulogne j'allai un soir avec quelques amis voir des courtisanes. Il nous en vint une qui étoit assez jolie, & qui n'étoit pas plus haute que le coude. Elle ne voulut pas venir avec nous: Mais je la pris par les cheveux, & la portai plus de cent pas. Une autre fois je passai tout seul sans avoir peur quoi que la retraite fut sonnée auprés du Cimetiere des Cordeliers, où je savois qu'on venoit d'enterrer une femme. Ainsi vous ne devez rien craindre. Si j'ai quelque défaut c'est d'être trop hardi. Au reste je prendrai ma robe d'Ecarlate, avec laquelle je fus gradué, & vous verrez que la compagnie aura de la joie de me voir. Si l'on ne me fait pas Capitaine d'abord, vous verrez ce qu'on fera d'ici à quelque tems. Je me promets des merveilles puisque la Comtesse qui ne m'a pas encore vû, est si fort amoureuse de moi, qu'elle me veut faire Chevalier d'eau froide. Vous verrez si la Chevalerie me siera mal, & si je saurai la soutenir.

C'est

C'est le mieux du monde, repliqua Bulfamaque : Mais ne vous moquez point de nous ; Ne manquez pas de venir, & prenez garde qu'on vous trouve quand on vous ira querir. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid, & que Messieurs les Medecins n'aiment guere à le sentir. Je ne suis point de ces Medecins gélez, repartit le Docteur. Dormez en repos seulement, & comptez que je me trouverai au rendez-vous.

Les peintres n'eurent pas plutôt quitté le Docteur, que voyant que la nuit approchoit, il fit accroire à sa femme qu'il avoit une afaire, prit sa belle robe sans rien dire, & s'alla camper sur le marbre qui lui avoit été indiqué, où le froid lui fit attendre la bête avec quelque impatience. Bulfamaque qui étoit grand & agile de sa personne fit provision d'un masque, prit à l'envers une robe fourrée de noir ; & ressembloit assez bien à un Ours, à cela prés que le masque avoit des cornes & une figure de Diable. Dans cet équipage il s'en va suivi de le Brun qui vouloit voir comment la chose se passeroit, à sainte Marie Nouvelle. D'abord qu'il aperçut le Medecin, il commença à faire un bruit horrible & des sauts prodigieux. Le Medecin voyant cela commence à frissonner, & à regreter son lit ; Cependant l'envie de voir les merveilles dont on lui avoit parlé, l'emporterent sur sa peur. Aprés que Bulfamaque eut fait quelque tems son manége, il s'aprocha doucement du tombeau. Le Medecin ne savoit s'il devoit monter ou non. A la fin craignant qu'il ne lui en

prît

prît mal s'il ne montoit, la seconde peur chassa la premiere, & le fit monter tout doucement sur la béte, disant, Dieu vueille me conduire. Il se mit du mieux qu'il put, & se souvint de tenir comme on lui avoit dit ses mains à son estomac. Bulfamaque prit tout doucement le chemin de sainte Marie de l'Echelle, & porta son Docteur jusqu'auprés des Dames de Ripole. Il y avoit pour lors une grande fosse où l'on portoit les immondices, & entr'autres le surabondant de la Comtesse qu'on avoit promis au Docteur. Bulfamaque ayant pris son tems, s'aproche de cette fosse, & y jette son homme la tête la premiere. Sautant ensuite & gambadant tout de nouveau, il alla réjoindre le Brun qui l'attendoit, ayant été obligé de le quitter parce qu'il ne pouvoit s'empécher de rire. Tous deux ravis de joie regardoient comment se tireroit d'afaires leur Medecin embrené. Le pauvre Diable se voyant dans un si abominable lieu, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour en sortir; mais retombant tantot d'un côté, tantot de l'autre, il se barboüilla depuis la tête jusqu'aux pieds, & n'en sortit qu'avec une peine extréme aprés avoir avalé quelques dragmes de matiere fecale. Il se servit de ses mains, n'ayant rien de meilleur pour l'heure, pour se défaire du plus gros, & s'en retourna chez lui sans chaperon & fort afligé. Il se fit ouvrir à force de heurter, & ne fut pas plutôt entré que le Brun & Bulfamaque arriverent pour voir comment sa femme le recevroit. Ils entendirent qu'elle lui dit toutes les injures qu'on pour-

Digitized by Google

pourroit dire au plus méchant de tous les hommes. Cela vous est bien deu, disoit-elle. Vous aviez une Maîtresse à voir, & vous vouliez qu'elle vous trouvât leste. Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi. Vous êtes un beau Medecin de merde, vous avez une honnéte femme, & vous allez chercher celles d'autrui. Cette Musique dura jusques à prés de minuit ; c'est à dire autant de tems qu'il en falut pour débarboüiller le Medecin. Le lendemain le Brun & Bulfamaque s'étant peint le corps de couleur noiratre, comme s'ils eussent été bien batus, vinrent voir leur Medecin. Ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte qu'ils sentirent qu'on n'avoit pas encore pû emporter toutes les mauvaises odeurs. Le Docteur les voyant venir, fut au devant d'eux, & les salüa comme à l'ordinaire. Ils n'en firent pas de même ; car comme s'ils eussent été en grosse colere, ils l'accuserent de perfidie se plaignant d'avoir été assommez de coups pour avoir voulu lui rendre service, sans compter qu'ils avoient pensé être chassez de la compagnie : Et pour faire voir que ce qu'ils disoient étoit vrai, ils se retirerent dans un endroit obscur, & lui firent voir leur estomac tout livide, qu'ils ne laisserent pas long-tems découvert. Le Medecin voulut s'excuser & leur parler du vilain lieu où il avoit été jetté : Mais Bultamaque l'interrompit en lui disant, qu'il voudroit qu'on l'eût jetté du pont dans la riviere d'Arne. Pourquoi Diable ajouta-t-il, vous êtes vous recommandé à Dieu & à

ses

ses Saints ? Ne vous avoit-on pas dit de n'en rien faire ? Je ne m'y suis point recommandé, repliqua le Docteur. Vous vous y êtes recommandé, repartit Bulfamaque ; car celui qui vous alla querir nous l'a raporté, & nous a dit de plus que vous trembliez comme la feüille, & ne saviez où vous êtiez. Vous nous avez trompez : Mais ce sera la premiere & la derniere fois qu'on nous dupera de cette maniere. Le Docteur leur fit de grandes excuses, & les pria de ne le point noircir dans le public : Et pour les y engager il leur fit plus d'honneurs & plus de caresses qu'il n'avoit jamais fait.

NOU-

NOUVELLE LXXX.

Une Sicilienne trouva moyen de filouter l'argent qu'un Marchand avoit à Palerme. Le Marchand revenu à Palerme filoute à son tour la Sicilienne.

LA coutume étoit autrefois à Palerme ; & autres villes maritimes , que les marchands qui y venoient avec des marchandises , les déchargeoient à la Doüane , & donnoient aux Commis

Digitized by Google

Commis un état des choses où le prix étoit marqué. Les Commis de la Doüane donnoient ensuite des Magazins aux marchands pour serrer leurs marchandises, & se faisoient payer les droits d'entrée & autres selon le regître qui en avoit été dressé. Les Courretiers s'informoient de la qualité & du prix des marchandises, & des noms des marchands ausquels ils procuroient le debit moyenant certain benefice. Il n'y a pas long-tems qu'un jeune Florentin nommé Salabet fut envoyé par ses Maîtres à Palerme avec un reste de draps qu'il n'avoit pû vendre à la foire de Salerne, & qui pouvoient valoir cinq ou six cents Ecus. Aprés avoir donné un état de ses marchandises aux Commis de la Doüane, & les avoir mises en Magazin, il se divertissoit par ci par là dans la ville sans faire paroître d'empressement de s'en défaire. Palerme est une ville où il y à quantité de femmes aussi recommandables du côté de la beauté, qu'elles le sont peu du côté de la vertu, & qui passeroient pourtant pour de tres-honnêtes femmes dans l'esprit de gens qui ne les connoîtroient pas. Ces Dames ne voient pas plûtôt un marchand étranger, qu'elles vont s'informer de ses éfets & de leur prix aux Commis de la Doüane; & font ensuite de leur mieux pour les attirer par leurs caresses. Une de ces femmes nommée Madame Blanchefleur ayant jetté l'œuil sur notre Florentin qui n'étoit pas mal fait de sa personne, & dont elle avoit sceu les afaires par le moyen qu'on vient de dire, fit si bien qu'elle en fut remar-

quée.

quée. Le Cavalier jugeant de la Belle par ce qui lui en paroissoit, ne douta point que ce ne fût une personne de consequence : Et comme il avoit assez bonne opinion de soi-même, il crut que sa bonne mine l'avoit charmée, & resolut de mener cette intrigue methodiquement. Passant donc & repassant devant la porte de la Belle, il eut le plaisir de s'appercevoir qu'il avoit été remarqué, & qu'il avoit eu le bonheur de ne pas dêplaire. Aprés l'avoir blessé des yeux pendant quelques jours, & lui avoir donné mille petites marques de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle lui envoya une de ses femmes, savante dans l'art de negotier. Aprés plusieurs paroles l'Ambassadrice dit au Cavalier d'un air plaintif, que sa bonne mine avoit tellement pris sa Maîtresse, qu'elle ne pouvoit vivre sans lui; & qu'elle venoit le prier de sa part de se trouver à une Etuve qu'elle lui nommeroit, & de recevoir un anneau qu'elle avoit ordre de lui donner pour gage de son amitié. Salabet fut l'homme du monde le plus content. Il prit l'anneau, le regarda de prés, le baisa, le mit au doigt, & répondit, que Madame Blanchefleur lui rendoit bonne justice, & qu'il ne manqueroit pas de l'aller trouver au premier ordre. La Belle n'eut pas plutôt reçû cette réponse, qu'elle renvoya sa femme à Salabet pour lui dire l'Etuve où il devoit l'attendre le lendemain aprés Vêpres. L'heure êtant venuë, le Cavalier se rendit chez le Baigneur, & trouva que les Etuves êtoient retenuës pour Madame Blanchefleur. A peine avoit-il de-

meu-

meuré un quart d'heure, qu'il vit venir deux servantes dont l'une portoit un beau & grand matelas de Futaine; & l'autre un grand panier plein de petites provisions. On mit ce matelas sur un chalit qui êtoit dans la chambre du bain, avec des draps fins & enjolivez de soie; ensuite une courte-pointe d'un Boucassin de Chipre tres-blanc, & deux oreillers travaillez tres-proprement. Aprés cela les servantes entrerent dans le bain qu'elles laverent avec soin. La Belle arriva un moment aprés avec deux autres servantes, & fit mille caresses à Salabet. Aprés bien des soupirs poussez, & des embrassemens donnez. Il n'y a que vous seul, Monsieur, lui dit-elle, qui eû pû me faire venir ici. Mon cœur n'a pû se défendre de vos charmes, trop aimable Toscane. Aprés plusieurs autres galanteries de la même force, ils se dépoüillerent tout nuds, & entrerent dans le bain avec les deux servantes. La Belle voulut le laver elle même avec du savon musqué; ensuité elle se fit bien laver & bien froter: Aprés quoi les servantes apporterent deux draps fort propres & fort fins, & parfumez des plus douces odeurs, l'un pour la Belle, & l'autre pour Salabet, qu'elles porterent sur leurs épaules bien envelopez dans le lit qui avoit été preparé. Dés que la sueur fut passée, on tira les draps moüillez, & on les laissa sur les autres, où ils furent arrosez d'eau rose, d'eau de fleurs d'orange, de jasmin, & d'eau de nafe qu'on avoit dans le panier dans de petits flacons d'argent tres-beaux. Toutes ces façons étant faites on les regala

regala de confitures & de vins excellens. Salabet étoit si charmé de tout cela qu'il croyoit être en Paradis. Mais rien ne le charmoit tant que la beauté de Madame Blanchefleur. Il auroit souhaité de tout son cœur, qu'on se fût dispensé de tant de ceremonies, & que les servantes l'eussent laissé entre les bras de sa Belle. Ses souhaits furent enfin accomplis. Elles se retirerent par ordre de la Belle, laissant dans la chambre une bougie allumée. Les Amans ne se virent pas plutôt seuls que la Belle embrassa Salabet qui crut qu'elle mouroit d'amour pour lui. Aprés avoir été ensemble un tems considerable, la Belle jugeant à propos de se lever, apelle les servantes, fait encore servir du vin & des confitures, & se fait habiller. Avant que de partir la Belle dit à Salabet, qu'il lui feroit plaisir s'il vouloit venir souper & coucher avec elle. Salabet étant déja pris par les artifices & par la beauté de cette femme, & ne doutant pas qu'il n'en fût tres-sincerement aimé, répondit, que son desir le plus ardent étoit de faire tout ce qu'il lui plairoit non seulement durant la journée, mais même pendant tout le cours de sa vie. La Belle ne manqua pas de faire bien parer la chambre, & d'avoir un magnifique souper. Salabet fut reçû le mieux du monde, & soupa avec beaucoup de joie. La magnificence du repas & la richesse des meubles, lui firent croire qu'il avoit à faire à une personne du premier ordre. Quoi qu'il eût entendu dire des choses desavantageuses de Blanchefleur, il regardoit tout cela comme un effet

Digitized by Google

de la calomnie : Et supofé même qu'elle eût trompé quelqu'un, il ne pouvoit pas se mettre dans l'esprit qu'elle songeât à le tromper. Il passa donc la nuit avec elle autant agreablement qu'il pouvoit le souhaiter. Le matin venu elle le renvoya avec des presens considerables, & l'assura tout de nouveau, que comme sa personne étoit à lui, tout ce qui étoit en son pouvoir étoit aussi à son commandement. Salabet répondit à cette honnêtété par de nouveaux embrassemens, & de nouvelles asseurances d'un attachement éternel, & vint souvent depuis se divertir avec elle sans qu'il lui en coutât rien. Quelque tems aprés il vendit ses draps avec beaucoup de profit : Ce que la Belle apprit incontinent par les gens qu'elle avoit en campagne. Salabet étant un jour venu souper avec elle, il n'y eut point de caresses qu'elle ne lui fit, & parut si éprise qu'il sembloit qu'elle alloit mourir entre ses bras. Il suffisoit que Salabet loüât quelque chose pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui donner deux tres-belles coupes d'argent : Mais comme il en avoit déja reçû de grands presens, & qu'il ne lui avoit encore rien donné, il ne voulut jamais les prendre, quelque fortement qu'elle l'en solicitât. Mais enfin croyant l'avoir bien pris en se montrant bien prise elle-même, une de ses servantes qui avoit l'ordre vint l'apeller pour lui parler en particulier. La Belle sortit de la chambre, & y revint quelque tems aprés les larmes aux yeux. Elle se jetta sur son lit, & fit les plus tristes lamentations du monde.

Sa-

Salabet surpris d'un changement si subit, la prit entre ses bras & se mit à pleurer de compagnie. Il se tuoit de lui demander le sujet de son chagrin, & la Belle s'opiniatroit à ne lui en rien dire. Aprés bien des prieres elle éclata enfin, & lui dit, qu'elle êtoit la femme du monde la plus malheureuse : Qu'elle venoit de recevoir des lettres de Messine : & qu'il y en avoit une entr'autres de son frere, qui lui mandoit de lui envoyer mille Ecus dans huit jours, deût-elle vendre tout ce qu'elle avoit chez elle ; sinon qu'elle auroit le déplaisir d'aprendre qu'il auroit laissé la tête sur un échafaut. Je suis au desespoir, ajouta-t-elle. L'aparence de trouver en si peu de tems une si grosse somme. Si j'avois seulement quinze jours je vendrois une terre, ou je les tirerois de mes Creanciers : Mais en huit jours il me seroit impossible. Je voudrois être morte pour n'avoir pas le déplaisir d'apprendre la mort de mon frere. Et là dessus doleances & larmes de plus en plus. Salabet qui auroit été plus sage s'il eût été moins amoureux, crut d'abord que ses larmes êtoient sinceres, & ce qu'elle disoit la verité même, & se mit en devoir de calmer ces mouvemens impetueux. Je ne saurois à present, Madame, lui dit-il, vous ofrir les mille Ecus : Mais je vous en ofre de bon cœur cinq cents si vous êtes bien asseurée de pouvoir me les rendre dans quinze jours, par bonheur je vendis hier mes draps, & si vos lettres êtoient venues plutôt, je n'aurois pû vous ofrir un sou. Quoi, Monsieur, repliqua la Belle, vous vous êtes donc laissé

Digitized by Google

manquer d'argent. Pourquoi ne m'en avez-vous, pas demandé ? Quoi que je n'aye pas mille Ecus, j'en avois bien cent & deux cents même à vôtre service. Aprés cela je ne saurois accepter ce que vous m'ofrez à present. Salabet charmé de ces paroles plus qu'il ne l'avoit jamais été de tout ce qu'on lui avoit dit & fait, la pria de ne laisser pas d'accepter son ofre, & de croire que s'il avoit eu besoin d'argent, connoissant son cœur comme il le connoissoit, il auroit éu recours à sa bourse. Je reconnois à ceci, Monsieur, répondit la Belle, que vous m'aimez veritablement. C'est beaucoup de generosité de prevenir ainsi mes besoins. Vous n'aviez pas besoin de cela pour m'attacher à vous. Vous étiez déja le maître absolu de mon cœur. : Mais vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon frere ; & c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret que je prens vôtre argent, parce que je sai que les marchands n'en ont jamais assez. Cependant comme la necessité m'y oblige, & que je suis bien asseurée de vous le rendre bientot, j'accepte vôtre ofre, & pour ne pas manquer à vous rembourser, j'engagerai toutes ces maisons qui m'appartiennent si je ne trouve pas de moyen plus prompt. En disant cela elle se laissa tomber en pleurant sur le visage de Salabet, qui pour ne pas la laisser seule dans une si grande affiction, passa la nuit avec elle, & alla querir les cinq cents Ecus qu'elle prit en riant du cœur, & pleurant des yeux, & qu'il lui donna sans autre asseurance que sa simple

ſimple parole. La Belle n'eut pas plutôt l'argent, que l'indiction commença à changer : Et Salabet qui pouvoit à toute heure entrer chez elle, étoit bien heureux d'y être reçû de ſes fois un ; ſans compter qu'on ne lui faiſoit ni le même viſage, ni les mêmes careſſes, ni la même chere qu'auparavant. Un mois s'étant paſſé au delà du terme qu'on avoit pris pour le payer, Salabet demanda ſon argent, & ne reçut que des paroles. Ce fut alors qu'il connut la malice de cette femme, & ſa propre imprudence : Mais comme il n'avoit d'autres preuves que ſa bonne foi, qui devoit lui être fort ſuſpecte, il n'oſa s'en plaindre à perſonne parce qu'on l'avoit averti à l'avance, & qu'il n'en avoit pas profité. Ce qu'il y eut de plus chagrinant pour Salabet, fut qu'il reçut ordre de ſes Maîtres de leur envoyer les cinq cents Ecus par la voie de la Banque. Pour cacher la faute qu'il avoit faite, il part de Palerme, & s'en vint à Naples, où étoit alors un nommé Canigian Treſorier de l'Imperatrice de Conſtantinople, homme d'eſprit & de bon entendement, & intime ami de Salabet. Celui ci deplorant ſon malheur lui conta quelques jours aprés ſon avanture, lui demanda conſeil, & le pria de lui donner les moyens de gagner ſa vie, parce qu'aprés ce qui lui étoit arrivé, il étoit reſolu de ne retourner jamais à Florence. Canigian aprés lui avoir fait connoître ſon imprudence, qu'il connoiſſoit déja aſſez, lui conſeilla de retourner à Palerme. Salabet avoit encore quelque argent, & Canigian lui en

Digitized by Google

préta autant qu'il en avoit besoin. Il fit faire quantité de balots bien ajustez & bien marquez, & acheta environ vingt barriques qu'il fit remplir d'eau à la reserve d'environ un baril d'huile qu'il mit par dessus. Il charge tout cela sur un vaisseau, & reprend le chemin de Palerme muni des sages instructions de son ami. Aussitot qu'il fut arrivé il donne à la Doüane la liste & le prix de ses marchandises qu'il fit enregîtrer en son nom, & les mit en Magazin disant qu'il ne vouloit les vendre qu'aprés l'arrivée d'une plus grande quantité qu'il attendoit. Blanchefleur en étant incontinent avertie, & apprenant que ce qu'il avoit apporté valoit environ deux mille Ecus, sans ce qu'il attendoit encore, s'avisa de lui rendre ses cinq cents Ecus dans l'esperance de lui en escroquer mille où plus s'il se pouvoit. Elle l'envoya querir, & lui fit grand' chere sans faire semblant de savoir qu'il eût amené de nouvelles marchandises. Salabet devenu sage à ses dépens, va la trouver. Elle lui fit d'abord de grandes excuses de ce qu'elle ne lui avoit pas rendu son argent dans le tems, & lui dit qu'elle ne doutoit point qu'il n'eût été bien faché contre elle. A la verité, Madame, repliqua Salabet en riant, j'eus alors des afaires qui me chagrinerent un peu : Mais le tems & mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis si faché contre vous, Madame, & je vous haïs si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien, mon dessein étant de m'établir en cette ville. J'y ai déja pour plus de deux mille Ecus de marchandise,

chandise, & j'en attens de Ponant pour plus de trois. Je vous aime trop pour être éloigné de vous, & sans vous je ne saurois vivre content. J'ai une veritable joie, Monsieur, de vous voir resolu à demeurer ici. Je vous fais bonne justice du côté de l'amour, & j'espere passer de bonnes heures avec vous. Mais je dois vous faire des excuses de ce que lors que vous partîtes, vous voulûtes quelquefois venir ici, & n'y fûtes pas reçû, ou que vous le fûtes moins bien qu'à l'ordinaire; & de ce que je ne vous rendis pas vos cinq cents Ecus aussi ponctuellement que je vous l'avois promis. Mais vous savez que j'êtois alors fort afligée: Et dans ces sortes d'états il est bien dificile de faire le bon visage qu'on voudroit. Ceux qui m'avoient promis de l'argent me manquerent de parole, & je me trouvai aussi dans la necessité de vous en manquer. J'eus vos cinq cents Ecus peu de jours aprés vôtre depart. Je vous les aurois envoyez si j'avois eu vôtre adresse: Mais puisque vous voilà vous les recevrez vous-même. Cela dit, elle tira une bourse qu'elle lui donna avec cinq cents Ecus bien comptez. Jamais homme ne fut plus aise que Salabet, qui lui répondit qu'il êtoit tres persuadé de la verité de ce qu'elle disoit, & en même tems si content d'elle, que tout ce qu'il avoit êtoit à son service. Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, Madame, ajouta-t-il, quand j'aurai une fois mon menage en ville. Ils parurent tous deux également contens l'un de l'autre. Salabet continua de la voir, & elle de faire à

Digitized by Google

Salabet tous les honneurs qu'elle pouvoit. Salabet qui songeoit continuellement à se venger de la piece qui lui avoit été faite, par une autre de la même nature, étant prié d'aller souper & coucher avec la Belle, l'alla trouver si triste & si chagrin, qu'il sembloit qu'il alloit mourir. La Belle aprés mille caresses lui reprocha obligeamment sa melancolie, & lui en demanda la raison. Il se fit long-tems prier, & lui dit enfin. Qu'il étoit ruiné : Que le vaisseau sur lequel on avoit chargé les marchandises qu'il attendoit, avoit été pris par les Corsaires de Monegue, qui demandoient dix mille Ecus pour le rendre, dont il en devoit mille pour sa part : Qu'il n'avoit pas un sou, & que depuis quelques jours il avoit envoyé à Naples les cinq cents Ecus qu'elle lui avoit rendu pour faire acheter des toiles. Si je voulois, ajouta-t-il, vendre des l'heure qu'il est les marchandises que j'ai en ville, j'y perdrois plus de la moitié ; & malheureusement je n'y suis pas assez connu pour pouvoir emprunter une somme de cette consequence. Voilà, Madame, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monegue, & aprés cela il n'y a plus de ressource. La Belle qui croyoit que c'étoit autant de perdu pour elle, étoit veritablement fachée de ce contretems. Aprés lui avoir témoigné la part qu'elle prenoit à sa disgrace, elle lui dit qu'il étoit inutile de se tourmenter si fort, & l'asseura que si elle avoit les mille Ecus, elle les lui preteroit tout à l'heure même.

Digitized by Google

me. Lors que vous me prétâtes les cinq cents Ecus, poursuivit elle, j'en empruntai cinq cents autres d'un certain homme qui prend trente pour cent d'intérêt, si vous vouliez emprunter sur ce pied là, il vous prétera tout ce que vous voudrez sous de bons gages. Tout ce que je puis faire pour vous est d'engager tout ce que j'ai, & de m'engager moi-même pour vous faire trouver la somme dont vous avez besoin. Mais au reste quelle seureté pourriez vous donner? Salabet sentit d'abord la raison de ces ofres, & comprit bien que ce seroit elle même qui préteroit l'argent: Et comme il ne demandoit pas autre chose, il la remercia de sa bonté. Il lui dit en même tems que quelque exorbitant que fût l'intérêt, la necessité l'obligeoit d'en passer par là; & que pour la seureté il ne pouvoit en donner de meilleure, que les marchandises qu'il avoit à la Doüane: Qu'il les feroit écrire au nom du préteur: Mais qu'il vouloit se reserver la clef du Magazin, soit pour faire voir les marchandises aux marchands qui se presenteroient; soit pour être asseuré qu'il n'y seroit rien touché ni rien changé. La Belle trouva la seureté sufisante, & se chargea de parler à l'homme. Le lendemain elle envoya querir un Courretier de ses amis qu'elle entretint de cette afaire, & auquel elle donna les mille Ecus pour les porter à Salabet, & faire écrire en son nom les marchandises qu'il avoit à la Doüane. Cela étant fait, le plus grand soin de Salabet fut d'aller réjoindre son ami à Naples avec ses quinze cents Ecus. Il rendit l'argent

Digitized by Google

gent qu'il avoit emprunté, paya ses autres dettes, remboursa les cinq cents Ecus à ses Maîtres, & se divertit durant plusieurs jours aux dépens de la Sicilienne. Ayant envie de quitter le commerce il partit enfin de Naples, & se retira à Florence. Blanchefleur ne voyant plus Salabet à Palerme, commença à se défier qu'elle avoit été la Dupe à son tour. Aprés avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le Magazin, & trouva que les barriques qu'on croyoit pleines d'huile ne l'étoient que de l'eau de la mer, avec un peu d'huile par dessus. Il ne se trouva dans les balots que des étoupes, excepté deux où il y avoit des draps. Bref toutes les marchandises ne valoient guere plus de deux cents Ecus. Blanchefleur se voyant ainsi attrapée pleura beaucoup les cinq cents Ecus rendus; mais plus encore les mille prêtez.

NOU-

NOUVELLE LXXXI.

Madame Françoise aimée de deux hommes qu'elle n'aimoit point, s'en défit assez plaisamment sans rien accorder à l'un ni à l'autre.

DEux jeunes Florentins nommez l'un Rinuce Palermin & l'autre. Alexandre Clermontois ayant été bannis de leur ville se retirerent à Pistoie, où il y avoit une tres-belle veuve dont ils se passionnerent tous deux sans que

que l'un s'aperçût de l'amour de l'autre. La Belle s'apelloit Madame Françoise, & passoit pour être aussi sage que belle. Les deux Cavaliers menoient leur intrigue avec beaucoup de secret, & n'oublioient rien pour se faire aimer de la Belle qui n'avoit aucun penchant pour eux. Cependant comme en pareil cas la perseverance & l'importunité produit quelquefois de bons éfets, ils la presserent tant & par lettres & de vive voix, qu'elle oublia sa sagesse, & leur préta l'oreille. Elle ne fut pas long-tems à s'apercevoir qu'elle avoit fait une faute, & songea au moyen de la reparer. Elle s'avisa de leur demander une chose qu'elle ne croyoit pas qu'ils fissent, quoi qu'elle ne fût pas impossible : Et ne la faisant pas elle étoit en droit de rompre avec eux, & de se délivrer de leurs importunitez. On venoit d'enterrer à Pistoie hors de l'Eglise des Cordeliers un homme, qui, quoi que décendu de parens nobles passoit pour le plus scelerat qui fût au monde. Outre les mauvaises qualitez du cœur, il avoit une phisionomie des plus malheureuses, & étoit si contrefait & si hideux de visage, qu'on ne pouvoit le voir sans frayeur lors qu'il étoit encore en vie. Cet homme étoit connu sous le nom d'Etrangle-Dieu ; nom qui n'exprimoit pas mal les dispositions de son ame. La Belle fait venir sa servante, & lui dit. Tu sais avec combien d'impatience & de chagrin je soufre les importunitez & les ambassades de ces deux Florentins. Je ne suis contente ni de leurs empressemens ni de leurs intentions qui ne me paroissent pas honnêtes,

nétes, & je veux absolument me débarrasser de ces gens là. Ils s'épuisent en ofres & en protestations. Je suis d'aviz de les prendre au mot, & de leur demander une chose que je sai qu'ils ne feront jamais, & qui me mettra en droit de me défaire d'eux sans qu'ils soient en droit de s'en facher. Tu sais qu'on vient d'enterrer Etrangle-Dieu aux Cordeliers; homme qui faisoit peur durant sa vie, & qui doit par conséquent être un monstre d'horreur aprés sa mort. Je veux donc que tu ailles dire à Alexandre, que tu as un moyen asseuré de lui faire tout obtenir de moi: Qu'un de mes parens me doit faire apporter cette nuit le corps d'Etrangle Dieu pour des raisons dont tu lui promettras de l'instruire dans la suite: Que je tremble de peur qu'on m'aporte cet horrible corps; & que le plus signalé service qu'il puisse me faire, est d'aller ce soir à l'eure du premier somme au tombeau d'Etrangle-Dieu, de le dépoüiller, de prendre ses habits, de se mettre en sa place, de demeurer là jusques à ce qu'on le vienne querir, & de le laisser tirer du tombeau & emporter chez moi sans dire mot: Que je serai toute préte à le recevoir: Qu'ensuite il couchera avec moi, qu'il se retirera quand il lui plaira, & que je prens tout le reste sur mon compte. S'il te dit qu'il est prét à le faire, à la bonne heure: Si non tu lui diras de ma part, que je ne veux jamais le voir ni entendre parler de lui. Cela étant fait tu iras trouver Rinuce, & lui diras que je ferai tout ce qu'il voudra s'il veut me rendre un service, qui

Digitized by Google

qui est d'aller à minuit prendre le corps d'Etrangle-Dieu, & de me l'apporter sans dire mot quelque chose qu'il entende ou qu'il sente. Et en cas de refus tu lui diras que je romps tout commerce avec lui. La servante fit son ambassade, & dit aux deux Florentins mot à mot ce qu'elle avoit ordre de leur dire. Chacun répondit qu'il iroit non seulement au tombeau d'Etrangle Dieu pour faire plaisir à la Belle; mais même en Enfer si elle le souhaitoit. Dame Françoise sur cette réponse attendit tranquillement pour voir s'ils seroient aussi fous qu'ils le promettoient. La nuit étant venue, Alexandre sortit de son logis à l'heure qui lui avoit été fixé pour aller se mettre en la place d'Etrangle-Dieu. La peur le prend en chemin, & commence à lui faire faire des réflexions. Mon Dieu, disoit il en soi-même! où est-ce que je vais? Y songe-je bien? Que sai-je si les parens de cette femme ne se sont point apperçus de l'amour que j'ai pour elle; & si s'étant fourrez mille chimeres dans l'esprit, ce n'est point un paneau qu'ils me tendent pour m'égorger impunément dans ce tombeau? Que sai-je encore si ce n'est point un piege de quelqu'un de mes ennemis plus aimé que moi, qui veut lui faire sa cour à mes dépens? Mais supofé, disoit-il, que mes conjectures soient fausses, il est toujours vrai que ses parens doivent me porter chez elle. Or il n'y a pas d'apparence qu'ils veüillent le corps d'Etrangle Dieu pour le faire enchasser comme une Relique: Mais il y a apparence au contraire que leur dessein est
de

Digitized by Google

de faire quelque outrage au cadavre, qui leur a peut être fait quelque insulte durant sa vie. On me recommande de ne dire mot quelque chose que je sente. Et si l'on me crevoit les yeux, ou qu'on m'arrachât les dents, ou qu'on me coupât les mains, ou qu'on me fit enfin quelque piece de cette nature, où en serois-je? Le moyen en ce cas de ne dire mot. D'ailleurs si je parle, on me connoîtra, & peut-être me fera-t-on quelque déplaisir: Mais quand même on ne me feroit rien, je n'aurai pas suivi mes ordres, & par consequent je n'aurai rien fait. On ne me laissera point avec Madame Françoise, qui me reprochera de lui avoir mal obeï, & me renvoyera avec le petit plaisir de m'être exposé pour l'amour d'elle. Ces reflexions le determinerent presque à revenir sur ses pas. Cependant l'amour le fit raisonner autrement, & l'emporta de si loin sur toutes les autres considerations, qu'il alla jusqu'au tombeau, & l'ouvrit. Il entre, dépoüille le mort, prend ses habits, ferme le tombeau, & se met en la place d'Etrangle-Dieu. A peine avoit-il fait tout cela, qu'il commence à penser en soi-même quel homme avoit été le mort. Il se souvint tout à coup des avantures qui arrivoient la nuit non seulement dans les tombeaux; mais aussi ailleurs. Les cheveux commencerent à lui dresser, & il croyoit à tout moment qu'Etrangle-Dieu deût se lever pour l'étrangler. Soit que l'amour le soutint, ou que la peur le rendit immobile, il ne branla pas, & attendit la fin de son avanture. Minuit

nuit étant prêt à sonner, Rinuce sortit de chez lui pour executer les ordres de sa Maîtresse. La réflexion le prit en chemin aussi bien qu'Alexandre. Si je suis pris, disoit-il en soi-même, avec le corps d'Etrangle-Dieu sur les épaules, gare le fagot. D'ailleurs supposé que je ne sois pas mis en justice, & que les parens du mort viennent à savoir ceci, me voilà exposé à toutes les suites de leur juste ressentiment. Ces considerations & plusieurs autres l'arrêterent tout court. Mais aprés s'être excité soi même, & s'être representé l'amour qu'il avoit pour la Belle. C'est la premiere chose qu'elle m'a demandée, disoit-il: L'apparence de la refuser, puisque la recompense est son cœur. Deût-il m'en couter la vie il faut essayer de la satisfaire. Cela dit, il se remit en chemin, arriva au tombeau & l'ouvrit. Alexandre le sentit, & ne dit mot quoi qu'il eût fort grand peur. Rinuce prenant le corps d'Alexandre ainsi empaqueté pour celui d'Etrangle-Dieu, le tira dehors par les pieds, & l'ayant chargé sur ses épaules se mit en devoir de le porter chez la Belle. Comme la nuit étoit des plus obscures, & que Rinuce n'y regardoit pas de si prés, Alexandre recevoit de tems en tems nombre de contusions, & heurtoit de la tête tantôt contre un coin de muraille, tantôt contre une porte, & tantôt contre autre chose dont les rues se trouvoient embarrassées. Rinuce étoit déja à vûë de la porte de la Belle, qui s'étoit mise à la fenêtre avec sa servante pour voir s'il portoit Alexandre, munie à l'avance d'une

er

excuse pour les renvoyer tous deux, lorsqu'il arriva tout à propos que les gens du Guet, qui s'étoient cachez dans cette ruë pour y attendre un homme qu'ils avoient ordre d'arrêter, entendirent marcher Rinuce, & étalerent d'abord leurs lanternes qu'ils tenoient sous leurs habits, pour voir qui c'étoit, & ce qu'ils avoient à faire. Rinuce les connut d'abord au bruit de leurs armes & au qui vive: Et n'ayant pas le tems de déliberer, il jette Alexandre, & se sauve à toutes jambes. Alexandre tout empaqueté qu'il étoit dans les habits d'Etrangle-Dieu, se leve, & gagne au pied de son côté du mieux qu'il put. La Belle qui de sa fenêtre avoit tout vû à la faveur des lanternes, fut surprise de la hardiesse des deux Florentins. Cependant ravie d'en être défaite si heureusement, elle ferme sa fenêtre & se retire bien convaincuë qu'ils l'aimoient veritablement puisqu'ils avoient été capables de faire ce qu'ils avoient fait pour elle. Rinuce afligé outre mesure, & pestant contre sa mauvaise fortune, ne retourna pas chez lui pour cela. Il trouva où se cacher, & quand les gens du Guet furent passez, il revint à l'endroit où il avoit jetté Alexandre, resolu d'achever ce qu'il avoit commencé. Mais ne le trouvant point, & ne doutant pas que les gens du Guet ne l'eussent emporté, il regagna son logis avec un chagrin extréme. Alexandre de son côté, ne sachant qui l'avoit porté, ni comment remedier à un si bizarre contretems, fut contraint de s'en retourner aussi peu content de son avanture que Rinuce. Le jour étant

Digitized by Google

venu on fut surpris de trouver le tombeau d'Etrangle-Dieu ouvert ; mais plus surpris encore de n'y point voir le corps, qu'Alexandre avoit jetté au fond de la fosse. Chacun en parla selon ses préjugez ; & comme il passoit pour un fort méchant homme, les sots crurent que le Diable l'avoit emporté. Cependant les deux Amans firent savoir à la Belle ce qu'ils avoient fait, & ce qui les avoit empéchez de faire plus. Chacun demanda la recompense promise : Mais la Belle faisant semblant de ne pas croire qu'ils se fussent mis en devoir de lui obeïr, s'en défit honnêtement, & leur fit savoir une fois pour toutes que puisqu'ils n'avoient voulu rien faire pour elle, ils ne devoient pas esperer qu'elle fit jamais rien pour eux.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXII.

Une Abesse se levant sans chandéle & avec precipitation pour surprendre une de ses filles, prend au lieu de son voile le Haut-de-chausses d'un Prêtre qui étoit couché avec elle. La coupable qui étoit déja au chapitre le lui fit adroitement remarquer, & se tira par là d'afaires.

Digitized by Google

CEux qui crient le plus contre les vices, n'en sont pas d'ordinaire les plus exempts : & au contraire ils ne declament souvent contre les défauts d'autrui, que pour mieux déguiser les leurs. Il y avoit autrefois en Lombardie un Couvent de filles trés-renommé. Il y avoit entr'autres une Religieuse nommée Isabeau, qui étoit une beauté parfaite. Un jeune homme pourvû de tout ce qu'il faut pour se faire aimer, allant souvent au Couvent ne pût voir Isabeau sans en être charmé. La Belle de son côté le trouvant fort à son gré sentoit pour lui tout ce qu'il sentoit pour elle. Aprés avoir long-tems langui sans pouvoir se satisfaire, le Cavalier trouve moyen de monter à la chambre de sa Maîtresse. Les Amans également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagerent de la longue attente, & joüirent long-tems de leur bonheur sans aucun contretems. Isabeau avoit trop de charmes, & son Amant étoit trop bien fait, pour n'être pas exposée à l'envie des autres Religieuses. Aussi le fut elle si fort qu'elles étoient toutes les nuits aux écoutes. Une nuit entr'autres qu'il faisoit extrémement sombre, étant venues à la porte de la celule d'Isabeau, elles entendirent certains mots qu'elles ne voulurent jamais prendre pour des prieres : Deux personnes qu'elles entendirent parler bien distinctement, les determinerent à croire que le Cavalier étoit avec Isabeau. L'allarme fut grande. Les unes demeurent en sentinelle, pendant que les autres vont faire

faire lever l'Abesse. On frape à sa porte à coups redoublez, en criant, levez-vous au plus vite, Madame. Sœur Isabeau à un homme dans sa chambre. L'Abesse étoit couchée cette nuit là avec le Curé de la Paroisse, qu'elle trouvoit moyen de faire venir sans qu'on s'en aperçût : L'Abesse, où pour ne donner aux Sœurs aucun soupçon, où de peur qu'elles n'ouvrissent sa porte à force de la pousser, se leve en toute diligence, & dans la précipitation pensant prendre son voile, elle prit étourdiment le Haut-de-chausse du Curé. Elle sort ainsi coifée, ferme sa porte, & s'en va bien accompagnée à la celule d'Isabeau. La porte ayant été enfoncée on trouva les Amans embrassez, qui ne furent pas peu surpris d'une visite si peu attendue. Le Cavalier fut renfermé dans la chambre, & Isabeau par ordre de l'Abesse fut enlevée & trainée au Chapitre. L'Abesse ayant pris sa place dit cent choses à la pauvre Isabeau, qui selon elle avoit profané la sainteté & flé ri la reputation du Couvent. Tous ces reproches étoient accompagnez de tant de menaces, que la pauvre fille qui se sentoit coupable ne faisoit que pleurer sans oser dire un seul mot pour sa défense. L'Abesse continuant à la censurer de la maniere du monde la plus aigre & la plus outrante, Isabeau par bonheur leva les yeux, & vit ce que l'Abesse avoit sur la tête, & que personne n'avoit encore remarqué à cause de la trop grande émotion. Isabeau pour être bien asseurée de sont fait regarde encore, & persuadée qu'elle ne se trompoit point, re-

prend un peu courage, & dit fort doucement, Vôtre voile, Madame, a je ne sai quoi qui pend ; Donnez-vous la peine de la racommoder. C'êtoit l'éguillete du Haut-de-chausse qui pendoit. Quoi, repliqua l'Abesse, petite malheureuse ! Vous avez encore l'insolence de plaisanter. Un peché de la nature de celui que vous venez de commettre ne vous couvre pas de confusion, où ne vous inspire pas au moins de l'humilité ? Si vôtre ame étoit aussi aisée à racommoder que mon voile, vous n'auriez pas tant à craindre de la vengeance divine. Elle auroit poussé le sermon plus loin sans qu'Isabeau l'interrompit. Encore une fois, Madame, racommodez vôtre voile, & puis me dites tout ce qu'il vous plaira. Les Sœurs ayant alors regardé, virent d'abord l'explication de l'énigme. L'Abesse portant la main à sa tête, & trouvant le maudit Haut de-chausse, fut fort marrie de la méprise, & n'eut pas le mot à dire. Chacune se mit à marmoter, & ce marmotement fit connoître, que chacune en pensoit à sa maniere. A la fin l'Abesse voyant qu'il étoit déja tard, dit qu'il faudroit trop de tems pour récüeillir les voix, remit l'afaire au lendemain, & congedia l'assemblée. Les jours suivans des raisons importantes empécherent d'assembler le Chapitre, & les plus sages furent d'avis que le silence étoit le seul bon parti à prendre, de peur que l'éclat ne ruinât la reputation du Couvent. L'Abesse dons garda son Curé ; Isabeau son Galant, & les autres se pourvûrent du mieux qu'il leur fut possible.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXIII.

Un Medecin à la solicitation de trois Gaillards fait accroire à Calandrin qu'il étoit enceinte. Il lui en coute des chapons & quelque argent pour ne pas accoucher.

COmme les Heros dont on va parler ont été déja le sujet de plusieurs Nouvelles, il ne sera pas necessaire de parler ici de leur caractere. On dira seulement que Calandrin

Digitized by Google

ayant gagné deux cents livres en argent comptant par la mort d'une Tante, il s'étoit mis en tête d'en acheter une metairie : Et comme s'il eût eu dix mille Ecus à employer, il n'y avoit point de Courretier à Florence qu'il n'eût entretenu de son aquisition. Le Brun & Bulfamaque qui savoient cela, lui avoient dit plusieurs fois qu'il feroit beaucoup mieux de se divertir avec eux de ses deux cents livres, que d'en acheter de la terre : Mais quelque chose qu'ils eussent pû lui dire, ils n'en avoient jamais pû attraper un seul repas. Un jour qu'ils parloient de l'avarice de Calandrin, ils furent joints par un de leurs Camarades nommé Nello, & resolurent tous trois de le déniaiser encore. Etant convenus de ce qu'ils devoient faire le lendemain, ils se posterent en sorte que Calandrin étant sorti de chez lui, rencontra Nello à deux cents pas de sa maison, qui lui dit en l'abordant. Qu'avez vous, nôtre ami ? Avez vous été malade cette nuit ? Vous n'étes plus le même homme. Quoi donc, répondit Calandrin ! Que croyez vous que j'aye ? Je ne saurois que vous dire, reprit Nello. Vous me paroissez tout changé. Dieu vueille que je me trompe : Et sur cela il le quitta. Calandrin tout consterné quoi qu'il ne sentît aucun mal, poursuivit son chemin, & trouve à dix pas de là Bulfamaque, qui s'écria d'abord. Qu'est ceci donc, nôtre ami ? Vous me paroissez moribond. Calandrin croyoit déja avoir la fievre, lors que le Brun étant survenu lui dit d'un air étonné. Comme vous voilà fait,

Ca-

Calandrin ! On diroit que vous fortez de dessous terre. Comment vous trouvez-vous ? Calandrin voyant que tant de gens le trouvoient malade, crut qu'il l'étoit éfectivement, & dit à le Brun d'un air abbatu. Que ferai je donc, nôtre ami ? Je vous conseille, répondit le Brun, de vous en retourner chez vous, de vous coucher, de vous faire bien couvrir, & d'envoyer de vôtre urine à Monsieur Simon le Medecin. Il vous dira d'abord ce que vous aurez à faire. Nous vous accompagnerons, & s'il faut faire quelque chose nous le ferons. En s'en allant ils rencontrerent Nello qui se joignit à eux. Calandrin ne fut pas plutôt chez lui qu'il dit à sa femme qu'il sentoit beaucoup de mal, se mit au lit, & la pria de le bien couvrir. Il envoya de son urine au Medecin par une petite servante. Le Brun dit alors aux trois autres qu'il croyoit devoir aller chez le Medecin, & les pria de demeurer cependant auprés du malade. Je verrai, dit-il, ce qu'il dira ; & s'il est besoin je l'amenerai. Oüi, mon ami, dit alors Calandrin, faites cela pour moi ; car je vous asseure que je me sans mal. Le Brun arriva plutôt que la servante, & instruisit du fait le Medecin. Aprés qu'il eût examiné l'urine, il renvoya la servante avec ordre de dire à Calandrin de se tenir chaudement, & de l'asseurer qu'il alloit le voir pour pouvoir lui dire plus seurement ce qu'il avoit, & ce qu'il devroit faire. Le Medecin étant arrivé, & ayant tâté le pous au malade. Voulez-vous que je vous dise franchement la verité, dit-il

à

à Calandrin. Vôtre mal est une grossesse. Calandrin se mit d'abord à crier comme un perdu, & dit tout haut à sa femme qui étoit presente : C'est vous, ma femme, qui m'avez fait cela. Vous voulez toujours renverser l'ordre, & mettre en haut ce qui doit être en bas. La femme qui avoit de la vertu & de la pudeur, rougit de ce discours, & sortit de la chambre sans répondre un seul mot. Je suis bien malheureux, reprit Calandrin continuant ses doleances. Que ferai je ? Comment accoucher ? Par où sortira l'enfant ? Je suis mort, je le vois bien, graces à ma bonne femme, à qui je souhaite autant de mal que je me souhaite de bien. Que ne suis-je en bonne santé pour la rosser tout mon soul ? Mais au reste je ne dois me plaindre que de moi-même. Pourquoi laisser renverser l'ordre ? Mais si Dieu me fait la grace de me tirer de ceci, elle peut compter que ce sera la derniere fois que j'aurai cette complaisance pour elle, quelques solicitations qu'elle puisse me faire. Le Brun, Bulfamaque, & Nello mouroient d'envie de rire, & se faisoient la derniere violence pour s'en empêcher : Mais le Medecin rioit de si bon courage, qu'on lui auroit pû arracher toutes les dents. Calandrin ayant enfin imploré son secours, le Medecin lui répondit, qu'il ne devoit pas s'affliger si fort, & l'assura que le mal ayant été connu assez à tems pour y remedier, il le tireroit d'afaires en peu de jours, pourvû qu'il voulût faire la dépense necessaire. Je ferai tout ce que vous voudrez, Monsieur, repli-

qua

Digitized by Google

qua Calandrin. J'ai deux cents livres dont je me proposois d'acheter une metairie : Prenez le tout s'il est besoin, pourvû que vous fassiez en sorte que je n'accouche point. Helas ! Comment ferois-je s'il me faloit accoucher ? Les femmes crient comme des perdues quand elles accouchent, quoi qu'elles ayant toutes le passage assez ouvert. Pour moi je suis persuadé que je mourrois si j'étois obligé d'accoucher avec tant de douleurs. Ne vous allarmez point, repartit le Medecin. Je vous ferai distiller une eau qui resoudra tout dés la troisiéme prise, & vous rendra aussi gaillard que vous ayez jamais été. Mais il faut être sage à l'avenir. Cette eau est au reste agreable à boire : Mais il faut avoir pour la faire demi douzaine de bons chapons, & pour les autres choses vous donnerez de l'argent à quelqu'un de ces Messieurs, & nous les acheterons emsemble. Vous aurez demain cette eau s'il plait à Dieu ; & vous en prendrez un bon verre chaque fois. Vous ferez, Monsieur, dit Calandrin, comme vous l'antendrez. Je vous laisse le Maître de tout. Sur cela il donna à le Brun dequoi acheter les chapons, & cinq Ducats pour les autres dépenses, avec priere de vouloir bien lui rendre encore ce service. Le Medecin lui envoya le lendemain une petite bouteille d'Hipocras. Le Brun ayant acheté les chapons & leur suite, s'en divertit avec le Medecin & les trois autres. Aprés que Calandrin eut pris trois fois de son eau, le Medecin le vint voir accompagné des trois autres, l'asseura qu'il

étoit

étoit parfaitement gueri, & qu'il pouvoit ſortir, & faire tout ce qu'il voudroit. Calandrin bien joyeux ſe leva d'abord, & alla faire ſes afaires en ville, prônant par tout que le Médecin l'avoit dégroſſé en trois jours de tems. Le Médecin & les autres ſe féliciterent d'avoir dupé Calandrin, & rirent de ſon avarice. La femme de Calandrin qui s'en apperçut, en eut du déplaiſir & en querella ſon mari.

NOUVELLE LXXXIV.

Fortarigue joüe & perd tout ce qu'il avoit, & même l'argent de son Maître, puis courant aprés lui en chemise, crie au voleur, le fait prendre par des paisans, le dépoüille, monte sur son cheval, revient à Siene, & laisse son Maître en chemise & à pied.

IL y avoit à Siene deux hommes à peu prés de même âge, & de même nom. L'un & l'autre

Digitized by Google

l'autre s'apelloit François ; Mais l'un étoit connu par François des Anjolliers, & l'autre par François des Fortarigues. Quoi qu'ils fussent differens en plusieurs choses, ils s'accordoient fort bien en un point, savoir l'aversion qu'ils avoient respectivement pour leur pere: Et ce fut principalement cette sympathie qui les rendit bons amis. Anjollier qui étoit un jeune homme assez bien tourné, croyant qu'il ne pouvoit subsister guere honnêtement à Siene de la pension que son pere lui donnoit, & ayant appris qu'un Cardinal de ses amis étoit dans la Marché d'Ancone en qualité de Legat, il resolut de l'aller trouver dans l'esperance qu'il pourroit s'avancer auprés de lui. Il en écrivit à son pere qui promit de lui payer incessamment sa pension de six mois pour se mettre en équipage. Il avoit besoin d'un valet. Fortarigue l'ayant seu, vint incontinent le prier de le prendre, l'assurant qu'il se mettroit à tout ce qu'il voudroit, & qu'il ne lui demandoit que la vie. Anjollier répondit qu'il ne pouvoit s'accommoder de lui ; non qu'il ne fût bien persuadé qu'il étoit capable de tout faire; mais parce qu'il savoit qu'il beuvoit & joüoit quelquefois. Fortarigue répondit qu'il étoit aisé de lever la dificulté, & qu'il lui promettoit solemnellement de renoncer à l'un & à l'autre. Cela se fit avec des protestations si fortes, qu'Anjollier se laissa vaincre, & reçut l'homme à son service. Etant donc partis, & arrivez un matin à Bonconvent où ils dînerent. Anjollier voyant qu'il faisoit grand chaud se mit au lit,
&

Digitized by Google

& donna ordre à Fortarigue de l'éveiller aussitôt que Midi seroit sonné. Pendant que le Maître dormoit, le valet s'en va dans une autre Auberge, où ayant beu quelques verres de trop, il se mit à joüer, & perdit en fort peu de tems non seulement tout l'argent qu'il avoit, mais même tous ses habits. Il s'en retourne tout en chemise trouver son Maître; & voyant qu'il dormoit fort profondement, il trouva moyen de lui prendre sa bourse, & s'en retourna joüer dans l'esperance de regagner ce qu'il avoit perdu; Mais son esperance le trompa car il perdit encore tout. Anjollier éveillé demande Fortarigue, & Fortarigue ne se trouvant point, il ne douta point qu'il ne se fût enivré, & endormi. Resolu de le laisser là, il fit seller son cheval, & mettre sa valise derriere: Mais il fut bien surpris de ne se trouver denier ni maille lors qu'il fut question de payer son hôte. Il fit grand bruit & mit toute l'Auberge en rumeur, disant qu'on l'avoit volé, & menaçant de faire arrêter tout le monde. Sur ces entrefaites arrive Fortarigue en chemise, qui venoit pour prendre les habits de son Maître comme il avoit pris son argent. Qu'est ceci, Monsieur, dit-il à Anjollier qu'il voyoit prét à monter à cheval? Faut-il partir tout à l'heure? Je vous prie d'attendre un moment. J'ai engagé mon pourpoint pour trente-huit sous, & l'homme doit venir tout à l'heure. Je suis seur qu'il le rendra pour trente-cinq sous contans. Dans ce moment même on vint dire à Anjollier que Fortarigue lui avoit dérobé son argent, &

per-

perdu au jeu avec le sien & ses habits. Anjollier au desespoir dit mille injures à Fortarigue, & le menaça de le faire pendre. Fortarigue faisant semblant de ne rien entendre revenoit toujours à son pourpoint. A quoi bon toutes ces folies, disoit-il ? Trois sous sont bons à gagner. Anjollier étoit enragé de toutes ces pagnoteries, d'autant plus que ceux qui le regardoient croyoient que Fortarigue n'avoit point joüé son argent ; mais au contraire qu'il en devoit à Fortarigue. Je me soucie de ton pourpoint comme du Diable d'Enfer, répondoit Anjollier. Eusses-tu été pendu il y a dix ans, scelerat que tu es ? Non seulement tu as perdu mon argent ; mais tu m'as fait perdre du tems, & au bout du compte tu viens encore me debiter des sornetes. Tout cela n'émouvoit point Fortarigue qui faisoit toujours la sourde oreille, & continuoit toujours à dire : Mais enfin pourquoi ne pas gagner trois sous ? Faites cela pour l'amour de moi, je vous prie. D'où vient que vous êtes si pressé ? Croyez-vous que je ne puisse pas vous rendre encore un service de trois sous ? Il est encore assez de bonne heure pour arriver de jour à la Tourrenier. La main à la bourse, je vous en prie. Je ne saurois jamais trouver un pourpoint qui m'allât mieux. Laisser pour trente-huit sous un pourpoint qui en vaut plus de quarante. Quelle apparence ? Anjollier qui enrageoit de tout son cœur d'avoir été filouté, & de se voir encore guoguenardé, tourne bride, & s'en va sans répondre autre chose. Fortarigue qui avoit son but le suivit

en

en chemise une bonne lieuë, jusques à ce qu'êtant à un lieu où il vit des païsans, il mit à crier de toute sa force, arrête, arrête. Les païsans voyant un Cavalier qui s'en alloit à grand pas, & un homme à pied qui le suivoit en chemise, crurent que celui-ci avoit été volé, & arrêterent le Cavalier avec bâtons ferrez & non ferrez. Anjollier eut beau leur dire comment la chose s'êtoit passée, il n'y eut pas moyen de se débarrasser. Fortarigue êtant arrivé là dessus. Je ne sai qui me tient, dit-il à Anjollier d'un air furibond, je ne sai qui me tient que je ne te tue, traitre, voleur, qui m'as volé tout ce que j'avois au monde. Vous voyez, Messieurs, le bel état où il m'avoit laissé à l'Auberge. Aprés qu'il a joüé tout ce qu'il avoit, il a trouvé moyen de me voler tout ce que j'avois d'habits & mon cheval; Mais graces à vous j'ai recouvré le tout. Anjollier se tuoit de leur dire que c'êtoit tout le contraire. Bref Anjollier fut dépoüillé & démonté, & Fortarigue ayant pris ses habits & son cheval, laissa son Maître tout nud, & s'en revint à Siene publiant par tout qu'il avoit gagné à Anjollier son cheval & ses habits: Ainsi celui qui pensoit aller trouver son Cardinal en bon équipage, s'en retourna en chemise à Bonconvent, la honte l'ayant empéché de retourner à Siene. On lui préta enfin quelque argent sur le cheval que montoit Fortarigue qu'Anjollier avoit été contraint de laisser à l'Auberge pour gage de ce qu'il devoit. Il s'en alla à Corsignan

où il avoit des parens, & y demeura jusques à ce qu'il eût reçû de nouveaux secours de son pere.

NOUVELLE LXXXV.

Calandrin amoureux d'une jeune fille, le Brun lui fit entendre que s'il la touchoit d'un billet qu'il lui donneroit, il la feroit suivre par tout. La femme de Calandrin le surprend avec cette fille, & fait grand bruit.

Nico-

Digitized by Google

NIcolas Carnaquin riche Bourgeois de Florence, avoit entre ses autres possessions un fort beau bien à Camerata, où il fit bâtir une magnifique maison. Il voulut la faire peindre, & traita pour cela avec le Brun & Bulfamaque. Et parce qu'il y avoit beaucoup de travail, ils y associerent Nello & Calandrin. Il ne demeuroit dans la maison qu'une vieille servante pour y prendre garde. Mais comme il y avoit déja quelques lits & autres meubles necessaires, Philippe fils de Nicolas venoit s'y divertir de tems en tems avec une jeune fille qu'il entretenoit. Le Cavalier étoit jeune & à marier. Il aimoit la fillete, & en avoit souvent qu'il gardoit un jour où deux, & puis les renvoyoit. Un jour il en amena une entr'autres nommée Colete, belle, bien mise, bon air, & parlant bien. Etant un jour sortie en simple jupe, & les cheveux entortillez au tour de la tête, pour venir au puis se laver les mains & le visage, dans le tems que Calandrin puisoit de l'eau, il la salüa fort civilemens. La Belle y répondit, & le regarda comme un visage qui lui paroissoit étranger. Calandrin de son côté la considéra & la trouva belle : Mais comme il ne la connoissoit pas il n'osa lui dire mot. La Belle s'apercevant que Calandrin la regardoit d'un air touché, poussa de petits soupirs pour lui faire accroire qu'elle le trouvoit à son gré. Il s'en coifa d'abord, & ne revint à ses compagnons qu'aprés que Philippe eût apellé la Belle. Calandrin de retour au travail ne faisoit

que soufler. Le Brun qui le harceloit toujours s'en étant apperçu. Que Diable avez vous, Calandrin, lui dit-il ? Qui vous fait ainsi soufler ? Si vous vouliez m'aider un peu, nôtre ami, répondit Calandrin, je ferois bien mes afaires. Peut on savoir dequoi il s'agit, repliqua le Brun, pour voir ensuite si l'on peut vous rendre quelque service. Je viens de voir une femme, reprit Calandrin, belle comme le jour, qui m'aime fort autant que j'en ai pû juger. N'est ce point la femme de Philippe, poursuivit le Brun ? Je le croi, dit Calandrin : car il l'a appellée, & elle s'est incontinent retirée. Mais qu'importe que ce soit celle-là où quelqu'autre. En semblables afaires trompe qui peut. Franchement, nôtre ami, je la trouve fort à mon gré. Je saurai qui elle est, continua le Brun : Et si c'est la femme de Philippe, comme je suis fort familier avec elle, je vous dirai en deux mots ce que vous aurez à faire : Mais il faut faire en sorte que Bulfamaque n'en sache rien ; car il ne me voit pas plutôt avec elle, qu'il y court incontinent. Je ne crains pas Bulfamaque, reprit Calandrin : Mais je crains beaucoup Nello. Il est parent de ma femme : Et s'il le sait il gâtera tout. Le Brun savoit fort bien qui étoit la Belle ; car Philippe l'en avoit informé. Calandrin étant donc un jour sorti pour la voir, le Brun conta l'avanture à Bulfamaque & à Nello, & ils resolurent ensemble de se divertir de cette amourete. Calandrin de retour, le Brun lui demanda à l'oreille s'il l'avoit vûe ? Oui, répondit Calandrin.

Digitized by Google

drin. Je meurs. Je n'en puis plus. Je m'en vais voir, dit le Brun, si c'est celle que je pense. Si c'est celle-là vous n'avez qu'à me laisser faire. le Brun étant décendu trouva Philippe & la Donzelle. Il leur dit quel homme étoit Calandrin, ce qu'il avoit dit, & convint avec eux de ce qu'il y avoit à faire pour se donner la comedie à ses dépens. C'est bien elle, dit il à Calandrin à son retour. Il faut aller bride en main, & mener la chose methodiquement. Si Philippe en avoit le vent, toute l'eau de la riviere ne te laveroit pas. Mais que voulez vous que je lui dise de vôtre part en cas que je puisse lui parler ? Vous lui direz en premier lieu & tout premierement, répondit Calandrin, que je lui souhaite un Muid de cette bonne liqueur qui fait engrosser, & que je suis son serviteur. M'entendez-vous bien ? Fort bien, repliqua le Brun. Vous n'avez qu'à me laisser faire. Aprés qu'ils eurent quitté le travail, ils décendirent souper, & traversant la cour où ils trouverent Philippe & Colete, ils s'y arréterent quelque tems pour faire plaisir à Calandrin. Le pauvre Diable commence à la regarder avec un air des plus singuliers, & si finement qu'un aveugle s'en seroit apperçu. Colete de son côté fit tout ce qui se pouvoit faire pour augmenter sa passion. Philippe & les autres faisant semblant de ne rien voir & de parler de choses indiférentes, prenoient un plaisir charmant au manége de Calandrin. S'étant enfin mis en chemin pour se rendre à Florence, le Brun dit à Calandrin. Je puis vous assurer, nôtre ami,

que vous la faites fondre d'amour comme la cire fond au soleil : Mais si vous vouliez apporter vôtre Guitarre, & joüer les chansons galantes que vous savez, vous la feriez jetter par les fenêtres. A cela ne tienne, repliqua Calandrin. Il faudra l'apporter demain puisque vous le jugez à propos. He bien ! vous n'auriez jamais cru que j'eusse pû sitot charmer une personne de cette importance. Je suis le premier homme du monde pour faire d'abord ce que je veux. Je ne suis pas comme ces jeunes étourdis qui sont mille ans à faire trois châteaux de noix. Je voudrois que vous me vissiez avec mon petit Rebec. Vous verriez beau jeu. Je ne suis pas si vieux que vous croyez. Elle s'en est bien apperçuë ; mais elle le sentira bien mieux si jamais je lui mets la pate sur le dos. Je la traiterai si bien, qu'elle courera aprés moi comme une mere fort, court aprés son enfant. La peste, nôtre ami, dit alors le Brun ! comme Diable vous l'allez haper ! Il me semble déja que je vous vois mordre sa bouche vermeille avec vos dents à chevilles de Lut. Adieu ses joües qui ressemblent deux Roses. Il n'en restera pas un seul morceau. Vous allez les manger peu à peu. Calandrin entendant cela croyoit déja être en action, & s'en alloit sautant & chantant avec tant d'alegresse, qu'à peine pouvoit-il se tenir dans sa peau. Le lendemain il ne manqua pas de prendre sa Guitarre, & joüa une Kirielle d'airs qui firent rire tout le monde En un mot il devint si fou de Colete, qu'au lieu de travailler il couroit tantôt à la

fenê-

fenêtre, tantôt à la porte, & tantôt à la cour pour voir cette Belle, qui à la solicitation de le Brun savoit adroitement se produire autant qu'il faloit pour achever de lui démonter la cervelle. Le Brun de son côté repondoit aux messages de Calandrin, & lui en faisoit faire quelquefois de la part de la Belle. Quand elle n'étoit pas chez Philippe; ce qui arrivoit tres-souvent, il venoit des lettres à Calandrin par lesquelles Colete ou le Brun pour elle lui faisoit esperer tout ce qu'il souhaitoit, & lui rêmontroit qu'étant chez ses parens, il ne pouvoit pas la voir pour le coup. Le Brun & Bulfamaque qui menoient tout cela, se divertissoient le mieux du monde aux dépens de Calandrin, dont ils tiroient sous le nom de la Belle, tantôt un peigne, tantôt une bourse, tantôt une paire de couteaux, & autres sortes de bagatelles, donnant en reconnoissance des anneaux contrefaits de nulle valeur, dont Calandrin faisoit neantmoins grand cas. Outre cela il leur en revenoit plusieurs franches lipées & plusieurs petits presens afin de les obliger à prendre soin de ses affaires. Aprés l'avoir mené deux mois de cette maniere sans être plus avancé à la fin qu'au commencement, il s'avisa que lui & ses compagnons auroient bientôt achevé le travail qu'ils avoient là, & que s'il n'avoit fait ses affaires avant la fin du travail, il faloit necessairement les abandonner, il commence à soliciter le Brun plus pressamment qu'à l'ordinaire. Colete étant un jour venuë, le Brun aprés avoir parlé à Philippe, & à elle, & arrêté ce qu'il

faloit faire, dit à Calandrin. Cette femme, nôtre ami, m'a promis mille fois de faire tout ce que vous voudriez : Cependant elle recule toujours, & il me semble qu'elle s'imagine nous mener par le nés : Mais puis qu'elle ne tient pas parole, je suis d'avis que nous la fassions venir à nôtre point bon gré malgré. Je vous suplie pour l'amour de Dieu, repartit Calandrin, nôtre ami, faisons-le s'il est possible le plutôt qu'il se pourra. Serez-vous bien assez hardi, reprit le Brun, pour la toucher d'un petit écrit que je vous donnerai ? De reste, répondit Calandrin. Cela étant, reprit le Brun, apportez-moi seulement un morceau de parchemin vierge, une chauvesouris vive, trois grains d'encens, & une chandele benite, & puis me laissez faire. Calandrin fut toute la nuit suivante en mouvement pour prendre une chauvesauris, & l'ayant enfin prise il la porta à le Brun avec le reste demandé. Le Brun s'enferma dans une chambre, & écrivit sur le parchemin je ne sai quelles folies avec certains caracteres bizarres, qu'il porta à Calandrin. Voilà ce qu'il vous faut, lui dit-il. Soyez asseuré que si vous touchez avec cela la personne que vous aimez, elle vous suivra d'abord, & fera tout ce que vous voudrez. Philippe doit sortir aujourd'hui. Tâchez de vous approcher d'elle : & aprés que vous l'aurez touchée, allez vous-en à la grange. C'est un lieu peu frequenté. Vous y trouverez de la paille. La Belle vous suivra d'abord; & quand vous la tiendrez tête à tête vous savez bien ce qu'il faudra faire. Calandrin le

plus

Digitized by Google

plus content du monde, répondit qu'il ne s'agissoit que de la tenir, & que pour le reste il sauroit profiter de l'occasion en galant homme. Nello de qui Calandrin se défioit avoit sa part de la Comedie comme les autres, & aidoit à draper le sot. Il s'en alla donc à Florence par ordre de le Brun avertir la femme de Calandrin de ce qui se passoit. Vous savez, ma Cousine, lui dit-il, combien vôtre mari vous donna de coups sans raison le jour qu'il revint chargé de pierres de la plaine de Mugnon. Je sai un moyen seur de vous en venger, & si vous ne voulez pas le faire, ne me regardez jamais ni comme vôtre parent, ni comme vôtre ami. Il s'est rendu amoureux d'une femme qui s'enferme souvent avec lui. Ils se sont donnez rendez-vous il n'y a pas une heure, & peut-être sont-ils ensemble dans ce moment. Il faut venir tout à l'heure avec moi. Vous le surprendrez indubitablement en affaire, & vous lui direz alors ce que vous jugerez à propos. La femme de Calandrin prit cela pour argent comptant, & s'écria d'abord avec émotion. O traitre manifeste ! Suis-je digne d'une pareille infidelité ? Tu me la payeras. Je vous suis obligée de l'avis, mon Cousin, lui dit-elle, & je vous suivrai quand vous voudrez. Elle commanda à sa servante de l'accompagner, prit ce qui lui manquoit, & se mit en chemin avec Nello. Le Brun qui étoit à la découverte les voyant venir de loin, dit à Philippe, voici nos gens. Il est tems de partir. Philippe va donc trouver Calandrin & Bulfamaque, & leur dit qu'il étoit obligé d'al-

Digitized by Google

d'aller faire un tour à Florence, & qu'ils n'avoient qu'à faire comme on leur avoit dit; & qu'il ne seroit pas long tems à revenir. Il partit incontinent, & alla se cacher de manieré qu'il pouvoit voir faire Calandrin sans en être vû. Philippe n'eut pas plutôt disparu que Calandrin décendit à la cour, & y trouva Colete toute seule. Il se mit à causer avec elle, qui savoit le rôle qu'elle devoit joüer. Elle s'approcha de lui avec un visage un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, & Calandrin profitant de l'occasion la toucha de son parchemin. Aussitôt qu'il eut fait cela, il gagna la grange sans dire autre chose. Colete le suit, & ferme la porte aprés elle. Elle court d'abord embrasser Calandrin, le jette sur la paille, qui étoit dispersée par tout, & se met sur lui à califourchon ses deux mains sur ses épaules. Elle le tenoit si bien, qu'il ne pouvoit approcher de son visage; & cependant elle le regardoit avec des yeux pleins d'amour & de transport. Mon cher Calandrin, mon cœur, ma joie, mon repos, lui disoit elle. Il y a long-tems que je vous souhaite entre mes bras. Vos agrémens m'ont enchantée. Vôtre Guitarre m'a chatoüillé le cœur. Est ce bien vous que je tiens, mon ame? Calandrin qui avoit de la peine à se rémuer lui disoit d'un ton langoureux. He mon Ange! Donnez moi la liberté de vous baiser. Que vous êtes pressé mon tout. Laissez moi premierement vous voir mon soul. Le Brun & Bulfamaque qui s'étoient cachez avec Philippe voyoient tout ce manége, & entendoient tout ce qui se disoit.

ſoit. Calandrin faiſant de nouveaux éforts pour baiſer Colete, ſa femme arrive avec Nello, qui dit en arrivant, je gage ma vie qu'ils ſont enſemble. il la mena ſans perdre tems à la porte de la grange qui n'étoit que pouſſée. Elle entre de fureur, & voit Colete ſur Calandrin jambe deça jambe delà. La Belle détale d'abord, & ſe retire avec Philippe. La femme ſaute d'abòrd au viſage de ſon mari qui n'avoit pas eu le tems de ſe lever, lui donne pluſieurs coups d'ongles, le traine par les cheveux avec la derniere fureur, & ne pouvant plus ſe ſervir de ſes mains, elle fait venir ſa langue au ſecours. Chien, & le plus laid de tous les chiens, lui dit-elle. Eſt-ce ainſi que tu me traites? N'as-tu pas aſſez d'afaire chez toi, vieillard inſenſé? Voilà un rare Galant. Malheureux! Ne te connois-tu point? Ne ſens-tu pas que tu es ſans ſuc & ſans ſubſtance? Ce n'eſt plus moi qui t'engroſſe, maudit original. Il faut que ce ſoit un bel oiſeau, puis qu'elle a eu envie d'un corps fait comme le tien. Calandrin fut ſi conſterné de voir ſa femme, qu'il n'eut la force ni de ſe défendre, ni de parler. Le viſage tout écorché, & la tête toute pelée, il ſe leva du mieux qu'il pût, & pria doucement ſa femme de ne pas faire ſi grand bruit. C'eſt fait de moi, diſoit-il, ſi l'on vous entend. La femme que vous avez vûe eſt celle du Maître de la maiſon. Qu'elle ſoit celle du Diable, repliqua l'épouſe en furie Je voudrois qu'on t'eût mis en pieces, miſerable que tu es. Je ſerois déchargée d'un bouc que je hais

hais comme la mort. Le Brun & Bulfamaque aprés avoir bien ri de l'avanture avec Philippe & Colete, accoururent au bruit, & firent tant qu'ils appaiſérent la femme de Calandrin, & lui conſeillerent de s'en retourner à Florence avec ſon mari, pour éviter le dépaiſir que Philippe ne manqueroit pas de lui faire s'il continuoit à travailler : Ce qu'il fit dans le plus piteux équipage du monde, injurié & outragé par ſa femme qui lui faiſoit des reproches continuels.

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXVI.

Deux Cavaliers logez à la même Auberge, l'un couche avec la fille de l'hôte, & l'autre avec sa femme. Le Galant de la fille revenant à son lit s'équivoque, & se mit au lit de l'hôte, auquel il fait part de son bonheur, le prenant pour son ami. L'hôte fait grand bruit, la mere qui s'étoit aussi équivoquée gagne le lit de sa fille, & trouve moyen de tout raccommoder.

Digitized by Google

A Propos de Colete, il y avoit autrefois un homme sur le chemin de Rome à Florence, qui tenoit Auberge ; & qui ne logeoit que rarement, & même des gens de sa connoissance, soit qu'il ne se souciât pas de tant d'embarras, soit parce que sa maison étoit fort petite. Cet homme avoit une femme entre deux âges qui n'étoit pas mal faite, une fille de quinze où seize ans tout à fait mignonne, & un garçon qui étoit encore au berceau. Un jeune Florentin de bonne famille nommé Pinucio qui passoit souvent par là ne pût voir cet aimable tendron sans s'en passionner. Colete (c'est le nom de la Belle) se fit un plaisir de cette conquête : Et quoi qu'elle fût fort recherchéee de plusieurs jeunes hommes du voisinage, elle n'en trouva pas un à son gré, & croyoit que sa beauté meritoit quelque chose de plus pour étrennes qu'un homme de village. Elle n'étoit pas moins charmée de Pinucio, que Pinucio l'étoit d'elle. Ils étoient tous deux de bonne volonté : Mais comme ils avoient tous deux intérêt à se ménager, ils ne savoient comment faire pour se satisfaire. Les dificultez augmentant leurs desirs, Pinucio crut avoir trouvé moyen de se contenter tous deux. Il avoit fait confidence de son amour à un de ses amis nommé Adrian, dont il croyoit avoir besoin. Ils prenent donc deux chevaux de loüage avec deux valises, font un grand tour, arrivent à l'entrée de la nuit dans la plaine de Mugnon, & piquent du côté de l'auberge comme s'ils fussent

sont venus de la Romagne. Ils demandent à loger. L'hôte qui les connoissoit, leur dit: Vous savez, Messieurs, que ma maison est petite, & mal commode pour loger des gens comme vous. Vous feriez mieux de piquer jusqu'à Florence. Il nous seroit impossible, répondit Pinucio. Nos chevaux sont crevez: Nous sommes fort fatiguez, & la nuit est obscure. Je n'ai que trois lits, Messieurs, reprit l'hôte: Et nous en occupons deux. Si vous voulez coucher ensemble, je vous logerai comme je pourrai. Très-volontiers dit alors Pinucio. Faites nous faire à souper, je vous prie, le plutôt qu'il se pourra, & venez souper avec nous. La maison n'avoit pour tout qu'une chambre, & encore si petite, que les trois lits ne laissoient presque rien de vuide. Celui de l'hôte étoit prés de la porte; celui des survenans vis à vis, & celui de Colete faisoit le triangle. Le Berceau de l'enfant étoit auprés du premier. Pinucio ayant bien remarqué tout cela, & croyant tout le monde endormi, se leve tout doucement, & va se coucher avec Colete, qui ne dormoit pas, & qui le reçut à bras ouverts. Colete apprit alors un exercice qu'elle souhaitoit de savoir depuis long-tems. Tout alloit à souhait avec les Amans, lorsqu'Adrian s'étant levé & voulant sortir, trouve le Berceau qui l'empéche d'ouvrir la porte. Il le prend, & le met plus prés de son lit, sort, fait ses afaires, & revint se coucher sans bruit. A peine étoit-il dans son lit, que le chat fit tomber quelque chose, qui fit si grand bruit que l'hôtesse s'éveilla. Elle se

leve

Digitized by Google

leve incontinent, & va voir ſans chandele où elle avoit entendu le bruit. N'ayant rien trouvé, elle ſe contenta de crier au chat, & reprit le chemin de ſon lit. Elle cherche du pied & de la main le berceau, & ne le trouvant point, elle dit en ſoi-même. J'ai penſé faire une belle afaire. Ayant trouvé le berceau à deux pas de là elle ſe met au lit d'Adrian qu'elle prit pour celui de ſon mari. Peu s'en eſt falu, dit-elle en arrivant que je n'aye pris le lit de ces Etrangers pour le nôtre, & ſans le berceau qui m'a redreſſée fort à propos, je faiſois la bevûe. Adrian qui ne s'étoit pas encore rendormi, profita de l'occaſion, & fit l'époux en galant homme ſans dire mot ; & le fit ſi bien que la femme en fut dans quelque ſurpriſe. Cependant Colete craignant quelque accident renvoya ſon Amant, qui ne manqua pas de donner dans le berceau, & crut qu'il alloit au lit de l'hôte. Il va donc à celui qui étoit vis à vis, & avec tant d'émotion qu'en ſe couchant, il reveille l'hôte qu'il prenoit pour ſon ami. Je ſuis le plus heureux du monde, Adrian, lui dit-il. Jamais je n'ai eu tant de plaiſir. Il n'eſt rien de plus charmant que Colete. Je m'en ſuis donné au cœur joie, & j'ai couru ſix poſtes depuis que je vous ai quitté. L'hôte allarmé d'un tel diſcours ſe mit à gronder entre les dents ne ſachant ce qu'il devoit faire. L'hôteſſe entendant ce grabuge dit tout bas à Adrian qu'elle prenoit toujours pour ſon mari. Entendez-vous ces étourdis? Ne logez plus, croyez m'en, ces ſortes de gens. Là deſſus l'hôte plus emporté

Digitized by Google

porté que sage, dit à Pinucio c'est bien malhonnête de m'avoir fait une telle méchanceté. N'est-il question que de deshonorer des familles ? C'est pour vos beaux yeux que j'ai nourri Colete. Je m'en vengerai, & je vous jure que vous n'en serez pas quitte à aussi bon marché que vous croyez. Qui fut surpris ce fut Pinucio ; Cependant comme il n'êoit pas le plus habile du monde, la bevûë qu'il avoit faite l'avoit si fort étourdi, qu'il ne se mettoit pas seulement en devoir de la reparer. La femme n'en fit pas de même. La voix de son mari l'ayant détrompée, elle courut se coucher avec sa fille, mit le berceau prés de son lit, & demanda à son mari quel démélé il avoit avec Pinucio. N'entens-tu pas, répondit-il, ce qu'il dit qu'il a fait cette nuit à Colete ? Il ment comme un Diable, repliqua la femme. J'ai été toute la nuit auprés d'elle. Elle n'a pas eu pis que moi, & tu est une grande bête de croire ses visions. Vous vous échaufez la tête le soir à force de boire, & puis vous vous mettez la nuit mille chimeres dans l'esprit. Adrien plus habile que Pinucio, trouva l'expedient bien inventé, & s'écria de son lit. Je vous ai dit cent fois, Pinucio, que le vin vous perdroit. Il vous est arrivé tant d'afaires que vous feriez bien d'y renoncer. Vous savez que vous ne beuvez jamais sans faire cents contes durant la nuit, & sans courir par ci par là. Revenez vous coucher, & soyez plus sage à l'avenir. L'hôte croyant de bonne foi que ce que Pinucio avoit dit étoit une pure réverie, le réveille comme s'il eût

Digitized by Google

été endormi, & lui dit de retourner à son lit. Pinucio poursuivant le stratageme commence à marmoter comme un homme à demi endormi, & à debiter je ne sai combien de fables, lorsque l'hôte le poussant de plus en plus, & Adrien continuant à l'apeller, il s'éveille comme en sursaut, & dit : Est-il jour, Adrien ? D'où vient que vous m'apellez ? Oui il est jour, repliqua Adrien. Venez ici seulement. Pinucio là dessus se leve, & regagne son lit. Le lendemain tout le monde étant levé on rit de la vision de Pinucio, qui n'avoit pas sujet d'en être faché. Chacun rioit de son côté, & chacun en avoit sa raison. Cependant chacun fut secret, & les deux Florentins remontez à cheval s'en retournerent à Florence bien contens de leur voyage.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXVII.

Talan de Mole songea qu'un loup déchiroit la gorge & le visage à sa femme, & lui dit d'y prendre garde. Elle s'en moqua, & la chose lui arriva.

TAlan de Mole étoit un fort honnéte homme qui épousa une jeune fille nommée Marguerite, belle à la verité ; mais au reste d'un esprit si bizarre, si mal gracieux, & ai-

 mant

Digitized by Google

mant si fort la contestation, que personne ne faisoit rien de bien à son gré, & qu'il sufisoit de lui conseiller une chose pour l'obliger à faire tout le contraire. De ces femmes en un mot qui ne sont faites que pour faire enrager tout le genre humain; ingenieuses à se tourmenter, & à tourmenter tous ceux qui sont autour d'elles; la tête toujours pleine de visions, & de visions qui sont moins un éfet d'un esprit mal disposé, que d'un cœur gâté; toujours les victimes de leur bizarrerie & de leur entêtement; toujours prêtes à croire tout le mal qu'on dit d'autrui, & à ne croire le bien qu'à peine sur la déposition de mille témoins sans reproche. Talan étoit fort embarrassé avec femme de cette humeur: Mais enfin comme il n'y voyoit point de remede, il étoit contraint de la supporter du mieux qu'il pouvoit. Il arriva qu'étant à une belle maison qu'ils avoient à la campagne, Talan songea une nuit qu'il voyoit sa femme se promenant dans un fort beau bois qui étoit prés de la maison, & qu'un loup s'étant jetté sur elle la prenoit à la gorge, & l'emportoit quoi qu'elle criât au secours de toute sa force: Que l'ayant enfin lachée, il lui sembla qu'elle avoit la gorge & le visage tout difamé. Talan ne fut pas plûtôt levé, qu'il dit à sa femme. Quoi que je n'aye jamais eû avec vous un moment de repos, je serois faché neanmoins qu'il vous arrivât du mal: Et si vous voulez m'en croire vous ne sortirez d'aujourd'hui. Elle lui en demanda la raison; & aprés qu'il lui eût conté son songe. Qui mal veut; mal songe,

lui répondit-elle en secoüant la tête. Vous avez songé ce que vous verriez de bon cœur, quelque compassion que vous fassiez semblant d'avoir pour moi : Mais je ferai en sorte de ne pas vous donner ce plaisir ni aujourd'hui ni jamais. Je m'attendois bien à cette réponse, repliqua le mari ; & j'aurois été surpris d'en avoir une plus honnête. C'est la recompense qu'on a de peigner la tête d'un tigneux. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira : Mais encore un coup je vous conseille de ne point sortir aujourd'hui, ou du moins si vous sortez de n'aller point dans le bois. Elle promit de le faire : Mais comme elle étoit fort ingenieuse à empoisonner les meilleures choses, & à faire un crime de l'action la plus innocente, elle se mit en tête que son mari ne vouloit l'empêcher d'aller au bois, que parce qu'il y avoit donné rendez-vous à quelque femme débauchée, & qu'il ne vouloit pas qu'elle l'y surprît. Je serois bien sote, disoit-elle en soi-même, si je ne penetrois pas son dessein. Il n'en sera pas comme il pense. Je ne suis pas si peureuse qu'il s'imagine ; & je saurai ce qui en est si je devois demeurer tout le jour dans le bois. Le mari ne fut pas plutôt sorti, qu'elle courut dans le bois, & se cacha dans le fort, regardant ça & là s'il ne paroissoit personne. Dans le tems qu'elle songeoit le moins au loup, il en vint un d'une grandeur extraordinaire, qui fut sur elle avant qu'elle l'eût apperçu, & qui la prit à la gorge avant qu'elle eût le tems de se recommander à Dieu. Il l'emportoit comme un agneau

ſans qu'elle pût ni crier, ni ſe deffendre, tant il la ſerroit fort. Il l'eût indubitablement étranglée ſans quelques bergers qui le voyant ſe mirent à crier au loup, & lui firent lacher priſe. Ces bergers la reconnurent, & l'emporterent chez elle toute défigurée. Elle fut long-tems malade; Mais enfin elle guerit par les ſoins de ſon mari qui fit venir les plus habiles Medecins & Chirurgiens des environs. Cependant ſa gorge & ſon viſage en porterent toujours ſi bien les marques, que de belle qu'elle étoit auparavant, elle demeura laide & toute contrefaite. Elle en eut tant de déplaiſir, qu'elle n'oſoit ſe montrer. Elle pleura ſa diſgrace; ſe repentit même de ſon entêtement: Mais on ne ſait point ſi elle devint plus traitable. Pour moi je n'en crois rien; perſuadé que je ſuis que ces ſortes de maladies ſont incurables.

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXVIII.

Blondel fit une piece à Chiaque, qui s'en vengea avec esprit, & le fit bien rosser.

IL y avoit à Florence un nommé Chiaque homme le plus gourmand qui fut jamais, & avec cela si friand, qu'encore qu'il fût riche son revenu se trouvoit toujours court. D'ailleurs homme de bonne societé, parlant bien, & faisant tout avec grace. Il devint

Digitized by Google

non pas tout à fait courtisan ; mais ce qu'on apelle chercheur de franches lipées. Il ne s'attachoit qu'à ceux qui avoient dequoi, & dont la table étoit bonne ; toujours prét à boire & à manger sans attendre même qu'on l'invitât. Il y avoit aussi un nommé Blondel, homme de petite taille ; mais Dameret, propre, droit comme une poupée, & toujours si bien peigné, qu'un cheveu ne passoit pas l'autre : Homme au reste du caractere de Chiaque, & qui faisoit même métier que lui. Ce Blondel étant allé un matin de Carême à la poissonnerie, où il acheta deux grosses Lamproies pour un de ses amis, & ayant rencontré Chiaque qui lui demanda ce qu'il vouloit faire de ces Lamproies. On en envoya hier au soir trois autres beaucoup plus grosses, & un Eturgeon à Messire Corse Donat : Mais comme il regale à dîner plusieurs de ses amis, & qu'il veut que tout y soit en abondance, il m'a prié de lui acheter encore ces deux. Ne viendrez-vous pas à ce regal ? Sans doute répondit Chiaque. L'heure du dîné ne fut pas plutôt venue, qu'il s'en va chez Messire Corse, qui étant avec des voisins, & le voyant passer lui demanda où il alloit. Je vais dîner chez vous, Monsieur, répondit Chiaque. Vous êtes un galant homme, repliqua Corse, & vous me faites plaisir. Allons donc ; car il en est tems. Etant donc à table, on ne servit pour tout regal que des pois chiches, de la thonnine, & du poisson d'Arne, frit tout simplement. Chiaque vid d'abord que Blondel s'étoit moqué de lui, & resolut de s'en venger.

Digitized by Google

venger. Cependant Blondel publia par tout la piece qu'il lui avoit faite, & fit rire tous ceux à qui il en parla. Quelques jours aprés s'étant rencontrez, Blondel salüa Chiaque, & lui demanda en riant si les Lamproies de Messire Corse étoient de bon gout. Avant qu'il soit huit jours, dit Chiaque, je répondrai à vôtre question. Il ne se furent pas plutôt quittez que sans perdre de tems il va trouver un Crocheteur, convient avec lui, lui donne un bouteille de verre, le mene à la Hale de Caviciuli, & lui montre un Cavalier nommé Philippe Argenti, homme de riche taille, fort, vigoureux, fier, brusque, mal endurant, & le plus violent de tous les hommes. Vois-tu bien cet homme, lui dit-il? tu lui porteras cette bouteille, & lui diras, que Blondel, qui veut se réjoüir avec ses amis, le prie de la lui remplir de son bon vin clairet; Mais prens garde qu'il ne te mette pas la main sur le colet; car il te feroit un méchant parti, & tu gâterois mes afaires. D'abord que tu auras fait cela, reviens à moi, & je te payerai. Philippe qui connoissoit Blondel, & qui s'échaufoit aisément, n'entendit pas plutôt parler de remplir un flacon, que croyant que Blondel voulût le joüer, se leve tout furibond, en disant; Blondel, ses amis, du vin clairet, & courut au Crocheteur, qui se tenant sur ses gardes tira de long, & s'en revint trouver Chiaque qui avoit vû tout le manége. Il le paya, & fut fort content de la maniere avec laquelle Philippe avoit reçû le compliment. Mais il faloit trouver Blondel. Il courut tant

qu'il

Digitized by Google

qu'il le trouva, & lui dit que Messire Philippe qui étoit à la Hale de Caviciulli le faisoit chercher par tout : Mais qu'il ne savoit point ce qu'il lui vouloit. Blondel l'alla trouver sur le champ, & Chiaque le suivit de prés pour voir comme il seroit regalé. Messire Philippe qui avoit compris par ce que le Crocheteur lui avoit dit que Blondel à la solicitation peut-être de quelques uns de ses amis, avoit voulu le divertir à ses dépens, grincoit les dents, & écumoit de colere, lors qu'il vit venir Blondel. Il se leve incontinent, & sans autre raisonnement lui donne un coup de poing par le nez, & le jette à la renverse. Blondel bien surpris d'une si violente reception, voulut en demander la cause : Mais Philippe au lieu de lui répondre, commence à le rosser tout de nouveau, & à le trainer par les cheveux. Je t'apprendrai, Coquin, disoit-il, à qui tu te joües ; & si j'ai du vin pour tes amis. Blondel auroit bien voulu parler ; mais il n'en avoit pas le tems ; Les coups pleuvoient sur lui comme la gréle : Il avoit déja tout le visage en sang : sans cheveux, sans chaperon & presque sans habits qui étoient en mille pieces. Aprés l'avoir bien étrillé & trainé dans la bouë, sans que personne pût le tirer de ses mains, il vint enfin tant de gens que Messire Philippe fut obligé de lacher prise. Ce fut alors qu'on lui dit pourquoi Philippe l'avoit ainsi regalé. Cela vous apprendra, ajouta-t-on, qu'il ne faut pas se joüer à un homme comme lui. Blondel pleurant comme un veau protestoit en jurant qu'il n'avoit jamais envoyé

Digitized by Google

voyé querir de son vin. Il se douta bien que c'étoit un coup de Chiaque, & aprés s'être dêbarboüillé, & avoir un peu reparé le gros desordre, il s'en retourna chez lui. Il lui falut du tems pour racommoder le mauvais état de son visage: Mais enfin étant sorti, il rencontra Chiaque qui lui demanda, si le vin de Philippe étoit bon? Eusses-tu trouvé aussi bonnes, répondit-il, les Lamproies de Messire Corse. Tu m'as donné à manger, repliqua Chiaque; il étoit juste que je te donnasse à boire. Nous sommes donc quittes, repartit Blondel. Ainsi je te prie soyons desormais bons amis, & ne nous faisons plus de pieces.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE LXXXIX.

Deux hommes vont se consulter au Roi Salomon : L'un lui demande le secret de se faire aimer, & l'autre le moyen de châtier sa femme qui étoit fort méchante. L'un eut pour réponse d'aimer, & l'autre d'aller au pont aux Oies.

LA renommée ayant publié par tout la merveilleuse sagesse du Roi Salomon, on venoit le consulter de toutes parts d'autant plus

Digitized by Google

plus volontiers, qu'il ne refusoit jamais ses conseils à personne, & que l'experience avoit appris qu'il n'y avoit rien qui fût au dessus de ses lumieres. Un jeune homme entr'autres nommé Melisse, & qui étoit fort riche, partit de Layasse sa ville, & prit le chemin de Jerusalem. En sortant d'Antioche il rencontra un autre jeune homme nommé Josephe qui alloit du même côté. Comme la coutume des Voyageurs est de se faire plusieurs questions, Melisse aprés avoir seu le pays & la condition de Josephe, lui demanda en chemin faisant où il alloit, & quelles afaires il avoit: Il répondit, qu'il alloit trouver le Roi Salomon pour le consulter sur ce qu'il avoit à faire au sujet de sa femme qui étoit un diable incarné qui ne lui donnoit ni repos ni patience, & qu'il n'avoit jamais pû ramener ni par prieres, ni par caresses, ni par menaces, ni par aucun autre moyen. Josephe demanda pareillement à Melisse d'où il étoit, où il alloit, & qui l'obligeoit à voyager? Je suis de Layasse, repartit Melisse. J'ai du bien, & je le dépense en galant homme à faire honneur à tous ceux de ma ville: Cependant j'ai le malheur de n'être aimé de personne: Ainsi je vais demander à Salomon comme je puis me faire aimer. Ces deux hommes donc arrivez à Jerusalem, furent introduits devant Salomon. Melisse ayant exposé son afaire en peu de mots, éut pour réponse *aime*. Ensuite de quoi il fut congedié. Josephe ayant dit au Roi le sujet de son voyage, le Roi lui dit, *de s'en aller au pont aux Oies*. Et fut pareillement

ment congedié avec cette courte réponse. En sortant il trouva Melisse qui l'attendoit. Ils se demanderent l'un à l'autre ce que le Roi leur avoit dit, & n'y comprenant rien, ils ne douterent pas qu'il ne se fût moqué d'eux. Ne songeant donc qu'à se retirer, ils monterent à cheval dés le jour même. Aprés plusieurs journées de marche ils arriverent à une riviere qu'on passoit sur un fort beau pont. Ils trouverent le pont embarrassé de chevaux & de Mulets chargez, & furent obligez d'attendre que tout cet attirail fût passé. Il y eut un Mulet ombrageux qui ayant peur ne vouloit resolument point passer. Le Muletier prit un bâton, & lui en donna d'abord quelques coups pour le faire passer; mais l'animal se jettant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & tantôt reculant, s'obstinoit de plus en plus à ne vouloir point passer. Le Muletier enragé se mit à le battre à force de bras: Mais tout cela fut inutile. Melisse & Josephe qui attendoient pour passer, disoient souvent au Muletier. Que feras-tu bourreau? Veux-tu le tuer? Essaye de le faire passer doucement. Tu en viendras mieux à bout que de l'assommer comme tu fais. Vous connoissez vos Chevaux, Messieurs, répondit le Muletier, & je connois mon Mulet. Laissez moi faire comme je l'entens. Cela dit, il recommence à le bâtonner tout de nouveau, & lui donna tant de coups, qu'enfin le Mulet passa. Les Cavaliers demanderent comment s'apelloit le lieu, & eurent pour réponse qu'on le nommoit le pont aux Oïes. Josephe songeant alors

Digitized by Google

alors au conseil que Salomon lui avoit donné, dit à Melisse. Salomon a raison. Son conseil est bon. Il est constamment vrai que je ne sai pas bien battre ma femme. Ce Muletier m'a enseigné ce que je dois faire. Etant quelques jours aprés arrivez à Antioche, Josephe obligea Melisse à faire quelque sejour chez lui pour se délasser. Josephe fut assez bien reçû de sa femme, & lui dit de faire à soupé comme Melisse lui ordonneroit. Melisse voyant que Josephe vouloit absolument qu'il ordonnât du soupé, le fit en peu de mots. Mais la femme qui étoit d'un esprit fort rebours, au lieu de faire comme Melisse avoit ordonné, fit précisement tout le contraire. Le mari voyant cela lui dit tout en colere. Ne vous avoit-on pas dit comment on vouloit que le soupé fut appreté ? La femme le regardant fierement. Si vous ne le trouvez pas bien, lui dit-elle, n'en mangez pas. Je me moque des ordres, & il m'a plû de le faire ainsi. Melisse fut surpris d'une réponse si brutale, & la blâma beaucoup. Vous êtes toujours la même, ma femme, dit alors Josephe: Mais je ne sai pas si vous le serez longtems. Nous verrons bientôt, Monsieur, dit-il à Melisse, si le conseil de Salomon est bon. Je vous prie de n'en être point faché : Regardez ce que je m'en vais faire comme un jeu; & pour n'en être point ému souvenez-vous de la réponse que nous fit le Muletier quand nous avions pitié de son Mulet. Cela dit, Josephe ayant pris un bon bâton, s'en alla a la chambre où sa femme s'étoit retirée

en

en grondant, la prit par les cheveux, la jetta à ses pieds, & se mit à la bâtonner de la bonne sorte. La femme à crier, puis à menacer : Mais voyant que pour tout cela les coups ne discontinuoient point, elle commence à crier grace, & la vie; protestant qu'elle ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit. Le mari nonobstant tout cela batoit toujours, & ne cessa que quand il fut las : Enfin pour tout dire en un mot, il la rossa si bien, qu'il n'y avoit pas une seule partie de son corps qui fût saine. Cette belle expedition étant faite, il revint à Melisse, & lui dit : Nous verrons ce que produira le pont aux Oies. Et sur cela ils souperent. La femme toute roüée de coups eut de la peine à se trainer sur son lit : Cependant elle se leva de bonne heure le lendemain, & fit demander à son mari ce qu'il vouloit à dîner. On le dit, & cela fut prêt à l'heure. Melisse de retour chez lui, fut visité par un homme sage, auquel il communiqua le conseil que Salomon lui avoit donné. Il ne pouvoit jamais, dit le sage, vous en donner un meilleur, ni un plus veritable. Vous savez que vous n'aimez personne, & que tous les honneurs & plaisirs que vous faites, sont plutôt fondez sur l'ostentation que sur l'amitié que vous avez pour ceux qui en profitent. Aimez donc comme vous a dit Salomon, & vous serez aimé.

NOU-

NOUVELLE XC.

Messire Jean à la priere de son Compere Pierre veut faire un charme & rendre sa femme jument : Mais quand il fut question de lui attacher la queuë, Pierre cria qu'il n'en vouloit point, & gâta tout.

MEssire Jean Curé de Barlette étoit un gaillard du caractere du Curé de Varlongue. Il aimoit également le vin & le Sexe, & fai-

Digitized by Google

soit si bien qu'il étoit estimé des maris aussi bien que des femmes, de la conscience desquelles il avoit tres-grand soin, & sur tout lors qu'elles étoient un peu jolies. Il se fourroit par tout, & disoit qu'un bon Pasteur ne sauroit trop connoître ses brebis, & que pour les connoître il faut les pratiquer. Un de ceux qu'il frequentoit le plus étoit un nommé Pierre du village de trois Saints qu'il appelloit par amitié son Compere. Pierre étoit un pauvre homme qui n'avoit pour tout bien que ses bras & une âne pour gagner sa vie & celle de sa femme, qui étoit jeune & belle pour une villageoise que le hale avoit un peu grillée. Mais comme Messire Jean n'étoit pas de ces délicats, Commere Jeanne étoit fort à son gré, & il la regardoit continuellement du coin de l'œuil, & faisoit mille petits mouvemens qui marquoient fort bien sa bonne envie. Jeanne un peu innocente ne comprenoit point tout cela, & ne faisoit non plus de cas de ses caresses, & de ses tendres œuillades, que de ses presens & de ses soins. Quelque chose de galant étoit un langage qu'elle n'entendoit point. Messire Jean s'avisa d'un plaisant expedient. Pierre étoit un bon sot: de ces gens qui en savent assez pour ne pas se donner de la tête contre les murailles; mais de lui demander quelque chose de plus c'eût été peine perdue. Compere pierre, lui dit un jour Messire Jean, te voilà dans la misere. Tu travailles comme un chien, & ne gagnes pas neantmoins la moitié de ta vie. Que me donnerois tu pour t'apprendre un secret qui te

te mettroit à ton aise, & te feroit vivre content comme un petit Roi. Je n'ai pas grand chose à vous donner pour le present, répondit Pierre : Mais si vous pouviez faire ce que vous dites, & que je fusse en état de vous enrichir, je le ferois de bien bon cœur. Vous pouvez disposer de mes bras & de mon âne. C'est tout ce que je puis vous offrir pour cette heure. Non, repliqua Messire Jean, je ne veux d'autre recompense que le plaisir de te rendre service. Je veux que ta femme devienne jument le jour, & que la nuit elle redevienne femme. L'avantage sera grand pour toi. Ton âne marche lentement, & n'arrive au marché qu'aprés qu'il est fait. De la vient que tu vens mal tes herbes & tes legumes. Ta femme étant jument, & jument bien proportionnée, ira beaucoup plus vite, & ne te coutera qu'un peu d'herbe à nourrir. Qui diable vous a appris ce secret, dit alors Pierre? Voila ce que c'est d'être savant. Mordienne apprenez-moi cela. Quand il y auroit un peu de diablerie; qu'importe? Que ne fait-on point pour se tirer de la misere? Mais pourrez-vous bien me l'apprendre; car j'ai la tête fort dure? Je te dirai les paroles, poursuivit Messire Jean, & pour la maniere tu n'auras que me voir faire. Mais sur tout prens garde a ne rien dire. Le moindre mot gâteroit tout, & il seroit impossible d'y revenir. La peine n'est pas de faire de ta femme une jument: Le plus dificile sera de lui attacher la queuë. Mais afin que le charme réüssisse a souhait, je t'avertis qu'il faut que ta femme

Digitized by Google

soit nuë. Je vous promects de ne pas dire un mot, repliqua Pierre : Et pour ma femme elle se mettra comme vous voudrez. La proposition fut faite à Jeanne, & l'affaire remise au lendemain matin. Compere Pierre & Commere Jeanne avoient tant d'impatience, qu'à peine le jour commencoit à paroître, qu'ils allerent réveiller le Curé qui dormoit sur un peu de paille. Etant tous trois entrez, Messire Jean recommanda le silence tout de nouveau à son Compere Pierre, qui donna ordre a sa femme de se deshabiller. Elle défit fort gaiement son corset & ses jupes : Mais quand ce vint a la chemise, elle fit dificulté de l'ôter. Quoi dit-elle ? paroître ainsi nuë devant les gens ? J'aime mieux n'être pas jument. Voila de belles façons, dit alors Pierre. Messire Jean est de nos amis. Ne savons-nous pas lui & moi comme les femmes sont faites ? Vous n'avez pas toujours été si scrupuleuse. Ne nous faites point perdre de tems. La chose seroit déja faite sans vos chiennes de ceremonies. En disant cela il s'approche, & lui enleve la chemise. Voila qui est bien, reprit Messire Jean. Prens cette chandele, dit-il à Pierre, & me regarde faire pour pouvoir ensuite le faire tout seul. Il fit coucher Jeanne le ventre en haut, & lui touchant le visage: Que ceci soit, dit-il, belle tête de jument. Il passe aux cheveux, & dit, que ceci soit beau crin de jument : Aux bras que ceci soit belles jambes de jument : Au nombril, que ceci soit beau poitrait de jument. Il suivit ainsi toutes les parties, disant toujours, que ceci soit elle cho-

chose ; & la ceremonie fut si longue, que Pierre commençoit à s'en ennuyer. La queuë enfin étant déja formée, il ne s'agissoit plus que de l'attacher. Il se mit en devoir de le faire : Mais à peine en avoit-il attaché la moitié, que Pierre peu content de la Metamorphose, s'écria. Alte là, Messire Jean. Je n'y veux point de queuë : Aussi bien l'attachez vous trop bas. Messire Jean ne voulant rien laisser d'imparfait ne démordant point pour cela, Pierre courut le tirer par la soutane. Peste du Nigaud, lui dit Messire Jean tout chagrin. Ne t'avois je pas dit de ne point parler ? La chose étoit presque faite : Mais ton babil a tout gâté, & il n'y a plus moyen d'y remedier. Mais, Messire Jean, encore une fois, dit le Compere, je n'y vouloit point de queuë ; ou s'il en faloit une necessairement, vous auriez deu me le dire ; & je l'aurois faite moi-même. La femme qui trouvoit que c'étoit le plus gentil de la ceremonie, se leve, & dit cent injures à son mari. Tu seras gueux toute ta vie, malheureux que tu es. Encore un petit moment de patience tout étoit fait, & tu te tirois de la misere. Il ne merite pas, Monsieur le Curé, poursuivit-elle, les bontez que vous avez pour lui. Voyez un peu ce Nigaud : Et où as-tu vû, dit moi, des jumens sans queuë ? Laissez là cette bête. Venez ici les matins pendant que ce sot est à son travail. Nous n'aurons plus à craindre sa peste de gueule ; & vous me rendrez jument tout a loisir. Il n'est pas la peine, Jeanne, reprit Pierre, que nôtre Compere se fatigue

tant. Je ne veux point de jument à ce prix là, & j'aime encore beaucoup mieux mon âne.

La Nouvelle étant achevée, un des Cavaliers de l'illustre troupe qui avoit l'esprit extrémement gai, regala la Compagnie d'un air qui fut trouvé fort beau sur les instrumens. En voici les paroles.

UN soir dans une grote obscure,
Où d'un ruisseau le cours secret
Accompagnoit de son murmure,
Les plaintes d'un Amant discret;
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette chanson.
C'en est trop, si c'est badinage
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Lors que l'excés de ma souffrance
Me rend inquiet & réveur,
Tu fais voler mon esperance
Sur les aîles de ta faveur.
Aprés tu m'abas le courage
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quand sur ma Musette plaintive
Je chante quelque air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes preceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage
Tu deviens sourd à ma leçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De

Digitized by Google

De fleurs fraichement amassées
Quand je te presente un bouquet,
Dans ton sein je les vois placées
D'un air complaisant & coquet.
Veux-je en faire un galant pillage?
A peine j'en obtiens pardon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De ma sœur entre tes compagnes
Tu parois cherir l'entretien,
Et souvent parmi nos campagnes
Ton troupeau paît avec le sien :
Mais un pareil soin te menage
La sœur d'Ergaste & d'Alcidon,
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Piqué de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma phrenesie,
Tu plaisantes de mes Rivaux,
Avec eux sous l'épais ombrage
Tu dances pourtant sans façon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quelquefois par un trait de flame
Tes yeux aux miens font entrevoir,
Qu'Amour qui captive mon ame,
Te tient aussi sous son pouvoir ;
Si j'en veux un baiser pour gage
Je n'en puis obtenir le don.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Pour me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur est blessé,
Tu graves sur la tendre écorce
Mon chifre au tien entrelacé :
Mais soudain d'une main volage
Tu veux l'éfacer sans raison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Ingrat, interrompt la Bergere,
Avant qu'il fût prét d'achever,
Est-ce veritable colere ?
Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
Je t'aime, & tu le sais : Sois sage,
Chasse un injurieux soupçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Répandant des pleurs d'alegresse,
Tircis interdit & perclus,
Baise les mains de sa Maîtresse,
Et n'ose tenter rien de plus.
Le feu d'amour monte au visage,
Et de la fille & du garçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Un Fausse habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,
Couché tout à plat sur le ventre,
Se mit à rire comme un fou,
D'une voix moqueuse & sauvage
Redisant sur le même ton.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Cette

Cette hiſtoire par la Contrée
Se-répandit en peu de tems,
Et du galant pays d'Aſtrée
Réjoüit fort les Habitans :
Tous y chantoient dans leur village,
Menant paitre chevre & mouton,
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage ;
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

Digitized by Google

NOUVELLE XCI.

Un Chevalier se met au service du Roi d'Espagne, & le quitte croyant en avoir été mal recompensé. Le Roi lui fait voir par experience que s'il ne lui avoit pas fait de grandes liberalités, il devoit s'en prendre à son malheur plutôt qu'à lui.

ROger de Figiouan à été un des vaillans Chevaliers dont Florence ait pû se vanter il

il y a long-tems ; & peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes. Comme il avoit du bien & de la grandeur d'ame, & qu'il voyoit que la Toscane êtoit un pays, où il ne pouvoit que peu où point faire paroître sa valeur, il resolut de se mettre au service d'Alphonse Roi d'Espagne, qui l'emportoit alors sur tous les autres Princes pour la renommée & pour la vaillance. Il passa donc en Espagne en fort bon équipage, & fut fort bien reçeu du Roi. Il fut long-tems à cette Cour, où il fit admirer ses faits d'armes, & aquit bientôt la reputation de vaillant homme. Comme il étudioit avec soin les démarches du Roi, il remarqua que ce Prince donnoit sans beaucoup de discernement des places, des chateaux, des villes, des Baronies, des Comtez, &c. à gens qui ne le meritoient pas trop bien ; & que ne donnant rien à lui qui se croyoit digne de la liberalité d'un grand Prince, cela faisoit grand tort à sa reputation, il resolut de se retirer. Il demanda son congé & l'obtint. Le Roi lui fit present d'une Mule la meilleure qu'on ait jamais monté, & que Roger fut bien aise d'avoir à cause du long chemin qu'il avoit à faire. Ce Prince donna ordre ensuite à un Oficier sage & éclairé, de trouver un prétexte plausible de voyager avec Roger sans qu'il pût s'apercevoir que le Prince y eût aucune part ; de bien retenir tout ce que le Chevalier diroit de lui, afin de pouvoir lui en faire un rapport fidéle, & de faire en sorte de le ramener à la Cour aprés qu'il auroit bien declamé. L'Oficier joüa fort bien

son

Digitized by Google

son rôle, & rencontra Roger comme il sortoit de la ville, & lui fit accroire qu'il avoit dessein de voyager en Italie. Il y a apparence que les Princes furent daubez en termes generaux, & qu'on ne manqua pas de dire, que le vrai merite étoit toujours la seule chose qu'ils connoissoient le moins, & qu'ils savoient le moins bien recompenser. Mais on ne fut pas long-tems à passer du general au particulier, & la Mule que le Roi avoit donnée à Roger, & qu'il montoit leur en donna l'occasion. Vers les neuf heures du matin Roger dit à l'Officier, je croi que nous ferions bien de faire pisser nos bêtes, & de les faire un peu repaitre. Cela dit, ils entrerent dans une écurie, où tout pissa à la reserve de la Mule. Partant de là ils eurent à traverser un ruisseau, où ils firent boire leurs bêtes, & où la Mule ne manqua pas de pisser. Voilà une peste de bête, dit alors Roger, qui est faite comme celui qui me l'a donnée. L'Officier retint ce mot avec soin; & c'étoit le seul que Roger eut encore dit contre le Roi personnellement, dont il avoit jusqu'alors parlé avec éloge. Le lendemain l'Officier persuada Roger comme il pût de revenir à la Cour, & lui dit de si bonnes raisons, qu'il l'obligea à retourner sur ses pas. Le Roi qui avoit déja seu ce qu'il avoit dit de la Mule, l'envoya querir, & le reçut autant bien qu'il avoit jamais fait, en lui demandant pourtant, d'où vient qu'il l'avoit comparé à sa Mule? Sire, répondit Roger sans s'étonner, la justesse de la comparaison est, que comme vous ne donnez

pas

pas quand il le faut, ou à ceux à qui vous devriez donner, aussi la Mule ne pissa point où elle devoit pisser, & pissa au contraire où elle ne devoit point pisser. Roger, repliqua le Roi, si je ne vous ai pas fait des presens comme j'en ai fait à d'autres qui vous sont fort inferieurs pour le merite, ce n'est pas que je vous aye méconnu, & que je ne vous en aye trouvé digne : Mais vous devez vous en prendre à vôtre malheur plutôt qu'à moi. Et c'est ce que je vais vous faire voir tout à l'heure. Je ne me plains point, Sire, repartit Roger, de n'avoir pas reçu des presens de Vôtre Majesté ; parce que mon ambition n'a jamais été d'être plus riche que je suis : Mais je me plains seulement de ce que vous n'avez jamais rendu aucun témoignage à ma vertu. Cependant je reçois la declaration que Vôtre Majesté me fait avec tout le respect & toute la reconnoissance que je dois, & suis prêt à voir tout ce qu'il vous plaira, quoi qu'à mon égard vous n'ayez aucun besoin de preuves. Le Roi le mena donc dans une grande Sale, où il avoit fait mettre deux grands coffres fermez à clef. Dans l'un de ces coffres, lui dit-il en presence de plusieurs personnes, il y a de la terre ; & l'autre est plein de bagues, de bijoux, & de richesses. Prenez lequel des deux il vous plaira. Je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez ensuite si ce n'est pas vôtre mauvaise fortune plutôt que moi, qui a fait à vôtre merite le tort dont vous vous plaignez. Roger voyant que le Roi l'obligeoit à choisir, prit un des coffres, & prit celui qui étoit

Digitized by Google

étoit plein de terre. Vous voyez a present, lui dit le Roi en riant, que c'est de vôtre malheur que vous avez a vous plaindre : Mais vôtre valeur merite que je m'oppose a vôtre mauvaise fortune. Je suis bien persuadé que vous ne voulez pas devenir Espagnol : Ainsi je ne veux vous donner ni chateaux ni terres : Mais je veux que le coffre que la Fortune vous a ôté soit à vous en dêpit d'elle. Vôtre vertu est digne d'un tel present. Allez-vous-en sous la garde de Dieu. Rejoüissez vous avec vos voisins, & publiez que je connois le merite, & que je sais le recompenser. Roger reçut le present, en rendit graces, & reprit bien joyeux le chemin de la Toscane.

NOU-

NOUVELLE XCII.

Guinot de Tacco prit prisonnier l'Abbé de Clugni, & l'ayant gueri d'un mal d'estomac lui laissa continuer son voyage L'Abbé de retour à Rome fit la paix de Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hôpital.

C'Est une chose loüable sans contredir de faire du bien aux personnes dont on en a reçu : Mais d'en faire à ceux dont on n'a reçu

Digitized by Google

reçu que du mal, & qu'on pourroit par conséquent haïr sans être blâmé de personne, c'est porter la grandeur d'ame aussi loin qu'elle peut aller, ou pour mieux dire c'est une espece de miracle. Tous les hommes sont naturellement vindicatifs : Mais on peut dire que les Ecclesiastiques qui prêchent la patience, sont ceux qui la pratiquent le moins, & qui sont les plus ardens à se venger. Voici pourtant un exemple qui prouve le contraire : Mais c'est un fait particulier qui ne détruit point la regle generale. Guinot de Tacco, fameux par sa fierté & par ses brigandages, & ennemi juré des Comtes de Sainte Fleur, ayant été chassé de Sienne, & s'étant retiré à Radicofan, fit si bien que cette ville se rebella contre l'Eglise de Rome. Guinot avoit un grand nombre de Satellites qui ne vivant que des rapines détroussoient par son ordre autant de passans qu'il leur en tomboit entre les mains. L'Abbé de Clugni qui passe pour un des plus riches Prelats du monde vint voir en ce tems là le Pape Boniface huitiéme, & fit tant d'excez qu'il se gâta l'estomac. Les Medecins lui ayant dit que les bains de Siene le guerriroient sans faute, il eut permission du Pape d'y aller, & se mit en chemin avec un train des plus magnifiques, sans se mettre beaucoup en peine des bruits qui couroient de Guinot. Celui-ci ayant eu avis de son voyage, posta son monde en sorte, qu'il enferma Monsieur l'Abbé avec ses gens & ses équipages dans des défilés d'où il ne pouvoit sortir. Cela fait, il lui envoya un Officier de com-

considération avec ordre de lui dire fort honnétement, qu'il le prioit de venir décendre chez lui. L'Abbé répondit tout échaufé qu'il n'en feroit rien. Qu'il n'avoit rien à démeler avec Guinot: Qu'il étoit resolu de passer outre, & qu'il verroit qui se mettroit en devoir de l'en empêcher. L'Oficier lui repliqua respectueusement, qu'il étoit en lieu où l'on ne craignoit que Dieu, & où les excommunications, étoient excommuniées; & qu'ainsi il prenoit la liberté de lui dire, que le meilleur pour lui étoit d'avoir cette complaisance pour Guinot. Durant cette petite conference Guinot fit avancer ses gens, qui investirent en un moment Monsieur l'Abbé; Ainsi se voyant pris de tous les côtez, il crut qu'il n'y avoit pas à balancer, & marcha droit au chateau avec sa Brigade. Aprés qu'il fut décendu, on le mit tout seul par ordre de Guinot dans une petite chambre fort obscure & fort incommode. Ses gens furent logez dans le chateau chacun selon sa qualité, & les chevaux & bagages mis en seureté sans qu'il fût touché à rien. Guinot ensuite alla voir Monsieur l'Abbé, & lui dit. Guinot chez qui vous étez logé m'envoie vous prier, Monsieur, de me dire où vous alliez, & quelle afaire vous aviez? L'Abbé qui s'étoit sagement humanisé, le lui dit sans balancer. Guinot voulant le guerir sans qu'il allât au bain, lui fit faire grand feu en sa petite chambre qu'il eut soin de faire bien garder, & ne retourna le voir que le lendemain au matin, qu'il lui apporta une serviete trés-propre avec deux tranches de pain

roti, & un bon verre de Verdée de Cornilie; de la même que l'Abbé avoit apportée. Guinot étant jeune, Monsieur, dit-il à l'Abbé, étudia en Medecine, & il m'a donné ordre de vous dire, qu'il n'y a point de meilleurs remedes contre le mal d'estomac, que ceux qu'il vous fera. Ce que je vous presente, en est un commencement, prenez-le donc s'il vous plaît, & vous fortifiez. L'Abbé qui avoit plus de faim, que d'envie de causer, mangea & beut quoi qu'il le fit avec dédain. Ensuite il parla fierement, fit plusieurs questions, resolut bien des choses, & demanda même à voir Guinot, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vaines, & répondit aux autres avec beaucoup de douceur & d'honnéteté, en l'asseurant que Guinot viendroit le voir le plutôt qu'il pourroit. Le lendemain il revint avec les mêmes alimens, qui furent reçus de la même maniere. Il continua cette Diete jusques à ce qu'il s'aperçut que l'Abbé avoit mangé des feves seches qu'il avoit laissées à dessein dans sa chambre. Aprés cela il vint lui demander comment il se trouvoit de son estomac. Je me porte fort bien, répondit-il, si j'étois hors des mains de Guinot, & que j'eusse en suite quelque chose à manger. Ses Medecines m'ont si bien gueri, que je meurs de faim. Guinot ayant alors fait meubler & tapisser une belle chambre des meubles mêmes de l'Abbé, donna ordre qu'on preparât un repas magnifique, auquel furent invitez plusieurs personnes de la ville, & divers Oficiers & Gentilshommes

de

de l'Abbé, puis s'en alla trouver le Prélat, & lui dit : Comme vous vous portez bien, Monsieur, il est tems que vous quittiez l'infirmerie : Et le prenant par la main il le conduisit à la chambre, où il le laissa avec ses gens, pour aller donner quelques ordres sur la magnificence du repas. L'Abbé eut de la joie de revoir ses gens. Il leur dit comme il avoit été regalé ; & eux lui apprirent que Guinot les avoit parfaitement bien traitez. L'heure de dîner étant venue, il y eut profusion de viandes exquises & de vins excellens : Mais le repas se passa sans que Guinot se fit connoître. L'Abbé ayant été regalé durant plusieurs jours, Guinot fit porter dans une grande Sale tout le bagage du Prélat, & amener ses chevaux, jusqu'au moindre dans une cour qui étoit à la vûe de la Sale, & ensuite lui demanda comment il se trouvoit, & s'il se sentoit assez fort pour monter à cheval. L'Abbé répondit qu'il se portoit bien, & que son estomac étoit en bon état ; mais qu'il se porteroit encore mieux s'il étoit hors des mains de Guinot. Guinot le mena à la Sale où étoit son bagage, & l'ayant fait mettre à une fenêtre d'où il pouvoit voir ses chevaux. Je suis Guinot de Tacco, Monsieur, lui dit-il, & je dois vous asseurer, qu'étant Gentilhomme je n'ai pris le parti de voler & de me déclarer contre la Cour de Rome, que pour défendre ma vie & mon honneur. On m'a chassé de chez moi, & n'ayant pas de bien, la necessité m'oblige d'en prendre où j'en trouve. De plus j'ai de grands & de puissans ennemis. Je vous ai

guari de vôtre estomac : Vôtre personne & vôtre bagage sont en mon pouvoir. Si c'étoit un autre je partagerois comme je voudrois : Mais comme vous me paroissez une personne considerable, vous m'en ferez telle part que vous aviserez. Vous avez vû vos hardes ; vous pouvez voir d'ici tous vos chevaux ; & il dépend de vous de demeurer, ou de vous en aller quand il vous plaira. L'Abbé fut fort surpris de trouver tant de generosité en un voleur de grand chemin, & en fut si frapé que l'aversion qu'il avoit pour lui se changea tout à coup en amitié. Il l'embrassa, & lui dit, je proteste devant Dieu, que pour gagner le cœur d'un homme tel que je vois que vous êtes, je souffrirois bien plus qu'il ne me semble que vous m'ayez fait souffrir jusqu'à present. Cruelle Fortune ! qui vous a contraint à faire un si malheureux mêtier. Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le moins de chevaux qu'il pût, & lui laissa la plus grande partie de ses nipes les plus precieuses. Le Pape avoit seu l'avanture de l'Abbé, & en avoit eu du déplaisir : Cependant aussitôt qu'il le vit il ne laissa pas de lui demander, comment il se trouvoit des bains ? J'ai trouvé, Saint Pere, sans aller jusqu'à Sienne, répondit le Prêtre en souriant, un savant Medecin qui m'a parfaitement gueri ; & lui dit comment. Le Pape rit de l'avanture, & l'Abbé continuant sa relation le cœur & la tête pleine de la generosité de Guinot. J'ai une grace, dit-il, à demander à Vôtre Sainteté. Le Pape croyant qu'il avoit toute autre chose à lui demander,

ré-

Digitized by Google

répondit, qu'on n'avoit rien à lui refuser. Ce que je vous demande, Saint Pere, poursuivit l'Abbé, est de rendre vôtre bienveillance à Guinot de Tacco mon Medecin. Je n'ai jamais connu homme plus vertueux & plus digne d'estime. S'il fait de mauvaises actions il faut les imputer à la cruauté de la Fortune plutôt qu'à la bassesse de son cœur. Donnez lui dequoi vivre honorablement selon sa qualité, & Vôtre Sainteté verra bientôt qu'il merite le bien que j'en dis. Le Pape qui avoit de la grandeur d'ame, & qui aimoit les gens qui avoient de la vertu, répondit qu'il le feroit volontiers pourvû qu'il fût tel qu'il le disoit; & qu'il pouvoit le faire venir seurement. Guinot n'eut pas plutôt reçu les ordres de l'Abbé, qu'il vint hardiment à la Cour de Rome, où le Pape connut bientôt son merite, lui rendit son estime, & le fit Prieur de l'Hôpital. Dés que Guinot fut sorti de la necessité, il vecut sans reproche, fidéle serviteur de l'Eglise,& bon ami de l'Abbé de Clugni.

NOU-

NOUVELLE XCIII.

Matridates jaloux de la liberalité de Nathan, & voulant le tuer il lui parla sans le connoître. Nathan lui donne un moyen pour executer son dessein, & Mitridates reconnoissant Nathan dans le tems precisement qu'il alloit lui donner le coup de la mort, fut confus & devint son ami,

Les

LEs Genois & autres qui ont voyagé dans les pays de Catay, disent comme une chose certaine, qu'il y eut autrefois un homme d'une naissance illustre nommé Nathan, qui avoit du bien prés du grand chemin par lequel tous ceux qui alloient de Ponant au Levant, & qui venoient du Levant en Ponant étoient presque contraints de passer. Nathan étoit fort bienfaisant de son naturel ; & souhaitant de faire connoître la grandeur de son cœur par une action d'éclat, bâtit en peu de tems sur ce lieu là l'un des plus beaux & des plus magnifiques Palais qu'on eût jamais vû. Il le fit meubler de tout ce qui étoit necessaire ; & la richesse des ameublemens répondoit fort bien à la richesse de l'édifice. Comme Nathan avoit grand nombre de Domestiques, il y faisoit recevoir tous ceux qui alloient & venoient avec une magnificence digne de ses grands bien & de son grand cœur. Cela dura si long-tems que la renommée de sa liberalité se répandit non seulement dans le Levant, mais aussi dans le Ponant. Etant déja chargé d'années, & toujours liberal à son ordinaire, un jeune homme nommé Mitridates qui étoit d'un pays peu éloigné de celui de Nathan entendit parler de sa vertu & de sa liberalité. Ce jeune homme se sentant riche ne pût sans jalousie entendre dire tant de bien de Nathan, & resolut, où de le partager avec lui, où de le faire oublier par des liberalitez plus grandes & plus éclatantes. Pour cet éfet il fit bâ-

tir un Palais comme celui de Nathan, & fit des biens si prodigieux à tous allans & venans, qu'il s'aquit en peu de tems beaucoup de reputation. Mitridates étant un jour tout seul dans la cour de son Palais, une pauvre femme vint lui demander l'aumône, & l'eut. Elle sortit par une porte & rentra par l'autre jusques à douze fois demandant chaque fois & recevant. A la treiziéme fois Mitridates lui dit enfin qu'elle y revenoit souvent, & ne laissa pourtant pas de lui donner. La vieille entendant cela dit en se retirant : La liberalité de Nathan est bien plus merveilleuse. Je suis entrée dans son Palais par trente deux differentes portes ; je lui ai demandé l'aumône autant de fois, & autant de fois il me l'a donnée, sans avoir fait semblant de me reconnoître. Je ne l'ai demandée ici que treize fois, & j'ai été reconnuë & rabroüée. Cela dit, elle s'en alla, & ne revint plus. Mitridates qui avoit l'oreille fine entendant distinctement toutes ces paroles, en fut fort faché, & croyant que le bien qu'on disoit de Nathan étoit autant de diminué sur celui qu'il croyoit meriter. Malheureux que je suis ! dit il en soi-même. C'est vainement que je tâche de surpasser Nathan pour les grandes choses, puis que je n'en aproche pas pour les petites. Tant que cet homme vivra mes peines seront toujours inutiles ; & puis que la vieillesse ne veut pas l'ôter du monde, il faut que mes propres mains le fassent. Dans ce mouvement de fureur il monte à cheval avec peu de suite sans com-

communiquer son dessein à personne, & arrive en trois jours où Nathan demeuroit. Il quitte ses gens, & leur dit de ne point faire semblant qu'ils le connussent, & de se loger comme ils l'entendroient jusques à nouvel ordre. Il arrive donc seul sur le soir, & trouve Nathan qui se promenoit autour de son Palais habillé fort simplement. Il lui demande s'il ne pourroit point lui apprendre où demeuroit Nathan. Personne, répondit Nathan, ne peut mieux vous le montrer que moi. Je vous menerai chez lui avec plaisir. Vous m'obligerez beaucoup, repartit Mitridates: Mais je veux s'il se peut être ni vû ni connu de Nathan. Je puis encore faire cela, repliqua Nathan, puisque vous le souhaitez. Mitridates ayant mis pied à terre, Nathan & lui s'en allerent en parlant; & arrivez au Palais, Nathan appella un valet qui prit le cheval de Mitridates, & auquel il dit à l'oreille de défendre au plutôt à tout le monde de ne point dire au jeune homme qu'il fût Nathan. Mitridates fut mis dans une belle chambre, où personne ne le voyoit que ceux qui avoient ordre de le servir. Il lui fit faire de grands honneurs, & lui faisoit même souvent compagnie. Quoique Mitridates respectât Nathan inconnu comme un venerable vieillard, il lui demanda enfin qui il étoit. Je suis, répondit le vieillard, un petit Domestique de Nathan. Je me suis attaché à lui dés ma jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez. Tout le monde se loüe beaucoup de lui: Mais

pour

Digitized by Google

pour moi je n'ai guere sujet de m'en loüer. Mitridates conçut de là quelque esperance d'executer son mauvais dessein avec plus de précaution & de seureté. Nathan lui demande à son tour le plus honnêtement du monde, qui il étoit? quel étoit le sujet de son voyage? & lui ofrit ses service. Mitridates aprés avoir révé quelque tems lui demanda, s'il pouvoit se fier en lui, & en eut une réponse satisfaisante. Il lui fit un long discours dont le but étoit de s'asseûrer de sa fidélité, & finit par lui demander son conseil & son secours aprés l'avoir entretenu du sujet de son voyage. Nathan fut surpris & ému d'une si étrange resolution: Cependant il seut également bien cacher sa surprise & son émotion, & lui répondit courageusement & d'un air asseuré. Vôtre Pere, Mitridates, étoit illustre & par sa naissance & par son grand cœur, & à ce que je vois vous n'avez pas envie de dégenerer, puisque vous avez formé une si haute entreprise. Autant que j'ai pû j'ai toujours rendu service à tout le monde. Je serai toujours le même, & je loüe beaucoup l'envie que vous portez à la vertu de Nathan. Si les gens de son caractere étoient en grand nombre, le monde qui est trés-corrompu deviendroit bientot bon. Vous pouvez compter que ce que vous venez de me confier demeurera secret; & vous devez être asseuré que je puis vous conseiller & vous servir mieux que personne. Vous pouvez voir d'ici un petit bois, où Nathan va presque tous les matins se promener, & où il

il demeure assez long-tems. Il vous sera facile de le prendre là, & d'en faire tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, vous n'aurez qu'à vous retirer : Et pour le faire plus aisément, il ne faut pas suivre le chemin par où vous étes venu : Mais prendre celui que vous voyez à main gauche, & qui mene hors du bois. Il est moins pratiqué que l'autre ; cependant c'est le plus court & le plus seur pour vous en retourner chez vous. Mitridates ayant été instruit de cette maniere fit savoir à ses gens qui étoient logez dans le Palais de Nathan, l'endroit où il vouloit qu'ils l'attendissent le lendemain. Le jour ne fut pas plutôt venu que Nathan toujours le même s'en alla tout seul au petit bois pour y recevoir la mort. Mitridates étant levé monte à cheval, prend son arc & son épée, & trouve Nathan qui se promenoit tout seul. Avant que de le tuer il voulut le voir & l'entendre parler. Pour cet état il courut à lui, le prit par la tête, & lui dit, tu es mort, vieillard. Je l'ai donc merité, répondit Nathan. Mitridates ayant d'abord réconnu que c'étoit le même qui l'avoit si honnétement reçu, si familierement accompagné, & si fidélement conseillé, sa fureur se changea en honte. Il jetta son épée qu'il avoit déja à la main pour lui donner le coup de la mort : Il décendit de cheval, courut se jetter à ses pieds, & lui dit en pleurant. Je ne puis plus, mon pere, m'empécher de connoître la grandeur de vôtre ame : Et quand je n'en aurois pas d'autre preuve, l'adresse avec laquelle vous

Digitized by Google

vous êtes venu ici pour me donner vôtre vie, m'en convaincroit sufisamment. Je n'ai aucun droit de vous l'ôter ; cependant je me suis adressé à vous-même pour l'execution d'un si injuste dessein. Mais Dieu plus soigneux de mon devoir que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux que l'envie avoit fermez : Ainsi la complaisance & la bonté que vous avez eu pour moi, ne me font que mieux sentir l'énormité de mon crime. Vengez-vous donc, je vous en conjure ; & que la peine soit proportionnée à la faute. Nathan releva Mitridates, & l'embrassa tendrement, lui disant. Vôtre faute, mon fils, puisque vous voulez lui donner ce nom, est du nombre de celles qui font toujours honneur à ceux qui les font ; & par conséquent vous n'avez pas besoin d'en demander pardon. Ce n'étoit pas par un motif de haine que vous vouliez m'ôter la vie ; mais par un principe de vertu, & afin de passer pour le plus liberal. Ne craignez donc rien ; mais au contraire soyez asseuré, qu'il n'y a personne au monde qui vous aime comme je fais. Vôtre cœur est veritablement grand, puisque vous n'avez point pensé à aquerir des richesses comme font les miserables ; mais à dépenser celles que vous avez. Vous m'avez voulu tüer pour devenir fameux. Il n'y à rien là qui ne vous soit glorieux, ni rien que je ne conçoive fort bien. C'est par là que les Empereurs & les Rois ont agrandi leurs Etats, & immortalisé leur memoire. Ils ne se sont pas contentez de tuer

un

Digitized by Google

un seul homme comme vous vouliez faire ; ils en ont tué des millions ; ils ont brûlé des pays, & ruiné des villes. Ainsi ce que vous avez voulu faire, est une chose qui se fait tous les jours. Mitridates ne songea plus à s'excuser dès qu'il vit que Nathan l'excusoit si bien : Mais il lui dit, qu'il étoit extremement surpris qu'il eût pû non seulement se resoudre à mourir, mais même à lui donner les moyens de lui ôter la vie. Vous n'en serez plus surpris, répondit Nathan, quand vous saurez que depuis que je suis maître de moi-même, & que j'eus fait à peu prés le même dessein que vous, jamais personne n'est venu chez moi que je ne l'aye contenté si j'ai pû en tout ce qu'il m'a demandé. Vous y êtes venu : Vous m'avez dit que vous vouliez ma vie, je voulois vous la donner, & pour cet effet je vous ai enseigné le meilleur moyen d'avoir la mienne sans mettre la vôtre en danger : Et je vous dis encore une fois que vous n'avez qu'à vous satisfaire si vous êtes toujours dans le même esprit. Je ne saurois mieux l'employer. Il y a quatre vingts ans que je la garde. Je l'ai passée en plaisirs & en delices, & je vois bien que selon le cours ordinaire de la nature, elle me doit bientôt être ôtée. J'ai donné mes biens avec plaisir, & je croi qu'il me vaudroit encore mieux donner ma vie de bonne grace, que d'attendre que la nature me l'enleve malgré moi. Cent ans sont un present bien mediocre : Mais sept ou huit que j'ai peut-être à vivre

vie en est encore un bien moindre. Je vous la donne avec d'autant plus de joie, que je n'ai trouvé jusqu'ici personne qui l'ait desirée, & je ne sai si je trouverai à l'avenir quelqu'un qui la demande & qui la prenne. Mais quand on me la demanderoit, je sens fort bien que plus je la garderai, moins elle vaudra. Prenez-là donc s'il vous plaît avant qu'elle soit plus méprisable. A Dieu ne plaise, repliqua Mitridates tout confus, que je vous ôte la vie. Je l'estime trop pour cela; & bien loin de vouloir vous l'ôter, je voudrois s'il se pouvoit en allonger le cours aux dépens de la mienne propre. Et si vous pouvez ajouter de vos ans aux miens, répondit incontinent Nathan, le ferez vous ? Cela étant vous me ferez faire ce que personne n'a jamais pû me faire faire ; c'est à dire que vous me ferez prendre de vous quelque chose ; ce que je n'ai encore fait de personne. Je le ferois, dit Mitridates, avec le plus grand plaisir du monde. Vous ferez donc, reprit alors Nathan, ce que je vous dirai. Vous demeurerez chez moi jeune comme vous êtes, & prendrez mon nom, & je m'en irai demeurer chez vous, & prendrai le vôtre. Si j'étois asseuré, repartit Mitridates, de me soutenir comme vous avez fait, j'accepterois volontiers vos offres: Mais comme je suis certain que mes actions diminueroient vôtre reputation, je ne veux point gâter en vous ce que je ne saurois accommoder en moi. Aprés ces discours & plusieurs autres ils reprirent le chemin du Palais, où

Mi-

Mitridates reçut de grands honneurs. Nathan l'exhorta à perseverer dans les sentimens de generosité où il le voyoit ; & aprés lui avoir bien fait connoître qu'il ne pouvoit jamais le surpasser, il lui permit selon son desir de s'en retourner chez lui avec ses gens.

Digitized by Google

NOUVELLE XCIV.

Gentil de Cariſſendi de retour de Modene tira du tombeau une femme qu'il aimoit, & qu'on avoit enterré la croyant morte. Cette femme revint, accoucha d'un garçon, & l'un & l'autre fut rendu au mari.

IL y eut à Boulogne un Cavalier fameux par ſa vertu, nommé Gentil Cariſſendi, qui devint

devint amoureux d'une Dame de qualité nommée Catherine, femme de Nicolas Cassenemi, & l'une des plus accomplies de tout tems. La Belle ne répondant pas à l'amour du Cavalier, il se rebuta, & s'en alla à Modene, où il étoit apellé pour Podestat. Le mari n'étant pas à Boulogne, & la Belle s'étant retirée à une maison de campagne à une lieuë & demie de la ville, parce qu'elle étoit grosse, & qu'elle avoit resolu d'y faire ses couches, il arriva qu'elle fut surprise tout à coup d'un accident terrible, qu'on ne connut en elle aucun signe de vie, & que les Medecins mêmes la crurent tout à fait morte. Comme ses plus proches parentes lui avoient entendu dire qu'elle n'étoit grosse que de quelques mois, on la fit enterrer sans autre examen dans l'Eglise voisine. Le Cavalier en fut d'abord informé par un de ses amis, & en eut un déplaisir très-sensible, quoi qu'elle l'eut traité avec la derniere indiférence. J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disoit-il en soi-même, pour ne l'aimer pas encore aprés sa mort. Pendant qu'elle a vecu elle ne m'a pas seulement donné un regard favorable: A present qu'elle est morte, & qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe des baisers. Aprés avoir donné les ordres necessaires pour qu'on ne s'aperçût point de son départ, il monta à cheval dés que la nuit fut venue accompagné d'un valet seulement, & vint sans s'arréter droit où la Belle avoit été enterrée. Il ouvre le tombeau, y entre, se couche auprés d'elle, & la baise plusieurs fois en répan-

Digitized by Google

dant beaucoup de larmes. Mais comme on n'est jamais content, & que les Amans le sont bien moins que les autres, il lui vint en pensée de lui toucher le sein. Il le tint assez long-tems, & crut sentir quelque mouvement. Il mit la main à l'endroit du cœur, & reconnut sensiblement qu'il y avoit encore un peu de vie. Il la tira du tombeau avec le secours de son valet, & la porta à Boulogne chez sa mere le plus doucement & le plus secretement qu'il fut possible. La bonne femme qui avoit de la sagesse & de la vertu ayant été instruite du fait par son fils, en fut extrémement touchée, & fit si bien qu'à la faveur du feu & du bain, elle rapella la chaleur presque éteinte sans que personne en eût aucune connoissance. Il falut du tems pour faire revenir la Belle : Mais enfin elle revint, & demanda où elle étoit. La bonne femme l'exhorta à prendre courage, & lui dit qu'elle étoit en bon lieu. La Belle étant entierement revenuë, regardoit de tous les côtez ne reconnoissant point encore bien où elle étoit : Mais ayant apperçu Gentil, elle pria sa mere de lui dire par quelle avanture elle étoit venue là. Gentil lui en fit le recit fort fidélement. La Belle s'en plaignit d'abord : Mais aprés y avoir mieux songé elle lui en fit de grands remercimens, & le pria par l'amitié qu'il avoit toujours eu pour elle, de la traiter chez lui d'une maniere qui ne donnât aucune atteinte ni à son honneur ni à celui de son mari, & qu'aussitot qu'il seroit jour il lui permît de s'en retourner chez elle. Si je vous ai

autre-

autrefois demandé quelque chose, je vous declare, Madame, répondit Gentil que je ne vous demande rien ni chez moi, ni ailleurs; & que puisque le Seigneur m'a fait la grace que l'amitié que j'ai eu pour vous, vous a fait revenir de mort à vie, je suis plus que content, & je ne veux vous traiter que comme ma propre sœur. Mais comme ce que je viens de faire pour vous merite quelque recompense, je vous prie de ne pas me refuser la grace que j'ai à vous demander. Je n'ai rien à vous refuser, répondit la Belle, pourvû que la chose soit honnête & en mon pouvoir. Tous vos parens, Madame, & tout Boulogne vous croient morte: Ainsi faites-moi la grace de demeurer avec ma mere *Incognito* jusques à mon retour de Modene, qui sera bientôt. Ce qui m'oblige à vous demander cela est, le dessein que j'ai de vous rendre à vôtre mari en presence des principaux de cette ville, & de l'obliger à reconnoître que je lui fais un beau & riche present. La Belle se sentoit trop obligée au Cavalier, & la demande étoit trop honnête pour n'être pas accordée. A peine avoit-elle donné sa parole, qu'elle commença de sentir les douleurs de l'enfantement: Et en effet elle accoucha bientôt aprés d'un beau garçon. Le Cavalier donna ordre qu'elle ne manquât de rien, & qu'on en eût le même soin que si c'étoit sa propre femme: Puis laissant le tout à la conduite de sa mere, il s'en retourna à Modene aussi secretement qu'il en étoit venu. Le tems de son office étant expiré, il revint à Boulogne, & regala splendidement

Digitized by Google

plusieurs personnes considerables de la ville, & entr'autres Nicolas Cassennemi. Il avoit si bien pris ses mesures, & donné de si bons ordres, que tout étoit prêt à son arrivée, & la compagnie déja renduë: de sorte qu'aprés les honnêtetés ordinaires, il ne fut que question de se mettre à table: Mais on ne le fit pas si promptement, qu'il n'eût le tems de voir la Belle & son enfant, & de prendre des mesures avec elle pour surprendre agreablement son époux & les autres invitez. Le repas fut des plus magnifiques & des plus propres. Tout y fut bon & en abondance, & les vins furent trouvez d'une delicatesse exquise. Quand le tems de la conversation fut venu, on se mit à parler de plusieurs choses, & à loüer sur tout la magnificence de Gentil, qui dit aussi-tôt à la compagnie. Il me souvient, Messieurs, d'avoir entendu dire autrefois, que les Perses ont une coûtume qui m'a toujours paru bonne, c'est que quand quelqu'un veut faire honneur à son ami, il le prie de venir chez soi, & lui fait voir ce qu'il aime le plus, soit femme, maîtresse, fille, &c. en l'assurant que comme il lui montre cela, il lui montreroit aussi son cœur s'il étoit possible. Je me propose de pratiquer ici cette coûtume. Vous m'avez fait l'honneur de venir à mon repas: Je veux vous traiter à la Persane, & vous faire voir ce que j'ai de plus cher au monde. Mais je vous prie avant toutes choses, de me dire vôtre sentiment sur un fait que je vais vous proposer. Un homme a chez lui un bon & fidele Domestique, qui tombe malade.

Cet homme sans attendre la mort de ce bon Domestique, le fait porter dans la rue, & ne se soucie plus de lui. Il vient un Etranger qui touché de compassion emporte le malade chez lui, & le guerit à force de soins & de dépense. Je vous demande si le premier Maître est en droit de se plaindre du second, en cas que celui-ci refuse de lui rendre son Domestique. La chose ayant été examinée, il fut unanimement conclu que Cassennemi qui parloit bien & éleganment, feroit la réponse pour tous. Cassennemi commença par loüer la coûtume des Perses, & finit par dire qu'il croyoit, que le premier Maître n'avoit plus aucun droit sur son Domestique, puisque non seulement il l'avoit abandonné dans sa necessité, mais même exposé dans la rue : Et qu'au contraire l'autre ayant ce semble aquis le Domestique par les bons offices qu'il lui avoit rendus, il ne faisoit aucun tort au premier de le retenir à son service. Toute l'assemblée trouva que Cassennemi avoit sagement opiné, & chacun declara qu'il êtoit de son avis. Le Cavalier content de cette réponse, & plus content encore qu'elle eût été faite par Cassennemi, declara qu'il êtoit aussi de ce sentiment. Mais puisque la question est decidée, poursuivit-il, il est tems que je vous fasse l'honneur que je vous ai promis selon l'usage des Perses. Cela dit, il donna ordre à deux de ses gens d'aller trouver la Belle, qui avoit eu soin de se parer, & de la prier de sa part de venir regaler la compagnie de l'honneur de sa presence. La Belle prit son enfant entre ses bras, vint à la

Digitized by Google

Sale accompagnée de deux servantes, & s'assit à la priere du Cavalier auprés d'un fort honnéte homme. Voilà, Messieurs, dit alors le Cavalier, la chose du monde que j'aime & que je dois le plus aimer. Croyez-vous que je n'aye pas raison ? Tout le monde loüa son choix, & chacun commença de regarder la Belle. Plusieurs l'auroient reconnuë pour ce qu'elle êtoit, s'ils n'avoient pas cru qu'elle eût été morte. Cassennemi êtoit un de ceux qui la regardoit avec le plus d'attention. Il mouroit d'envie de savoir qui elle êtoit : Et voyant que le Cavalier s'êtoit un peu écarté, il ne peut pas s'empécher de demander à cette Belle, si elle êtoit de Boulogne où étrangere. La Belle se voyant questionnée par son mari eut bien de la peine à s'empécher de répondre; Cependant elle se retint pour achever ce qui avoit été resolu. Un autre lui demanda si cet enfant êtoit à elle, & un autre encore si elle êtoit femme ou parente de Gentil; Mais à tout cela point de réponse. Gentil étant revenu quelqu'un de la compagnie lui dit : Cette Dame, Monsieur, est assurément une belle personne : Mais il semble qu'elle soit muette. L'est-elle effectivement ? Son silence, Messieurs, répondit Gentil, n'est pas une petite preuve de sa vertu. Dites-nous de grace qui elle est, continua t-on ? Tres-volontiers repliqua Gentil, à condition que personne ne bougera de sa place, que je n'aye achevé de parler. Aprés que tout le monde eut promis de ne point branler : Cette Dame, Messieurs, dit Gentil, est le fidéle Domestique

que dont je viens de vous parler. Je l'ai prise dans la ruë où ses parens l'avoient exposée comme une chose qu'ils ne croyoient plus bonne à rien. Mes soins l'ont arrachée d'entre les grifes de la mort ; & Dieu a tellement beni mes soins, que d'une personne éfroyable, il en a fait la beauté que vous voyez. Mais afin de vous parler plus clairement, je vous dirai en peu de mots comment la chose est arrivée. Puis commençant dés le tems qu'il en étoit devenu amoureux, il leur conta de point en point toutes ses avantures au grand étonnement de tous les auditeurs. Ainsi, Messieurs, selon vôtre avis, & sur tout suivant l'opinion de Monsieur Cassennemi, cette femme m'appartient à juste titre, sans que personne soit en droit de la reclamer. A cela personne ne répondit mot ; & même on s'attendoit qu'il n'en devoit pas demeurer là. Cependant la Belle, Cassennemi & les autres pleuroient de compassion. Mais Gentil s'étant levé, prit l'enfant entre ses bras, & la Belle par la main, s'approcha de Cassennemi, & lui dit. Je ne vous rens pas, Compere, vôtre femme que vos parens & les siens ont jetté à la rue ; mais je vous fais present de cette Dame ma Commere, & de cet enfant, qui est trés certainement à vous. Je l'ai presenté au batéme, & l'ai nommé Gentil. Ne l'en aimez pas moins, je vous en conjure, pour avoir demeuré chez moi environ trois mois : Car je vous proteste par tout l'amour que j'ai eu pour elle, & qui a été la cause de sa resurrection, s'il faut ainsi dire, qu'elle n'a jamais

vecu plus honnêtement avec son pere ou sa mere, où avec vous, qu'elle a fait ceans auprés de ma mere. S'adressant ensuite à la Belle. Je vous tiens quitte desormais, Madame, lui dit-il, de la promesse que vous m'aviez faite de demeurer ici jusqu'à mon retour de Modene, & je vous laisse entre les mains de vôtre Epoux. Cela dit, il reprit sa place. Cassennemi reçut avec d'autant plus de joie la mere & l'enfant, qu'il s'attendoit moins de les recouvrer. Il remercia Gentil du mieux qu'il pût, & non seulement les presens le loüerent beaucoup d'une si belle action ; mais aussi tous ceux qui en entendirent parler. La Belle fut reçuë chez elle avec une joie extréme, & long-tems regardée de tout Boulogne comme une personne qui avoit été ressuscitée d'une maniere merveilleuse. Et quand à Gentil il fut toujours aimé & consideré de Cassennemi & de ses parens aussi bien que de ceux de la Belle.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XCV.

Dianore demande à Anſalde un jardin auſſi beau au mois de Janvier qu'au mois de Mai. Anſalde le donne par le moyen d'un Necromancien. Le mari de Dianore lui permet de tenir parole à Anſalde ſans rien prendre de lui. Anſalde auſſi genereux que le mari le refuſe; & le Necromancien voulant auſſi de ſon côté être genereux, ne voulut rien prendre pour la façon du jardin.

Quoi;

QUoique le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agreable à cause de plusieurs belles montagnes, rivieres, & fontaines. Il y eut autrefois à Udine ville capitale de ce pays-là une Dame également illustre par sa naissance & par sa beauté, nommée Dianore, femme d'un honnéte homme & fort riche connu sous le nom de Gilbert. Le merite de cette Belle la fit aimer d'un grand Seigneur nommé Ansalde Grandese, homme entreprenant & renommé par tout pour sa valeur & pour sa liberalité. Quoi qu'il aimât avec une passion extréme, & qu'il n'oubliât rien pour se faire aimer, il eut le malheur d'y mal reüssir. La Belle fatiguée de ses importunitez, & voyant que les refus bien loin de rebuter Ansalde, ne faisoient qu'augmenter ses desirs, & le rendre plus importun, crut pouvoir s'en défaire en lui demandant une chose qu'elle jugeoit impossible. Dans cette vûe elle dit un jour à une vieille qui la solicitoit souvent. Vous me prônez continuellement, bonne femme, qu'Ansalde m'aime comme sa propre vie : Vous m'ofrez même de grands presens de sa part. Je ne suis pas prenable de ce côté, & je ne saurois jamais me resoudre à aimer par intérêt : Mais je l'aimerai volontiers & ferai tout ce qu'il voudra, pourvû qu'il puisse me convaincre qu'il m'aime autant que vous m'en asseurez. Ce que je demande pour en être bien persuadée, est qu'il me fasse faire hors de la ville au mois de Janvier prochain un jardin embelli de verdure, & enrichi de

de fleurs & de fruits comme si c'étoit au mois de Mai. Mais s'il ne veut pas le faire, je ne veux jamais le voir, ni entendre parler de lui. Et s'il continue ensuite à m'importuner, je m'en plaindrai à mon mari & à mes parens qui trouveront moyen de le faire taire. Ansalde ayant appris cette réponse ne douta point que ce ne fut une défaite, & un pretexte pour le chasser : Neantmoins quoi que la chose lui parût impossible, il resolut d'essayer comment il pourroit s'en tirer. Il envoya de tous les côtez pour tâcher de trouver quelqu'un qui pût lui aider & le conseiller en cela, & enfin on trouva un homme qui promit de le faire par art de Necromancie moyenant grosse recompense. Ansalde étant convenu du prix avec le Necromancien, attendoit le mois de Janvier avec impatience. Il vint enfin, & amena le froid, la neige, les glaçons, & generalement tout ce que l'hiver a de plus rigoureux. Le Necromancien mettant en usage toutes les regles de son art, eut fait aux fêtes de Noël un jardin si riant & si agreable, que tous ceux qui le voyoient disoient unanimement qu'ils n'avoient jamais rien vû de si beau au plus fort du Printems, ni pour la verdure, ni pour les fleurs, ni pour les fruits, ni pour tout ce qui fait l'agrément d'un jardin dans la belle saison. Ansalde vit toutes ces beautez avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. Il cueillit d'abord les plus beaux fruits & les plus belles fleurs, & les fit porter secretement à la Belle, qui fut en même tems priée de venir voir le jardin qu'elle avoit demandé, pour

être

être convaincue de l'amour qu'on avoit pour elle. On ne manqua pas aussi de la faire souvenir de sa promesse. La Belle qui avoit déja entendu dire plusieurs merveilles de ce jardin, n'eut pas plutôt consideré les fleurs & les fruits qu'on lui envoyoit, qu'elle commença de se repentir de l'avance qu'elle avoit faite. Cependant toute repentante qu'elle étoit, & curieuse comme le sont toutes les femmes, elle s'en alla voir le jardin accompagnée de plusieurs de ses amies. Aprés l'avoir bien consideré, loüé, & admiré, elle s'en retourna chez elle dans un chagrin extréme. Son déplaisir étoit trop grand pour pouvoir bien le cacher, ou le dissimuler, Aussi son mari s'en apperçut, & voulut en savoir la raison. La Belle ayant honte de le dire fit long-tems des dificultez : Mais enfin pressée d'une maniere à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta d'un bout à l'autre toute son avanture. Le mari s'emporta d'abord ; Mais la réflexion étant venue au secours, & lui ayant fait considerer les bonnes intentions de sa femme, il s'apaisa sagement, & lui dit. Une femme sage & honnéte ne doit jamais écouter ces sortes d'ambassades, & encore moins mettre son honneur en compromis sous quelques conditions que ce puisse être. Les paroles que le cœur reçoit par les oreilles ont plus de force qu'on ne croit. Il n'est rien de si dificile qui ne soit presque possible à gens qui aiment : Ainsi vous avez mal fait non seulement d'écouter, mais aussi de convenir. Neantmoins comme je connois la bonté de vôtre cœur, je

vous

Digitized by Google

vous permets (ce qu'un autre ne feroit peut-être pas) de tenir vôtre parole: Et cela parce que le Necromancien me fait peur. Il pourroit par chagrin & par ressentiment nous faire quelque chose de facheux. Je veux donc que vous alliez trouver Ansalde; que vous tâchiez de vous dégager de vôtre parole sans que vôtre honneur & le mien en souffre: Mais si vous ne pouvez pas faire autrement, prêtez lui pour cette fois seulement le corps, mais non la volonté. La Belle entendant cela ne faisoit que pleurer, & protestoit à son mari qu'elle ne demandoit point de lui cette complaisance. Mais le mari lui ayant dit, qu'il vouloit absolument qu'elle le fit, elle se fit accompagner le lendemain par deux valets & une servante, & s'en alla chez Ansalde. Il fut fort surpris quand on vint lui dire que Dianore demandoit à le voir. Je veux que vous voyez, dit-il au Necromancien, combien vôtre art m'est avantageux: Et sur cela il alla recevoir la Belle. Ils entrérent tous dans une belle chambre où il y avoit grand feu; & aprés qu'on se fut assis. Je vous suplie, Madame, dit Ansalde, par l'amour que j'ai eu long-tems pour vous, de ne trouver point mauvais si je prens la liberté de vous demander la veritable raison qui me procure aujourd'hui l'honneur de vôtre visite en si bonne compagnie. La Belle rougissant & ayant presque les larmes aux yeux, répondit. Ce n'est point, Monsieur, l'amitié que j'ai pour vous qui me mene ici: Ce n'est point non plus la promesse que je vous ai faite: Mais c'est uniquement le commau-

mandement de mon mari, qui plus sensible aux fatigues de vôtre amour criminel qu'à son honneur ni au mien, m'a ordonné de vous venir voir. Me voici donc toute prête à faire tout ce qu'il vous plaira pour cette fois seulement. Si le commencement de ce discours surprit Ansalde, la fin le surprit encore davantage. Touché donc d'entendre ainsi parler la Belle, mais plus touché de la bonté du mari, sa passion commença dés lors à devenir compassion. Cela étant, répondit Ansalde, à Dieu ne plaise que je fasse aucun outrage à un homme qui a pitié de mon amour. Vous me ferez beaucoup de grace de demeurer ici tant qu'il vous plaira, mais vous n'y serez traitée ni pis, ni mieux que si vous étiez ma propre sœur. Toute la priere que j'ai à vous faire, Madame, est de remercier vôtre époux de ma part, & de l'asseurer que je serai desormais son ami & son serviteur. Quand je faisois reflexion à vôtre honnêteté, dit alors la Belle plus contente que jamais, je ne pouvois pas croire que vous fussiez capable de vous démentir: Et je vous avoue que je n'attendois de vous rien de moins genereux. Je vous en aurai une obligation éternelle; & sur cela elle prit congé & se retira pour rendre compte à son mari du succez de son voyage. Le mari trouva l'action si belle, qu'il regarda depuis Ansalde comme un homme d'une vertu singuliere, & fut toujours de ses amis intimes. Le Necromancien à qui Ansalde avoit resolu de donner le prix convenu, charmé de ce que le mari avoit fait pour l'Amant de sa femme, &

de ce que l'Amant avoit fait à l'égard de la Belle, ne voulut pas être le seul genereux, & renonça à la recompense qui devoit lui revenir. Ansalde fit tout ce qu'il pût pour l'obliger de recevoir le tout, ou du moins une partie : Mais il n'en pût jamais venir à bout : de sorte que le Necromancien ayant défait son jardin, se retira chez lui.

La generosité ne peut pas aller plus loin. Ansalde aime avec une passion extréme, & dans le fort de son amour, & lors qu'il avoit sujet de tout esperer, il laisse échaper par pure grandeur d'ame la Belle, qui lui avoit couté tant de soins, & dont il étoit en droit de disposer.

NOUVELLE XCVI.

Le Roi Charles surnommé le Victorieux, étant déja vieux devint amoureux d'une jeune fille, & ayant honte de sa folie, maria honorablement la Belle & sa sœur.

TOut le monde sait qu'aprés les glorieux exploits du Roi Charles le Vieux, ou Charles Premier, & sur tout aprés la signalée victoire qu'il remporta sur le Roi Manfroid, les Gibelins

Digitized by Google

Gibelins furent chassez de Florence, & les Guelphes rétablis. Les malheurs du tems ayant obligé un homme de qualité nommé Neri de la maison des Uberti, d'abandonner Florence, il en sortit avec beaucoup d'argent, & ne voulut se mettre que sous la protection du Roi Charles. Resolu donc d'achever ses jours dans le repos & dans la retraite, il se retira à Castel de Mare avec sa famille, & acheta un champ, où il bâtit une maison également belle & commode. Il fit un jardin des plus agreables & des mieux entendus, au milieu duquel il avoit un beau Vivier où il fit mettre quantité de bon poisson. Comme ses principaux soins étoient d'embellir tous les jours son jardin, il arriva que le Roi Charles étant allé dans la belle saison se delasser à Castel de Mare, & entendant dire des merveilles du jardin de Neri, eut envie de le voir. Comme Neri étoit de la faction opposée à celle du Roi, ce Prince crut qu'il faloit agir plus familierement, & l'aller voir avec moins de suite. Pour cet éfet il lui fit dire qu'il vouloit la nuit suivante aller souper dans son jardin lui cinquiéme. Neri en eut beaucoup de joie, fit apprêter un repas magnifique, donna ordre à tout, & reçut le Roi dans son beau jardin du mieux qu'il lui fut possible. Aprés que le Roi eut vû le jardin & la maison, & qu'il eut loüé l'un & l'autre, les tables qu'on avoit mis auprés du Vivier étant servies, le Roi prit sa place. Le Comte Gui de Monfort qui avoit accompagné ce Prince étoit assis à sa droite, & Neri à la gauche. Pour les au-

Digitized by Google

tres trois, le Roi voulut qu'ils serviſſent de la maniere que Neri l'avoit ordonné. Tout fut ſervi avec beaucoup d'ordre & de regularité, & les viandes ne furent pas moins délicates que les vins excellens. Tout ſe paſſa ſans bruit & ſans embarras au grand contentement du Roi. Vers le milieu du repas, on vit entrer au jardin deux filles qui ne paroiſſoient pas avoir plus de quinze ans, & qu'on auroit pris pour deux Anges tant elles étoient charmantes. Leurs cheveux étoient du plus beau blond, & treſſez avec la derniere propreté, avec une guirlande de Pervenche ſur la tête. Elles avoient un petit habit de toile de lin fine & blanche comme neige, fort étroit depuis la ceinture en haut, & s'élargiſſant en bas en forme de pavillon, & leur décendant juſqu'aux pieds. La premiere portoit ſur les épaules une couple de filets qu'elle tenoit de la main gauche, & avoit à la droite un gros & long bâton. L'autre qui venoit aprés avoit ſur l'épaule gauche une poile, & ſous le bras du même côté un petit fagot de bois & un Trepié à la main; & à la main droite un pot d'huile & un petit flambeau allumé. Le Roi ne pût voir ſans étonnement deux ſi beaux tendrons: Cependant il ne dit mot, impatient neantmoins de ſavoir à quoi cela aboutiroit. Les deux Belles étant devant le Roi, lui firent toutes honteuſes une profonde reverence; & s'en étant allées à l'entrée du Vivier, celle qui portoit la poile la mit à terre avec le reſte, & ayant pris le bâton que l'autre portoit, elles ſe mirent tous deux dans

l'eau

l'eau qu'elles avoient jusqu'au sein. Un des Domestiques de Neri alluma promptement le feu, & mit la poile sur le Trepié, & de l'huile dans la poile, en attendant que les Belles jettassent du poisson. Il n'eut pas long-tems à atendre : Car comme elles savoient les endroits ; une tendoit le filet, & l'autre frapant de son bâton, faisoit entrer le poisson dedans : De sorte qu'elles en prirent beaucoup en peu de tems. Le Roi regardoit tout cela avec attention, & y prenoit un plaisir singulier. Aprés en avoir jetté quelques uns au Domestique qui les mettoit dans la poile presque tous vivans, elles commencerent d'en prendre de gros qu'elles jettoient au Comte Gui & à leur pere. Ces poissons qui fretilloient sur la table donnerent beaucoup de plaisir au Roi, qui par honnêteté en rejettoit quelques uns aux belles pêcheuses. Cette petite recreation dura autant qu'il faloit pour donner le tems au Cuisinier de frire son poisson, qui fut incontinent servi devant le Roi, plutôt pour servir d'entremêts, que comme une viande fort exquise, ou dont on eût besoin. Aprés avoir assez pêché elles sortirent du Vivier avec leurs habits tellement colez à leur peau, qu'ils ne cachoient presque aucune partie de leur beau corps. Elles reprirent tout ce qu'elles avoient apporté, & s'en retournerent dans le même ordre qu'elles étoient venues. Le Roi, le Comte, & ceux qui servoient avoient consideré ces filles avec beaucoup d'attention, & chacun les avoit loüées en soi même : Mais principalement le Roi à

Digitized by Google

qui elles avoient eu le bonheur de plaire. Il en avoit été si charmé quand elles sortirent de l'eau, que quand on l'auroit piqué, il n'en auroit rien senti. Elles avoient fait une si forte impression sur son esprit, que sans savoir qui elles étoient, il se sentit des mouvemens qui lui firent connoître qu'il auroit de la peine à s'empécher de les aimer. Son embarras étoit à se déterminer; car il les trouvoit toutes deux également à son gré. Aprés avoir long-tems revé, il demanda à Neri qui étoient ces Demoiselles? Ce sont mes filles, Sire, répondit Neri. Elles sont toutes deux de même age. L'une se nomme Genevre la belle, & l'autre Isote la blonde. Le Roi les loüa beaucoup, & lui conseilla de les marier: Mais Neri s'en excusa sur la mediocrité de sa fortune. Comme il ne restoit plus à servir que le fruit, les Belles vinrent en simple jupe de tafetas Turquin, avec deux grands bassins d'argent à la mains, pleins de divers bons fruits de la saison, qu'elles poserent devant le Roi. Ensuite s'étant un peu reculées elles commencerent à chanter un air dont le commencement des paroles étoit.

La ov'io son giunto amore
Non si poria contare longamente &c.

Elles chanterent avec tant de douceur & d'agrément; que le Roi qui les regardoit avec plaisir crut, ou fit semblant de croire, que toutes les intelligences celestes s'étoient unies pour composer un si beau concert. Cela étant fait

fait elles demanderent au Roi à genoux la permission de se retirer, & l'obtinrent aussitôt, quoi qu'il eût été fort aise qu'elles eussent demeuré plus long tems. On n'eut pas plutôt desservi, que le Roi remonta à cheval, & s'en retourna avec sa compagnie. Quelques grandes affaires qu'il eût, il ne pouvoit oublier la belle Genevre, & visitoit souvent le pere pour avoir occasion de voir la fille. Il fit tout ce qu'il pût pour dissimuler sa passion: Mais enfin ne pouvant plus la cacher, & soufrant plus qu'on ne peut dire, il ne trouva point de meilleur moyen que d'enlever les deux filles de Neri. Il communiqua son amour & son dessein au Comte, qui lui dit en homme sage & vertueux. Je suis surpris, Sire, de ce que vous venez de me dire; & d'autant plus surpris que je croyois connoître Vôtre Majesté mieux que personne, ayant eu l'honneur de la pratiquer dés son enfance. Je ne me suis jamais aperçu que vous avez été amoureux dans vôtre jeunesse, qui est le tems où l'on doit être plus susceptible d'amour. Je regarde comme un prodige qu'étant déja vieux, Vôtre Majesté s'abandonne à une telle passion. S'il m'étoit permis de vous dire librement ce que j'en pense, je n'aurois pas si tôt fait. Vous n'êtes pas encore bien affermi sur le trône dont vous venez de faire la conquête: Vous avez encore le harnois sur le dos: Vous êtes à la tête d'un peuple trompeur & perfide, accablé de soins & d'affaires importantes; vous n'avez eu qu'à peine le tems de respirer; & cependant vous prêtez l'oreille

Digitized by Google

aux flateries de l'amour. Permettez moi, Sire, de vous dire avec respect, & en reconnoissance de l'honneur que vous m'avez fait de m'accorder vôtre confiance, que je ne trouve point là un Roi magnanime; mais un jeune homme que la mollesse a corrompu. D'ailleurs, Sire, vous voulez faire enlever dites-vous les filles de Neri, qui vous a reçû chez lui avec des dépenses fort au dessus de ses forces, & qui pour faire plus d'honneur à Vôtre Majesté, vous les a fait voir presque nuës, tant a été grande la confiance qu'il a euë en vôtre équité, & tant il a été fortement persuadé que vous êtes un Roi, & non pas un loup ravissant. Avez-vous déja oublié que de pareilles violences ont ruiné le Roi Manfroid, & vous ont donné entrée dans ce Royaume? Je parle peut-être trop fortement: Mais, Sire, j'aime mieux ruiner ma fortune, que trahir mon devoir. Deussé-je donc, Sire, encourir vôtre indignation, je ne saurois m'empêcher de vous dire, qu'une action de cette nature, où la bonne foi seroit si visiblement violée, meriteroit un suplice éternel. Vous avez tous les sujets du monde de vous loüer de Neri, & pour recompense vous voulez lui ôter son honneur, son esperance, & sa consolation. Pour qui passerez-vous, Sire, si vous le faites? Croyez-vous que ce sera si bien disculper que de dire, je l'ai fait parce qu'il est Gibelin? Il s'est mis sous vôtre protection: Il vit paisiblement à l'ombre de la foi publique, il n'en faut pas davantage pour obliger Vôtre Majesté à le bien traiter, quel qu'il puisse

être

Digitized by Google

être dans le fond. Il vous est fort glorieux, Sire, d'avoir vaincu Manfroid : Mais vous aurez encore plus de gloire à vous vaincre vous-même. Les Rois doivent être des exemples de vertu à leurs sujets ; & par consequent, Sire, ils sont obligez de la pratiquer les premiers. Dequoi vous serviroient, Sire, tant d'exploits heroïques qui vous ont comblé de gloire, si vous alliez les gâter par une action lache & perfide ? Un discours si sage & si vigoureux toucha sensiblement le Roi, & l'afligea d'autant plus, qu'il le trouva trés-juste & trés-veritable. Il est infiniment plus aisé, répondit le Roi en soupirant, de vaincre un ennemi, que de se vaincre soi-même : Mais quelque dificulté qu'il y ait, vos paroles, Comte, m'ont donné tant d'émulation, que je veux vous faire connoître par experience, que je ne sais pas moins bien me vaincre, que vaincre les autres. En éfet le Roi étant de retour à Naples quelques jours aprés, tant pour fuïr l'occasion de faire une lacheté, que pour recompenser Neri des honneurs qu'il en avoit reçus, maria les deux Demoiselles, non comme filles de Neri, mais comme ses propres filles ; non cependant sans chagrin de mettre un autre en possession d'un tresor qu'il desiroit fort pour soi-méme. Il leur assigna une dot considérable, & maria Genevre la Belle du consentement de Neri à Messire Mafiée de la Palisse, & Isote la blonde à Guillaume de la Magna, tous deux grands Seigneurs. Cela fait, ce Prince s'en alla dans la Pouille avec une tristesse extréme, & fit

tant d'éforts de raison, & seut si bien se moderer, qu'il se guerit de sa passion, & n'y retomba depuis de sa vie.

On dira peut-être, que c'est peu de chose pour un Roi de marier deux Demoiselles : Mais moi je soutins que c'est beaucoup, qu'un Roi bien amoureux ait marié une Belle dont il étoit charmé, sans avoir tiré de son amour ni fleur, ni feüille, ni fruit.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE XCVII.

Le Roi Pierre d'Arragon ayant appris l'amour que Lise avoit pour lui, l'alla voir pendant sa maladie, & la consola. Aprês qu'elle fut guerië il la maria, lui donna un baiser au front, & s'apella toujours depuis son Chevalier.

DU tems que les François furent chassez de Sicile, il y avoit à Palerme un Apotiquaire nommé Bernard, Florentin d'origine, homme

Digitized by Google

homme riche, & qui avoit une fille unique bonne à marier, la plus belle & la mieux faite qu'on pouvoit voir. Pierre d'Arragon étant devenu Roi de Sicile faisoit des regals continuels à ses Seigneurs, Oficiers, & Gentilshommes, accompagnez de plusieurs tournois. Un jour qu'il se faisoit une course à la Catelane, Lise (c'est le nom de la Belle) vit courir ce Prince d'une fenêtre où elle étoit avec d'autres filles, & ne pût s'empêcher de l'aimer. Sa passion fit de si grands progrez en peu de tems, que plus elle faisoit d'éforts pour l'étoufer, plus elle devenoit violente. La bassesse de sa condition se presentoit sans cesse à son esprit, & cette idée bien loin de la guerir l'afligeoit mortellement, & ne lui laissoit que la gloire d'aimer un grand Prince sans aucune esperance de succez. Le Roi qui ne s'étoit aucunement apperçu de son amour, n'avoit garde d'y répondre. La Belle rongée de chagrins d'autant plus insuportables, qu'elle n'osoit les confier à personne, perissoit tous les jours comme la neige au soleil, & tomba enfin dans une langueur qui fit desesperer de sa vie. Le pere & la mere bien afligez de cet accident, n'oublioient pour la secourir ni les consolations, ni les Medecins, ni les medecines. Mais tout cela ne produisoit rien; car la Belle desesperant de ses amours avoit resolu de ne plus vivre. Un jour que le pere lui demandoit si elle ne voudroit point quelque chose, & lui ofroit tout ce qu'elle souhaiteroit, il lui vint en pensée de faire savoir au Roi avant que de mourir s'il étoit possible

l'a-

l'amour qu'elle avoit pour lui. Pour cet effet elle pria son pere de lui faire venir Minuce Daresse qui passoit alors pour un excellent Musicien & joüeur d'instrumens, que le Roi voyoit volontiers. Le pere croyant qu'elle demandoit cet homme pour tâcher de faire diversion à son chagrin par le moyen de la Musique, le fit venir incontinent. Aprés avoir dit à la Belle plusieurs choses galantes pour la consoler, il joüa quelques airs sur la viole, & chanta des chansons qui bien loin de soulager la malade, ne firent qu'irriter son mal. Ensuite elle pria tout le monde de se retirer, disant qu'elle avoit un mot à dire à Minuce en particulier. Tout le monde s'étant retiré. Je vous ai choisi preferablement à tout autre, dit la Belle a Minuce, pour vous faire le depositaire d'un secret important. Je vous demande deux choses, la premiere de n'en parler qu'à celui que je vous dirai ; & la seconde de me servir en tout ce que vous pourrez. Je vous dirai donc, Minuce, que je ne pûs voir le Roi le jour de la Course sans l'aimer ; & c'est cet amour qui m'a mise dans l'état où je suis. Je sai bien l'extrême disproportion qu'il y a entre un grand Roi & moi : Aussi ai-je fait tout ce que j'ai pû pour étouffer mon amour dans sa naissance ; Mais ne pouvant en venir à bout, j'ai choisi la mort comme étant le seul remede capable de finir ma souffrance. A la verité je ne mourrai pas contente à moins que je ne trouve moyen de faire savoir à ce Prince la passion que j'ai pour lui. Vous pouvez la lui apprendre mieux que personne ; & c'est

la

la priere que je veux vous faire. Ne me refusez pas cette grace, je vous en conjure. Quand vous l'aurez fait, je vous prie de m'en informer, afin que je meure contente, & que je me délivre de tant de peines. Les larmes que cette Belle versoit en abondance l'empêcherent d'aller plus loin. Minuce admira son grand cœur, & fut surpris d'une si terrible resolution. Il fut touché de ses larmes & de son desespoir, & lui promit solemnellement de garder fidellement son secret, de faire tout pour son service, & l'assura qu'il y alloit travailler sur le champ, la priant de compter que trois jours ne se passeroient pas, qu'il ne lui apportât des nouvelles agreables. Minuce étant parti fit rencontre d'un Poëte celebre pour ce tems là nommé Mico de Siene, qu'il pria de lui faire la chanson suivante.

Muoviti amore, & vattene à Messere,
Et contagli le pene, ch'io sostegno,
Digli, che à morte vegno
Celando per temenza il mio volere.
Merzede amore, à man giunte ti chiamo,
Ch'à Messer vadi, la, dove dimora.
Di, che sovente lui disio, & amo,
Si dolcemente lo cor m'innamora,
Et per lo foco, ond'io tutta m'infiamo
Temo morire, & già non saccio l'hora,
Ch'io parta da si grave pena dura,
La qual sostegno per lui disiando
Temendo & vergognando.
Deh il mal mio per Dio fagli ad sapere.
Poi che di lui amor fù innamorata,

Non

Non mi donassi ardir, quanto temenza,
Che io potessi sola una fiata
Lo mio voler dimonstrare in purvenza
A quegli, che mi tien tanto affannata,
Cosi morendo il morir m'è gravenza,
Forse che non gli saria spiacenza,
Se el sapesse quanta pena i sento,
S'a me dato ardimento
Havessi, in fargli il mio stato sapere.
Poi che in piacere non ti fù amore,
Ch'a me donassi tanta sicuranza,
Ch'a Messer far savessi lo mio core,
Lasso, permesso mai, ò per sembianza,
Merce ti chero dolce mio Signore
Che vadi à lui, & donagli membranza
Del giorno, ch'io il vidi à scudo, & lanza
Con altri Cavalieri arme portare,
Presilo à riguardare
Innamorata si, che 'l mio cor pere.

Minuce fit incontinent un air à ces paroles ; aussi doux & langoureux que la matiere le requeroit. Trois jours aprés s'étant trouvé au dîné du Roi , Sa Majesté lui commanda de joüer de la viole. Il joüa cette chanson , & le fit avec tant de douceur & d'agrément que tout le monde en fut charmé , & le Roi plus que personne. Aprés qu'il eût achevé , d'où vient, Minuce , dit Sa Majesté , qu'on ne vous avoit point encore entendu joüer cet air ? Il n'y a que trois jours , Sire , que l'air & les vers sont composez. Et pour qui ont-ils été faits , poursuivit le Roi. Je ne puis , Sire , repliqua Minuce , le dire qu'à Vôtre Majesté. Le Roi desi-

Digitized by Google

desirant de le savoir fit venir Minuce aprés dîné dans son cabinet, & fut instruit fort au long des sentimens de la Belle. Le Roi en témoigna beaucoup de joie, & loüa fort la Belle. Tant d'honnêteté, dit ce Prince, merite qu'on ait pitié de cette personne. Allez lui dire de ma part, que sans manquer je la verrai ce soir aprés Vépres. Minuce ravi du bon succez de sa negotiation courut au plus vite porter à la Belle une si agreable nouvelle, & la trouvant seule il la regala de la chanson au son de sa viole. La Belle en eut tant de joie, qu'il parut visiblement sur l'heure des signes de convalescence. Elle attendoit avec impatience le tems qu'on lui avoit marqué : Mais elle n'attendit pas long-tems ; car le Roi bon & plein de generosité aprés avoir pensé à ce que Minuce lui avoit dit, & s'étant fort bien souvenu d'avoir vû Lise qui lui avoit paru fort belle, ent eut d'autant plus de pitié, monta à cheval incontinent aprés Vépres comme s'il eût voulu se promener hors de la ville, & passa devant la maison de l'Apotiquaire, auquel il fit dire qu'il seroit bien aise de voir un beau jardin qu'il avoit. Le Roi étant dans ce jardin fit plusieurs questions à l'Apotiquaire, & lui demanda enfin, où étoit sa fille, & s'il ne l'avoit pas encore mariée ? Elle ne l'est pas encore, Sire, & peut-être ne le sera-t elle jamais ; car je croi que Dieu veut me l'ôter. Elle a été extrémement mal, & il n'y a que quelques heures qu'on commence à la trouver mieux. Le Roi qui comprit sans peine la raison de ce soulagement, répondit, qu'il seroit

roit dommage que le monde fût privé d'une personne si accomplie, & qu'il vouloit la voir. Le Roi accompagné du pere & de deux Gentilhommes seulement alla un moment aprés à la chambre de la Belle qui l'attendoit avec une extréme impatience, & qui s'étoit un peu soulevée pour le voir plus à son aise. Le Roi lui prit la main & lui dit. Qu'est ceci, la belle fille ? Vous étes jeune ; Vous devriez exhorter les autres à la fermeté, & vous vous laissez ainsi accabler. Je viens vous prier de prendre courage, & de songer pour l'amour de moi à vous guerir bientot. La Belle que la pudeur faisoit un peu rougir, fut si aise de sentir sa main dans celle d'un Prince qu'elle aimoit plus que sa vie, que si sa réponse n'eut pas toute la justesse qu'on pouvoit souhaiter, elle eut au moins toute la passion imaginable. Sire, dit-elle, cette maladie ne vient que d'avoir mal consulté mes forces, & d'avoir voulu trop entreprendre. Mais puisque Vôtre Majesté m'a cru digne de ses soins, je serai bientot hors d'afaires. Le Roi comprit fort bien cette énigme, l'en estima davantage, & pesta vingt fois contre la Fortune d'avoir mis une personne de ce merite dans une condition si basse. La bonté du Roi fut fort loüée, & fit beaucoup d'honneur à l'Apotiquaire & à sa fille, qui demeura la personne du monde la plus contente. Elle fut bientot guerie, & eut plus de charmes que jamais. Le Roi qui avoit entretenu la Reine de la passion de cette fille, & concerté avec elle la recompense qu'il devoit lui donner, ne fut pas plutôt in-

formé

Digitized by Google

formé de son parfait rétablissement, qu'il alla chez l'Apotiquaire accompagné des principaux de sa Cour. La Reine arriva un moment aprés bien accompagné de Dames parmi lesquelles Lise fut reçue. Aprés plusieurs divertissemens le Roi & la Reine apellerent la Belle. Je vous sai bon gré, lui dit le Roi, de l'amour que vous avez eu pour moi, & vôtre conduite est trop sage pour n'être pas recompensée. Vous êtes en âge d'être mariée, & je veux vous marier : Mais j'exige de vous que vous receviez l'époux que je me propose de vous donner. Cependant je veux toujours porter le nom de vôtre Chevalier, & je ne vous demande pour tout cela qu'un seul baiser. Je suis fort asseurée, Sire, répondit la Belle en rougissant, que si l'on savoit que j'eusse été amoureuse de Vôtre Majesté, je passerois pour une extravagante. On ne manqueroit jamais de dire, que j'ai oublié ma qualité, & que je n'ai point connu la vôtre. Mais, Sire, on me feroit injustice. Dieu qui connoit le fond des cœurs, sait, que dans le moment même que je vous trouvai si charmant, je vous regardai comme un grand Monarque, & moi comme la fille d'un Apotiquaire. Je me dis mille fois à moimême que je ne devois pas avoir des pensées si hautes : Mais, Sire, vous savez bien mieux que moi, qu'en matiere d'amour on suit le penchant de son cœur bien plus que les mouvemens de la raison. Je fis tout ce que je pûs pour resister aux sentimens de mon cœur : Mais enfin ne pouvant en venir à bout, je vous aimai, & vous aimerai toute ma vie.

Digitized by Google

Il est vrai que des que je sentis que je ne pouvois m'empêcher de vous aimer, je resolus de n'avoir d'autre volonté que la vôtre: Ainsi je recevrai avec tout le respect que je dois, non seulement l'Epoux que Vôtre Majesté me destine: Mais même si vous m'ordonniez de me jetter dans un precipice, & que je crusse vous faire plaisir, je vous obeïrois avec la plus grande joïe du monde. D'avoir mon Souverain pour Chevalier: Vous savez, Sire, que c'est un honneur qui ne m'appartient pas? Et c'est toute la réponse que je puis faire. A l'égard du baiser, vous me permettez, Sire, de ne vous l'accorder qu'avec la permission de la Reine. Cependant je suis infiniment obligée aux bontez que Vos Majestés ont pour moi. Je ne saurois jamais vous en remercier suffisamment; & mes souhaits les plus ardens sont que Dieu vous accorde autant de prospetité & de gloire que vous en meritez. Cette réponse pleut extremement à la Reine, qui demeura d'accord que le Roi n'avoit rien dit de trop de la sagesse de la Belle. Sa Majesté fit apeller le pere & la mere, qui s'étant soûmis aux volontez du Prince, il fit ensuite venir Perdicon, jeune Gentilhomme, mais pauvre, & lui fit épouser la Belle. Le Roi & la Reine firent de magnifiques presens aux mariez, & leur donnerent outre cela deux terres d'un grand revenu. On vous donne ces deux terres, Perdicon, dit alors le Roi, pour la dote de vôtre femme, & vous verrez à l'avenir ce qu'on fera pour vous. Pour vous, Madame, dit-il à la mariée, il est tems que

Digitized by Google

vous me donniez le seul fruit que je demande de vous, & là dessus la prenant par la tête, il lui baisa le front. Les nôces ce firent avec une joie & un contentement mutuel. Le Roi tint parole à la Belle, porta toujours le nom de son Chevalier, & ne fit jamais ni course ni tournois qu'avec la devise qu'elle lui avoit envoyée.

Les Princes par des actions de cette nature, gagnent le cœur de leurs sujets, sont un modele de vertu, & s'asseurent de l'immortalité. Il seroit à souhaiter que les Princes d'un si beau caractere fussent plus communs, & que la cruauté & la tirannie ne fussent pas si ordinaires.

NOU.

NOUVELLE XCVIII.

Sophronie pensant être femme de Gisippe, l'étoit de Titus Quintus Fulvius, qui l'emmena à Rome. Gisippe y arriva quelque tems aprés reduit à la derniere misere, & croyant que Titus l'avoit oublié, il s'accusa d'un meurtre pour ne pas survivre à sa douleur. Titus le reconnoit aprés la condamnation, & le délivre en se condamnant soi-même. Le Meurtrier touché de cette generosité éclaircit le fait & s'accuse;

cuse. Cesar charmé d'une si belle action pardonne au coupable pour l'amour des innocens.

DU tems d'Octavian Cesar, qui n'avoit pas encore le nom d'Auguste ; mais qui gouvernoit l'Empire sous le titre de Decemvir, il y avoit à Rome un illustre Citoyen nommé Publius Quintus Fulvius, qui avoit un fils apellé Titus Quintus Fulvius, jeune homme de grande esperance. Son pere l'envoya à Athenes pour y étudier la Philosophie, & l'adressa à un ancien ami qu'il avoit fait, nommé Cremes, qui le logea chez lui, & le fit étudier avec son fils qui étoit du même age sous le Philosophe Aristippe. Il se trouva tant de conformité dans les mœurs & dans les inclinations de ces deux jeunes hommes, que cette simpathie forma entr'eux une amitié qui ne finit que par leur mort. Ils n'avoient de bons momens que ceux qu'ils passoient ensemble, & ne pouvoient vivre l'un sans l'autre. Comme ils avoient tous deux l'esprit delicat & bien tourné, ils firent de grands progrés dans l'étude de la Philosophie, & furent l'admiration des personnes de bon gout. Le bon homme Cremes ravi d'une si parfaite amitié, ne faisoit point de diférence entr'eux, & les aimoit avec une égale tendresse. Trois ans se passerent dans cette satisfaction mutuelle : Mais comme il n'y a point ici bas de felicité durable, & que les hommes oublieroient la fin pour laquelle ils sont nez, si la sagesse des Dieux ne détrempoit leurs plaisirs de quelques peines, Cremes déja chargé d'an-

nées

Digitized by Google

nées passa de ce monde en l'autre. Les jeunes hommes en furent également afligez, & il étoit dificile de dire lequel avoit le plus besoin de consolation. Quelque tems aprés les parens de Gisippe (c'est le nom du fils de Cremes) le vinrent voir, & lui conseillerent en presence de son ami de se marier. Ils lui proposerent une fille d'Athenes âgée d'environ quinze ans, nommée Sophronie, belle, spirituelle, & de naissance illustre. Le Cavalier la trouvant fort à son gré, & le mariage étant prêt à conclure, il pria son ami de l'accompagner chez sa Maîtresse, qu'il n'avoit point encore vûë. Titus lui trouva tant de justesse dans l'esprit, tant d'agrémens, & en un mot tant de perfections, qu'il sortit de chez elle le plus passionné de tous les hommes. Titus étant seul ne pouvoit s'empécher de songer à la Belle, & plus il y songeoit, plus sa passion devenoit forte. Quand il se representoit qu'il feroit un lacheté horrible de devenir le Rival d'un ami qu'il aimoit comme soi-même, il faisoit des éforts incroyables pour vaincre son inclination. Malheureux que je suis, disoit-il en soi-même ! A quoi pense-je ? J'ai mille obligations à la famille de Cremes, & Gisippe est un ami qui m'est cher. Puis je avec honneur le trahir, & ne dois je pas regarder Sophronie avec autant de respect que si elle étoit ma propre sœur ! Faut-il s'abandonner à une passion aveugle qui me trompe, & à une fausse esperance qui me seduit ? Non, je dois me servir de ma raison, moderer mes desirs, & penser à autre

Digitized by Google

chose. Il faut étoufer ma passion dans sa naissance, & emporter sur moi-même une si glorieuse victoire. Mes desirs ne sont ni honnêtes ni raisonnables. D'ailleurs le succez est fort incertain : Mais quand il ne le seroit pas, je dois sacrifier mon amour à l'amitié & au devoir. C'est ce que la raison demande. S'il avoit pû oublier Sophronie, il n'auroit pas eu de peine à demeurer ferme dans sa resolution : Mais aussitot qu'il se la representoit aussi belle & aussi aimable qu'il l'avoit vûe, il faisoit des réflexions toutes contraires. Les loix de l'amour, disoit-il, sont sans contredir les plus fortes : Elles rompent non seulement les loix humaines ; mais aussi les loix divines. On a vû plus d'une fois des peres aimer leurs filles, des freres leurs sœurs, des Maratres leurs Beaufils. A plus forte raison un ami peut aimer la Maîtresse de son ami. D'ailleurs je suis jeune, & la jeunesse est l'apanage de l'amour. Ce qui plaît donc à l'amour doit me plaire. Il faut vouloir ce qu'il veut, & laisser aux personnes plus âgées cette severe gravité. Sophronie merite l'amour de tout le monde, & je ne saurois être condamnable de l'aimer. Je ne l'aime pas parce qu'elle est fiancée à Gisippe ; mais parce que je l'aurois aimée quand elle auroit été femme de quelqu'autre. C'est la faute de la Fortune d'avoir donné cette Belle à mon ami plutôt qu'à un autre. S'il faut necessairement qu'elle soit aimée, & à la verité sa beauté le merite, Gisippé doit être plus content que ce soit moi qu'un autre. Revenant ensuite à soi-même, il défaisoit

tout

Digitized by Google

tout ce qu'il avoit bâti, & raisonnant ainsi tantot pour, tantot contre, il passa non seulement le jour, & la nuit suivante dans la même incertitude, mais aussi plusieurs autres. Comme il ne mangeoit ni ne dormoit, il devint si foible & si languissant, qu'il fut contraint de garder le lit. Gisippe qui aprés l'avoir vû réveur durant plusieurs jours, le voyant ensuite malade, étoit dans un chagrin extreme, & ne partoit pas de son chevet. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour le consoler, & lui demandoit continuellement & de la maniere la plus pressante le sujet de son chagrin, & de son mal. Titus lui en dit plusieurs raisons sans pourtant lui dire la veritable. Gisippe s'en étant apperçû, & le pressant tout de nouveau, lui fit répandre des larmes & plusieurs soupirs. La mort, Gisippe, répondit-il enfin, m'auroit été beaucoup plus agreable que la vie, si tel avoit été le bon plaisir des Dieux. La Fortune me reduit à la cruelle extremité de faire épreuve de ma constance & de ma vertu, & j'ai la douleur de sentir qu'elles succombent. Ce qui me console c'est que j'espere que la mort viendra bientôt à mon secours, & me délivrera du douloureux souvenir de mon peu de courage. Je ne puis & ne dois rien vous cacher, Gisippe : Mais je ne puis vous dire sans rougir, que depuis que vous m'avez fait voir Sophronie il s'est fait un grand combat en moi : L'amour est aux mains avec le devoir & l'amitié, & l'amour l'emporte malgré moi sur toutes les autres considerations. Les combats de l'ame

ſont plus dangereux pour un homme ſenſible, que les batailles les plus ſanglantes. Je me condamne moi-même. Il y a de la baſſeſſe dans mon action, & je la reconnois ſi bien, que je ſens qu'il m'en coutera la vie. Les larmes qui ſurvinrent en abondance l'empécherent de continuer. S'il ne s'agiſſoit, Titus, que de donner ma vie pour ſauver la vôtre, mon parti ſeroit bientôt pris, répondit Giſippe : Mais s'agiſſant de Sophronie, il me faut du tems pour me reſoudre. Ne vous reſolvez à rien, Giſippe, repliqua Titus. Je ne vous découvre pas mon mal pour vous obliger à y chercher du ſoulagement : Mais pour vous prier de me laiſſer mourir pour les deux perſonnes que j'aime le plus au monde. Quand vous auriez aſſez de generoſité pour vouloir contribuer à ma gueriſon, je ſens bien qu'elle ne dépend plus de vous. Vous me ferez bien plus de plaiſir de profiter de vôtre bonheur, & de laiſſer mourir un malheureux dont vous augmenteriez les ſouffrances, s'il vous en coutoit ſeulement une reflexion douloureuſe. Giſippe pleurant de voir pleurer ſon ami, ou peut-être de ſe voir dans la neceſſité de lui faire un ſacrifice qui lui coutoit ſi cher, aprés avoir ſongé quelque tems, conclud en ſoi-même, que la vie de Titus devoit lui être plus precieuſe que Sophronie. Si vous n'étiez pas dans l'accablement où vous êtes, reprit Giſippe, je me plaindrois à vous de vous-mêmes. Je n'ai jamais eu de ſecret pour vous, & vous m'avez caché vôtre paſſion, & en même tems violé nôtre amitié. Ne me dites point

point que vôtre passion n'étant pas honnête, vous n'avez pas osé me la declarer. Le bien & le mal doit se dire entre amis : Et comme on prend plaisir à remarquer dans son ami des sentimens de generosité, on se fait aussi un devoir de lui ôter de l'esprit les choses qui repugnent à l'honnêteté. Je ne suis point surpris si vous aimez Sophronie : Mais je le serois beaucoup si vous ne l'aimiez pas ayant le gout aussi bon que vous l'avez. L'amour que vous avez pour elle est donc raisonnable: Mais vous ne l'êtes pas de vous plaindre de la Fortune qui me la destinée pour femme. Ce que vous regardez comme un mal, est le plus grand bien qui pouvoit vous arriver. Si les Dieux avoient donné Sophronie à un autre qu'à moi, il auroit tout sacrifié à la conservation d'un si grand merite. Vous devez esperer toute autre chose de moi, si vous me croyez autant vôtre ami que je le suis. Je n'ai rien eu jusqu'ici qui n'ait été à vous autant qu'à moi. Si mon mariage avec Sophronie êtoit si avancé, que je ne pûsse m'en dêdire, j'en userois comme j'ai fait du reste : Mais l'affaire est en tel état, que je puis vous ceder cette Belle, & c'est aussi ce que je suis resolu de faire. Quel cas devriez vous faire de mon amitié, si dans une chose que je puisse honnêtement faire, je ne savois pas soûmettre ma volonté à la vôtre ? J'ai fiancé Sophronie il est vrai : Je l'aime même avec passion : Mais comme vous l'aimez encore avec plus de passion que moi, & que vous en connoissez mieux le merite, comptez qu'elle sera à vous,

&

& non à moi. Chassez donc le noir chagrin qui vous consume, reprenez courage, songez à vous guerir, & attendez desormais avec joie la recompense que je ne saurois refuser sans lacheté à la plus genereuse amitié qui fut jamais. Ce discours jetta Titus dans un nouvel embarras. Si l'agreable esperance d'avoir la Belle lui causoit de la joie, la generosité de son ami le remplissoit de confusion, & la raison lui faisoit conclure aprés tout, que plus le sacrifice que Gisippe vouloit lui faire êtoit grand, moins devoit-il l'accepter. Ses larmes recommencerent avec tant de rapidité, qu'à peine eut-il le tems de faire cette courte réponse. Un procedé si genereux, Gisippe, est une belle leçon pour moi. La même amitié qui vous oblige à me faire ces offres, m'oblige aussi à ne pas les accepter. Les Dieux sont sages, & ils ne vous auroient jamais destiné Sophronie, s'ils n'avoient vû que vous la meritez mieux que moi. Vivez heureux avec elle, & me laissez consumer en larmes puisque les Dieux m'y ont destiné. Si j'en reviens ce vous sera un sujet de joie, & si je succombe à ma douleur, j'y trouverai la fin de mes peines. Si l'amitié, Titus, repartit Gisippe, est en droit d'user de contrainte, permettez-moi de profiter de ce privilege pour vous obliger d'accepter l'offre que je vous fais du meilleur de mon cœur. Rendez-vous à mes prieres. Il ne dêpend que de vous d'avoir Sophronie. Je sai ce que peut l'amour, & je n'ignore pas qu'il a fait perir une infinité de gens. Je vous vois si prés de faire une fin mal-

malheureuse, que je n'ai garde d'esperer que vous puissiez survivre à vôtre douleur. Vôtre perte sera suivie de la mienne : Ainsi quand je ne vous aimerois que par un motif d'intérêt, vôtre vie doit m'être chere à cause de la mienne.. Vous aimez trop Sophronie pour en pouvoir aimer une autre, & je me sens assez de resolution pour me détacher d'elle, pour aimer ailleurs, & pour nous contenter tous deux. Je ne serois peut-être pas capable de cet éfort, si les femmes étoient aussi rares que les veritables amis. Mais comme il m'est aisé de trouver une autre femme, & qu'il me seroit trés dificile de trouver un autre ami, j'aime mieux vous la donner, que de vous perdre. Si vous m'aimez donc autant que je vous aime, ne balancez pas à accepter la recompense qui est deuë à la passion que vous avez pour Sophronie. Quoi que Titus eût honte de consentir à cela : Cependant son amour, & les pressantes solicitations de son ami ayant vaincu sa resolution, il répondit d'un air qui marquoit le trouble de son ame. Si je cede à vos prieres, Gisippe, & que je fasse ce que vous dites que vous souhaitez tant, ce n'est qu'avec une extréme repugnance. Mais vôtre generosité est si grande, que je croirois en être indigne si je persistois dans mon refus. Toutefois je veux bien vous dire, que je n'accepte vos genereuses ofres qu'en reconnoissant que je vous serai redevable non seulement de la personne du monde que j'aime le plus ; mais même de ma propre vie. Vous avez plus de pitié de moi, que je n'en ai moi même,

&

Digitized by Google

& le plus ardent de mes souhaits est, que les Dieux me donnent assez de vie pour pouvoir vous convaincre de la reconnoissance que j'ai de la grace que vous me faites.

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réüssir la chose. Gisippe proposa un expedient qui fut approuvé. Sophronie m'a été accordée d'une maniere, dit Gisippe, que si j'allois dire à present que je ne la veux point, je broüillerois indubitablement mes parens & les siens. Je me consolerois de cet accident s'il pouvoit vous rendre maître de Sophronie : Mais je craindrois que ses parens irritez ne la donnassent à un autre ; si bien qu'il se trouveroit au bout du compte, que j'aurois perdu, & que vous n'auriez rien gagné. Ainsi je croi que le meilleur est, que je continue comme j'ai commencé. Je l'épouserai, j'en ferai les nôces, je la menerai chez moi, & puis nous trouverons moyen le soir de vous faire coucher avec elle comme avec vôtre femme. Nous serons toujours à tems de publier la chose. Si ses parens en sont contens, à la bonne heure ; si non la chose sera toujours faite, & il faudra malgré eux s'en contenter. Titus ne fut pas plutôt gueri, que Gisippe épousa la Belle, Les nôces furent magnifiques : Et aprés que les Dames eurent mis au lit la mariée, chacun se retira. La chambre de Titus étoit attenant de celle de Gisippe, & l'on entroit de l'une dans l'autre. Celui-ci ayant éteint les flambeaux, passa tout doucement dans la chambre de son ami, & lui dit d'aller se coucher avec sa femme,

me. Titus honteux d'être vaincu du côté de la generosité fit quelques dificultez d'y aller : Mais Gisippe qui avoit le cœur sur les levres, & dont l'amitié êtoit à toute épreuve, fit si bien qu'il l'y envoya. Titus ne fut pas plutôt avec elle, que la caressant il lui demanda tout bas, si elle vouloit être sa femme ? La Belle qui le prenoit pour Gisippe, répondit d'abord oui. Je veux bien aussi être vôtre Epoux, reprit Titus ; & en disant cela il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Aprés cette ceremonie necessaire le mariage fut consommé sans que la Belle s'aperçût qu'elle eût afaire à autre qu'à Gisippe. Sur ces entrefaites le pere de Titus mourut, & il reçut des lettres par lesquelles on lui mandoit de revenir au plutôt à Rome pour mettre ordre à ses afaires. Ces lettres êtoient pressantes, & Titus êtoit resolu de partir sans retardement, & d'emmener Sophronie ; ce qui ne se devoit & ne se pouvoit faire sans lui déclarer l'état des choses. Il fut donc conclu de lui dire comment le tout s'êtoit passé. La Belle n'en pouvoit d'abord rien croire ; mais Titus l'en convainquit par tant de particularitez secretes, qu'elle en demeura fort étonnée. Aprés avoir bien pleuré & fait bien des plaintes de la piece qu'elle prétendoit que Gisippe lui avoit faite, elle alla trouver son pere & sa mere à qui elle conta son avanture. Les parens furent ensuite informez de la tromperie, & tout le monde en eut beaucoup de chagrin. Les parens mêmes de Gisippe en furent fort scandalisez. Grandes broüilleries de part & d'autre dont Gisippe êtoit la victime. Les parens

rens

Digitized by Google

rens de Sophronie comme les plus intéressez ; faisoient aussi le plus grand bruit, & disoient que Gisippe étoit non seulement condamnable ; mais digne d'une trés-rigoureuse peine. Gisippe de son côté soutenoit, que bien qu'on eût sujet de se plaindre, on devoit au contraire lui savoir gré d'avoir marié Sophronie mieux qu'elle ne l'auroit été avec lui. Titus entendoit tout cela & en avoit un chagrin extréme. Mais enfin connoissant l'esprit des Grecs, & sachant qu'ils étoient gens à faire grand fracas lors qu'ils trouvoient peu de resistance, & gens au contraire à môlir aussitot qu'ils rencontroient de la vigueur, il prit une resolution où il faloit un cœur Romain & non un esprit Athenien comme il avoit. Il assembla dans un temple les parens de Gisippe & de Sophronie, & leur fit accompagner de son ami seulement le discours suivant. Plusieurs Philosophes croient, que les hommes mortels ne font rien qui n'ait été ordonné par les Dieux immortels : Aussi veulent quelques uns que tout ce qui se fait se fasse necessairement. Il y en a d'autres qui bornent cette necessité aux choses qui sont déja faites. Si l'on considere ces sentimens avec quelque attention, il paroîtra clairement que condamner ce qui est fait, & qu'on ne peut défaire, c'est proprement prétendre être plus sage que les Dieux que nous devons croire infaillibles. Quelle folie ? Quelle presomption ? Quelle temerité de trouver à redire à ce que font les Dieux immortels ? Vous êtes de ces presomptueux & de ces temeraires ; s'il est vrai comme on

dit,

Digitized by Google

dit, que vous ne cessez de déclamer contre mon mariage avec Sophronie que vous avez cru marier à Gisippe, sans considérer que les Dieux immortels me l'avoient destinée pour femme. Mais sans parler de la secrete providence des Dieux qui paroit dure à quelques-uns, & dificile à concevoir, suposons que les Dieux ne se mélent aucunement des afaires des mortels, & ne faisons attention qu'aux raisons humaines. Pour cet éfet je serai obligé de faire deux choses fort contraires à mon naturel. L'une sera de me loüer un peu: & l'autre de censurer autrui. Comme je n'ai besoin en tout cela que de la verité, je m'y attacherai autant que le sujet le requiert. Les plaintes que vous faites sont plutôt fondées sur la fureur que sur la raison. Vous faites de Satires continuelles, & vous excitez des seditions contre Gisippe, parce qu'il m'a donné pour femme celle que vous avez cru lui donner. Vous le blâmez d'une action que je trouve fort loüable. Et en voici les raisons. 1. Il à fait le devoir d'un veritable ami. 2. Il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je n'examinerai point à present les devoirs de l'amitié; Je me contenterai de vous dire, que les liens de l'amitié sont plus forts en bien des choses, que ceux de la parenté. Nous choisissons nos amis: Mais nous ne choisissons pas nos parens; car c'est la Fortune qui nous les donne. Gisippe étant mon ami a fait plus de cas de ma vie, que de vôtre bienveillance. Personne n'en doit être surpris. 3. Gisippe a mieux agi que vous n'auriez fait.

Vous

Vous avez donné Sophronio à Gisippe jeune homme & Philosophe, & Gisippe l'a donnée à un jeune homme & Philosophe comme lui. Vous l'aviez donnée à un Athenien, & il l'a donnée à un Romain. Vous l'aviez donnée à un honnête homme, & de naissance illustre, & il l'a donnée à un honnête homme aussi, & de naissance encore plus illustre. Vous l'aviez donnée à un homme riche, & il l'a donnée à un plus riche. Vous l'aviez donnée à un homme qui non seulement ne l'aimoit point; mais qui ne la connoissoit encore qu'à peine, & il l'a donnée à un homme qui l'estime & l'aime plus que sa propre vie. A la verité il est Athenien, & moi Romain. Mais s'il s'agit de disputer de la gloire de ces deux villes, je dirai que Rome est une ville libre & franche, & Athenes une ville tributaire: Que Rome est la Maîtresse du monde, & qu'Athenes est sous sa dépendance: Que Rome est recommandable par ses armes, par l'étendue de son Empire, & par les belles lettres, & qu'Athenes ne l'est que par les sciences. D'ailleurs quoi que vous me voyiez ici etudiant, & faisant une mediocre figure, ne vous imaginez pas pour cela que je sois d'une naissance obscure. Mes Maisons & les lieux publics sont enrichis des Statues de mes Ancêtres, & si vous consultez les Annales vous trouverez que les Quintus ont souvent reçu les honneurs du triomphe. Les siecles n'ont point éfacé la gloire de nôtre nom. Il fait plus de bruit, & est aujourd'hui plus celebre qu'il n'a jamais été. Je ne parle

Digitized by Google

parle point de mes richesses, persuadé que je suis que l'honnéte pauvreté a été jusqu'ici le plus riches tresor des illustres Romains. Si vous traitez cela d'opinion fausse, & que vous fassiez tant de cas des richesses, je vous dirai que j'en ai suffisamment graces à la Fortune, & non à l'ambition & à l'avarice. Je comprens fort bien, que Gisippe êtant de vôtre ville, vous aviez compté sur lui comme sur un allié qui auroit pû vous rendre service : Mais je puis vous en rendre autant à Rome, que Gisippe auroit pû vous en rendre ici. Qui vous empéche de croire, qu'en moi vous aurez à Rome un prompt & vigoureux ami, un protecteur & un appui pour vos afaires publiques & particulieres ? Je conclus donc de tout cela, que Gisippe a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Ainsi Sophronie est bien mariée puis qu'elle l'est à Titus Quintus Fulvius, d'une noblesse ancienne, riche bourgeois de Rome, & ami de Gisippe, & pourtant ceux qui le trouvent mauvais ne font ni ce qu'ils doivent, ni ne savent ce qu'ils font. Si Sophronie, me direz-vous peut-être, avoit été mariée à Titus selon les regles ordinaires, nous n'aurions rien à dire : Mais de l'avoir prise ainsi frauduleusement à l'insceu de tous ses parens, c'est dequoi nous nous plaignons. Je répons à cela, qu'il y a plusieurs exemples de la même nature. Combien y a-t-il de filles qui se sont mariées malgré leurs parens ? D'autres s'en son allées dans les pays étrangers avec leurs Amans ; d'autres enfin n'ont déclaré leur mariage que

par leur grossesse, ou par leurs couches. Il n'en est point de même de Sophronie. Gisippe me l'a donnée honnêtement & avec ordre. Mais me direz-vous peut-être encore, elle a été mariée par un homme qui n'étoit pas en droit de le faire. N'est-ce que d'aujourd'hui que la Fortune employe des moyens nouveaux pour conduire les choses au point que la destinée a déterminé ? Que m'importe pourvû que je sois bien servi, qu'un Philosophe ou un Cordonnier se méle de mes affaires ? Si je connoissois le Cordonnier indiscret, je lui ôterois mes intérets: Mais je le remercierois neantmoins de ce qu'il auroit fait de bien. Gisippe a bien marié Sophronie, & qu'importe comment il l'ait fait ? Si vous vous défiez de sa sagesse, ne lui donnez plus vos filles à marier: Mais au moins remerciez le d'en avoir bien marié une. Je n'ai point épousé Sophronie furtivement, comme vous parlez, dans une vûe mal honnéte, & pour flétrir vôtre honneur. Ses vertus & sa beauté m'ont charmé, & craignant un refus si je vous la demandois selon les regles, je me suis servi de cet innocent artifice. D'ailleurs je n'ai rien fait que de son consentement: Et elle vous dira qu'en l'épousant avec l'anneau, elle declara qu'elle vouloit être ma femme. Il est vrai qu'elle me prit pour Gisippe: Mais c'est sa faute de n'avoir pas demandé qui j'étois. Voilà donc le grand mal que Gisippe & moi avons fait. C'est pour ce grand crime que vous le menacez tous les jours de le mettre en pieces. En feriez-vous davantage s'il
avoit

Digitized by Google

avoit marié Sophronie à un scelerat ou à un esclave ? Mais laissons tout cela pour vous dire, que mon pere est mort, & que je dois retourner à Rome sans retardement. Et comme j'ai dessein d'emmener Sophronie, celà m'a obligé de vous parler comme j'ai fait : Ce que je ne me serois peut-être pas pressé de faire sans cela. Vous le prendrez en bonne part si vous êtes sages ; & vous serez contens de ce qui est fait. Si j'avois eu dessein de vous faire piece & me moquer de Sophronie, je n'avois qu'à vous la laisser, & à me retirer sans rien dire : Mais un Romain tel que moi n'est pas capable d'une si lache pensée. Sophronie est à moi par l'ordre des Dieux, par les loix humaines, par la generosité de mon ami, & par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré ; & vous qui prétendez être plus sages que les Dieux, où que les autres hommes, vous me contestez un droit si legitime. Vous me faites deux injustices ausquelles je suis fort sensible. Vous me retenez Sophronie sur laquelle vous n'avez que le pouvoir qu'il me plaira de vous donner ; & vous mênacez Gisippe à qui vous devriez avoir obligation. Je finis en vous conseillant comme ami, d'étoufer vos haines & vos dédains, & de me rendre Sophronie. Je m'en irai content, & je ferai toujours éloigner de vous le devoir d'un bon parent & d'un veritable ami. Si vous en usez autrement, je vous déclare que je vous ôterai Gisippe, & que si les Dieux me font la grace d'être une fois à Rome, je ne manquerai pas de moyens pour ravoir So-

phronie malgré vous ; & vous saurez alors par experience combien est à craindre le juste ressentiment des Romains.

Titus ayant ainsi parlé, prit Gisippe par la main, & sortit brusquement branlant la tête, & faisant les gestes d'un homme qui menace. Les parens de Sophronie ayant raisonné ensemble, touchez des raisons de Titus, où peut-être épouvantez de ses menaces, jugerent que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'approuver ce qui étoit fait, & de recevoir Titus dans leur alliance. Tout le monde convint unanimement, qu'il valoit mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippe n'avoit pas voulu l'être., que de l'avoir pour ennemi. Ils allerent donc trouver Titus, & lui dirent qu'ils étoient trés-contents que Sophronie demeurât sa femme, & que desormais ils le regarderoient comme parent, & Gisippe comme ami. Chacun s'embrassa, & Sophronie fut renvoyée à Titus. Elle sçut se faire honneur de la necessité, & aima Titus en peu de tems autant qu'elle avoit aimé Gisippe. Les Epoux partirent peu de jours aprés pour Rome, où ils furent reçus avec beaucoup d'honneur & de distinction. Gisippe peu aimé à Athenes eut plusieurs disgraces à soutenir aprés le départ de Titus. Il se fit contre lui une si forte cabale, que lui & tous ceux de sa maison furent condamnez à un bannissement perpetuel. De riche qu'il étoit, il devint si pauvre, que se voyant reduit à la mendicité, il vint à Rome du mieux qu'il pût, esperant que Titus se souviendroit de

de lui. Il ne fut pas plutôt à Rome qu'apprenant que son ami étoit en vie, & en grande estime, il vint se mettre devant sa maison, où il demeura jusques à ce que Titus fut entré. Gisippe étoit dans un si triste état, qu'il n'osa se faire connoître à son ami, ni lui parler: Mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que le reconnoissant il ne manqueroit pas de le faire apeller: Mais il passa sans lui rien dire. Gisippe croyant que Titus l'avoit vû, & l'avoit méprisé, se retira outré de douleur & de ressentiment en pensant à ce qu'il avoit fait pour lui. Il étoit déja nuit que Gisippe n'avoit pas encore déjeuné. N'ayant ni sou ni maille, ne sachant où aller, & souhaitant plus la mort que la vie, il se trouva vis à vis d'une mazure qui étoit dans le lieu le plus écarté & le moins frequenté de la ville. Une espece de cave qu'il remarqua dans la mazure, l'obligea de s'y retirer pour y passer la nuit à couvert. Aprés s'être long-tems tourmenté & affligé, il s'endormit enfin nonobstant la dureté & l'incommodité de son gite. Le jour approchant il arriva que deux hommes qui venoient de faire un vol, vinrent partager leur butin dans la cave où étoit Gisippe. Les deux voleurs s'étant broüillez en vinrent aux mains, & l'un fut tué. Gisippe voyant cela crut avoir trouvé un moyen seur de mourir comme il souhaitoit. Les Sergens qui avoient déja été avertis du meurtre, se transporterent sur le lieu, & y trouvant Gisippe l'emmenerent prisonnier. Il confessa le crime, & dit qu'il n'avoit pû

quitter le lieu où il l'avoit commis. Sur cette confession Marcus Varron qui étoit alors Preteur le condamna selon la loi à mourir en croix. Titus étant heureusement venu au Pretoire, regarda fixement le criminel, & ayant seu quel étoit son crime, il le reconnut pour Gisippe, fut surpris de sa disgrace, & de le voir à Rome en si triste équipage. Resolu de le sauver à quelque prix que ce fût, & voyant qu'il ne pouvoit en venir à bout qu'en s'accusant soi-même du crime, il s'écria incontinent. Relachez, Marcus Varron, le criminel que vous avez condamné. Il est innocent, & c'est moi qui suis coupable. J'ai assez offensé les Dieux par un meurtre, pour vouloir les offenser tout de nouveau, en laissant porter à un innocent la peine que je merite. Varron fut fort surpris d'une pareille declaration, & auroit été bien-aise qu'elle se fût faite moins publiquement. Mais n'y ayant point de remede, & ne pouvant s'empêcher d obeïr aux loix, il fit relacher Gisippe, & lui dit. Comment avez-vous été assez fou pour confesser un crime capital que vous n'avez point commis? Vous dites que vous avez fait le crime, & celui-ci dit que c'est lui qui l'a fait. Gisippe levant les yeux vit alors que c'étoit Titus, & sentit bien qu'il s'étoit accusé pour le sauver. Il ne pût s'empêcher de pleurer de la joie qu'il eut de voir que son ami ne l'avoit pas oublié. Aprés s'être un peu remis il dit au Preteur. C'est moi qui suis le meurtrier, & la compassion de Titus vient desormais trop tard à mon secours. Titus de son côté represen-

sentoit au Preteur, que Gilippe êtoit Etranger, qu'il avoit été pris sans armes sur le lieu où le meurtre avoit été commis : Qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût fait ce crime ; mais qu'il y en avoit beaucoup, que la misere où il êtoit reduit lui faisant souhaiter la mort, il s'êtoit avisé de cet expedient pour finir sa vie & ses malheurs ; & que partant il demandoit qu'il fût renvoyé comme innocent, & lui puni comme coupable. La nouveauté de la dispute sur un sujet de cette nature surprit beaucoup les Auditeurs, & fit d'abord croire au Preteur qu'ils n'êtoient point coupables. Comme il pensoit aux moyens de les renvoyer tous deux, un jeune homme nommé Publius Ambustus qui passoit pour un scelerat, & pour un voleur de profession, & qui êtoit le veritable coupable, touché du procédé de ces deux hommes qu'il avoit vû se disputant pour mourir l'un pour l'autre, se leva, & dit. Ma conscience m'oblige, Preteur, à vous avoüer mon crime. Je suis le coupable, & ces deux-ici sont innocens. J'ai tué l'homme qui a été trouvé ce matin. Je vis bien ce pauvre homme ici qui dormoit pendant que je partageois le pillage avec celui que j'ai tué. Pour Titus, il n'est pas necessaire que je le justifie. Sa reputation fait assez son apologie. Relachez les donc, je vous en suplie, & me condamnez à la peine que je merite. Octavian Cesar ayant eu avis d'une dispute si singuliere, voulut interroger lui-même les trois hommes, pour savoir qui les obligeoit à vouloir être condamnez. Chacun

Digitized by Google

ayant dit sa raison, Cesar en fut si content, qu'il renvoya les deux innocens, & fit grace au coupable pour l'amour d'eux. Titus emmena Gisippe, & aprés l'avoir bien blâmé de sa défiance, il lui fit mille caresses, & le mena chez lui, où Sophronie le reçut comme si c'eût été son frere. Titus de son côté partagea avec son ami tout ce qu'il avoit de bien; & lui fit épouser sa sœur Fulvia. Gisippe finit ses jours à Rome, & vécut parfaitement bien avec son épouse, son ami, & Sophronie.

Digitized by Google

NOUVELLE XCIX.

Saladin travesti en marchand est honorablement reçu de Messire Thorel, qui s'étant joint à la Croisade donna un tems à sa femme pour se remarier en cas qu'il fût tué ou fait prisonnier. Thorel ayant été pris & mené au Soudan lui sert de Fauconnier. Le Soudan le reconnoit, & lui fait de grands honneurs. Le tems que Thorel avoit donné à sa femme pour se remarier étant presque expiré, le Soudan le fait trans-

Digitized by Google

transporter en une nuit à Pavie, où il arriva à propos pour être aux nôces de sa femme, qui le reconnut, & se remit avec lui avec mille transports de joie.

DU tems de l'Empereur Frederic I. les Chrétiens firent une Croisade generale pour la conquête de la Terre Sainte. Saladin Soudan d'Alexandrie, & Prince de grande vertu, en ayant eu avis, resolut d'être soi-même son Espion, & de voir les preparatifs que les Chrétiens faisoient contre lui, pour mieux se précautionner ensuite. Dans ce dessein il regla les afaires de l'Etat, & sous prétexte de vouloir faire un pelerinage, il se mit en chemin habillé en marchand, & accompagné de deux sages Seigneurs de sa Cour, & de trois valets seulement. Aprés avoir traversé plusieurs pays, il vint en Lombardie dans le dessein de passer les monts. En allant de Milan à Pavie, il rencontra sur la brune un Gentilhomme nommé Thorel d'Istrie habitant de Pavie, accompagné d'un grand train d'hommes, de chiens, & d'oiseaux, & qui alloit passer quelques jours à une maison de campagne, pour y prendre le divertissement de la chasse. D'abord que Thorel les vit il les prit pour des Etrangers de conséquence, & resolut de leur faire honneur. Saladin demanda à un des gens de Thorel s'il y avoit loin de là à Pavie, & s'ils pouvoient y arriver avant que les portes fussent fermées. Thorel lui-même répondit qu'ils ne sauroient. Apprenez-nous donc de grace, reprit Saladin, où

où nous pourrions loger commodément ; car nous sommes des Etrangers qui n'avons aucune connoissance du pays. Trés-volontiers, repliqua Thorel. Je vous donnerai un de mes gens qui vous menera en lieu où vous serez fort bien logez. Il apella un de ses Domestiques dont la prudence lui étoit connue, l'instruisit en particulier de ce qu'il avoit à faire, & lui commanda de les conduire chez lui, pendant qu'il s'en iroit par le chemin le plus court aussitot qu'il fut arrrivé, il donna des ordres pour le souper qui fut aussi magnifique qu'il pouvoit être pour le tems qu'on avoit à le preparer, & puis vint les attendre à la porte. Le Domestique les fit passer par des chemins détournez, & aprés leur avoir fait faire un assez grand tour, les mena insensiblement chez son Maître. Thorel les voyant venir alla au devant d'eux, & leur dit en riant, vous soyez les trés bien venus, Messieurs. Saladin qui vit d'abord l'honnête artifice de Thorel, lui rêpondit aprés l'avoir salüé. Si l'on pouvoit se plaindre des honnêtes gens, on auroit sujet, Monsieur, de se plaindre de vous, qui nous avez fait allonger si agreablement pour nous faire une honnêteté que nous n'avons pas meritée. Vous avez l'air, Messieurs, repartit Thorel de meriter infiniment plus que ce que je fais pour vous. Vous n'auriez trouvé à Pavie qu'une mediocre auberge : Ainsi ce que vous aurez ici de mieux vous dêdommagera un peu du chemin que vous aurez à faire de plus. Thorel les conduisit aux chambres qu'il leur avoit fait pre-

Digitized by Google

preparer : On but quelques verres de vin en attendant le souper : On parla de diverses choses, jusques à ce qu'on les vint apeller pour se mettre à table. Il n'est pas besoin de dire que les personnes de ce rang savent plus d'une langue : Il sufit de remarquer que ces illustres Etrangers parlant facilement Latin, entendoient sans peine & êtoient entendus. Les Etrangers êtoient extrémement contens de leur hôte, qu'ils regardoient comme le Gentilhomme le plus honnéte & le plus accompli, qu'ils eussent jamais vû, & Thorel de son côté ne l'êtoit pas moins des Etrangers, en qui il remarquoit de moment à autre des airs de grandeur qui lui faisoient croire qu'ils devoient être des personnes du premier rang. Tout ce qui le chagrinoit êtoit, de ne pouvoir ni les mieux traiter, ni leur donner pour l'heure meilleure compagnie : Mais il s'en consola dans l'esperance que le Dîner du lendemain repareroit tout cela. Dés le soir même il envoya un homme à Pavie avec des instructions pour sa femme. Aprés souper il leur fit voir la maison & ses jardins, & leur demanda avec beaucoup d'honnêteté qui ils êtoient ? Nous sommes des Marchands de Cipre, répondit Saladin, & nous allons à Paris pour des affaires de commerce. Pleut à Dieu, repliqua Thorel, que les Gentilshommes de ce pays fussent du caractere des Marchands de Cipre. Thorel jugeant qu'ils pouvoient être fatiguez les conduisit dans leurs chambres. Cependant la femme de Thorel qui avoit de la sagesse & de la grandeur d'a-

d'ame ſuivant les ordres de ſon mari, fit faire tous les aprêts neceſſaires pour un grand & magnifique regal, enrichit ſes appartemens des plus belles tapiſſeries, & autres ameublemens ſomptueux, & fit inviter pour le lendemain les principaux de la ville. Les Cipriens étant levez, Thorel monta à cheval avec eux, & leur donna le plaiſir de voir voler ſes oiſeaux. Saladin qui étoit bien aiſe de ſe rendre à Pavie, demanda s'il n'y auroit point quelqu'un qui voulût leur montrer la meilleure auberge. Ce ſera moi, Monſieur, qui vous la montrerai, répondit Thorel : car auſſi bien faut-il que j'aille à Pavie. Saladin ne doutant pas qu'il n'y eut des afaires, fut bien aiſe d'avoir ſi bonne compagnie. Ils ſe mettent donc en chemin, & penſans que Thorel les menoit à la meilleure auberge, il les mena droit chez lui. Tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées à Pavie les vinrent recevoir. Saladin ſe défiant de la verité. Ce n'eſt pas ce que nous vous avions demandé, Monſieur, dit-il à Thorel. Vous en fites trop hier au ſoir, & il faloit aujourd'hui nous laiſſer ſuivre nôtre chemin. Je dois à la Fortune, Meſſieurs, plutôt qu'à vous ce que je fis hier au ſoir pour vous. La nuit vous ayant ſurpris en chemin, vous vous êtes trouvez dans une eſpece de néceſſité de prendre ma petite maiſon pour azile : Mais aujourd'hui je veux devoir tout à vous & rien à la Fortune. Ces Meſſieurs que vous voyez ici vous en feront auſſi obligez, ſi vous les jugez dignes de l'honneur de dîner avec vous. Les Cipriens vain-

cus

Digitized by Google

cus par tant d'honnêtetés mirent pied à terre, & allerent ou l'on voulut les mener. Les chambres qu'on leur donna étoient d'une magnificence sans pareille. Aprés s'être un peu reposez, & avoir quitté leurs habits de voyage pour en prendre de plus propres, on les conduisit à la Sale où l'on avoit servi. Tout étoit d'une magnificence, d'une propreté, & d'une regularité surprenante; & l'Empereur même n'auroit seu rien faire de plus splendide. Aprés qu'on eût dîné chacun ayant pris son parti, & Thorel étant resté seul avec les Etrangers, il leur fit voir tout ce qu'il avoit de plus cher. Sa femme qui étoit belle & de riche taille, vint les saluër magnifiquement parée, & accompagnée de ses deux fils d'une beauté Angelique. Ils se leverent, l'allerent recevoir avec beaucoup de déference, la firent asseoir au milieu d'eux, & loüerent beaucoup la beauté de ses enfans. Aprés avoir parlé de plusieurs choses, & le mari étant sorti, elle leur demanda avec la grace qui lui étoit ordinaire d'où ils étoient? Ils lui firent la même réponse qu'ils avoient faite à son mari. Ma pensée est donc assez juste, leur dit-elle en soûriant: Ainsi, Messieurs, je vous prie de ne pas refuser le petit present que j'ai resolu de vous faire. Les femmes donnent peu de chose; mais vous me ferez s'il vous plait la faveur, d'avoir plus d'égard à ma bonne volonté, qu'à la qualité de mon present. A peine avoit elle achevé de parler, qu'on apporta six belles robes, deux pour chacun, dont un grand Seigneur se seroit fait honneur;

du

du linge, & plusieurs autres nipes de consequence. Je vous prie d'accepter ces robes, leur dit-elle. J'en ai aujourd'hui donné de pareilles à mon mari. Le reste aussi pourra vous servir. Les marchans aiment la propreté, & vous êtes éloignez de vos femmes. Les Ciprieus surpris de tant d'honnêtetés, & considérans la richesse des nipes crurent qu'ils étoient reconnus. Ces presens, Madame, répondit l'un d'eux, sont trés-considérables, & nous n'oserions les recevoir, si vos prieres ausquelles on ne peut resister ne nous y contraignoient. Le mari étant entré, la Dame prit congé d'eux & se retira pour aller faire aux valets des presens de moindre prix. Thorel pria tant les Etrangers, qu'il les obligea à passer chez lui le reste de la journée. Ils mirent leurs robes, & allerent se promener par la ville à cheval. Au retour on soupa en bonne compagnie. Le lendemain les Cipriens resolus de partir, monterent non sur leurs chevaux fatiguez; mais sur de bons chevaux frais qui furent donnez & à eux & à leurs valets. Aprés qu'ils furent partis, Saladin dit à ses gens. Il n'y eut jamais un homme plus accompli & plus sage que Thorel. Si les Rois Chrétiens sont aussi bien Rois, qu'il est Gentilhomme, nous ne saurions tenir contre un seul, bien loin de pouvoir resister à ceux qui se preparent à marcher contre nous. Thorel & plusieurs de ses amis les conduisirent assez loin, & Saladin le quitta le cœur penetré de ses honnêtetés. Thorel leur dit en se separant. Je ne sai qui vous êtes, Messieurs, ni ne demande

mande à le savoir qu'autant qu'il vous plaira : Mais avec vôtre permission vous ne me ferez pas accroire que vous soyez marchands. Peut-être arrivera-t-il, Monsieur, répondit Saladin, que nous aurons encore occasion de vous faire voir une marchandise qui vous confirmera dans vôtre opinion. Saladin ne pouvoit oublier Thorel. Il en parloit continuellement aussi bien que de sa femme, & desiroit ardemment que la guerre à laquelle il alloit se preparer lui donnât lieu de se revenger de tant d'honnêtetés. Aprés avoir couru tout le Ponant avec des fatigues incroyables, il reprit par mer le chemin d'Alexandrie, où il arriva assez à tems pour se mettre à couvert des insultes des Chrétiens. Pendant que Thorel s'épuisoit en conjectures inutiles sur la qualité de ces Etrangers, la Croisade s'avançoit si considérablement, qu'on commençoit à parler de faire défiler les troupes, lors que Thorel malgré les prieres & les larmes de sa femme, resolut tout à coup d'être du voyage. Ses équipages étant préts, il fixa le jour de son départ, & dit à sa femme qu'il aimoit avec tendresse. Mon honneur & mon salut, Madame, m'obligent de faire un si penible voyage. Ayez soin de notre bien & de nôtre honneur : Et comme je suis fort incertain de mon retour, je vous demande une grace, c'est de ne vous remarier d'un an, un mois, & un jour à compter du jour de mon départ, à moins que vous ne receviez des nouvelles certaines de ma mort. Je ne sai, Monsieur, répondit la Dame, si je pourrai resister à la

douleur

douleur de vôtre départ : Mais si cela arrive, vous devez compter que je vous obeïrai bien volontiers, & que vôtre idée me sera toujours precieuse. J'en suis fort asseuré par rapport à vous, Madame : Mais comme vous êtes jeune, bien faite, bien alliée, & que vôtre vertu est connue par tout, il se presentera des partis avantageux si l'on soupçonne tant soit peu ma mort : Vos freres & vos parens vous soliciteront à profiter de l'occasion, & vous presseront tellement, que vous ne pourrez pas vous en défendre. De là vient que je vous demande ce tems precisément. La Dame lui ayant solemnellement promis, l'embrassa mille fois, & lui donna un anneau qu'elle lui mit au doigt pour se souvenir d'elle toutes les fois qu'il le verroit. Il alla s'embarquer à Genes, & eut une si heureuse navigation qu'il se rendit en peu de jours à Acre, où il joignit le gros de l'Armée, qui étoit alors leste & belle : Mais cela ne dura pas long-tems. Car une espece de contagion en emporta une partie, & le reste perit de misere, on fut pris par Saladin sans coup ferir. Thorel fut du nombre des prisonniers, & conduit à Alexandrie. N'ayant là aucune connoissance, & craignant même de se faire connoître, la necessité l'obligea à gouverneur des oiseaux ce qu'il savoit fort bien faire. Cela le fit connoître au Soudan qui avoit grand nombre d'oiseaux, & fut cause qu'il le prit pour son Faucounier. Thorel qui ne connut le Soudan, ni n'en fut reconnu, n'avoit que Pavie dans l'esprit. Il avoit essayé plu-

sieurs fois de s'échaper : Mais rien ne lui avoit réüssi. Les Genois ayant envoyé des Ambassadeurs au Soudan pour traiter de la rançon de certains prisonniers de consequence, & ces Ministres étant préts à s'en retourner, Thorel écrivit à sa femme l'état où il étoit, l'asseura qu'il s'en iroit le plutôt qu'il pourroit, & la pria de l'attendre. Il donna sa lettre à un des Ambassadeurs qu'il connoissoit particulierement, & le suplia de la faire rendre seurement à l'Abe de Saint Pierre son oncle. Thorel étant en ces termes, & raisonnant un jour avec Saladin de ses oiseaux, il fit un souris, & un geste de la bouche que le Soudan avoit fort remarqué pendant le peu de sejour qu'il avoit fait chez lui à Pavie. Il se souvint tout à coup de Thorel, & l'ayant regardé fixement, il crut que c'étoit lui. D'où es-tu, Chrétien, (c'est ainsi qu'on apelloit Thorel) lui demanda-t-il. Je suis de Ponant, Sire, Lombard d'origine, & d'une ville nommée Pavie, répondit Thorel, & d'une condition mediocre. Cette réponse ne laissa plus douter Saladin que ce ne fût l'homme qu'il croyoit, & fut ravi de trouver occasion de lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des honnétetés qu'il avoit reçues de lui. Le Soudan sans dire mot fit ranger tous ses habits dans une chambre, & y mena Thorel. Regarde, Chrétien, lui dit-il, si tu trouveras là quelque chose qu'il te souvienne d'avoir vû. Thorel vit bien les deux robes que sa femme avoit données à Saladin : Mais aprehendant de se tromper, il ne savoit ce qu'il en devoit croire.

Digitized by Google

croire. Il prit enfin le parti de répondre qu'il ne connoissoit rien de tout cela. A la verité, ajouta-t-il, il me semble que j'ai porté autrefois des robes pareilles à ces deux-là. J'en fis donner autrefois de toutes semblables à trois marchands étrangers que j'eus occasion de voir chez moi. Saladin ne pouvant plus alors se contenir, se jetta à son cou. Vous êtes Thorel d'Istrie, lui dit il, & je suis un des trois marchands à qui vôtre femme donna ces robes. Voici le tems de vous faire connoître, comme je vous promis en vous quittant, quel est le prix de ma marchandise. Cette agreable surprise causa à Thorel de la joie & de la confusion tout ensemble : De la joie de se voir chez un hôte si illustre, & de la confusion d'avoir reçu le Soudan chez lui d'une maniere si peu digne d'un si grand Prince. Puisque Dieu me fait la grace de vous revoir encore, reprit Saladin, je me demets en vôtre faveur de la puissance souveraine, où du moins je veux la partager avec vous. Je ne puis pas moins faire pour vous aprés que vous avez tant fait pour moi. Aprés mille caresses reciproques, le Soudan fit prendre à Thorel les ornemens de la Royauté, & le fit salüer par les plus grands Seigneurs de sa Cour. Il dit mille choses à sa loüange, & commanda sous peine de son indignation que tout le monde le respectât comme lui-même. Il reçut tous les honneurs que l'ame la plus ambitieuse auroit pû souhaiter : Mais les deux Seigneurs qui avoient accompagné le Soudan, & qui avoient été témoins de la grandeur

 d'ame

Digitized by Google

d'ame de Thorel, avoient pour lui une veneration tres-particuliere. L'élevation de Thorel le consola un peu de son exil, & sa tranquilité étoit assez parfaite, persuadé que ses lettres avoient été rendues à son oncle. Lorsque Saladin prit les miserables débris de l'Armée Chrêtienne, il y avoit au camp un Gentilhomme Provençal nommé Thorel de Dignes, qui mourut & fut enterré. Comme Thorel d'Istrie étoit aussi celebre par sa qualité & par sa valeur, que l'autre l'étoit peu, la ressemblance des noms fit confondre ces deux hommes. D'abord qu'on seut que Thorel étoit mort, on ne douta point que ce ne fût Thorel d'Istrie, & la prise de celui-ci qui arriva precisément dans le même tems, confirma tout le monde dans cette erreur. Plusieurs Italiens s'en retournerent avec cette nouvelle. Il y en eut même qui asseurerent qu'ils l'avoient vû mort, & qu'ils avoient assisté à son enterrement. Sa femme, ses parens, & tous ceux qui l'avoient connu, furent extremement afligez de cette nouvelle. Sa femme pleura & se tourmenta durant plusieurs mois d'une maniere qui touchoit tous ceux qui la voyoient. Mais enfin comme il n'est point d'aflictions éternelles, le tems qui est un excellent consolateur fit peu à peu ce que personne n'avoit pû faire. La Belle n'eut pas plutôt essuyé ses larmes, qu'elle fut recherchée de tout ce qu'il y avoit de considerable en Lombardie. Les solicitations de ses parens qui l'exhortoient à se remarier furent longtems inutiles : Mais enfin vaincuë par leurs im-

Digitized by Google

importunitez, ou peut-être par le penchant de son cœur, elle promit d'épouser un jeune Gentilhomme d'un merite distingué, à condition qu'on laisseroit écouler le tems que son mari lui avoit marqué pour se remarier. Pendant que ces choses se passoient à Pavie, Thorel ayant rencontré à Alexandrie un Cavalier qu'il avoit vû embarquer avec les Ambassadeurs de Genes, il le fit apeller, lui demanda des nouvelles du voyage, & le tems que ces Ministres étoient arrivez. Nous avons fait un voyage tres-malheureux, Monsieur, répondit le Cavalier. Je quittai les Ambassadeurs à Candie, où je fis quelque séjour: Ils continuerent leur voyage, & j'appris avant mon départ, que leur Galere ayant été jettée sur les côtes de Barbarie, avoit malheureusement fait naufrage. Personne ne s'est sauvé, & j'y ai perdu deux freres. Thorel ne doutant point d'un recit si bien circonstancié, se souvint que le tems qu'il avoit donné à sa femme s'en alloit expirer, & comme il voyoit sa lettre perduë, il se mit dans l'esprit que sa femme étoit déja remariée. Il devint tout à coup si melancolique, que ne pouvant ni manger ni dormir, il fut contraint de tenir le lit, souhaitant la mort comme une grace. Saladin qui l'aimoit tendrement en eut un déplaisir extrême. Il l'alla voir plusieurs fois, & fit tant qu'il sçut le sujet de son chagrin & de son mal. Saladin le blâma fort de ne l'avoir pas dit plutôt, & l'asseura pour le consoler, qu'il avoit un moyen seur de le faire arriver à Pavie avant que le tems qu'il avoit donné à sa femme fût

expiré, & lui en dit même la maniere. Thorel qui avoit de la confiance en Saladin, qui avoit entendu dire que la chose êtoit possible, & que même cela s'êtoit fait plusieurs fois, se consola un peu, & pria le Soudan de ne perdre aucun tems. Ce Prince avoit alors à sa Cour un Necromancien dont il avoit êprouvé l'habileté. Il l'envoya querir, & lui demanda s'il pouvoit transporter Thorel sur un lit à Pavie, & cela dans une nuit. L'homme répondit qu'il le pouvoit: Mais qu'il faloit pour le mieux le faire dormir. On le laissa maître de la maniere, pourvû qu'il fit la chose. Aprés avoir donné les ordres necessaires, Saladin vint retrouver Thorel, & lui demanda s'il êtoit absolument resolu d'être à Pavie dans le tems qu'il lui avoit dit. Vous savez, Thorel, lui dit-il aprés sa réponse, que je vous aime trop, pour trouver mauvais que vous cherissiez une femme d'un merite comme est la vôtre. J'aurois mauvaise opinion de vous si vous n'aimiez pas une personne qui est au dessus de toutes les loüanges qu'on peut lui donner. J'aurois eu une veritable joie de finir mes jours avec vous, & de vous partager tous les honneurs de ma souveraineté. Je suis bien marri de n'avoir plutôt seu vôtre dessein. Je vous aurois fait conduire chez vous avec l'honneur que vous meritez. Mais puisque cela ne se peut, je vous renvoie comme vous le souhaitez. Je suis indigne de tant de graces, Sire, répondit Thorel, & j'ai trop de preuves de vôtre generosité pour douter des bontez que vous avez pour moi: Mais je vous suplie que

je

je parte au plutôt, parce que demain est le dernier jour que je dois être attendu. Le Soudan fit faire un lit des plus riches, où les perles & les bijoux êtoient en abondance, assorti de tout ce qui lui êtoit necessaire, & sur tout d'une courte-pointe qui êtoit un chef-d'œuvre de beauté & de richesse. Thorel qui êtoit déja remis se coucha sur ce lit, avec une robe à la Sarrazine d'un prix presque infini, dont le Soudan lui fit present. La nuit commençant à venir Saladin l'alla voir accompagné de toute la Cour. Nous allons nous separer, Thorel, lui dit-il en entrant. Comme je ne puis vous accompagner, je viens ici prendre congé de vous, & je vous demande avant toutes choses de vous souvenir de moi. Aprés que vous aurez reglé vos afaires à Pavie, je vous prie de revenir, afin que le plaisir de vous revoir encore une fois me dédommage du chagrin que me cause la precipitation de vôtre départ. Et en attendant que je reçoive au nom de Dieu de vos lettres le plus souvent qu'il se pourra. Thorel ne pût s'empécher de pleurer à un compliment si obligeant, & l'asseura qu'il n'oublieroit jamais ses bienfaits, & qu'il executeroit ponctuellement ses ordres si Dieu lui prétoit la vie. Il entra sur cela un Medecin avec la liqueur endormante, que Thorel prit tout d'abord. Saladin & toute la Cour prit ensuite congé de Thorel, qui commençoit déja à dormir. Le Soudan avant que de sortir fit mettre sur le lit une couronne de grand prix, dont la marque fit connoître qu'elle êtoit destinée à la femme de Thotel. En

Digitized by Google

suite il lui mit au doigt un anneau enrichi d'une Escarboucle d'une valeur & d'un brillant extraordinaire ; & pour accompagner la couronne il mit de l'autre côté une petite cassette pleine de perles & de bijoux ; deux grands bassins d'or pleines de doubles Ducats, sans compter plusieurs colliers de perles, plusieurs bagues, ceintures, & autres choses precieuses qu'il y ajouta, & dont l'énumeration seroit ennuyeuse. Le Necromancien ayant reçu ses derniers ordres, le lit disparut tout à coup, & Thorel fut porté dans l'Eglise de Saint Pierre à Pavie, comme il avoit souhaité, avec toutes les richesses, & dans l'équipage qu'on a vû ci devant. Matines étoient sonnées, & Thorel dormoit encore, quand le Sacristain entrant dans l'Eglise avec de la lumiere, & voyant tout à coup le lit magnifique, eut grand peur, & courut donner l'alla mcà l'Abbé & aux Moines. Surpris de le voir si éfaré on lui demande le sujet de sa peur. Il le dit. On le traite de Visionnaire, & pour l'en convaincre on fait allumer des flambeaux, & on va en troupe à l'Eglise. L'Abbé & ses Moines êtant entrez virent le beau lit, & un homme dessus qui dormoit. Comme ils consideroient de loin cet admirable lit, les pierreries, & les autres richesses, Thorel s'éveilla, & poussa un grand soupir. Tout le monde se mit d'abord à fuïr, & chacun se croyant perdu commença à recommander son ame à Dieu. Thorel cependant ouvrant les yeux, & regardant de tous côtez connut le lieu où il êtoit, & en eut beaucoup de joie. Il s'assit sur son lit, & aprés avoir

Digitized by Google

avoir examiné ce qu'il avoit autour de lui, il connut mieux que jamais il n'avoit fait la magnificence de Saladin. L'Abbé & les Moines qui s'êtoient entierement abandonnez à la peur se jettoient où ils pouvoient prenant pour la porte tout ce qui se presentoit à eux. Thorel voyant ce desordre tâchoit en vain de les rasseurer ; & il n'en seroit jamais venu à bout, s'il ne se fût avisé d'apeller L'Abbé par son nom, & de lui crier de se rasseurer, en lui disant qu'il êtoit Thorel son neveu. L'Abbé qui le comptoit mort eut plus de peur qu'auparavant. Cependant comme il continuoit à crier, rasseurez-vous, mon Oncle ; je suis Thorel, & ne suis pas mort comme vous pensez, L'Abbé rapella sa raison, & aprés avoir fait plusieurs signes de croix, il s'aprocha enfin peu à peu. Quoique Thorel eût la barbe longue, & fût habillé à la Sarrazine, l'Abbé le reconnut enfin. Il courut l'embrasser, & lui dit. Vous ne devez pas être surpris de nôtre peur. Nous vous croyions mort ; & tout le monde le croit si bien que vôtre femme est fiancée, & doit épouser aujourd'hui. Thorel pria tout le monde de garder le secret, & de ne dire rien de son retour jusques à ce qu'il eût reglé certaines afaires secretes. Il fit mettre en lieu de seureté toutes les richesses qu'il avoit, & se renferma avec son Oncle pour lui conter ses avantures, & pour lui demander qui êtoit celui que sa femme devoit épouser. L'un & l'autre êtant fait, Thorel dit à l'Abbé, qu'avant qu'on eût avis de son retour, il voudroit bien voir la mine que feroit sa femme à

ses

ſes nôces, & le pria de faire en ſorte qu'ils pûſſent y aller de compagnie. L'Abbé répondit qu'encore que les Religieux ne ſe trouvaſſent pas ordinairement à ces ſortes de ceremonies, qu'il feroit cependant pour l'obliger tout ce qu'il ſouhaitoit. Le jour ne fut pas plutôt venu que l'Abbé fit dire au marié, qu'il le prioit de trouver bon qu'il allàt à ſes nôces accompagné d'un de ſes amis. La réponſe du marié fut qu'il lui feroit beaucoup d'honneur. Thorel parut à la nôce avec ſon habit à la Sarrazine. Tout le monde admira la richeſſe de l'habit, & perſonne ne connut l'homme. Lorſqu'on demandoit à L'Abbé qui il étoit, il répondoit que c'étoit un Sarrazin que le Soudan envoyoit en Ambaſſade à la Cour de France. Le faux Ambaſſadeur fut placé à ſouhait, c'eſt à dire vis à vis de ſa femme qu'il ne remarqua pas fort contente de ſes nôces. Elle le regardoit ſouvent ſans le reconnoître; car outre que ſa longue barbe & ſon habit le déguiſoient, elle étoit perſuadée de ſa mort. Thorel jugeant enfin qu'il étoit tems de voir ſi ſa femme ſe ſouvenoit de lui, prit l'anneau qu'elle lui avoit donné à ſon départ, appella un des Pages qui la ſervoient, & lui dit. Vas dire à la mariée de ma part, que la coutume de mon pays eſt, que quand un Etranger eſt à une nôce, la mariée pour témoigner qu'elle en eſt bien aiſe, lui envoie ſa coupe pleine de vin. L'Etanger boit ce qu'il veut, renvoie la coupe couverte à la mariée qui boit le reſte. Le Page ayant fait ce qu'il avoit ordre de faire, la Belle le

ren-

renvoya à l'Ambassadeur avec sa coupe pleine. Thorel voyant venir le Page, mit l'anneau à sa bouche, & en beuvant le laissa tomber dans la coupe sans que personne s'en apperçût. Il recouvrit la coupe, où il laissa peu de vin, & la renvoya à la Belle, qui la prit, & but le reste. Elle prit l'anneau, & aprés l'avoir bien examiné sans rien dire, elle le reconnut pour le même qu'elle avoit donné à son mari en partant. Aprés avoir envisagé avec soin celui qu'elle avoit pris pour Etranger, & le reconnoissant sans peine au travers de ses déguisemens, elle s'écria tout à coup comme si elle eût eté hors du sens, voilà mon cher mari : Et s'êtant levée aussitôt, elle courut se jetter à son cou, & embrassa une heure durant. Un évenement si peu attendu fut un sujet de joie & de tristesse tout ensemble : De tristesse pour le marié qui se voyoit privé d'une Belle dont il êtoit déja en possession : Et de joie pour tous les autres de revoir un homme du merite de Thorel que tout le monde avoit cru mort. Ces diférens mouvemens causerent un peu de trouble auquel Thorel remedia en priant chacun de ne pas bouger de sa place. Et pour mieux les y obliger, il leur fit le détail de tout ce qui lui êtoit arrivé depuis son départ de Pavie jusqu'à son retour. Il finit en priant le marié de ne trouver pas mauvais qu'il reprît sa femme, qui ne lui avoit êté donnée que sous la suposition de sa mort. Le marié quoi qu'il n'eût pas sujet d'être content d'un si cruel contretems, répondit honnétement, qu'il pouvoit disposer de son bien com-

comme il jugeroit à propos. La mariée rendit la couronne & les bagues qu'elle avoit reçûes de ſon nouvel Epoux, mit à ſon doigt l'anneau qu'elle avoit trouvé dans la coupe, & ſur ſa tête la couronne que Saladin lui envoyoit. Thorel prit ſa femme, & l'emmena chez lui avec toute la nôce. Toute la ville y accourut, & la preſence de Thorel répandit la joie par tout. Il fit part de ſes bijoux à celui qui avoit fait les frais de la nôce, à l'Abbé, & à pluſieurs autres. Il écrivit pluſieurs fois à Saladin le bon ſuccez de ſon voyage, l'aſſeura de ſon éternelle reconnoiſſance, & vécut avec ſa femme plus heureux, & plus content que jamais, répandant ſes bienfaits à droit & à gauche, & univerſellement eſtimé & cheri.

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLE C.

Le Marquis de Saluces vaincu par les prieres de ses sujets qui l'exhortoient au mariage, épouse une Bergere, & en eut un Prince & une Princesse, qu'il lui fit enlever pour éprouver sa soumission. Ensuite il fait semblant de la repudier, & fait même les Ceremonies d'un second mariage aprés avoir renvoyé la Bergere chez son pere. Charmé enfin de sa patience & de sa resignation, il lui fait satisfaction entiere,

la

Digitized by Google

la reprend, la respecte ; & la chere autant que ses vertus le meritoient.

GAutier Marquis de Saluces fut le Prince de sa maison le plus celebre & le plus illustre. Il étoit des plus accomplis soit pour son esprit, soit pour sa personne. Il avoit de la jeunesse, de la bonne mine, & la nature ne lui avoit rien épargné de tous les agrémens qui peuvent faire aimer un Prince. Il étoit outre cela d'un temperament robuste, brave, heureux ; hardi, & né en un mot pour les grandes actions. Comme il ne se servoit de ces vertus heroiques que pour rendre ses sujets heureux, il en étoit aussi les plus cheres delices. Les desordres qu'il avoit remarquez dans le mariage, l'avoient extrémement prévenu contre le beau Sexe : Et comme il croyoit que ce qui paroissoit de beau dans les femmes, n'étoit au fond que déguisement, il resolut de ne jamais se marier. Le soin de ses affaires & la chasse partageoient tout son tems. Cependant ses sujets, comme s'ils eussent été persuadez que tout ce qui décendroit d'un si bon Prince, auroit toutes ses vertus, où du moins une grande partie, le solicitoient continuellement à se marier, pour leur laisser un autre soi-même. Un jour qu'ils étoient venus en corps l'en prier, il leur répondit qu'il étoit obligé à leur zéle, qu'il prenoit pour une preuve asseurée de leur amour ; Mais que dans la prévention où il étoit il ne pouvoit se resoudre à courre les risques du mariage, où la prudence n'est qu'un nouvel embarras. Il leur fit

fit là dessus le portrait du Sexe, dont il releva les défauts, & sur tout son humeur imperieuse & contrariante. Je suis persuadé, ajouta-t-il, qu'on ne peut être heureux dans le mariage, parce qu'en prenant une femme on prend un Maître, qui croit être en droit de vous donner la loi, ou du moins de ne pas la recevoir. Cependant pour vous donner le contentement que vous souhaitez, je vous promets de chercher une femme; & si j'en puis trouver une qui ait la beauté, la douceur, la complaisance, la patience, & la soumission que je demande, je vous promets de l'épouser. Le jour même le Prince étant allé à la chasse, & traversant un bois d'une assez grande étendue, où il étoit entré tout seul, il rencontra une jeune Bergere qui filoit en gardant ses moutons, & qu'il reconnut pour la fille d'un païsan du voisinage. La Bergere outre les agrémens de la jeunesse, avoit de la beauté, des yeux vifs & brillans, & un teint frais à qui l'ombrage avoit conservé une blancheur vermeille dont on ne pouvoit pas s'empécher d'être charmé. Aussi le Prince le fut beaucoup: Mais ce fut bien autre chose aprés qu'il lui eut parlé. Il vid en elle la nature avec toutes ses graces, & il y trouva une douceur, une simplicité, bref toutes les bonnes qualitez dont il avoit cru le sexe incapable. Resolu enfin de l'épouser, il rejoint la chasse, & s'en retourne. Dés le soir même il envoya querir le pere, & lui demande sa fille en mariage. Le bon homme croyant qu'on se moquoit de lui, fut quelque tems dans une con-

fusion

Digitized by Google

fusion qui l'empêcha de répondre. Le Marquis connoissant le sujet de son embarras, le rasseure, & lui proteste qu'il parloit serieusement. Je n'ai jamais eu d'ambition, Seigneur, que celle de vous servir, & de vous plaire, répondit alors le bonhomme. Ma fille & moi vivons doucement de nôtre petit travail & du lait de nos brebis, & si nous avons peu, nous ne laissons pas d'être fort contens, parce que nous ne desirons rien de plus, Cependant, Seigneur, s'il est vrai comme vous le dites, que vous ayez tant de bonté pour ma fille, nous serons toujours prêts à vous obeir. Le lendemain le Prince assemble son Conseil, & lui declare que touché des prieres de son peuple, il est resolu de lui donner la satisfaction qu'il demande, & de se marier. Ce n'est point une Princesse étrangere que je veux choisir, ajouta-t-il. Je veux prendre une femme parmi vous, comme ont fait souvent mes Ancêtres. Cette nouvelle ne fut pas plutôt publique, que la joie se répandit par tout. Et comme les Dames ne manquent ni d'ambition, ni de bonne opinion d'elles-mêmes, chacune attendoit avec impatience sur qui tomberoit le choix du Prince, & chacune faisoit de son mieux pour lui plaire. Cependant on travailloit avec diligence aux apprêts des nôces. Le jour étant enfin venu, le Prince monte à cheval avec une nombreuse Suite, au bruit des acclamations d'une infinité de peuple qui êtoit accouru à une ceremonie si peu attendue. En arrivant au village de Griseledis (c'est ainsi que s'apelloit cette Belle) on la trouva qui venoit

de

de puiser de l'eau. Le Prince lui demande où étoit son pere? Il est à la maison, Seigneur, répondit la Bergere toute honteuse. Le Prince dêcend de cheval, commande que personne ne bouge, & entre seul chez le païsan. Je viens, bon homme, lui dit il en entrant, pour épouser Griseledis, & pour vous faire voir que je vous ai parlé serieusement. Voulez-vous, la Belle, en s'adressant à Griseledis, me recevoir pour Epoux, & me promettez-vous que vous n'aurez jamais d'autre volonté que la mienne. Oui, Seigneur, je vous le promets, répondit la Belle. Si j'avois pour mari le moindre du village, je lui obeïrois en tout, & ferois de mon mieux pour lui plaire. Que ne ferai-je donc point, si dans mon Prince je puis trouver mon Epoux? Le Prince s'étant ainsi declaré, & les choses s'étant passées à sa satisfaction, il fait parer Griseledis des magnifiques habits qui avoient été faits pour elle, & la mene à son Palais, où les nôces se firent avec toute la pompe qu'on peut s'imaginer. Il y a des genies heureux & propres à toutes choses. Il sembloit que Griseledis en dépoüillant ses habits de Bergere en avoit aussi dépoüillé les airs & les habitudes. Elle étoit si peu embarrassée de sa nouvelle grandeur, qu'il sembloit qu'elle fût née Princesse. Toute la Cour admiroit sa delicatesse & son dégagement, & elle faisoit paroître tant de modestie & tant de douceur pour tous ceux qui l'abordoient, que tout le monde s'estimoit heureux d'avoir une si bonne

Princeſſe. Ceux qui avoient d'abord blâmé le choix du Marquis furent des premiers à le loüer d'avoir ſeu déterrer ſous des haillons un merite ſi éminent. La renommée de ſes bonnes actions ſe répandit en peu de tems, & on n'entendoit de tous côtez que publier ſes loüanges. D'ailleurs elle en uſoit ſi ſagement envers le Prince, & avoit tant de complaiſance pour lui, qu'il ſe regardoit comme le plus heureux de tous les hommes. La Princeſſe devint enceinte, & accoucha d'une fille avant la fin de l'année. La joie fut grande à la Cour & à la campagne. Quoi que la Princeſſe comprît bien qu'il y avoit beaucoup de peine à nourrir un enfant, & quoi qu'il ne ſoit pas ordinaire aux perſonnes de ce rang de ſe donner tant d'embarras; cependant comme elle regardoit cette delicateſſe comme une eſpece de dureté, ſa tendreſſe & ſon devoir la firent reſoudre à être la nourrice de ſon enfant.

L'éſprit humain eſt ſujet à bien des variations, & paſſe bien aiſément du blanc au noir. Le Prince avoit tous les ſujets du monde de ſe croire le plus heureux de tous les hommes: Et comme il haïſſoit autant la molleſſe, qu'il aimoit la pure & antique vertu, il y avoit toute ſorte d'apparence que la reſolution que ſon Epouſe venoit de prendre ſeroit de ſon gout: Cependant ſoit qu'il fût chagrin de n'avoir qu'une fille, ſoit qu'il s'imaginât que la Princeſſe qui lui paroiſſoit ſi aimable & ſi complaiſante, pouvoit l'être pour quel-

Digitized by Google

quelqu'autre autant qu'elle l'étoit pour lui, soit qu'il retombât tout à coup dans sa premiere prévention contre le beau Sexe, que ses premiers feux pour la Princesse n'avoient fait que suspendre, soit enfin que charmé des vertus de la Princesse, il voulut par un coup d'éclat les faire connoître à son peuple de la maniere qu'il les connoissoit lui même, il prit la cruelle resolution d'éprouver sa patience par toutes les duretez dont il pourroit s'aviser. Il commence par lui dire des paroles facheuses avec un visage courroucé; ensuite viennent les reproches de la bassesse de son origine; & que ses sujets étoient mécontens qu'elle eût accouché d'une fille. La Princesse toujours égale & toujours soumise, répond qu'elle se reconnoit indigne du rang qu'elle tient, & que le Prince peut faire d'elle tout ce qu'il trouvera de plus glorieux & de plus consolant pour lui. Le Marquis fut bien aise de voir par cette réponse que sa femme ne se méconnoissoit point dans son élevation: Cependant desirant quelque chose de plus, il continua ses mauvais traitement, & lui vint dire peu de jours aprés en paroles couvertes, que ses sujets ne pouvoient plus souffrir sa fille, & donna ordre en même tems de l'aller prendre. La Princesse sur ce que lui avoit dit le Marquis ne doutoit pas qu'on n'allât égorger son enfant. Representez vous quel fut l'excez de sa juste douleur de se voir enlever son enfant. Elle pleura, elle gemit; mais enfin elle obeït aprés avoir pleuré & baisé

Digitized by Google

mille & mille fois ce cher enfant. Le Marquis fut content de la constance de sa femme, & envoya l'enfant à Boulogne chez une de ses parentes, avec prieres de l'élever avec soin sans qu'on sçût à qui elle appartenoit. Quelque tems aprés la Marquise devint encore grosse, & accoucha d'un Prince, dont le Marquis eut beaucoup de joie : Mais comme il n'avoit pas encore fait à sa femme tout ce qu'il souhaitoit. Il lui disoit tous les jours de nouvelles duretez. Je crains une revolte generale lui vint-il dire un jour brusquement. Depuis que vous êtes accouchée ce ne sont que mécontentement. Mes sujets ne peuvent se resoudre à être gouvernez par le petit fils d'un païsan. Je suis donc contraint ou de m'exposer à la fureur d'un peuple mutiné, ou de faire de vôtre fils ce que j'ai fait de la fille, & au bout du compte de vous repudier. La Marquise répondit avec une patience admirable. Contentez vous, Seigneur. Je me fais une espece de plaisir de tout ce qui vous plaît. Comme il avoit fait enlever la petite Princesse, aussi fit-il enlever le petit Prince, qui fut porté avec sa sœur. Vous pouvez croire que cette seconde épreuve ne fut pas moins sensible que la premiere. Arracher son enfant à une mere naturellement tendre, c'est proprement lui arracher le cœur. Cependant elle paya de soumission comme la premiere fois. Comme le Marquis étoit fort persuadé que sa femme aimoit veritablement ses enfans, aussi étoit-il bien loin d'attribuer sa resignation à

son

Digitized by Google

ſon indifference. Il croyoit au contraire que c'étoit un effet de ſon obeïſſance, dont il lui ſavoit fort bon gré dans le fond, quoi que ſon procedé fit paroître tout le contraire. Quelques jours aprés il vint lui dire que ſes enfans étoient morts. Cette nouvelle la toucha beaucoup: Mais ayant remarqué que le Marquis expliquoit mal ſa douleur, elle reprit incontinent ſa premiere tranquilité, au moins ne parut-il aucun trouble ni ſur ſon viſage ni dans ſes yeux. On ne doutoit pas dans le public que le Prince n'eût fait tuer ſes enfans. Tout le monde blâmoit ſa cruauté, & plaignoit la triſte deſtinée de la Princeſſe. Quoi qu'elle fût bien perſuadée de la mort de ſes enfans, & qu'elle ſe trouvât continuellement avec des femmes qui blâmoient hautement une action de cette cruauté, ſa modeſtie fut toujours ſi grande, qu'il ne lui échapa jamais la moindre plainte. Tous les chagrins qu'on lui faiſoit eſſuyer, ne donnoient aucune atteinte à la veritable amour qu'elle avoit pour ſon Epoux : Cependant ce Prince bizarre n'étoit pas encore content. Reſolu donc de l'attaquer perſonnellement, & par un endroit qu'il croyoit lui devoir être plus ſenſible. Il dit à pluſieurs perſonnes, qu'il avoit agi en jeune homme d'épouſer Griſeledis, & qu'il alloit faire negotier en Cour de Rome pour avoir diſpenſe de la repudier & de ſe remarier. On eut beau lui remontrer l'injuſtice de ſon procedé, il parut ferme dans ſa reſolution, & allegua contre ſon ordinaire ſon bon

Digitized by Google

plaisir pour raison. Griseledis ayant eu avis de ce qui se passoit, & voyant bien qu'elle seroit obligée de retourner à ses brebis, & d'abandonner à une autre un Époux qu'elle cherissoit tendrement, sentit de mouvemens qu'elle eut bien de la peine à soutenir : Cependant rapellant toute sa raison, & considerant qu'elle avoit trop bien commencé pour ne finir pas de même, elle se sentit assez de resolution pour soutenir cette disgrace avec la même constance qu'elle avoit soutenu les autres. Quelque tems aprés le Marquis lui vint dire, que le Pape lui ayant permis de la repudier, & de prendre une femme de sa qualité, il lui ordonnoit de retourner à son village, & de remporter la dot qu'elle avoit apportée. Griseledis soit qu'elle eût plus de courage que n'en ont d'ordinaire les personnes de son Sexe, soit que l'excez de sa douleur l'empechât de pleurer, ou soit qu'enfin elle crut en femme habile qu'il valoit mieux se faire honneur de la necessité, répondit d'un œuil sec, & avec sa tranquilité ordinaire. J'ai toujours cru, Seigneur, que l'obscurité de ma naissance ne meritoit pas tant d'élevation, & je vous ai toujours été redevable de toute la grandeur où j'ai été jusqu'ici. Vous jugez maintenant à propos de reprendre ce que vous m'avez donné avec tant de bonté. Je dois vous le rendre avec soumission, & avec reconnoissance de m'en avoir cru digne au moins pour quelque tems. Voici, Seigneur, vôtre anneau que je vous rends. Et comme

je

je ne vous ai rien apporté, il est juste aussi que je ne remporte rien. Toute la grace que je vous demande est, d'envoyer querir mes habits chez mon pere. Cela fut fait, & Griseledis revint à son village dans un équipage bien different de celui avec lequel elle en êtoit partie. Elle reprit ses occupations ordinaires, & soutint sa mauvaise fortune avec une constance digne d'envie. Ce fut alors qu'elle connut par une triste experience que les postes élevez ne sont pas les plus seurs, & que si les cabanes ont moins d'éclat & de magnificence que les Palais, on y joüit au moins d'une paix plus tranquille & d'un repos moins sujet aux revolutions. Griseledis n'eût pas plutôt quitté la Cour, que le Prince fit savoir à son Conseil, qu'il êtoit resolu de se remarier avec la fille du Comte de Pagano qui lui êtoit accordée. Il fait dire en même tems à Griseledis de le venir trouver. La femme que j'ai nouvellement choisie, lui dit-il dés qu'il la vit, doit arriver dans peu de jours. Je veux la recevoir avec les honneurs deus à sa naissance. Je vous demande ici vos soins. Faites faire tout ce que vous jugerez necessaire: Vous savez de quelle maniere je veux être servi. Je ne veux rien épargner dans cette occasion, & je veux que tout se sente de ma magnificence & de mon amour. N'oubliez rien de ce qui peut orner l'apartement de la Princesse que je vais épouser, & faites si bien qu'elle soit contente & de vous & de moi. Agissez comme si vous étiez encore ma fem-

 me;

Digitized by Google

me : Invitez les Dames que vous jugerez à propos, & les recevez comme vous l'entendrez. Quoi que cette épreuve fût une des plus rigoureuses à laquelle un cœur tendre pouvoit être exposé, Grisceledis répondit sans balancer qu'elle alloit sans retardement executer ses ordres. En effet elle entra dans le Palais d'où elle ne venoit pour ainsi dire que de sortir, & faisant l'office de la moindre servante elle nettoya elle-même, mit les choses dans l'êtat où elles devoient être, donna ordre à la cuisine, fit inviter aux nôces de la part du Prince toutes les Dames du pays, & les reçut dans son habit de Bergere avec un air riant, & beaucoup de dêgagement. Pendant que cela se faisoit le Marquis écrivit à sa parente d'amener ses deux enfans. Le garçon n'avoit pas plus de six ans, & la fille environ douze. On eût dit que la Nature avoit pris plaisir à la former toute belle & toute agreable. Elle paroissoit dêja une fille faite, & il êtoit difficile de décider si les charmes du corps l'emportoient sur ceux de l'esprit, ou ceux de l'esprit sur ceux du corps. La parente avoit ordre de venir bien accompagnée, & de dire qu'elle amenoit cette fille au Marquis de Saluces pour en faire sa femme. La jeune Princesse arrive, & est regardée de tout le monde avec admiration. Les Dames qui savoient honte que des Etrangers les vissent avec une païsane, prierent le Prince, òu de faire donner d'autres habits à Griseledis, ou de la faire retirer ; Mais il avoit encore une autre morti-

tifi-

Digitized by Google

tification à lui donner. Et comme si le sacrifice qu'elle lui avoit déja fait, n'eût pas été assez grand, il voulut qu'elle reçût la nouvelle Princesse. Mon unique soin, Seigneur, répondit Griseledis, a toujours été de vous plaire & de vous obeir, & j'embrasserai avec un plaisir extréme toutes les occasions qui se presenteront de vous têmoigner la forte inclination que j'ai de sacrifier pour vous tout ce qui me reste. Elle s'aquitta de sa commission avec toute la presence d'esprit & tout le jugement qu'on pouvoit esperer d'une personne habile élevée dans le grand monde. Le Prince enfin convaincu par tant de preuves de la patience, de la bonté, & de la grandeur d'ame de Griseledis, persuadé que ce qu'elle avoit fait n'étoit du tout point un effet de son insensibilité; mais au contraire un effet de sa sagesse & de sa generosité, ne pût la laisser plus long tems dans l'angoisse où il la croyoit. Que pensez-vous, Griseledis, lui dit-il, du choix que nous avons fait? Il est, Seigneur, répondit elle, tout à fait digne d'un grand Prince comme vous. La jeune Princesse qui ne vouloit pas être têmoin de son panegirique s'éloigna tant qu'elle pût: ce qui donna lieu à Griseledis de continuer. Si elle est, Seigneur, aussi sage qu'elle est belle, comme je n'en doute point, vous vivrez fort heureusement avec elle: Mais, Seigneur, permettez-moi de vous dire que comme elle a été élevée dans la pompe & dans la grandeur, vous la ferez mourir si vous la traitez

com-

Digitized by Google

comme vous m'avez traitée. L'indigence, & ma naissance obscure m'avoient accoutumée à tout souffrir. C'est tout autre chose d'elle qui ne sait ce que c'est de souffrance & de travail. Le Prince tout à fait attendri, & voyant que Griseledis quelque persuadée qu'elle fût qu'il alloit se marier, n'avoit rien perdu ni de sa douceur ni de son honnêteté, la fit asseoir auprés de lui, & lui dit. Il est tems que vous recueilliez les fruits de vôtre longue patience, & que ceux qui m'ont regardé comme bourou & capricieux, sachent que je ne faisois rien sans dessein. Je vous ai fait mille chagrins pour mettre vôtre patience à l'épreuve. Le dénoüement vous comble de gloire, & me remplit de satisfaction. Je reprens avec joie l'épouse que j'ai chassée indignement, & il n'est rien que je ne fasse à l'avenir pour reparer le mauvais traitement qu'elle a reçu de moi. J'aurai autant de soin de lui plaire, que j'en ai eu de la chagriner; & si la posterité parle des duretez que j'ai eu pour elle, je veux qu'elle parle encore davantage de la justice que je rendrai desormais à son éminente vertu. Celle que vous avez cru que j'allois épouser est vôtre fille; ce jeune garçon est son frere, que vous & beaucoup d'autres avez cru que j'avois cruellement fait mourir. Cela dit, il alla l'embrasser, & la mena embrasser ses enfans, & sur tout la fille qui avoit entendu tout cela avec une joie extréme. La Princesse qui avoit soutenu avec tant de vigueur toutes les cruautez de la fortu-

tune, ne fut pas à l'épreuve des mouvemens de joie qu'elle sentit alors. Elle pleura beaucoup, & n'eut pas la force de dire une seule parole. Tout le monde fut agreablement surpris d'une revolution si peu attenduë. Il parut en un moment des visages nouveaux; & les Dames ayant pris Griseledis, la menerent dans son appartement, lui ôterent ses haillons, & lui donnerent des habits plus convenables. Aprés cela ce ne fut durant plusieurs jours que festins, tournois, & réjoüissances. Griseledis qui un peu auparavant faisoit honte aux Dames de la Cour, étoit tout à coup devenuë leur Oracle. Tout le monde la regardoit avec admiration, & c'étoit à qui loüeroit le plus sa patience & sa soumission. Comme dans les actions les plus bizarres on veut toujours trouver matiere à loüer les Princes, on ne manqua pas de faire l'éloge de la capricieuse conduite du Marquis; & l'on disoit pour raison, que la posterité lui seroit redevable d'un si parfait modele de patience, qui n'auroit jamais été connu sans cela. Le Marquis éleva son Beaupere, & vécut avec sa femme avec autant de felicité & de contentement qu'il pouvoit souhaiter.

Fin du second Tome.

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

TA-

Digitized by Google

TABLE

Des Contes & Nonvelles.

XLV. Nouvelle.

IEan de Procide surpris avec une fille qu'il aimoit, fut lié à un poteau pour être brûlé. Reconnu par l'Amiral de Sicile il obtient sa grace,& épouse sa Maîtresse Pag.3

XLVI. Nouvelle.

Theodore amoureux de la fille de son Maître lui fait un enfant, & est condamné à être pendu. Son pere le reconnoît comme on le menoit au suplice, le fait mettre en liberté & marier avec sa Maîtresse. 10

XLVII. Nouvelle.

Anastase aime une Belle, & dépense beaucoup sans pouvoir s'en faire aimer : à la solicitation de ses parens il se retire à la campagne, où il vit chasser une jeune fille qu'on tua & qu'on fit manger aux chiens. Anastase fait voir ce triste spectacle à son inhumaine qui craignant d'être punie de la même maniere le reçoit favorablement & l'épouse. 20

XLVIII.

Digitized by Google

XLVIII. Nouvelle.

Federic amoureux d'une femme dont il n'êtoit point aimé, fit tant de dêpense qu'il devint pauvre. Il se retire à la campagne n'ayant pour tout bien qu'un Faucon qu'il servit à la Belle un jour qu'elle le vint voir. Elle le sçut, en fut touchée, & l'êpousa. 26

XLIX. Nouvelle.

Pierre de Vinciolo étant allé souper chez un de ses amis, revint brusquement au logis, & surprit le Galant de sa femme qui trouva moyen de tout racommoder. 33

L. Nouvelle.

Richard surnommé le magnifique donne un cheval à Messire Francisque de Vergelles; moyennant la permission de parler à sa femme, qui ne répondit aucun mot. Richard répondit pour elle, & sa réponse fit le même effet. 42

LI. Nouvelle.

Un Cavalier offrit à une Dame de la porter en croupe; & de lui donner en chemin faisant une agreable nouvelle: Mais la faisant de mauvaise grace, la Belle le pria de la dêcendre. 49

LII. Nouvelle.

Un Boulanger par un mot dit à propos fit connoître à Messire Geri Spine le ridicule de la demande qu'il lui avoit faite. 51

LIII. Nouvelle.

Madame Nonne de Pulcy imposa silence à un Evêque de Florence en répondant à propos

pos

pos à une raillerie qui ne sentoit gueres la gravité de la Prélature. 56

LIV. *Nouvelle.*

Un Cuisinier qui avoit fait mettre son Maître en colere, le fit rire par un bon mot, & évita par ce moyen la peine dont il étoit menacé. 59

LV. *Nouvelle.*

Messire Foret de Rabata, & le fameux Peintre Giotto venant tous deux de Magel se railloient reciproquement sur leur laideur. 62

LVI. *Nouvelle.*

Michel Scalse prouva à de jeunes hommes que la maison des Baronchi étoit la maison du monde la plus noble, & gagna un soûper. 65

LVII. *Nouvelle.*

Le mari de Madame Philippe l'ayant surprise avec son Galant, la mit en Justice. Elle se tira d'afaire par une réponse ingenieuse, & fit moderer la loi contre les femmes. 68

LVIII. *Nouvelle.*

Fresco conseilla à sa Niece de ne se mirer jamais puisque tout ce qu'elle voioit lui déplaisoit.

LIX. *Nouvelle.*

Messire Guido Cavalcanti dit une honnête injure à certains Cavaliers Florentins qui l'avoient surpris. 74

LX. *Nouvelle.*

Frere Oignon promet à certains païsans de leur montrer la plume de l'Ange Gabriel, au
Digitized by Google

au lieu de laquelle il trouva des charbons ; & leur fit accroire, que c'étoit de ceux sur lesquels saint Laurent avoit été grillé. 77

LXI. Nouvelle.

Jean le Lorrain entendant une nuit heurter à sa porte, éveille sa femme qui lui fait accroire que c'étoit un Esprit : Et tous deux s'en étant allez le conjurer avec une oraison n'entendirent plus rien. 88

LXII. Nouvelle.

Petronelle cacha son Galant dans un grand vaisseau de terre. Le mari de retour de la ville dit à sa femme qu'il avoit vendu le vaisseau : La femme répond qu'elle l'avoit vendu avant lui à un homme qui étoit dedans pour l'examiner. Le vaisseau se trouva sale ; le mari le nettoya & le Galant l'emporta chez lui. 94

LXIII. Nouvelle.

Frere Renaut étant couché avec sa Commere, y fut surpris par le mari, auquel on fit accroire que le Moine enchantoit les vers de son filleul. 99

LXIV. Nouvelle.

Tofan ferma une nuit à sa femme la porte de la maison, sans qu'elle pût l'obliger à lui ouvrir ni par prieres ni par supplications. Elle fait semblant de se jetter dans un puits, & y jette une grosse pierre. Tofan entendant le bruit y court, & laisse la porte ouverte. La femme entre, ferme son mari dehors & lui dit mille injures. 105

LXV. Nouvelle.

Un Jaloux travesti en Prêtre confessa sa femme, qui lui fit accroire qu'elle aimoit un Prêtre. Le mari faisant sentinelle la nuit pour surprendre le Prêtre, la Belle fait venir son Galant par le toit de la maison, & dupe son mari. 111

LXVI. Nouvelle.

Une Belle étant avec son Amant; Lambert qui l'aimoit aussi l'alla voir dans le même tems. Le mari étant survenu, Lambert sort l'épée à la main, & la Belle fit en sorte que son mari conduisit l'autre chez lui. 120

LXVII. Nouvelle.

Loüis aimant Madame Beatrix lui fait sa declaration qui fut bien reçue. La Belle envoie son mari au jardin sous prétexte d'un rendez-vous que Loüis lui avoit donné. Loüis couche avec sa Maîtresse, & bâtonne le mari faisant semblant de le prendre pour sa femme. 125

LXVIII. Nouvelle.

La femme d'un Jaloux s'attachoit un filet au pied quand elle se couchoit, & faisoit connoître par ce moyen à son Amant s'il devoit venir ou non. Le mari s'en apperçût, & pendant qu'il poursuivoit l'Amant, la Belle mit sa servante en sa place. Le Jaloux la prenant pour sa femme, la batit, lui coupa les cheveux, & fit venir les parens de sa femme, qui voyant la fausseté de ce qu'il avoit avancé, lui dirent mille injures. 132

LXIX.

Digitized by Google

LXIX. Nouvelle.

Lidie femme de Nicostrate amoureuse de Pirrus, fit trois choses pour le convaincre de la sincerité de son amour : & s'étant enfin divertie avec son Amant aux yeux de son mari, elle lui fit accroire que ce qu'il avoit vu n'étoit pas vrai. 141

LXX. Nouvelle.

Deux Sienois aimoient une Belle qui étoit Commere de l'un d'eux. Le Compere en obtint des faveurs, & mourut : Puis s'aparut à son ami, & l'entretint des afaires de l'autre monde. 152

LXXI. Nouvelle.

La femme de Gasparin ayant promis à Gulfar de coucher avec lui moyenant une somme dont ils convinrent, le Galant l'emprunta du mari, & lui dit ensuite qu'il l'avoit rendue à sa femme : ce qu'elle n'osa nier. 156

LXXII. Nouvelle.

Le Curé de Varlonge couche avec une femme, lui laisse son manteau en gage, & lui emprunte un mortier. Il lui renvoie son mortier, & lui fait demander son manteau que le mari fit rendre. 159

LXXIII. Nouvelle.

Calandrin, le Brun & Bulfamaque cherchent une pierre precieuse : Calandrin croit l'avoir trouvée, & s'en retourne chez lui chargé de pierres. Sa femme le gronde & le fait batre. 164

Digitized by Google

LXXIV. Nouvelle.

Le Prevot de l'Eglise de Fiesole aimant une femme dont il n'étoit pas aimé, crut coucher avec elle, & coucha avec sa servante, dequoi son Evéque fut témoin. 173

LXXV. Nouvelle.

Trois Gaillards filoutent un Juge de Florence, & lui font tomber ses Haut-de-chausses dans le tems qu'il étoit au siege. 179

LXXVI. Nouvelle.

Le Brun & Bulfamaque dérobent un cochon à Calandrin, & lui ayant fait accroire qu'il s'étoit dérobé soi-même, lui escroquent deux paires de chapons pour ne le pas dire à sa femme. 183

LXXVII. Nouvelle.

Une veuve aimée d'un savant Etudiant, & amoureuse d'un autre homme, fit attendre le premier sur la neige toute une nuit d'hiver. Il trouva moyen de s'en venger, & lui fit passer un jour de Juillet exposée aux mouches, aux Taons, & au soleil. 191

LXXVIII. Nouvelle.

Spinolesse couche avec la femme de son ami, qui s'en étant aperçu, trouve le secret de l'enfermer dans un cofre & d'user de represailles. 214

LXXIX. Nouvelle.

Le Brun & Bulfamaque menerent de nuit un Medecin dans une fosse infecte, où ils le laissèrent sous pretexte de vouloir le faire entrer dans une societé qui alloit en Course. 219

Digitized by Google

LXXX. Nouvelle.

Une Sicilienne trouva moyen de filouter l'argent qu'un marchand avoit à Palerme. Le marchand revenu à Palerme filoute à son tour la Sicilienne. 237

LXXXI. Nouvelle.

Madame Françoise aimée de deux hommes qu'elle n'aimoit point, s'en défit assez plaisamment sans rien accorder à l'un ni à l'autre. 251

LXXXII. Nouvelle.

Une Abesse se levant sans chandelle & avec precipitation pour surprendre une de ses filles, prend au lieu de son Voile les Haut-de chausses d'un Prétre qui étoit couché avec elle. La coupable qui étoit déja au Chapitre le lui fit adroitement regarder, & se tira par là d'afaires. 259

LXXXIII. Nouvelle.

Un Medecin à la solicitation de trois Gaillards fait acroire à Calandrin qu'il étoit enceinte. Il lui en coute des chapons & quelque argent pour ne pas accoucher. 263

LXXXIV. Nouvelle.

Fortarigue jouë & perd tout ce qu'il avoit, & même l'argent de son Maître, puis courant aprés lui en chemise, crie au Voleur, le fait prendre par des païsans, le dépoüille, monte sur son cheval, revient à Siene, & laisse son Maître en chemise & à pied. 269

LXXXV. Nouvelle.

Calandrin amoureux d'une jeune fille, le Brun lui fit entendre que s'il la touchoit d'un bil-

let qu'il lui donneroit, il la feroit suivre par tout. La femme de Calandrin le surprend avec cette fille, & fait grand bruit. 274

LXXXVI. Nouvelle.

Deux Cavaliers logez à la même auberge, l'un couche avec la fille de l'hôte, & l'autre avec sa femme. Le Galant de la fille revenant à son lit d'équivoque, & se met au lit de l'hôte, auquel il fait part de son bonheur le prenant pour son ami. L'hôte fait grand bruit, la mere qui s'étoit aussi équivoquée gagne le lit de sa fille, & trouve moyen de tout racommoder. 285

LXXXVII. Nouvelle.

Talan de Mole songea qu'un loup déchiroit la gorge & le visage à sa femme, & lui dit d'y prendre garde. Elle s'en moquà, & la chose lui arriva. 291

LXXXVIII. Nouvelle.

Blondel fit une piece à Chiaque, qui s'en vengea avec esprit, & le fit bien roller. 295

LXXXIX. Nouvelle.

Deux hommes vont se consulter au Roi Salomon. L'un lui demande le secret de se faire aimer, & l'autre le moyen de châtier sa femme, qui étoit fort méchante. L'un eut pour réponse d'aimer, & l'autre d'aller au pont aux Oies. 300

XC. Nouvelle.

Messire Jean à la priere de son Compere Pierre veut faire un charme & rendre sa femme jument; Mais quand il fut question de

lui

Digitized by Google

lui attacher la queuë, Pierre cria qu'il n'en vouloit point & gâta tout. 303

XCI. Nouvelle.

Un Chevalier se met au service du Roi d'Espagne, & le quitte croiant en avoir été mal recompensé. Le Roi lui fait voir par experience que s'il ne lui avoit pas fait de grandes liberalitez, il devoit s'en prendre à son malheur plutôt qu'à lui. 314

XCII. Nouvelle.

Guinot de Tacco prit prisonnier l'Abbé de Clugni, & l'ayant gueri d'un mal d'estomac lui laissa continuer son voyage. L'Abbé de retour à Rome fit la paix de Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hôpital. 319

XCIII. Nouvelle.

Mitridates jaloux de la liberalité de Nathan, & voulant le tuer il lui parla sans le connoître. Nathan lui donne un moyen pour exécuter son dessein; & Mitridates reconnoissant Nathan dans le tems precisément qu'il lui alloit donner le coup de la mort, fut confus & devint son ami. 326

XCIV. Nouvelle.

Gentil de Carissendi de retour de Modene tira du tombeau une femme qu'il aimoit, & qu'on avoit enterré la croyant morte. Cette femme revint, accoucha d'un garçon, & l'un & l'autre fut rendu au mari. 336

XCV. Nouvelle.

Dianore demande à Ansalde un jardin aussi beau au mois de Janvier qu'au mois de Mai. An-

Digitized by Google

Anſalde le donne par le moyen d'un Necromancien. Le mari de Dianore lui permet de tenir parole à Anſalde ſans rien prendre de lui. Anſalde auſſi genereux que le mari le refuſe ; & le Necromancien voulant auſſi de ſon côté être genereux, ne voulut rien prendre pour la façon du jardin. 345

XCVI. Nouvelle.

Le Roi Charles ſurnommé le Victorieux étant déja vieux devint amoureux d'une jeune fille, & ayant honte de ſa folie, maria honorablement la Belle, & ſa ſœur. 352

XCVII. Nouvelle.

Le Roi Pierre d'Arragon ayant appris l'amour que Liſe avoit pour lui, l'alla voir pendant ſa maladie, & la conſola. Aprés qu'elle fut guerie, il la maria, lui donna un baiſer au front, & s'apella toujours depuis ſon Chevalier.

XCVIII. Nouvelle.

Sophronie penſant être femme de Giſippe ; l'étoit de Titus Quintus Fulvius, qui l'emmena à Rome. Giſippe y arriva quelque tems aprés reduit à la derniere miſere, & croyant que Titus l'avoit oublié, il s'accuſa d'un meurtre pour ne pas ſurvivre à ſa douleur. Titus le reconnoit aprés la condamnation, & le délivre en ſe condamnant ſoi-même. Le meurtrier touché de cette generoſité éclaircit le fait & s'accuſe. Ceſar charmé d'une ſi belle action pardonne au coupable pour l'amour des innocens. 271

XCIX.

Digitized by Google

XCIX. Nouvelle.

Saladin travesti en marchand est honorablement reçu de Messire Thorel, qui s'étant joint à la Croisade donna un tems à sa femme pour se remarier en cas qu'il fût tué ou fait prisonnier. Thorel ayant été pris & mené au Soudan lui sert de Fauconnier. Le Soudan le reconnoit, & lui fait de grands honneurs. Le tems que Thorel avoit donné à sa femme pour se remarier étant presque expiré, le Soudan le fait transporter en une nuit à Pavie, où il arriva à propos pour être aux nôces de sa femme qui le reconnut, & se remit avec lui avec mille transports de joie. 393

C. Nouvelle.

Le Marquis de Salucces vaincu par les prieres de ses Sujets qui l'exhortoient au mariage, épouse une Bergere, & en eut un Prince & une Princesse, qu'il lui fit enlever pour éprouver sa soumission. Ensuite il fait semblant de la repudier, & fait même les ceremonies d'un second mariage aprés avoir renvoyé la Bergere chez son pere. Charmé ensuite de sa patience & de sa negociation il lui fait satisfaction entiere, la reprend, la respecte, & la cherit autant que ses vertus le meritoient. 413

BIBLIOTH DE LA VILLE DE LYON

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google